This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES

Bon E. DE MANDAT-GRANCEY

AU CONGO

(1898)

IMPRESSIONS D'UN TOURISTE

Orné de gravures d'après des photographies

ET D'UNE CARTE

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1900

Tous droits réservés

WDR

STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES

allés inaugurer, le Congo était inexploitable parce que la nature a rendu son accès tellement difficile aux blancs qu'elle semble avoir eu pour but de faire de ce pays un immense jardin zoologique réservé uniquement aux ébats des nègres, des singes et des éléphants, depuis le commencement du monde jusqu'à la consommation des siècles.

Quand, en effet, on aborde le continent africain du côté de l'est, à cette hauteur, on trouve bien, il est vrai, une voie de communication relativement facile pour pénétrer dans l'intérieur, puisqu'on peut remonter le fleuve du Congo jusqu'à une distance de 160 kilomètres de son embouchure. Mais quand on arrive à l'endroit où s'élève maintenant la ville de Matadi, on se trouve tout d'un coup en présence d'une série de rapides qui transforment son cours en une cascade perpétuelle sur une longueur de 400 kilomètres, c'est-à-dire pendant toute la traversée des Monts de Cristal qui courent parallèlement à la côte, du nord au sud. La navigation en devient donc absolument impossible. Et si, renonçant à la voie fluviale, on cherche à s'engager dans ces montagnes, on s'aperçoit qu'elles se composent d'une série de plateaux rocheux et stériles coupés par de véritables précipices servant de lits à des ruisseaux que la moindre pluie transforme en torrents. Aussi l'accès de cette région est tellement difficile que les Portugais, qui cependant ont fait leurs preuves comme explorateurs, ne sont jamais parvenus à y pénétrer ou du moins à la franchir, bien qu'ils aient occupé et colonisé la côte pendant plus de deux cents ans. De sorte qu'ils ne se sont jamais doutés que derrière ces montagnes, il existait une immense région, grande comme cinq ou six fois la France, qui elle, au contraire, était d'un parcours relativement très facile, puisque, étant à peu près plane, elle était sillonnée par

une foule de rivières, affluents du Congo, toutes navigables, tant bien que mal, constituant ainsi, avec le fleuve principal, un réseau de 18,000 kilomètres au moins de routes naturelles. Ce fut Stanley qui fit cette découverte. Et il ne put la faire que parce qu'il avait pris ce pays à revers, venant de l'est.

Comment se fait-il que ce fleuve d'aspect si débonnaire pendant sa traversée de l'intérieur de l'Afrique et transforme tout d'un coup, de Léopoldville à Matadi en un torrent furieux? C'est ce qu'on sait maintenant très bien, grâce aux géologues. Les géologues sont des historiens : et des historiens bien plus véridiques que les autres, puisqu'ils étudient l'histoire sur des documents qui sont impérissables. — L'aspect des roches et la constitution des terrains leur ont prouvé de la manière la plus claire qu'autrefois le centre de l'Afrique équatoriale actuelle était occupé par une immense mer d'eau douce. Ce qui, par parenthèse, tiendrait à prouver que le grand architecte de l'univers, comme disent MM. les francs-maçons, a construit tous les continents sur un plan unique, car la même disposition se retrouvait en Asie et dans les deux Amériques. Ainsi dans l'Amérique du Nord tous les grands lacs qui aboutissent au Saint-Laurent sont eux aussi, comme le Tanganika en Afrique, les restes d'une mer intérieure qui s'est vidée à mesure que le seuil du Niagara s'est usé sous le frottement des eaux. Au Congo, les choses se sont passées un peu différemment. Il paraît prouvé que le desséchement s'est fait brusquement, sous l'influence d'une commotion volcanique quelconque. Cette commotion a pratiqué une brèche dans les Montagnes de Cristal qui constituaient le rebord de la cuvette; et ce sont les eaux de cette mer qui en s'écoulant vers la mer ont creusé le lit du fleuve actuel du Congo. Seulement le fond de cette cuvette étant à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, et Matadi à 26, on

comprend que le courant soit foudroyant entre Léopoldville et Matadi.

De la région qui constitue l'État du Congo, la nature avait donc fait une véritable impasse! Les communications avec le monde extérieur étaient, sinon absolument impossibles, du moins industriellement impossibles puisque, pour aller de Matadi où se termine la navigation maritime, jusqu'à Léopoldville où aboutit le réseau fluvial, on était obligé de faire 400 kilomètres à travers un pays horriblement difficile d'accès, horriblement malsain et où le portage à dos d'hommes était le seul moyen de transport connu. Car le nègre est la seule bête de somme qui y existe! On n'a jamais pu y faire vivre ni les chevaux, ni les chameaux, ni les mulets. Or les porteurs mettent de vingt-cinq à trente jours en moyenne à faire ce trajet, ils ne peuvent guère porter que trente kilogrammes et on ne les a jamais payés moins de trente francs. A la fin, on les payait même soixante-cinq francs! parce qu'on n'en trouvait plus, tant il en était mort. Car il paraît que ces malheureux mouraient littéralement comme des mouches. Tous ceux qui ont parcouru l'ancienne route des caravanes sont d'accord sur ce point. Ils disent que, à certains endroits, le sentier est littéralement bordé d'une double haie de squelettes. Quand un des porteurs tombait exténué, on répartissait sa charge sur le dos des autres et on continuait sans s'occuper davantage de lui. On dit même tout bas, en citant des noms, que certains Européens ont été abandonnés par leurs camarades, sans plus de cérémonie. Le parfait explorateur est le plus souvent un assez triste personnage! En vingt-quatre heures, paraît-il, les os de ces cadavres étaient complètement nettoyés : d'abord par les hyènes, et puis par les fourmis blanches. Mais il est à remarquer que hyènes et fourmis respectent toujours la peau des pieds des nègres! Le cuir en est si

épais et si dur que les dents et les mandibules s'y émoussent! De sorte que tous ces squelettes ont l'air d'être chaussés de sandales!

Avant d'aller plus loin, je voudrais consigner ici une réflexion qui m'est suggérée par tous ces détails que j'ai recueillis de la bouche d'une foule de gens ayant habité longtemps le pays. Ils sont tous d'accord sur ce point, que la mortalité a été effrayante, et qu'il était grand temps que le chemin de fer fût terminé parce que le portage allait devenir impossible faute de porteurs. J'ai une certaine expérience personnelle du portage. Je l'ai beau coup pratiqué à Madagascar et un peu sur la côte est d'Afrique. Or, deux choses me frappent. A Madagascar, on considère deux caisses de champagne comme constituant la charge type! Une bouteille de champagne pesant environ 1,800 grammes, une caisse de 12 bouteilles représente à peu près, avec l'outillage, un poids de 24 kilogr. Les porteurs malgaches portent donc couramment 48 kilos, et je n'en ai jamais vu un seul mourir en cours de route, quelles que fussent les difficultés du chemin et la rareté des vivres. Les porteurs chinois du Yun-Nan et du Kouang-Tong sont encore plus résistants. Ils portent jusqu'à 60 kilos. Si la mortalité a été aussi grande au Congo, où les charges n'ont jamais dépassé 30 kilos, il faut d'abord admettre que la race y est bien faible, et puis il faut aussi que les noirs aient été bien maltraités. Du reste, ce qui semblerait le prouver, c'est qu'il paraît acquis que beaucoup de petites tribus de cette région ont émigré dans les possessions portugaises pour éviter les corvées. Elles aiment encore mieux l'esclavage! J'ai toujours soutenu que la race nègre qui a résisté à trois cents ans de traite, serait détruite par cinquante ans de philanthropie! Si cette émigration volontaire des tribus congolaises vers la terre où fleurit l'esclavage pour fuir la liberté est bien

prouvée, cela constituera un bien bel argument en faveur de ma thèse! Mais je reviendrai plus tard sur cette question. Pour le moment, je retourne à celle que je traitais.

Je disais que cette série de rapides qui obstruent le fleuve entre Matadi et Stanley-Pool avait fait jusqu'à présent du Congo un pays absolument isolé du reste du monde, du moins au point de vue commercial. Une tonne de marchandises, dont le fret d'Anvers à Matadi ne coûtait guère que 25 ou 30 francs, ne pouvant être transportée de Matadi à Léopoldville qu'à un prix variant de 1,000 à 2,500 francs, et inversement, il n'y avait guère que des produits d'une très grosse valeur, comme l'ivoire, qui pouvaient supporter de pareils frais. La construction d'un chemin de fer était par conséquent indispensable, si on voulait donner une certaine ampleur au commerce. Aussi, à partir du moment où le roi des Belges s'est fait investir par le Congrès de Berlin de la dignité de souverain du Congo, il s'est attelé à la tâche de la mise en valeur de ce pays et n'a plus eu qu'une idée, c'est la création de cette voie de communication appelée à combler la lacune qui existait entre la navigation maritime et la navigation fluviale. Stanley, qui était son conseiller, estimait la dépense à 25 millions. Le colonel Thys, qui n'était alors que le capitaine Thys, aide de camp du roi, fut chargé par lui de s'occuper des voies et moyens. C'était au mois de septembre 1885. Il nous a raconté lui-même à bord, avec la verve qui le caractérise, l'histoire de cette grosse entreprise.

« A ce moment, ici je copie le compte-rendu, très exact et très documenté, que M. Mille a donné dans le *Temps* de la conférence du colonel Thys, les caravanes du Congo amenaient à la côte 200 tonnes d'ivoire et remontaient au Stanley-Pool, c'est-à-dire à Léopoldville, 1800 tonnes de produits européens. Le transport

revenait à 1,000 ou 1,200 francs la tonne. On tabla là-dessus. La compagnie assurerait le trafic d'une façon beaucoup plus rapide et moins aléatoire et percevrait 1,000 francs, total 2 millions de recettes brutes par an. Avec cela on pourrait marcher. Et il n'était pas encore question du caoutchouc qui, en 1890, déjà, fournissait près de 1,200 tonnes de fret complémentaire.

« Grâce à l'action personnelle du roi sur les Chambres, cependant assez mal disposées, car le Congo n'était rien moins que populaire en Belgique à cette époque, on obtint que le gouvernement belge consentît à prendre pour 10 millions d'actions, qu'on appela actions de capital et qui ne devaient jamais lui rapporter qu'un revenu de 3 1/2 p. 100, sans participer aux chances favorables de l'entreprise. Mais on lui assura un peu plus tard 1,800 parts de fondateurs sur les 4,800 qui furent créées par la Société et qui doivent toucher 40 p. 100 de bénéfice net, les dépenses d'exploitation et le reste du capital une fois payés. »

Restaient donc 15 millions à trouver. Pour attirer les capitaux, on eut recours au moyen qui a réussi à M. de Lesseps pour l'isthme de Suez et qui ne lui a pas réussi pour Panama. On promit de payer, sur le capital, 7 p. 100 aux porteurs de titres pendant tout le temps de la construction. Et puis, pour avoir ce capital, on alla s'adresser aux Allemands, car on était bien persuadé que les Belges ne souscriraient pas. Les financiers allemands se firent un peu tirer l'oreille. Mais, finalement, la « Disconto Gesellschaft » et M. Bleichrœder se laissèrent séduire par la voix d'or du capitaine Thys, et s'engagèrent pour 4 millions. Une fois l'élan donné, les autres titres furent lestement enlevés. Et la compagnie put enfin fonctionner !

Seulement on découvrit bien vite qu'on s'était lourdement trompé dans l'évaluation des dépenses, ce qui d'ailleurs était à prévoir. Quand on construit un che-

min de fer en Europe, les devis des ingénieurs sont presque toujours fortement dépassés. Il eût été bien extraordinaire qu'il n'en fût pas de même dans un pays comme le Congo, où ils opéraient en plein inconnu. Du reste, lorsqu'en janvier 1890, on attaqua simultanément les travaux du port de Matadi et ceux de la gare, on s'aperçut dès les premiers coups de pioche que la période des désenchantements allait commencer. On ne trouvait rien dans le pays. Il ne fournissait que de l'eau et des rochers; des rochers d'un quartz blanc comme du cristal, dans lequel on crut d'abord qu'on allait trouver de l'or, mais qui n'en contenait pas une seule paillette. C'est peut-être un bonheur pour le Congo! Quant à l'eau, elle n'était même pas buvable, du moins pour les Européens. Il fallait donner à chaque employé deux bouteilles par jour d'eau de table qu'on faisait venir de Belgique.

Même au point de vue du travail, il fallut bien reconnaître aussi que les ressources locales étaient nulles. Au moyen de réquisitions savamment combinées, on parvenait, il est vrai, à réunir quelques milliers de nègres qui savaient porter des fardeaux sur leurs têtes. Mais c'était tout ce qu'on pouvait leur demander. Et le service des caravanes en absorbait de plus en plus à mesure que les relations avec l'intérieur se développaient. Et on avait de plus en plus de peine à les recruter, parce que, comme je l'ai déjà dit, tous ceux qui le pouvaient se sauvaient sur le territoire portugais, où l'esclavage existe, il est vrai, mais où on les laisse vivre dans cette douce oisiveté qui constitue le suprême bonheur pour les nègres. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que ceux qui se sauvaient n'avaient pas tort, puisque presque tous les adultes qui sont restés sont morts à la peine. A la fin, les chefs ne pouvaient plus fournir que des enfants de 14 ou 15 ans, et il a fallu réduire à 15 kilos le poids des charges.

La nécessité de faire venir des travailleurs étrangers s'imposait donc. On envoya des recruteurs à peu près dans tous les pays tropicaux du globe. On fit venir notamment 500 Chinois de Macao. Au bout de trois mois, il n'en restait plus que 160! Tous les autres étaient morts car le climat était décidément épouvantable. Et puis les conditions du travail ne l'étaient pas moins. Dans les tranchées creusées à travers ces bancs de quartz dont je parlais tout à l'heure, les rayons du soleil développaient une chaleur telle que, à l'endroit où se trouve actuellement la gare de Matadi, le major Cambier affirme avoir vu le thermomètre monter à 95°! Les noirs des Barbades, ceux de la Jamaïque, qui avaient cependant bien résisté à Panama, mouraient comme des mouches. Il n'y avait guère que ceux de la côte d'Afrique, d'Accra, de Kabinda, de Sierra Leone, mais surtout les Sénégalais, qui rendissent de bons services. Les Sénégalais sauvèrent la situation. Ce sont des terrassiers hors ligne. Les ingénieurs qui les ont employés nous disent qu'ils ont un « jet de pelle de six mètres », ce qui, paraît-il, est un résultat que seuls peuvent atteindre les meilleurs terrassiers de chemin de fer connus.

Seulement le recrutement de ces Sénégalais était difficile. Il était d'ailleurs gêné par l'administration de notre colonie, qui craignait le renchérissement de la main-d'œuvre. Et puis ils coûtaient horriblement cher. Un terrassier sénégalais gagnait jusqu'à 10 francs par jour, et par-dessus le marché on le nourrissait! Bref, au bout de trois ans, les 25 millions souscrits étaient à peu près dépensés, et on avait fait sept kilomètres!

Ce fut une période très critique. Heureusement le roi parvint à décider le gouvernement belge à faire de nouveaux sacrifices. L'État vint encore au secours de la Compagnie en détresse! Il porta sa souscription de 10 à 15 millions et garantit une émission d'obliga-

tions de 10 autres millions. En même temps qu'on créait ainsi de nouvelles ressources, on changea la direction. Jusqu'alors, la direction des travaux avait été confiée à un seul ingénieur, qui ne s'était peut-être pas montré complètement à la hauteur de sa tâche. On le remercia et on en prit deux à sa place, pour qu'ils pussent se relayer. Il fut convenu que chacun ne passerait que douze mois de suite en Afrique. On avait reconnu qu'un Européen ne pouvait guère résister plus longtemps aux influences débilitantes d'un pareil climat. C'était cependant un parti bien dangereux à prendre. Car il y avait gros à parier que chacun de ces deux ingénieurs consacrerait les trois premiers mois de sa gestion à défaire tout ce qu'avait fait l'autre. On eut la chance extraordinaire de tomber sur deux hommes exceptionnels. Le premier, M. Goffin, ingénieur des chemins de fer de l'État belge, est un petit Flamand froid, calme, réfléchi, homme de bureau avant tout. L'autre, M. Espanet, Français, élève de l'École polytechnique, entré dans la marine d'où il est sorti comme enseigne pour aller faire son apprentissage d'ingénieur au canal de Panama, est, au contraire, un colosse méridional d'un tempérament exubérant, et qu'on ne peut pas connaître sans être pris de sympathie pour lui. Impossible de rêver deux natures plus opposées. Mais il faut croire que les défauts de l'un neutralisaient ceux de l'autre et que leurs qualités se complétaient. Toujours est-il que l'unité de direction, qui avait absolument fait défaut sous l'ancienne organisation, fut absolue sous la nouvelle, et que, à partir du moment où elle entra en fonction, les choses changèrent tout de suite d'aspect.

On prit le parti de bien payer le personnel blanc qui jusque-là avait reçu des salaires dérisoires. Il arrivait souvent qu'un conducteur de travaux était moins bien payé ou à peine plus payé qu'un terrassier sénégalais.

Aussi n'avait-on que le rebut des chantiers de chemins de fer européens. Un désordre inouï régnait dans l'administration. Les magasins étaient au pillage. Tout cela prit fin en un clin d'œil. Aussi les résultats ne se firent pas attendre. On avait mis trois ans à faire les sept premiers kilomètres. En deux ans on en fit 135. En 1897, on arrivait au kilomètre 264. Enfin, en janvier 1898, les hippopotames du Stanley-Pool entendirent pour la première fois le sifflet d'une locomotive. Entre temps, on avait été obligé d'émettre encore pour 15 millions d'obligations, ce qui portait la dépense totale à 65 millions, et le prix de revient du kilomètre, que Stanley avait estimé à 60,000 francs, qui, au début, avait monté à 240,000 francs pour tomber à la fin à 100,000, fut en réalité de 155,000. Mais la partie était gagnée; le public ne doutait plus de la réussite et la souscription se fit cette fois en Belgique et sans aucune difficulté. Ce qui d'ailleurs justifiait la confiance des souscripteurs c'est que le chemin de fer rapportait déjà. Car on utilisait la ligne au fur et à mesure de son avancement, afin de diminuer d'autant le portage à dos d'hommes. Et même avant son achèvement, le rendement kilométrique a atteint le chiffre de 21,000 francs! Le succès était donc certain, et les résultats, quand la ligne eut atteint Léopoldville, n'ont fait que confirmer ces prévisions. Au mois de juin, les recettes ont été de 740,000 francs.

Le Congo est donc maintenant ouvert au commerce et aux communications. Une tonne de marchandises emportée d'Anvers par un bateau à vapeur arrive au Stanley-Pool dans un wagon remorqué par une locomotive. Mais il ne faut pas cependant se figurer que ce chemin de fer constitue une voie de communication aussi parfaite que celles auxquelles nous sommes habitués en Europe. Si on avait voulu construire un chemin de fer pareil aux nôtres, en comblant les vallées et en

perçant les montagnes pour éviter les courbes trop accentuées et les pentes par trop raides, il aurait peut-être fallu dépenser 200 millions et sacrifier vingt mille vies humaines. Du moins, on l'a cru : et, le croyant, on a fait les choses modestement. On s'est contenté d'un chemin de fer à voie étroite. Peut-être même a-t-on un peu dépassé la note. Car bien des ingénieurs m'ont dit que sans augmenter énormément la dépense, on aurait pu lui donner une largeur d'un mètre, tandis que les rails n'ont que $0^{m}75$ d'écartement. Rails et traverses sont d'ailleurs du modèle le plus résistant. On avait d'abord essayé d'employer des traverses en bois injecté. Mais les fourmis blanches ont des estomacs comparables à celui de Mithridate qui, d'après l'histoire, avalait tous les poisons connus sans en être incommodé. Les sulfates de cuivre, les sels de mercure qui empoisonnent tout de suite les vers et les tarets européens, constituent pour elles un condiment qui ne fait qu'augmenter leur appétit. Et la traverse en bois la mieux injectée ne leur a jamais résisté plus de trois semaines. Pour éviter les ouvrages d'art, on a adopté des pentes et des courbes qui, en Europe, ne sont pratiquées que sur les montagnes russes. Il y a des pentes de quatre centimètres par mètre, et des courbes de 55 mètres de rayon. On escalade les montagnes et on les redescend par tout un système de lacets si rapprochés, qu'à certains endroits deux trains qui se suivent ont l'air de passer l'un sur l'autre en marchant en sens inverse, et que, à la rigueur, le mécanicien d'une des machines pourrait allumer sa pipe à la cheminée de l'autre! Aussi, sur une pareille voie, on ne peut pas songer à lancer des trains comme ceux qu'on vient d'inaugurer en Amérique, qui pèsent trois mille tonnes! Une locomotive pesant trente tonneaux arrive à remorquer trois wagons portant chacun dix tonneaux de marchandises, et c'est tout ce qu'on peut

lui demander. Il est bien évident qu'une compagnie qui serait obligée d'exploiter une ligne pareille avec les tarifs d'Europe, marcherait tout droit à la faillite. Mais il faut se rappeler que nous sommes en Afrique où la seule concurrence possible étant celle des porteurs, on est bien à son aise pour établir les tarifs. C'est ce qui a permis de fixer à 500 francs le prix du billet pour un voyageur qui veut aller de Matadi au Stanley-Pool. Il y a un peu moins de 400 kilomètres ! Je viens de consulter l'indicateur du P.-L.-M., et j'ai constaté que pour aller de Paris à Sennecey-le-Grand, en première classe, c'est-à-dire pour faire 399 kilomètres, il en coûte 44 fr. 70! Les tarifs du Congo pour les voyageurs sont donc à peu près onze fois plus élevés que les nôtres! Et ceux des marchandises ont été établis à peu près sur les mêmes bases. La tonne coûte 1,000 francs! Mais c'est encore une grosse économie pour le commerce de payer ces prix fantastiques : économie de temps d'abord, puisqu'on ne met plus que deux jours au lieu de vingt-cinq ou trente pour faire le trajet, et puis même économie d'argent, car, je l'ai déjà dit, le transport d'une tonne de marchandises à dos d'hommes n'a jamais coûté moins de 1,000 francs et en coûtait 2,000, et même plus, dans les derniers temps, par suite de la disparition des porteurs.

Le succès financier de l'entreprise paraît donc assuré. Du moins telle est l'opinion du public car, bien que les actions n'aient encore rien rapporté, elles atteignent un prix formidable. Émises à 500 francs, elles sont tombées un instant à 300. Mais depuis qu'on sait le chemin de fer terminé, elles montent constamment. Ainsi, au moment de notre départ d'Anvers, elles valaient 1,200. Quand nous sommes revenus, nous les avons trouvées à 1,250, et maintenant elles sont cotées 2,500 francs. Ce qui est peut-être un peu cher, soit dit entre parenthèses.

C'est en premier lieu au Roi que revient l'honneu d'avoir mené à bien cette entreprise! Le chemin de fe est son œuvre. Il a donc le droit d'être très fier, comm aussi les administrateurs qui l'ont secondé et les ingé nieurs qui ont dirigé les travaux. Quant aux por teurs d'actions, ils sont dans la jubilation, puisqu leur capital est déjà quintuplé. Cette inauguration laquelle nous sommes conviés fait donc la joie de tou le monde. Je ne suis ni actionnaire, ni administra teur de la Compagnie, ni intéressé en quoi que ce soi aux affaires du Congo! Je ne m'associe donc à cett joie que d'une façon tout à fait platonique et à caus seulement des nombreux liens de famille qui m'unissen à la Belgique, et je dois avouer que si j'ai accepté l'in vitation qui m'a été faite de venir au Congo, c'es moins à cause du chemin de fer que pour étudier su place l'essai de colonisation qui s'y fait. Les hasard de ma carrière maritime m'ont fait visiter un trè grand nombre de colonies : j'ai même été employ activement à l'organisation administrative de la Co chinchine. Les questions coloniales ont donc un gran intérêt pour moi. De plus, j'ai été dans ma jeuness embarqué pendant trois ans, non pas sur un négrie comme le bruit en avait couru un instant à bord d l'*Albertville*, mais sur un croiseur chargé au con traire de la répression de la traite, et par conséquen de la protection des nègres. Mes fonctions m'on mis souvent en contact avec la race noire et m'on permis de l'apprécier à sa juste valeur. Aussi, lorsqu j'ai su, il y a quelques années de cela, que le Roi de Belges s'était fait conférer par le Congrès de Berlin l titre de souverain du Congo et avait assumé la mis sion de civiliser et de moraliser tous les nègres qu pouvaient se trouver dans un pays grand comme cin *ou six fois la* France, je me suis demandé quel *moyens il comptait* employer pour y arriver. Je n'a

jamais entendu parler de nègres vertueux et civilisés que dans les romans de Madame Henriette Beecher-Stowe. Ceux-là, si tant est qu'ils aient jamais existé, étaient des nègres que des négriers étaient allés chercher en Afrique et auxquels on avait inculqué à grands coups de fouet ces principes qui réjouissent si fort l'âme des abolitionnistes. Et encore avait-il fallu continuer ce régime pendant quatre ou cinq générations pour arriver à produire un oncle Tom! Tous les voyageurs sont d'ailleurs d'accord pour constater cette influence moralisatrice du fouet sur les races inférieures! Ainsi, Paul Marcoy raconte qu'ayant parcouru tout le haut Amazone, il n'y avait jamais rencontré que des sauvages plus ou moins anthropophages, et tellement dégradés qu'il était tout honteux de penser qu'ils descendaient d'Adam comme lui, lorsqu'il trouva sur les bords de l'Ucayali, une tribu dont les mœurs offraient un tel contraste avec celles des autres, que son âme en fut tout attendrie! Sous la direction d'un moine espagnol, le R. P. Miguel Plaza, les instincts de ces sauvages semblaient s'être modifiés. Quand leurs parents devenaient vieux, ils ne les mangeaient plus, ce qui se faisait toujours autrefois; au contraire, ils les entouraient de respect et d'affection; ils cultivaient la terre, ils pratiquaient toutes les vertus, enfin ce pays constituait une petite Arcadie. Naturellement, il demanda au P. Plaza quels moyens il avait employés pour arriver à ce résultat si consolant! celui-ci lui montra un énorme nerf de lamantin pendu au mur de sa cellule et lui avoua qu'il ne l'avait obtenu que par l'usage méthodique, fréquent, répété, et surtout impitoyable, de cet instrument de propagande! Mais le R. P. Miguel Plaza avait su borner ses ambitions. Il s'était adressé à un petit groupe de mille ou douze cents sauvages, sans s'occuper de la régénération des *autres. Or, le Roi* des Belges entreprenait celle de

tous les nègres du Congo! et il y en a beaucoup! Car le Congo est grand comme cinq ou six fois la France et les nègres y pullulent! Certains voyageurs prétendent qu'il y en a 40 millions. D'autres, il est vrai, disent qu'il n'y en a que 16 millions. Mais enfin, le Roi des Belges, qui est d'ailleurs un monarque d'allures douces et pacifiques, ne peut pas avoir la prétention de fouailler lui-même ou de faire fouailler par ses délégués 16 millions de nègres! D'autant plus que ces nègres sont bien aussi sauvages que les habitants du haut Amazone, mais ne sont pas du tout comme eux de mœurs relativement pacifiques : bien au contraire. Et puis, ils se défient énormément des blancs, ce qui d'ailleurs prouve qu'ils ne sont pas totalement dénués d'intelligence. Et Stanley, qui le premier pénétra dans leur pays, n'a pu le traverser qu'en leur livrant cinquante-trois combats acharnés. Il constate qu'il fut reçu à coups de fusil partout où il y avait des fusils, et à coups de flèches empoisonnées, dans les autres. Prendre contact avec eux n'était donc pas facile. Et ce qui compliquait encore les choses, ce sont les conditions particulières dans lesquelles se constituait la colonie du Congo. D'ordinaire, les colonies sont fondées par une nation qui commence par s'emparer d'un coin du pays, s'y fortifie, y accumule des réserves de toute nature et puis rayonne dans l'intérieur. Cette nation dispose de soldats. Elle emploie bien des forces indigènes. Il est même reconnu que la conquête ne peut être achevée que par l'emploi de ces forces indigènes. Mais elles ne sont jamais qu'un appoint. On les fait toujours soutenir et encadrer par des soldats de la nation colonisatrice. Et quand des insurrections graves se produisent, et elles se produisent toujours tôt ou tard, on les réprime en faisant venir de nouvelles troupes de la métropole. C'est l'histoire de toutes les colonisations connues. Les Espagnols, les

Anglais, les Français, les Hollandais, n'ont jamais procédé autrement.

Or, cette méthode était absolument impraticable au Congo, puisque ce n'est pas la nation belge qui en a entrepris la colonisation. C'est le roi Léopold agissant uniquement en son nom personnel. Le Congrès de Berlin a nettement stipulé, en effet, la neutralité de l'État indépendant. Le Roi n'a pas le droit d'y envoyer une seule compagnie d'infanterie de l'armée belge, quand même le pays serait à feu et à sang. D'ailleurs, le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas. La colonisation au Congo commence bien à être assez populaire dans certaines classes de la population belge. Les manufacturiers qui y envoient leurs produits; les militaires, parce que ceux d'entre eux qui y vont procurent de l'avancement aux autres; et les financiers qui y gagnent de l'argent, sont tous devenus des coloniaux enthousiastes. Mais les couches profondes de la population sont toujours aussi hostiles qu'au premier jour : et ce n'est pas peu dire. Si le roi a obtenu le concours financier de la nation, à un certain moment, c'est à force de négociations d'abord et puis parce que les choses ont promptement pris une bonne tournure. Mais, au début, il n'a pas pu se faire la moindre illusion. Ses idées étaient absolument antipathiques à la nation belge. Il ne pouvait compter que sur ses ressources personnelles : c'est-à-dire sur sa fortune privée.

Il lui était donc interdit d'avoir recours aux seuls moyens connus jusqu'à présent, c'est-à-dire à la force pour établir son autorité sur tous ces rois nègres qu'il avait la prétention de gouverner, eux et leurs sujets. Voilà ce qui donnait à son entreprise un intérêt très grand, pour moi surtout qui ai beaucoup fréquenté les rois nègres et qui sais par expérience quel triste échantillon de l'*humanité est* le nègre en général et le roi *nègre en particulier*. L'histoire ancienne nous apprend

qu'Orphée a pu civiliser les sauvages de je ne sais quel pays en leur faisant de la musique. Le roi nègre est assez accessible à ce genre de séduction. Il m'est arrivé à moi-même de constater que le son d'un orgue de Barbarie peut quelquefois les adoucir singulièrement. Mais je ne leur demandais jamais grand'chose en échange : quelques vivres ou la concession d'un terrain qui leur paraissait de nulle valeur; et puis je ne leur parlais jamais qu'ayant derrière moi deux ou trois douzaines de matelots bien armés et en leur laissant entendre que s'ils ne nous donnaient pas de bonne grâce ce que nous leur demandions, nous nous ferions un plaisir et un devoir de mettre le feu à leur palais et d'exécuter quelques feux de salve sur leurs sujets. Or, ces arguments que comprennent les rois nègres, le roi des Belges ne pouvait pas les employer! Et cependant il a trouvé moyen de s'établir chez eux, de leur faire reconnaître son autorité, de lever des soldats parmi eux, en assez grand nombre pour constituer une véritable armée, et, chose plus étonnante encore, il les a forcés à travailler, puisqu'il tire du pays des impôts considérables! Comment a-t-il pu exécuter de pareils tours de force? Voilà ce que je me demandais.

Et la chose me semblait d'autant plus extraordinaire que, nous autres Français, nous avons, nous aussi, un domaine colonial limitrophe du sien, identique au point de vue de la population, comme sous le rapport des produits; que, à l'exploitation de ce domaine, nous avons voulu appliquer les mêmes principes, et que nous ne sommes arrivés absolument qu'à des résultats négatifs, bien que nous y ayons consacré infiniment plus d'argent. Si la méthode était bonne, pourquoi, appliquée par nous, n'avait-elle pas réussi? On voit tout l'intérêt de la petite enquête à laquelle je comptais me livrer. On m'objectera que, cette enquête, je ne pouvais guère avoir la prétention de la faire bien

sérieuse, puisque nous ne devions passer qu'une quinzaine de jours au Congo. Mais, en quinze jours, quand on veut s'en donner la peine, on a le temps de voir bien des choses et surtout de faire causer bien des gens. Et d'ailleurs, le temps de la traversée n'a pas été perdu. Nous avions pour compagnons de voyage bien des gens très intéressants à consulter. Le Roi considère un peu cette inauguration du chemin de fer comme l'apothéose qui clôt le premier acte de l'œuvre entreprise le 21 juin 1877, quand il a accepté, il serait peut-être plus juste de dire quand il s'est fait donner la présidence de l'Association internationale africaine d'où est sortie l'idée de l'État indépendant. Ce sentiment est si vif chez lui, qu'il a été sur le point de venir lui-même pour la présider. Il ne l'a pas fait. Il s'est contenté de se faire représenter par un général de l'armée belge, le général Daelmann, auquel, par parenthèse, la terre d'Afrique qu'il va visiter a déjà coûté bien cher : car deux de ses fils y sont enterrés ! Mais si Elle n'a pas pu venir Elle-même, Sa Majesté a voulu du moins que le plus grand nombre possible de ceux qui ont collaboré à cette œuvre fussent présents. La mort en a terriblement fauché. Cependant nous avons à bord le major Cambier qui a joué un rôle très important. C'est lui qui a fondé en 1879 la première station, celle de Karéma, sur la côte du Tanganika. Dans ce temps-là on voulait aborder le Congo par Zanzibar : c'est la route qu'avait suivie l'invasion arabe. Seulement, les quinze premiers officiers qu'on envoya moururent en chemin. Le capitaine Cambier, qui était le seizième, parvint seul à destination. Il fut suivi par le major Storms, du régiment des grenadiers, que nous avons également à bord et qui, en 1885, traversa le lac et fonda sur sa rive ouest, presque en face de Karéma, la station de M'Pala. Et puis nous avons également un savant allemand, le docteur von Danckelman qui, arrivé

en 1881, a passé plusieurs années à Tivi et dans la région des cataractes pour l'étudier au point de vue scientifique : le capitaine Weyns, un grand chasseur devant l'Eternel, qui a tué et empaillé à peu près tous les animaux de la création et a fourni la collection zoologique du musée de Tervueren. Il retourne maintenant au Congo pour y recueillir les éléments d'une nouvelle collection destinée à figurer à notre Exposition de 1900 : les docteurs Cantineau et Jullien, qui étaient à la tête du service médical de la compagnie du chemin de fer; l'abbé Buysse, le type du curé de campagne flamand, qui a été cinq ans curé de Matadi; l'intendant Van den Plas, inspecteur des services administratifs de l'État indépendant; M. Delcommune, l'explorateur du Katanga; et puis une demi-douzaine d'officiers qui reviennent de congé et qui nous parlent des expéditions qu'ils ont faites avant de partir et de celles qu'ils vont entreprendre. Depuis notre départ d'Anvers, nous avons donc vécu au milieu de gens pouvant nous donner tous les renseignements possibles sur le Congo.

Je viens de faire allusion aux officiers congolais que nous avions à bord! Je veux dire tout de suite combien ils m'ont fait une bonne impression. Si l'armée belge, d'où ils sortent, en compte beaucoup comme ceux que j'ai vus à bord de l'*Albertville* et au Congo, elle a un corps d'officiers bien remarquable. Mais ils entrent dans l'armée congolaise dans de bien singulières conditions. Pour conserver le principe de neutralité, on y a bien admis quelques officiers et sous-officiers anglais, danois ou italiens : mais, en réalité, presque tous lui sont fournis par l'armée belge. Seulement il n'est tenu aucun compte des grades qu'ils peuvent avoir dans cette armée! Quand un sous-lieutenant, un lieutenant ou un capitaine belge demande à servir au Congo et que sa demande est agréée, il est détaché de

son corps et compte à un Institut de Bruxelles, où sa solde s'accumule pendant tout le temps de son absence et lui est remise à son retour. Mais il n'y paraît jamais. En quittant son corps, il est tout de suite nommé sous-lieutenant de l'État indépendant et entre en solde à partir du jour de son départ. Cette solde est celle de sous-lieutenant en Belgique; mais il reçoit en outre des frais de table. L'engagement est de trois ans. C'est ce qu'on appelle un terme. Les morts sont si fréquentes que l'avancement est rapide, bien qu'il se fasse toujours à l'ancienneté. Le plus souvent, on est capitaine avant la fin de son premier terme. Quand il est expiré, on a droit à un congé après lequel on en recommence un second, ou bien on rentre dans son régiment. Mais, je le répète, les services rendus au Congo sont comptés absolument pour rien en Belgique. Ainsi un officier rentrant avec une blessure provenant d'un coup de feu reçu au cours d'une expédition de guerre a été mis en réforme parce qu'il ne pouvait plus faire de service dans son régiment, sans pension, parce qu'il a été considéré comme n'ayant pas été blessé en service commandé. Et les grades ne comptent pas davantage. Un capitaine de l'État indépendant peut très bien, à la rigueur, avoir sous ses ordres comme sous-lieutenant son ancien capitaine venu au Congo après lui, et se retrouver de nouveau sous les siens trois ans plus tard, quand ils sont rentrés tous les deux dans leur régiment. On me dit que le cas s'est présenté.

Il est bien évident qu'un état de choses qui amène des situations aussi incohérentes que celle-là ne pourra pas durer. Il faudra bien faire un jour ou l'autre des règlements plus compliqués mais mieux étudiés. J'aurai du reste l'occasion de revenir sur ce sujet. Je ne l'ai abordé qu'incidemment, et uniquement parce que ce petit détail donne une idée de la manière de procéder *des Belges. N'ayant* jamais eu à s'occuper de colonisa-

tion, puisqu'ils n'avaient pas de colonies, ils n'avaient aucune idée des différents problèmes qu'elle comporte. Alors, dès que l'un d'eux se pose, ils lui donnent la solution qui leur semble de nature à donner les meilleurs résultats immédiats; sans beaucoup se documenter par l'étude des précédents et sans trop se soucier des conséquences. Ils vont au plus pressé. C'est ainsi d'ailleurs que, dans un autre ordre d'idées, a opéré le colonel Thys, quand il s'est agi de déterminer le point de départ du chemin de fer. On ne savait pas si les grands navires pourraient remonter jusqu'à Matadi, car l'hydrographie de la rivière n'était pas faite. Il semblait donc tout indiqué de commencer par la faire. Mais cela aurait pris du temps. Alors le colonel, qui ne doute de rien, eut recours à un autre procédé. Il y avait justement à Banana un grand navire anglais qui calait environ cinq mètres. Il alla trouver le capitaine et lui proposa de le conduire à Matadi, en lui promettant, à lui personnellement, une forte somme, s'il faisait le voyage sans encombre, et s'engageant au nom de la Compagnie du chemin de fer à indemniser les armateurs si le bateau restait accroché en route. Le capitaine accepta, joua de bonheur, et réussit à faire le voyage sans encombre. Et c'est sur cette simple donnée qu'on adopta le tracé aboutissant à Matadi. Depuis cette époque, on a constaté que le lit de la rivière était semé d'une foule de bancs et de cailloux parce que de temps en temps, les bateaux qui montent ou qui descendent en découvrent en se jetant dessus. Mais leurs coques servent de bouée. Et c'est comme cela que l'hydrographie s'est faite petit à petit, aux frais des Compagnies d'assurance.

C'est évidemment en agissant de la sorte qu'on peut faire vite! Et dans les affaires coloniales comme dans *toutes les autres,* ceux qui font vite ont souvent un *grand avantage sur les* autres. Les Américains opèrent

volontiers de cette façon. Et cela leur réussit! Il y a des gens qui s'étonnent de voir aux Belges une aussi grande vivacité d'allures. Ceux-là ne les connaissent pas. Depuis une soixantaine d'années, de par leur neutralité, les Belges sont affranchis de toutes les préoccupations de défense nationale qui hantent plus ou moins l'imagination de tous les autres peuples. Cela aurait pu créer chez eux un état d'esprit peu propre au développement des qualités que j'appellerai agressives: c'est-à-dire de celles qui disposent à la lutte soit contre les hommes, soit contre la matière, et leur donner au contraire un goût exagéré du bien-être. Cela aurait pu notamment faire complètement disparaître le goût de la carrière militaire. De fait, il en a bien été ainsi dans une certaine mesure. Dans certaines classes ces effets se manifestent d'une façon incontestable et désastreuse. Mais dans d'autres au contraire, notamment chez beaucoup d'officiers, ce régime a produit une accumulation de forces vives qui, n'ayant aucun exutoire ordinaire et régulier, se font jour à l'occasion par des manifestations qui surprennent. Ainsi, si la moitié des histoires que j'entends chuchoter autour de moi sont vraies, ces officiers de l'armée congolaise sont presque tous des hommes on ne peut plus remarquables sous le rapport du courage et des qualités militaires : mais ils ont la main très lourde! Et ils se laisseraient parfois aller à commettre des actes d'une barbarie déconcertante. Il faut rappeler que les anciens Flamands n'étaient pas tendres! Si, ce qu'à Dieu ne plaise, leurs descendants s'avisaient quelque jour de recommencer à faire des révolutions, on pourrait bien assister à des scènes encore plus épouvantables que celles qui ont signalé les nôtres, car lorsqu'ils s'en mêlent, ils ne font pas les choses à demi!

Si je parle des *allures* quelque peu violentes qu'à *tort ou à raison on* attribue aux officiers que Sa

Majesté le roi des Belges a pris pour collaborateurs de l'œuvre qu'il poursuit au Congo, c'est qu'elles sont de nature à amuser ceux qui prennent plaisir à constater l'ironie qui se dégage souvent des choses de ce monde ! L'idée de constituer un État indépendant en Afrique est née de l'indignation causée en Europe par les récits de certains voyageurs parlant de la manière dont les nègres étaient traités par les conquérants arabes, venant de Zanzibar. Ils dévastaient des contrées entières, tuant tous ceux qui leur résistaient et faisant des autres des esclaves. On a voulu mettre fin à cet état de choses. Et c'est au roi des Belges qu'a été confiée la mission d'aller supprimer l'esclavage en Afrique. Or quand on est arrivé en Afrique et qu'on est allé voir ce qui se passait dans ces royaumes que les Arabes avaient fondés, on a été obligé de reconnaître que les nègres qui les peuplaient n'étaient pas en somme trop mécontents de leur sort, car ils se sont battus pendant près de trois ans contre les Belges qui venaient les délivrer, et d'après le Dr Hind, qui a été l'historien de cette campagne, il a fallu en tuer à peu près soixante-dix mille pour venir à bout de décider les autres à séparer leur cause de celle des Arabes ! On a souvent des surprises de ce genre, quand on se mêle des affaires des autres ! Je me souviens qu'un soir, je me promenais à cheval, dans une rue de Cho-lon, en Cochinchine, quand j'entendis tout d'un coup des cris épouvantables qui sortaient d'une maison devant laquelle je me trouvais. Je descendis de cheval et sans lâcher la bride, j'ouvris la porte pour savoir ce qui se passait. C'était un vieux Chinois qui s'expliquait avec sa femme. Elle était étendue par terre : il avait enroulé ses cheveux dans sa main gauche et de la droite, qui était armée d'un fort rotin, il caressait les côtes de sa douce moitié. Quand il me vit apparaître sur le pas de la porte, il s'arrêta tout étonné. Je lui

expliquai la raison de ma présence en lui envoyant un fort coup de poing, sur la racine du nez, qui le renversa par terre. Mais alors la femme profita de ce qu'il l'avait lâchée pour se jeter sur moi comme une furie, et comme je ne pouvais pas me défendre parce que mon cheval, effrayé, s'était mis à tirer au renard, elle se mit à me labourer la figure avec ses ongles en appelant à l'aide toutes les femmes du voisinage. Si bien que je fus tout heureux et tout aise de pouvoir détaler en distribuant des coups de cravache aux mégères qui commençaient à s'attrouper et que je me jurai bien que je ne prendrais plus la défense des opprimés qu'à bon escient. Je raconte cette petite aventure de ma jeunesse, parce qu'elle me revient toujours à l'idée quand on me parle de la nécessité d'aller intervenir dans les affaires des nègres!

D'ailleurs, quand on se place à ce point de vue spécial, quand on aime à constater l'ironie des situations, ce n'est pas seulement l'histoire de la conquête blanche en Afrique, c'est toute l'histoire de la colonisation moderne qui est bien amusante à étudier! Autrefois quand, en Angleterre et en France par exemple, il y avait des classes auxquelles le contrat social reconnaissait certains droits sur le produit du travail des autres; quand, en un mot, l'inégalité des hommes était un principe universellement et formellement admis, il était tout naturel que la collectivité composée de l'ensemble de ces classes allât chercher en Amérique ou ailleurs une nouvelle catégorie de gens pour les faire travailler à son profit. On ajoutait ainsi au bas de l'échelle sociale un échelon qui relevait d'autant ceux qui occupaient les autres!

Mais la situation est tout autre maintenant, depuis que les Américains se sont avisés, il y a un peu plus de cent ans, de lancer leur fameuse déclaration d'indépendance, dont le premier paragraphe est ainsi conçu :

« Nous tenons pour vrai que tous les hommes sont nés égaux ! Qu'ils ont été dotés par le Créateur de certains droits indéniables, droits qui sont : l'existence, la liberté et la recherche du bonheur; que, pour assurer ces droits, les hommes ont institué des gouvernements qui tiennent leurs pouvoirs du consentement des gouvernés... »

C'était une simple arme de guerre. Les Américains avaient envie de se séparer de l'Angleterre, pour ne pas payer d'impôts. Ils voulaient donner une couleur de philosophie à ce désir assez naturel, pour obéir aux goûts du jour. Mais ils ne pensaient pas un mot de ce qu'ils disaient, puisque les deux tiers ou les trois quarts de ceux qui ont signé ce factum étaient des propriétaires d'esclaves qui ne reconnaissaient à leurs noirs le droit à l'existence qu'à une condition, c'est que cette existence fût consacrée exclusivement à la culture du coton à leur profit, et qui les chassaient avec des gros chiens quand ils s'avisaient de se sauver pour aller chercher le bonheur ailleurs que sur leurs plantations. D'ailleurs les noirs pouvaient se considérer comme favorisés puisqu'on leur permettait de vivre, tandis qu'on détruisait purement et simplement les Indiens.

Je serais assez tenté de croire que les rédacteurs de notre Déclaration des droits de l'homme, qui n'est en somme que la reproduction de l'acte d'indépendance des Américains, étaient de bonne foi quand ils l'ont signée. Ils ont certainement très vite perdu leurs illusions, et dès qu'ils ont eu le pouvoir, ils ont gouverné sans plus se soucier de la liberté et de l'égalité que ne s'en souciaient les anciens empereurs romains. Et puisqu'ils colonisent, il faut bien admettre que leurs successeurs partagent complètement leur seconde manière de voir, tout en se réclamant toujours de la première. Car enfin il est bien évident que lorsqu'ils nous

font aller chez les nègres, ce n'est pas pour assurer à ces estimables moricauds la liberté et la recherche du bonheur! On y va pour leur imposer « un gouvernement » qui ne tient nullement ses pouvoirs de leur consentement et qui est absolument contraire à tous leurs intérêts, puisque leur bonheur est de ne rien faire, et que nous avons la prétention de les faire travailler à notre profit.

C'est cette impossibilité où l'on est de concilier l'idée de colonisation avec les théories égalitaires qui rend si drôles à entendre les raisonnements que fait un bon libéral européen, quand il est en même temps un colonial, pour mettre d'accord ses deux opinions. Justement nous avions à bord de l'*Albertville* des représentants très distingués du parti libéral belge. Ils étaient même en grosse majorité. Car il est bon de remarquer que le parti catholique belge a été, jusqu'à présent du moins, très hostile au Congo, et n'a participé que dans une mesure fort restreinte aux émissions de valeurs congolaises. Et il était savoureux d'entendre, à quelques minutes d'intervalle un journaliste libéral qui venait de nous dire que M. Vandenpeereboom était le dernier des misérables, parce qu'il n'était pas partisan du suffrage universel, protester ensuite énergiquement contre toute idée de cession du Congo à la Belgique, parce que, disait-il ingénuement, cette cession serait le signal de l'ingérence parlementaire et qu'il n'y a pas moyen de gouverner un pays quand les parlementaires s'en mêlent! J'ai aussi entendu des antiesclavagistes convaincus qui s'indignaient que l'Europe tolérât les traces d'esclavage subsistant encore dans les colonies portugaises, et qui, la minute d'après, discutaient sur les mesures à prendre pour forcer les nègres du Congo à mettre un peu plus d'activité à récolter le caoutchouc, et insistaient sur ce fait, *incontestable d'ailleurs*, qu'il fallait bien les forcer à

travailler puisqu'ils ne voulaient pas, le plus souvent, travailler de bonne volonté!

Naturellement, on discutait longuement le pour et le contre de toutes ces graves questions, à bord de l'*Albertville,* pendant que ce brave bateau nous conduisait des bords de l'Escaut à ceux du Congo, en passant par Lisbonne, Madère et Dakar, car, que faire en un bateau à moins que l'on n'y discute, comme aurait pu le dire M. de La Fontaine? Et ces discussions ne changeaient l'opinion de personne, ce qui est le propre de la plupart des discussions. Mais je dois constater qu'elles n'aigrissaient nullement les relations, et que la bonne humeur la plus parfaite n'a jamais cessé de régner à bord. Ce que j'attribue à plusieurs raisons. D'abord à la bonhomie courtoise qui est la note caractéristique des Belges : et puis ensuite, on nous nourrissait et on nous abreuvait si bien, qu'il aurait fallu avoir vraiment un bien déplorable caractère, pour pouvoir tenir rancune à qui que ce fût, en sortant des repas que nous préparait le cuisinier, un Français! est-il besoin de le dire? garçon d'un véritable mérite, que le colonel Thys avait enlevé à prix d'or à un grand hôtel d'Ostende, qui aura sûrement eu quelque peine à le remplacer. Quant à la cave, elle avait été garnie par un certain major belge, ami du colonel, dont le nom m'échappe, mais qui, lui aussi, est un homme bien remarquable dans son genre. Il m'est revenu que la seule provision de champagne que cet excellent major avait cru devoir embarquer pour notre usage était de 4,000 bouteilles! Pour une soixantaine de convives que nous étions, ce chiffre peut paraître exagéré. Il faut dire d'ailleurs que pendant les relâches, les invités étaient nombreux. En tous cas, je me suis laissé dire qu'il n'en restait que 800 quand l'*Albertville* est rentré à Anvers! Le voyage aura donc profité dans une large mesure à une industrie française par excellence. Les

Belges ont vraiment un goût désordonné pour le champagne. Je ne le leur pardonne qu'en faveur de celui qu'ils ont pour le bourgogne.

Je me suis laissé aller à donner ces détails gastronomiques, parceque les anciens voyageurs parlent toujours des souffrances qu'ils ressentaient pendant leurs traversées, et pour constater combien les temps sont changés. Autrefois, pour les explorateurs, c'était la famine qui était à craindre, non seulement sur mer, mais même sur terre. C'est aussi de la famine qu'ont eu à souffrir ceux qui nous ont précédés au Congo, et notamment Stanley. Mais, c'est plutôt la pléthore qui est à craindre dans les voyages modernes. Je dois dire qu'ayant pratiqué les deux manières de voyager, je préfère infiniment la seconde, tout en reconnaissant qu'à l'heure actuelle, elle fait peut-être plus de victimes que l'autre n'en a jamais fait. Mais, de cela, je parlerai plus longuement à l'occasion. Et je termine cette trop longue préface pour commencer à transcrire mes notes de voyage proprement dites, en négligeant toutefois celles qui concernent nos premières escales, lesquelles n'offriraient vraiment aucun intérêt.

CHAPITRE PREMIER

LIBREVILLE

Au départ d'Anvers, on nous avait naturellement communiqué le programme des fêtes auxquelles nous étions conviés. Et ce programme indiquait, pour le 1er juillet, l'arrivée à Boma, qui est la capitale provisoire de l'État Indépendant. C'est là que se trouvent centralisées toutes les administrations et que réside le gouverneur général. Ce n'était autrefois qu'une simple factorerie portugaise située à soixante milles environ de l'embouchure du fleuve en un point qu'on considérait comme étant à peu près la limite de la navigation maritime. Car pendant bien longtemps, on a considéré comme un tour de force de faire remonter un grand navire jusqu'à Matadi, à cause de la violence du courant.

Les Belges ont d'ailleurs toujours considéré cet établissement de Boma comme provisoire, du moins en tant que capitale. Ils ont toujours dit que dès que la construction du chemin de fer serait terminée, ils comptaient centraliser tous leurs services à Léopoldville, sur le Stanley-Pool. Seulement, il est bien possible qu'on renonce à ce projet. Il paraît prouvé maintenant que Stanley n'a pas eu une idée heureuse en choisissant l'emplacement où est située Léopoldville. De sorte qu'il *est très probable* que la capitale de l'État ne sera

jamais Léopoldville. On fera un nouvel établissement quelque part ailleurs, mais toujours sur les bords du Stanley-Pool. C'est une idée qui paraît d'ailleurs très raisonnable. L'avenir de la colonie n'est évidemment pas dans la région du bas Congo, où les Belges ne possèdent qu'un territoire très restreint par les possessions françaises et portugaises. Il est dans l'intérieur. Il est donc naturel de reporter la capitale au point où doit aboutir tout le trafic du bassin du Congo.

La journée de notre arrivée devait être très chargée. Nous devions d'abord entendre un *Te Deum* solennel, puis être reçus par le gouverneur général, M. Fuchs : et enfin le général Daelmann, en sa qualité de représentant de Sa Majesté le Roi, devait passer en revue de nombreux détachements de troupes réunies à cette intention. Malheureusement ce programme a déjà subi un accroc. Le lendemain de notre départ de Gorée, où nous nous sommes arrêtés pour prendre le capitaine Arthur, consul de Sa Majesté Britannique et délégué par son gouvernement pour le représenter à l'inauguration du chemin de fer, un pauvre diable de matelot de *l'Albertville* s'est laissé tomber à la mer! C'était un Allemand. Je n'ai, du reste, jamais vu un équipage aussi cosmopolite que celui de ce navire. Il bat pavillon belge à la corne et arbore toujours le pavillon congolais au beaupré. Son capitaine, le lieutenant Blake, et tous ses officiers, moins un, sont Anglais : le personnel de la machine est écossais ou gallois, et les matelots appartiennent à toutes les nationalités imaginables. Nous avons même à bord une douzaine d'anciens guerriers de Behanzin, des Dahoméens! Ils sont plus spécialement attachés au service de la cuisine, et le soir nous les entendons chanter leurs vieux chants de guerre, tout en pelant des pommes de terre, dont nous avons pris une provision énorme à Madère.

Toujours est-il que nous n'avons pas retrouvé notre

pauvre matelot allemand. Il aura probablement été coupé en deux par l'hélice. Et le temps perdu à le rechercher faisant qu'il devenait impossible d'arriver au Gabon le 28 juin d'assez bonne heure pour y entrer avant la nuit, le capitaine Blake a pris le parti de nous faire passer quelques heures au mouillage de l'île portugaise de San Thomas, de manière à nous trouver seulement le lendemain matin devant les passes du Gabon, où, faute d'éclairage, on ne peut pas donner pendant la nuit. Si bien qu'en définitive, nous sommes en retard d'une journée.

Cela consternait le pauvre colonel Thys : car, en sa qualité d'organisateur de la caravane, il avait son amour-propre en jeu. Mais il n'y avait pas moyen de brûler l'escale de Libreville, parce que nous avions à y prendre M. de Lamothe, que notre gouvernement a désigné pour le représenter aux fêtes de l'inauguration. Il était tout indiqué puisqu'il est commissaire général du Congo français. Mais on ne sait pas pourquoi ayant à gouverner le Congo on le fait résider à Libreville, car il n'existe aucune communication directe entre sa résidence et le Congo français, auquel on ne peut arriver que par deux voies. L'une très compliquée, celle de Loango, un petit port de la côte à quelques centaines de milles dans le sud, qui a une barre où l'on est toujours en perdition et où aboutit un sentier de six cents milles de longueur qui mène à Brazzaville en traversant des forêts pleines d'anthropophages; l'autre, celle que nous allons prendre, qui est beaucoup plus facile puisqu'on profite de la rivière du Congo et du chemin de fer pour gagner le Stanley-Pool, qu'on n'a plus qu'à traverser pour être à Brazzaville, mais qui a l'inconvénient grave de nous mettre complètement à la merci des Belges. L'expédition Marchand, qui a pris le chemin de Loango, a tué pas mal d'anthropophages le long de sa route, de sorte qu'il y

en a un peu moins dans ce moment-ci. Mais il y en a encore trop pour qu'on puisse demander à ce pauvre M. de Lamothe, qui justement est assez bien en chair, d'aller, de gaieté de cœur, s'exposer à leurs marmites; et comme d'ailleurs le colonel Thys a été avisé que cet infortuné gouverneur n'a pas à sa disposition le moindre bateau qui puisse le transporter à Boma, il faut bien aller le chercher à Libreville. Il était donc entendu que nous le prendrions à bord de *l'Albertville* avec son secrétaire général, M. Superville, et son aide de camp, un jeune capitaine de chasseurs à pied, le fils de son père, qui a retrouvé à bord sa femme venue avec nous d'Anvers, pour le rejoindre. Mme de Lamothe a même eu bien de la chance que le colonel Thys, apprenant qu'elle était sur le point de partir au moment où nous allions nous-mêmes nous mettre en route, lui ait proposé de faire le voyage avec nous. Car nous avons appris, en passant à Dakar, que *le Taygète,* des Chargeurs Réunis, sur lequel sa cabine était déjà retenue, vient de se perdre, je ne sais où, à Konakry, je crois. Les passagers ainsi que l'équipage ont pu se sauver. Mais l'événement s'étant produit pendant la nuit, il paraît qu'ils sont tous arrivés à terre nus comme des saints Jean! Etant donnés la température, d'une part, et, de l'autre, les mœurs du pays, c'est un événement moins désagréable à la côte d'Afrique que partout ailleurs, mais on est toujours bien aise d'avoir évité une mésaventure de ce genre.

Nous n'avons passé que cinq ou six heures à Libreville. Je dois dire que j'ai conservé un souvenir attendri de cette relâche, parce que, dès que j'ai entendu causer tous les officiers et fonctionnaires qui arrivaient à bord, je me suis senti rajeuni de trente ans, ce qui est toujours une sensation agréable. Il me semblait me retrouver dans une de ces bonnes colonies, comme Sainte-Marie de Madagascar, Nossi-bé, ou Mahé, où

j'ai passé de si bons moments quand j'étais aspirant! Les coloniaux actuels parlent avec un profond mépris de toutes ces petites colonies qui constituaient dans ce temps-là tout notre empire colonial et qui occupaient sur la carte une place infiniment moindre que les barres bleues avec lesquelles on les désignait, sur les atlas, à l'attention de la jeunesse studieuse. Ils disent qu'elles n'ont jamais rien rapporté et qu'elles ne pouvaient rien rapporter. Ce qui est d'ailleurs absolument vrai. Mais elles ne coûtaient presque rien. Tandis que les colonies actuelles, qui ne rapportent rien non plus, nous ont déjà coûté plus de deux milliards à prendre et coûtent bien près de cent millions par an à entretenir! Considération qui a bien sa valeur pour les contribuables! Et puis, pour les amateurs de pittoresque, dont je suis, ces petites colonies du temps jadis étaient vraiment des pays enchanteurs. Quand on avait le goût de l'observation, on ne s'y ennuyait jamais, parce que c'était autant de petits duchés de Gerolstein, où on vivait en pleine atmosphère d'opérette. A chaque instant, il s'y produisait des aventures auxquelles il ne manquait que la musique d'Offenbach pour être dignes du théâtre des Variétés. Et ce qui me plaît dans cette colonie-ci, c'est que, sous ce rapport, elle a conservé les saines traditions de ses devancières. Ainsi, dès notre arrivée, nous avons appris qu'une crise terrible venait de se produire à Libreville, crise heureusement dénouée depuis trois ou quatre jours, moins, peut-être, grâce à la sagesse des gouvernants, dont l'attitude en cette circonstance était l'objet de commentaires passionnés, que par le savoir-faire d'un humble fonctionnaire, dont l'éloge au contraire était dans toutes les bouches. Cette crise avait été provoquée par une grève. Mais pas par une de ces grèves banales comme celles que nous voyons se produire en Europe. Il s'agissait d'une grève de femmes, comme celle qui se

produisit jadis à Athènes, d'après Aristophane, du temps de Lysistrata, et qui a fourni à M. Maurice Donnay d'abord, un sujet de pièce, et puis l'occasion de nous faire voir au Vaudeville tant de petites femmes si peu vêtues.

Elle a produit une si profonde émotion que tout le monde nous en parle : on ne parle même que de cela ! Et tout ce qu'on en dit est empreint d'une saveur coloniale intense qui me ravit ! Il faut savoir que les nègres de ce pays-ci appartiennent à la tribu des M'Pongwés. Ils ressemblent à tous les autres nègres de la région équatoriale en ce sens qu'ils sont prodigieusement vicieux et fainéants. Mais ils en diffèrent en un point : ils ne sont pas anthropophages. Or comme toutes les autres tribus du voisinage qui appartiennent à la race pahouine sont au contraire des anthropophages convaincus et pratiquants qui ne manquent jamais de manger du M'Pongwé quand ils peuvent en attraper un, ceux-ci nous sont très dévoués : car étant très lâches, ils sont bien convaincus que le lendemain du jour où nous évacuerions leur pays, ils seraient infailliblement mangés. Aussi les relations entre eux et nous ont-elles été toujours très bonnes. Elles avaient d'ailleurs été mises sur un très bon pied dès les premiers jours de notre occupation, il y a de cela une soixantaine d'années, par le vénérable roi Denys, qui dans ce temps-là présidait à la destinée des M'Pongwés. Sachant que la femme est un élément de discorde, il avait voulu régler une fois pour toutes la question féminine. Il avait donc décidé que toutes les fois qu'un officier ou un fonctionnaire se sentirait du vague dans l'âme et désirerait une compagne, il n'aurait qu'à la choisir parmi ses femmes ou ses filles, qui seraient constamment à sa disposition, tandis que les matelots et les soldats ne pourraient prétendre qu'à celles de ses sujets ! Et tous les intéressés se sont si bien

trouvés de ces lois, conservatrices à la fois de la discipline militaire et de la hiérarchie civile, qu'elles sont encore observées de nos jours. Les reines et princesses désignées passent toutes leurs journées au palais : et puis le soir, on les voit arriver sur la place de Libreville par groupes qui se disloquent pour se reformer le lendemain matin quand le moment de rentrer dans leurs pénates est venu. C'est même grâce à ces coutumes que le bon roi Denys pouvait se vanter d'avoir été le beau-père de plus de la moitié des amiraux ou capitaines de vaisseau qui figurent sur l'annuaire et que son fils, le roi actuel, pourra sans doute quelque jour trouver autant de gendres dans la marine et l'administration républicaines que son vénérable père en avait dans celles de l'Empire.

Une paix profonde régnait donc dans cette petite Cythère africaine quand dernièrement les quatre ou cinq cabaretiers qui s'intitulent les représentants du haut commerce à Libreville s'avisèrent de se coaliser et de fonder un « trust ». Il s'agissait d'élever de cinquante centimes le prix de la bouteille d'alougou. On appelle « alougou » l'eau-de-vie de traite qu'on vend aux noirs. C'est même à peu près la seule chose qu'on leur vende. Quand cette nouvelle fut connue, tous les M'Pongwés furent atterrés! — Mais aucun ne le fut plus que le roi, qui en consomme à peu près régulièrement une bouteille par jour. Or sa liste civile étant modeste, un trou de quinze francs par mois était difficile à combler. Aussi, n'écoutant que son indignation, il entra résolument dans la voie des représailles, et usant des seules armes qui fussent à sa disposition, interdit absolument aux reines et aux princesses l'accès de la ville. A partir de six heures, il leur fut interdit de sortir du village indigène!

On comprend l'émotion profonde que produisit une pareille mesure! D'abord on pensa que la défense ne

serait pas observée. Chaque soir on se réunissait après le dîner, à l'heure de la cigarette, sur la place; les yeux fixés sur l'avenue qui mène au village indigène! On se disait que parmi tant de Juliettes, il y en aurait bien quelques-unes qui viendraient rejoindre leurs Roméos. Mais la consigne était rigoureusement observée, car elle avait pour sanction une énorme cravache en peau d'hippopotame dont s'était armé le Roi! Aussi, personne ne vint. Et au bout de quelques jours, l'indignation monta à un tel point, les plaintes furent si vives et si unanimes, que le conseil colonial dut se réunir pour statuer sur la situation. Mais quelle mesure prendre? quels principes invoquer? Comment libeller l'arrêté qui devait remédier au mal? Plusieurs séances furent consacrées, dit-on, à l'étude de ces graves questions, et on ne trouvait rien!

Ce fut le commissaire de police qui imagina la solution. Il eut une idée géniale. Ces dames, pour occuper les loisirs que leur créait la politique, organisaient chaque soir, sur la place du village, de formidables bamboulas qui se prolongeaient bien avant dans la nuit. Le commissaire de police eut l'ingénieuse idée d'y envoyer deux gendarmes avec ordre de verbaliser contre le roi, responsable de l'ordre public et coupable d'avoir toléré du tapage nocturne. Ceux-ci, pour mieux lui faire comprendre la gravité de son cas, l'empoignèrent au milieu de ses sujets consternés et le ramenèrent, les menottes aux poignets, à Libreville, où il acheva sa nuit au violon. Cet acte de vigueur a eu un effet merveilleux. L'infortuné monarque a compris la leçon et a vu qu'il fallait céder. Il a promis que le soir même les femmes reprendraient leurs fonctions extra-conjugales, ce qui fut fait : et le désordre étant maintenant rétabli dans cette heureuse colonie, les esprits *se sont calmés*. Mais on parlera encore longtemps de *cet incident!*

Aussi, il faut bien le dire, on se demande de quoi on pourrait bien parler dans un pays comme celui-ci. M. Franck-Chauveau, dans son rapport au Sénat, constate que nous avons dans nos possessions congolaises 90 colons et 254 fonctionnaires. Je ne sais pas où il est allé chercher ses 90 colons. D'après les renseignements que j'ai recueillis, il y en a six à Brazzaville et lieux circonvoisins, dont deux pirates tonkinois qui y sont arrivés par suite d'une erreur d'un scribe de l'administration et qui y sont détenus tout à fait illégalement depuis plusieurs années. Mais comme il se trouve que ce sont des jardiniers et que, sans eux, on ne mangerait jamais de légumes frais à Brazzaville, on les y laisse. Les 84 autres colons doivent donc être à Libreville. Or on me parle bien d'une ou deux douzaines de blancs qui y exercent presque tous la profession de cabaretier ou qui vivent plutôt mal que bien en vendant des étoffes aux noirs et en leur achetant du caoutchouc : mais personne n'a pu me dire où M. Franck-Chauveau avait bien pu trouver les autres. Pour grossir sa liste, il y a probablement fait figurer les quelques mulâtres ou nègres qui font preuve de civilisation en mettant quelquefois des souliers le dimanche. Mais tout ce monde-là n'offre pas de bien grandes ressources au point de vue des relations. Sous ce rapport les malheureux fonctionnaires que nous envoyons là-bas ne peuvent donc guère compter que sur eux-mêmes, et comme ils ne reçoivent de nouvelles d'Europe qu'une fois par mois, on comprend l'importance que prennent des aventures du genre de celle dont je viens d'être l'historien fidèle : car ce sont les seuls événements qui viennent rompre la monotonie de leur existence.

C'est la réflexion que je me faisais en m'en allant à terre dans la baleinière d'un de mes jeunes camarades de la marine qui était venu très aimablement me chercher pour me faire les honneurs de la colonie

où il exerce les fonctions de commandant de la marine. Il a commencé par me faire admirer deux statues colossales de bois qu'il a fait disposer de chaque côté du petit wharf où nous avons accosté. Ce sont les figures de proue de deux vieilles frégates qui sont venues finir leur carrière ici comme pontons. J'ai même ressenti une certaine émotion en reconnaissant l'une d'elles : celle de la pauvre vieille *Guerrière* sur le rôle de laquelle j'ai eu l'honneur de figurer comme enseigne, pendant quelques jours, en l'an de grâce 1868, quand le guidon du commandant de la station du Japon flottait à son artimon. Cela ne date pas d'hier! L'autre rappelle des souvenirs à peu près aussi lointains. Ce pays-ci est le cimetière des vieux bateaux. L'aviso *la Cigogne* qui compose à lui tout seul toute la station locale, a, du reste, tous les droits possibles d'y figurer. Son commandant me raconte que ses tôles sont dans un tel état que l'autre jour le brigadier de la baleinière en a percé une avec sa gaffe, en voulant déborder. Et celles du fond ne sont pas plus solides. A chaque instant on y découvre des trous, qu'on bouche en y étalant une couche de ciment. On est venu à bout, jusqu'à présent, de la maintenir à flot : mais quant à la faire naviguer, il n'y faut pas songer. Quelle singulière idée d'envoyer en station des bateaux comme celui-là! A quoi peuvent-ils servir? D'ailleurs l'équipage est en aussi mauvais état que le bateau.

— J'ai déjà perdu seize hommes sur quatre-vingts! me dit le commandant. Et tous les autres ont plus ou moins la fièvre. Si bien que, chaque matin, il faut attendre la visite pour savoir si je pourrai seulement avoir de quoi armer une baleinière. Et cependant Dieu sait si on les drogue! Je suis sûr que la quinine que mon chirurgien a fait avaler à mon équipage depuis que nous sommes ici représente la récolte de toute une

futaie de cinchonas. D'ailleurs, nous sommes tous au régime de la quinine à haute dose. Tout le monde avale deux verres de vin de quinquina par jour, comme mesure de précaution. Et puis, dès qu'on se sent mal à son aise, on vous fait prendre de cinquante à soixante-quinze centigrammes de sulfate de quinine.

— Mais, observai-je, de mon temps, à la côte d'Afrique, c'était quand on avait un gros accès de fièvre qu'on nous donnait soixante-quinze centigrammes de quinine. Et quand on en donnait un gramme, il fallait qu'on fût à peu près perdu.

— Oh! les médecins ont changé tout cela! Maintenant ils commencent par deux ou trois grammes. Et puis ils arrivent à quatre, sans compter les injections.

— J'ai connu, en Normandie, un marchand de grains qui a été poursuivi pour avoir vendu de la graine de betterave additionnée de deux tiers de petits cailloux, tout pareils à la graine. Il en faisait venir des wagons entiers d'Italie, où il y en a, paraît-il, des carrières. Il a soutenu devant le tribunal que ce qu'il en faisait, c'était pour rendre service aux cultivateurs, qui mettent toujours trop de semence! Peut-être que les pharmaciens font de même. Voyant les médecins forcer les doses, ils ajoutent de la craie à leur quinine, de peur qu'ils ne tuent leurs malades.

— C'est bien possible! Mais cependant, je dois dire qu'on meurt peut-être un peu moins qu'autrefois de la fièvre, depuis qu'on sature les gens de quinine. Ainsi, vous qui avez été longtemps à Madagascar, vous devez vous en souvenir. Assez souvent on entendait parler d'accès pernicieux qui enlevaient leur homme en quatre ou cinq heures. Quand on était pris, on ne s'en tirait guère. Maintenant cela n'arrive plus guère. La fièvre ordinaire ne fait plus beaucoup de victimes. Ce dont on ne se tire pas, c'est de la fièvre hématurique bilieuse.

Je rapporte toute cette conversation parce qu'elle a

été le point de départ, pour moi, d'une campagne d'interviews au cours de laquelle je me suis bien amusé. Nous avions à bord une bibliothèque coloniale fort bien montée. En la consultant, je constatai qu'effectivement une très grosse proportion, 30 pour 100 environ, des décès d'Européens dans les pays tropicaux est maintenant attribuée à cette fièvre hématurique bilieuse. Or comme, de mon temps, personne ne mourait jamais de cette fièvre-là, ou du moins que les chirurgiens n'en parlaient jamais, j'ai voulu avoir des renseignements sur son compte. Nous avions justement à bord deux médecins très savants qui ont longtemps exercé dans les pays chauds. Naturellement je me suis adressé à eux : et puis, après mon retour en Europe, j'en ai encore consulté d'autres. Enfin, par-dessus le marché, j'ai lu une foule de livres parlant des fièvres des tropiques. J'ai appris comme cela des choses extraordinaires. Il paraît d'abord prouvé, ou du moins ce sont ces messieurs qui le disent, que lorsqu'on a la fièvre, on est le théâtre d'un drame qui se passe dans le sang. J'avais toujours cru que le sang est un liquide rouge qui circule dans les veines sauf à en sortir lorsqu'on reçoit un coup de poing sur le nez, ou qu'avec un instrument perforant on fait un trou dans l'enveloppe des conduites où il se promène. Mais je me trompais. Il paraît que le sang est un liquide incolore qui s'appelle le plasma. Ce qui lui donne de la couleur, ce sont de petites bêtes qui sont rouges, qu'on appelle des globules, et qui nagent dans nos veines, comme des poissons dans un bocal. Et ces globules rouges ne sont pas les seules petites bêtes qui vivent dans notre sang. Il y a aussi des globules blancs. Et tous ces globules se mangen les uns les autres. Il faut qu'ils soient dans une certaine proportion pour que nous nous portions bien. *Quand dix mille* globules blancs ont été mangés par *les globules rouges*, il faut que dix mille globules rouges

soient à leur tour mangés par les globules blancs. Sans cela le propriétaire de l'aquarium où se passe le massacre est malade.

Tous ceux qui se sont occupés de pisciculture savent que, lorsqu'un étang est envahi par les herbes, certaines de ces herbes conviennent à certains poissons, mais nuisent aux autres. Or, il paraît qu'un séjour dans les pays chauds fait pousser dans les veines des algues !!! lesquelles algues ont la propriété de rendre les globules blancs tout frétillants, mais au contraire ont une influence désastreuse sur les globules rouges. De sorte que, lorsqu'il y en a trop, ces pauvres petites bêtes, ne se sentant plus en force, finissent par être tellement démoralisées qu'un beau jour elles prennent le parti de s'en aller. C'est ainsi qu'agissent quelquefois les hirondelles quand elles trouvent qu'il y a trop d'éperviers dans un canton. Et les phénomènes qui caractérisent la fièvre hématurique, ces évacuations de sang effrayantes, sont simplement dus à cette émigration en masse des globules rouges qui se sauvent par la seule voie qui leur soit ouverte. Le patient s'en va dans l'autre monde parce qu'il ne peut pas vivre dans celui-ci sans globules rouges. D'ailleurs il ne tarderait pas à n'avoir plus de globules blancs non plus, parce que ceux-ci, n'ayant plus rien à se mettre sous la dent, ne pourraient plus vivre; de sorte qu'il ne lui resterait plus dans les veines qu'un plasma inhabité.

Voilà les belles choses qu'on m'a racontées. Depuis quelques années, les médecins ont inventé des choses si extraordinaires que celles-là ne semblent pas beaucoup plus surprenantes que les autres. Seulement, il paraît qu'ils ne m'avaient pas tout dit. Car, vers le mois de mars dernier, il m'est tombé entre les mains une communication que l'illustre docteur Koch, ce médecin allemand qui a inventé la « Kochine », un *liquide merveilleux* qui, injecté dans le sang des

vaches, apprend si elles sont tuberculeuses, venait de faire à un congrès médical. Or, s'il faut l'en croire, la fièvre hématurique est bien caractérisée par une émigration des globules rouges : mais cette émigration n'est pas du tout provoquée par la présence des algues dont le paludisme encombre les veines. Ils résistent très bien aux algues. Ce qui les force à s'en aller, c'est la quinine, qui les tue aussi sûrement que l'eau de chaux tue les poissons dans les étangs. Elle les rend peut-être sourds et aveugles. Cela ne serait pas bien étonnant, puisqu'elle produit cet effet-là aux humains. Dès que le corps est saturé de quinine, elle pénètre dans le sang, et c'est alors que les globules rouges s'en vont. Voilà la théorie de M. Koch ! Je ne sais pas si elle est vraie. Mais cela est bien possible, parce qu'elle explique deux choses : d'abord que la fièvre hématurique ait été inconnue au temps où l'on ne donnait la quinine qu'à petites doses; ensuite qu'elle ne se déclare jamais qu'après un an ou deux de séjour, alors que l'organisme commence à être saturé. D'où il faudrait conclure que la fièvre hématurique est une de ces très nombreuses maladies qui ont été créées de toutes pièces par les médecins, comme probablement la névrose et l'appendicite, dont personne n'avait jamais entendu parler autrefois et qu'on nous donne en voulant nous guérir d'autres maladies.

Mais j'en reviens à ma promenade à Libreville avec le commandant de *la Cigogne*. En l'entendant me dire que son bateau ne pouvait plus naviguer et que presque tout son équipage était sur le flanc, je lui demande à quoi il occupe ses loisirs. Il me répond qu'il a acheté une petite montagne qu'il me montre de loin et sur laquelle il a planté quelques pieds de cacao. L'agriculture a souvent beaucoup d'attraits pour les marins : *j'en suis la preuve* ! Et puis il aime la chasse. Il y a *des masses de perroquets* dans les îles de la rade. Hier,

il en a massacré cent cinquante dans son après-midi. Dans une de ces chasses il a pris un singe charmant qu'il me présente. En remontant la rivière, on trouverait aussi des hippopotames. Mais il n'est pas prudent d'aller à leur recherche. Autrefois, quand il y avait ici en garnison une compagnie de tirailleurs sénégalais, les Pahouins de l'intérieur, auxquels ils inspiraient une salutaire terreur, avaient soin de se tenir à une distance respectueuse de la côte. Mais maintenant qu'on l'a retirée pour des motifs d'économie, les Pahouins en prennent à leur aise. Ils se sont tant rapprochés que nos pauvres protégés, les M'Pongwés, n'osent plus aller à dix kilomètres dans l'intérieur, parce que, lorsque cela leur arrive, ils sont sûrs d'être mangés. Et pareille mésaventure pourrait très bien arriver aux blancs. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que ces Pahouins, qui mangent tous ceux qui vont chez eux, viennent assez volontiers chez nous, ou du moins ils y envoient leurs femmes : non pas pour le même motif que le roi des M'Pongwés : les dames pahouines ont, au contraire des autres, une conduite exemplaire. Du reste, elles ont de bonnes raisons pour être vertueuses, car leurs maris n'entendent pas la plaisanterie sur ce chapitre : ils mangent incontinent la femme coupable ou simplement soupçonnée. Mais ils les envoient chez nous quand leur amour pour la fainéantise a cédé à leur goût pour l'alcool et qu'ils se sont résignés à recueillir un peu de caoutchouc afin de pouvoir l'échanger contre quelques bouteilles d' « alougou ». J'ai justement rencontré une de ces dames au cours de ma promenade. J'avais demandé à visiter le marché. Quand je visite un pays nouveau, je ne manque jamais d'aller au marché. On y voit toujours des scènes de mœurs pleines d'intérêt. Nous étions tout près du hangar en fer où il se tient à Libreville, lorsque je remarquai une grande fille prodigieusement laide qui en sortait. Elle

avait les jambes, depuis la cheville jusqu'au genou, garnies d'une multitude d'anneaux de laiton gros comme le petit doigt et venait de notre côté pliée en deux sous le poids d'une espèce de hotte maintenue sur ses reins par une courroie qui passait sur sa tête. Je m'arrêtai pour la regarder.

— Ah! me dit mon compagnon, voilà une Pahouine! Quand elles sont chez elles, elle se promènent toujours toutes nues. Mais il y a dans chaque tribu un pagne qu'elles mettent à tour de rôle quand elles vont dans le monde. D'ailleurs elles sont bien faciles à reconnaître. Vous allez voir!

Et, sans dire gare, il lui prit délicatement le nez entre le pouce et l'index de la main gauche; puis, faisant de même du menton avec sa main droite, il lui ouvrit une bouche énorme :

— Regardez! me dit-il. Elles ont, toutes, les dents limées en pointe. Et chaque tribu a son tatouage distinctif.

Là-dessus, lâchant le nez, il dénoua le pagne, qui tomba par terre, et me fit remarquer une série de tatouages symétriques qui lui couvraient la poitrine et le ventre. En outre, la malheureuse avait le dos couvert d'autres cicatrices. Mais celles-là étaient irrégulières. C'étaient des marques de coups de bâton, et elles témoignaient simplement des efforts qu'avait faits son mari, ou ses parents, pour lui donner une brillante éducation.

La Pahouine s'était prêtée à cet examen sans faire l'ombre de résistance. Quand elle vit qu'il était terminé, elle ramassa son pagne, sans mot dire, le renoua, reprit sa hotte, l'assujettit d'un coup d'épaule sur son dos, et continua son chemin, penchée en avant, ses deux seins pendant devant elle, comme deux sacs à *moitié gonflés*. Je la regardais s'éloigner en me disant *que vraiment ce* ne sont pas les âmes qu'il veut favoriser

TYPES CONGOLAIS

GUERRIER ET FEMME BAPOTOS
Ceinture en perles de verre, bagues et bracelets en laiton,
tatouages sur le front et la poitrine.

GUERRIER ET FEMMES NGOUMBÉS
Ceinture en fil de laiton, collier en perles de verre,
tatouages.

Photo. de M. Morecels.

JEUNE FILLE BANGHALA
allant au marché,
tatouages en crête de dindon.

que l'ange qui préside là-haut au service de leur répartition envoie habiter des corps de Pahouines : et j'étais assez disposé à m'apitoyer sur le sort de celle-là, mais je réfléchis que si cette même femme me rencontrait malade ou blessé seulement à dix ou douze kilomètres de là, elle se ferait un plaisir et un devoir de me détailler pour me manger avec une sauce à l'huile de palmier et au piment, et, à cette pensée, je sentis toutes mes velléités d'attendrissement se dissiper. On est vraiment bien excusable de traiter sans beaucoup d'égards des gens qui ont de pareilles habitudes.

Cette manière de voir paraissait d'ailleurs être absolument celle de toutes les dames M'pongwés qui se trouvaient réunies au marché, soit comme acheteuses, soit comme vendeuses. Je remarquai, en effet, qu'elles avaient contemplé cette petite scène sans témoigner la moindre sympathie à la Pahouine mise en cause. Bien au contraire. Car elles s'étaient attroupées autour d'elle pendant que nous la regardions et ne lui avaient ménagé ni les quolibets ni même les injures. C'étaient toutes de grandes filles dont les pagnes de couleurs voyantes faisaient ressortir la peau très noire et les formes très vigoureusement accentuées. Elles avaient vraiment très bonne tournure. Quelques-unes étaient même très belles. Et cependant Pahouins et M'Pongwés sont à peu près de la même race. Mais il paraît certain que, du moins au point de vue physique, les seconds ont énormément gagné à notre établissement chez eux. Ne tirons nul orgueil de cette constatation! Ce n'est pas nous qui avons amélioré leur race! Car je ne crois pas avoir vu un seul mulâtre. Et on me dit qu'effectivement ils sont très rares, ce qui tient, paraît-il, à ce que, lorsqu'une M'Pongwé se croit enceinte des œuvres d'un blanc, elle se fait presque toujours avorter. Ce n'est donc pas à nous que revient l'honneur de cette transformation du type. C'est aux tirailleurs sénégalais.

Comme tous les noirs de la Guinée, ces Sénégalais ont beaucoup de sang arabe dans les veines. Or il est impossible d'avoir un peu circulé en Afrique sans être frappé par la prodigieuse transformation que la moindre infusion du sang arabe fait subir aux races indigènes. Si celle du nègre de l'Équateur est susceptible d'amélioration, elle ne l'est certainement que par des croisements d'Arabes. Tandis que les croisements européens sont désastreux! Sous ce rapport, l'expérience est faite: et elle est concluante. Ainsi, les Portugais ont tout du long de la côte une foule de colonies qu'ils occupent depuis deux ou trois cents ans et où leurs métis pullulent à ce point que dans certaines d'entre elles on a souvent bien de la peine à trouver un noir de type pur. Or ces métis constituent partout la race la plus dégradée qui se puisse imaginer. Tous les voyageurs sont d'accord sur ce point. Physiquement, ils sont affreux, et au point de vue moral, ils sont pires, ayant soigneusement conservé tous les vices des nègres pour y ajouter ceux des blancs : notamment l'ivrognerie, qui n'est cependant pas bien commune chez les Portugais. Ces populations de métis ne sont bonnes absolument à rien. C'est un fait qui n'est nié par personne et qu'il est bon de constater parce qu'il y a une école qui a soutenu que le but de la colonisation devait être la fusion des races. Napoléon, notamment, avait cette idée. Du moins, il l'a émise à Sainte-Hélène. Il n'est pas de doctrine plus fausse et plus dangereuse. Il faut bien se convaincre que le métis a toujours et partout été l'ennemi né de la race à laquelle il tient par son père. Les Espagnols en savent quelque chose! Dans leurs colonies, les métis étaient toujours très nombreux : et ils arrivaient tout de suite à constituer une classe spéciale, parce que leurs pères s'occupaient d'eux, leur faisaient donner de l'instruction, les laissaient même prendre leurs noms. On les faisait en-

trer en masse dans l'administration et dans l'armée locale. Et il n'y a qu'à lire l'histoire de l'affranchissement du Sud-Amérique, au commencement de ce siècle, et les journaux de la Havane et des Philippines de l'année dernière, pour se convaincre que ces métis ont toujours été les ennemis irréconciliables des Espagnols, qui ont trouvé chez eux bien plus d'hostilité que chez les indigènes de race pure. Ce sont eux qui ont été les instruments de la destruction de la puissance coloniale espagnole. Et le même phénomène s'est produit à Saint-Domingue où ce sont les mulâtres qui ont été nos ennemis les plus acharnés. Aussi, les Anglais et les Hollandais, qui sont des maîtres en matière de colonisation, n'ont jamais cherché à s'assimiler les races conquises. Bien au contraire! Ils paraissent tenir à ce que le fossé qui sépare les deux races soit toujours aussi profond que possible. Et comme ils comprennent que le métissage est un danger puisqu'il tend à rapprocher les races et à combler ce fossé, ils font tout ce qu'ils peuvent pour l'atténuer en évitant de faire des métis une classe spéciale. Aussi se gardent-ils bien d'imiter les Portugais, qui laissent les enfants prendre le nom de leurs pères. Leurs enfants sont complètement abandonnés à leurs mères indigènes, qui les élèvent en leur donnant leurs propres usages, et ne leur apprennent pas d'autre langue que la leur. Dans les bazars de l'Inde on rencontre souvent de ces métis qu'on appelle Eurasiens. On les reconnaît à leur peau, qui est plus blanche que celle des autres natifs, mais ils vivent absolument comme eux sous tous les rapports. De sorte qu'au bout d'une ou deux générations, leur origine est oubliée et ils disparaissent dans la masse des indigènes sans laisser de trace, tandis qu'à Goa, par exemple, on trouve à chaque pas des gens qui se font appeler d'Albuquerque ou de Souza sous le prétexte qu'une de leurs ascendantes a eu des bontés pour un officier por-

tugais qui s'appelait d'Albuquerque ou de Souza, et qui constituent une classe spéciale, méprisant absolument les indigènes à cause du sang de blanc qu'ils ont dans les veines, mais cependant cherchant toujours à les exciter contre les blancs, auxquels ils ne pardonnent pas leur supériorité. On me dira qu'il est abominable d'abandonner ainsi des enfants qu'on a mis au monde et que la conduite des Portugais est singulièrement plus humaine que celle des Anglais. Cela est absolument vrai. Mais comme toute colonisation est immorale, puisqu'elle a pour but l'asservissement d'une race par une autre, il faut bien en prendre son parti et se préoccuper seulement, quand on l'entreprend, des moyens de la mener à bien et des dangers à éviter. Or l'assimilation de la race conquise est toujours un danger, surtout quand la race conquérante a des institutions égalitaires, parce que, malgré tout, par la force même des choses, elle se trouve moralement forcée tôt ou tard d'appliquer ses théories aux indigènes de ses colonies et d'en faire des électeurs. C'est ce qui nous est arrivé notamment en 1848. Nous avons donné le droit de vote aux noirs en les affranchissant. L'Empire l'a supprimé. Mais il a été rétabli en 1870 et étendu aux Sénégalais et aux juifs d'Algérie. Il est certain que dans un avenir prochain il faudra bien aussi l'accorder aux Annamites puis, un peu plus tard, aux Congolais : de sorte qu'il arrivera un moment où nos sujets coloniaux étant plus nombreux que leurs conquérants, ce sont eux qui seront réellement les conquérants, puisque ce sont eux qui feront les lois. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit aux Etats-Unis, dans un certain nombre d'Etats du Sud, où les anciens esclaves libérés étant en majorité ont pendant quelque temps fait régner la terreur. Seulement les Américains ont au plus haut degré le talent de résoudre pratiquement des situations qui semblent insolubles en théorie. Dans tous les comtés où le

péril noir est menaçant, c'est-à-dire quand les nègres auraient quelque chance de faire passer leur candidat ou du moins d'influencer le vote des blancs, ceux-ci réunissent quelques fonds avant chaque élection et on s'entend avec les cabaretiers pour qu'ils acceptent en payement, pendant la durée de la semaine qui précède les élections, les cartes électorales des noirs. On les indemnise ensuite convenablement. De cette façon on arrive à supprimer le vote des nègres, et seuls les partis blancs restent en présence. Ce n'est évidemment pas bien conforme à l'esprit de la Constitution américaine et ce n'était pas la peine de délivrer les nègres, pour leur retirer d'une main ce qu'on leur a donné de l'autre! Mais quand on fait cette réflexion aux Américains, ils répondent comme des Normands « qu'il vaut encore mieux se dédire que de se détruire », et qu'ils se détruiraient sûrement s'ils se laissaient gouverner par des nègres. Ce qui est absolument vrai. Quand on voit ce qui se passe actuellement aux Antilles, où les noirs incendient les immeubles des blancs sans que la justice intervienne, parce que tous les fonctionnaires sont plus ou moins nègres, on se dit que nos créoles devraient bien faire comme les Américains. Mais nos créoles sont des Français! Et des Français ne parviennent jamais à s'entendre.

C'est là un sujet sur lequel il y aurait trop à dire! Celui que je traitais était moins sérieux : j'en étais à parler de l'heureuse influence qu'ont eue, au point de vue de la beauté physique, sur la race des M'Pongwés, les Sénégalais que nous amenons au Congo. Il paraît d'ailleurs que cette influence s'est fait également sentir chez leurs voisins, les Pahouins. Cela tient à ce qu'il arrive assez souvent que quelques-uns de ces Sénégalais désertent, avec armes et bagages, pour aller s'établir chez eux. Les Pahouins ne sont généralement pas hospitaliers. Habituellement ils mangent tout de

suite les étrangers qui viennent chez eux. Mais ces géants noirs ont des manières de faire qui les déconcertent. Dès qu'ils arrivent dans un village pahouin, ils commencent par affirmer leur supériorité en s'installant chez le chef, qu'ils mettent à la porte de chez lui, en gardant ses femmes. Après quoi, ils se font nourrir et héberger par la population du village. Ils finissent toujours par être mangés, mais ils inspirent une telle terreur que souvent cet état de choses se prolonge pendant des mois et même des années.

Malheureusement il est à craindre que, malgré la bonne volonté des Sénégalais, ces essais d'amélioration de la race pahouine ne donnent pas de résultats bien sensibles, car on vient de supprimer la compagnie de tirailleurs qui tenait garnison à Libreville. Du reste ici, chaque année, on supprime quelque chose. Et il faut reconnaître qu'on a parfaitement raison. Notre établissement dans ce pays avait sa raison d'être quand la traite des noirs florissait. Les nécessités de la politique et les criailleries des philanthropes nous obligeant à entretenir sur la côte une station assez nombreuse pour la réprimer, il fallait bien un point d'attache à cette station : et Libreville, située au fond d'une assez belle rade, au centre même des parages fréquentés par les négriers, répondait parfaitement à cet objet. Mais maintenant que la traite a pris fin et que ce n'est plus une simple station militaire que nous voulons avoir dans cette partie de l'Afrique, mais un grand empire colonial que nous nous proposons de créer dans l'intérieur des terres, nous avons besoin d'un port qui puisse lui servir de débouché, et il est manifeste que Libreville ne peut pas jouer ce rôle. Libreville pourrait tout au plus servir de port à la région côtière. Mais tout du long de cette côte, la zone comprise entre la mer et les Monts de Cristal arrosée par des petites *rivières,* généralement pas navigables et formant une

série de petits bassins, entre lesquels les communications sont très difficiles, n'a qu'une très médiocre valeur. Elle peut même être considérée comme une quantité négligeable, à cause de son insalubrité d'abord, ensuite, parce qu'elle est complètement isolée de l'intérieur par cette chaîne de montagnes que les Belges n'ont pas hésité à faire traverser par un chemin de fer à quelques degrés plus bas dans le sud, le bas Congo leur offrant à cet endroit une voie navigable qui supprimait la moitié de la distance à parcourir, puisqu'elle les conduisait jusqu'aux premiers contreforts des montagnes en question. Mais c'est le seul point de la côte où la bienveillante nature se soit mise ainsi en frais. Partout ailleurs, et notamment à Libreville, un chemin de fer de pénétration aurait à traverser non seulement la zone des montagnes, mais encore tout l'espace qui les sépare de la mer. Ainsi on a parlé d'en construire un qui irait de l'Oghoué, qu'on peut cependant remonter à une certaine distance, jusqu'à l'Oubanghi. Mais même ce tracé-là a encore une longueur de six ou sept cents kilomètres, tandis que celui des Belges n'en a que quatre cents. Puis celui des Belges débouche sur le Stanley-Pool, où convergent tous les affluents du fleuve et où, par conséquent, se centralisent naturellement toutes les marchandises venant de l'intérieur ou y allant. Il est bien évident qu'aucun autre tracé n'offrirait de pareils avantages. Se lancer dans la construction d'un second chemin de fer, pour faire concurrence à celui qui existe maintenant, surtout si on le faisait partir de Libreville, serait donc une folie. Comme je le disais plus haut, Libreville n'a plus ainsi aucune raison d'être. Non seulement cet établissement est inutile au développement commercial du Congo français, sur lequel nous devons concentrer tous nos efforts si nous voulons en faire quelque chose, mais il ne peut que lui être très

nuisible tant que le gouverneur y résidera. En effet, il n'est pas dans nos habitudes de laisser à nos colonies une bien grande initiative. Elles sont placées sous la tutelle du ministre des Colonies, comme nos communes de France sont sous celle du ministre de l'Intérieur. On ne peut rien y faire sans l'avis de la métropole. Ainsi je rencontrais ces jours derniers un de mes vieux camarades de la marine, qui fait partie de la commission des bâtiments coloniaux. Il me racontait qu'à leur dernière séance, on leur avait soumis les plans et les devis d'un corps de garde que le gouverneur de la Guyane veut faire construire à Cayenne ! Il ne peut pas commencer les travaux sans leur approbation. On blâme beaucoup ce système. Je ne dis pas qu'on ait tort. Mais, d'un autre côté, étant donné le recrutement de nos gouverneurs et celui de nos colons dans les rares colonies où il y en a, je me dis qu'il se passerait des choses bien extraordinaires si on laissait à tout ce monde la bride sur le col. Ainsi, que deviendraient les indigènes? En Cochinchine, on a voulu se livrer à un timide essai de décentralisation coloniale. Il a fallu tout de suite faire machine en arrière. Les colons se partageaient le budget, puis comblaient le déficit en écrasant d'impôts les infortunés Annamites, si bien qu'on marchait tout droit à une révolte. Le remède pourrait donc bien être pire que le mal. D'un autre côté, il faut reconnaître que ce système n'est possible qu'autant que les communications entre la colonie et la métropole sont aussi faciles et aussi rapides que possible. Or la résidence du gouverneur dans un cul-de-sac comme Libreville constitue une gêne de tous les instants. Ainsi tous nos postes échelonnés sur l'Oubanghi ne peuvent communiquer avec la France que par Brazzaville, qui est situé sur le Stanley-Pool, et d'où les lettres partent par la voie belge. Il y a six départs par mois, et elles arrivent en Europe en quatre semaines en moyenne. Mais

il n'y a que les lettres particulières qui puissent prendre cette voie. Il faut bien que les dépêches officielles passent par Libreville pour être soumises au gouverneur. Seulement, comme il n'y a qu'un courrier par mois à Libreville, où le service est assuré par un bateau qui fait escale tout du long de la côte et qui, au retour, n'y relâche que quelques heures, en arrivant du Congo belge, ces dépêches subissent forcément un retard énorme, qui doit être généralement au moins d'un mois : car si le gouverneur veut seulement les lire avant de les réexpédier, elles ne peuvent évidemment pas repartir par le bateau qui les a apportées. Il faut qu'elles attendent le suivant! Comment veut-on qu'une administration fonctionne dans de pareilles conditions?

La première chose à faire serait donc d'envoyer le gouverneur, ou le commissaire général, car on paraît tenir, je ne sais pas pourquoi, à ce que le gouverneur du Congo ait le titre de commissaire général, la première chose à faire serait d'envoyer ce fonctionnaire résider dans le pays qu'il a à administrer, c'est-à-dire à Brazzaville. On ne l'a pas fait jusqu'à présent, évidemment parce qu'il se trouve très bien à Libreville, où il a à sa disposition un gouvernement très confortable, bâti au milieu d'un grand jardin à l'anglaise, planté de très beaux palmiers, tandis qu'à Brazzaville il lui faudrait loger sous une abominable paillotte. Puis on a, sans doute, reculé devant les frais qu'entraînera l'installation de tous les services dans un pays où tout sera à créer à la fois. Mais il faut bien se dire qu'on sera toujours obligé d'en venir là un jour ou l'autre, et que tout l'argent qu'on dépense, en attendant, à Libreville est de l'argent sinon absolument perdu, du moins qui pourrait être employé infiniment plus utilement ailleurs. Ainsi, on y a créé, à grands frais, un très beau jardin d'essai où on se livre à des expériences de culture très intéressantes. J'y ai vu notamment des

treilles de vanille mexicaine en plein rapport, et des plantations de cacao et de café de différentes variétés qui toutes semblent très bien réussir. Par le fait, il semble possible d'acclimater ici à peu près tous les fruits tropicaux. Un jardin de ce genre serait assurément très utile dans un pays où l'on voudrait attirer des colons. Mais ce n'est pas le cas ici, puisqu'il est reconnu que cette région est tellement malsaine que les blancs ne peuvent pas y vivre d'une manière permanente, et que d'ailleurs on a supprimé la garnison qui seule tenait les Pahouins en respect, si bien qu'un infortuné colon qui s'aviserait de vouloir venir s'y installer serait sûr d'être mangé par eux! Le jardin n'est et ne peut donc être qu'un simple potager destiné à fournir de fruits et de légumes, les tables de M. le gouverneur et de MM. les fonctionnaires. Il ne coûte me dit-on, qu'une vingtaine de mille francs d'entretien par an. Ce n'est évidemment pas énorme, mais je le répète, c'est de l'argent absolument perdu. Tandis que si on en créait un du même genre quelque part à l'intérieur, à Brazzaville, par exemple, celui-là pourrait rendre des services, puisque l'exemple des Belges semble prouver que si toutes les tribus sont anthropophages, il y en a cependant parmi elles qui sont moins irréductibles que les Pahouins et parmi lesquelles des colons pourraient trouver des travailleurs et pourraient, par conséquent, peut-être, faire quelque chose de sérieux, car là, au moins, le climat est moins mauvais.

Cependant, on peut dire que ces fruits et ces légumes qu'on a acclimatés à Libreville, il est bien probable qu'on pourra les faire pousser ailleurs en employant les mêmes méthodes. En se plaçant à ce point de vue, il est même permis de croire que l'argent qu'on a dépensé n'est pas complètement perdu. Il en restera toujours quelque chose! Tandis que je me demande si on

en peut dire autant des efforts que font les pauvres missionnaires du Saint-Esprit depuis près de soixante ans, pour rendre chrétiens les M'Pongwés. L'expérience qui se poursuit ici a un grand intérêt, parce qu'elle soulève une foule de questions. La race nègre est-elle perfectible? Si elle l'est, à quel genre d'influence est-elle accessible? Le christianisme est-il du nombre? Les noirs sont-ils capables de concevoir l'idéal de Dieu qui fait le fond de ses doctrines? Voilà évidemment de grands problèmes! Ils sont posés depuis bien longtemps. Bien des solutions ont été données, mais aucune, en somme, n'est définitivement acquise. Elles sont toutes plus ou moins contestées. Il est donc toujours bon d'enregistrer tous les faits qui peuvent jeter du jour sur la question. Et il est bien évident que ce qui se passe au Gabon a un grand intérêt à ce point de vue. Ailleurs, en effet, on trouve bien des chrétiens groupés de loin en loin. Mais ils sont restés en contact avec les païens qui les entourent. Il est donc bien naturel que leur changement de religion ne produise pas tous ses effets. Tandis que les M'Pongwés se sont convertis en masse et depuis longtemps. Ils ne sont plus en contact direct avec leurs voisins, puisque ceux-ci les mangent quand ils peuvent les attraper. Au contraire, étant constamment en rapport avec les blancs, ils ont pu s'imprégner complètement de civilisation. On peut donc se faire une idée, par leur exemple, de l'influence que peuvent avoir le christianisme et la civilisation sur les nègres.

J'ai beaucoup connu dans ma jeunesse un personnage qui avait des opinions très arrêtées sur la question si controversée de l'amélioration morale de la race noire. C'était un vieux capitaine marseillais nommé Dupont, que j'ai rencontré sur la côte d'Afrique où il avait passé *toute sa vie* au milieu des nègres. Il avait *la réputation de les connaître* admirablement, surtout

au point de vue physique, à cause de la nature spéciale de l'industrie qu'il exerçait, car je dois avouer que cette industrie était la traite, ou, comme on disait par euphémisme, le commerce de bois d'ébène. Mais il connaissait également bien l'âme nègre, car pas un roi du pays n'a jamais pu se vanter de l'avoir roulé en affaire. L'opinion de ce bon capitaine Dupont sur cette question est donc au moins aussi intéressante que celle d'une foule de braves gens qui nous parlent des nègres sans en avoir jamais vu d'autres que celui de la porte Saint-Denis. Or, justement, quand nous nous rencontrions à Tamatave, chez la bonne princesse Juliette, dont la case hospitalière constituait une sorte de terrain neutre, où les négriers et les officiers des croiseurs fraternisaient volontiers en se racontant les bons tours qu'ils s'étaient joués mutuellement, j'ai bien souvent entendu cet excellent capitaine aborder cette question qui lui tenait au cœur.

— Voyez-vous! disait-il, quand on en venait à parler de la traite des noirs et que l'un de nous, pour le taquiner, le traitait de vil négrier, qualification dont il ne s'offensait pas, car il comprenait très bien la plaisanterie, voyez-vous! on a une foule d'idées fausses sur les nègres! Il y a des gens, comme les négrophiles anglais, par exemple, qui soutiennent que les nègres sont tout aussi susceptibles de perfectionnement que les blancs; et puis d'autres qui prétendent qu'il n'y a rien à en faire! Les deux opinions se valent! L'une n'est pas plus vraie que l'autre! Les nègres sont comme les radis qu'on plante dans ce pays-ci. Si après les avoir semés on ne s'en occupe pas, ils poussent tout en hauteur; au bout de quinze jours, on a un taillis de petits arbres qui ont un mètre, mais qui ne donnent rien à manger et qui ne sont bons qu'à être jetés au feu. Tandis que si on les surveille, si on se donne la *peine, dès* qu'on voit les premières feuilles sortir de

terre, de tendre au-dessus de la couche une natte qui gêne leur croissance, on a des petits radis roses excellents. Eh bien! il en est de même des nègres! Tant qu'ils restent chez eux et qu'ils poussent en liberté, vous aurez beau vous donner un mal énorme pour les améliorer, ils ne seront jamais bons à rien. Mais quand on les transporte dans un autre pays où ils se sentent bien isolés, et qu'on se donne la peine de faire leur éducation sans économiser les rotins, qui en sont l'élément essentiel, on finit, en y mettant le temps, par obtenir des résultats étonnants. Ainsi les abolitionnistes américains citaient une foule d'anciens esclaves, comme Douglas, par exemple, qui paraissent avoir été réellement des hommes très remarquables! Mais puisqu'on n'a jamais vu des hommes comme ceux-là en Afrique, il est bien évident que s'ils ont autant de valeur, ils la doivent d'abord au négrier qui a amené leur grand-père ou leurs aïeux de la côte, ensuite aux commandeurs auxquels on les a confiés et qui leur ont enlevé toutes leurs mauvaises habitudes en leur tannant le cuir à coups de fouet. Donc, plus on trouvera de qualités à tous ces nègres-là, et plus il sera prouvé que les négriers sont les agents les plus actifs de la régénération de leur race, et qu'ils lui ont rendu bien plus de services que les négrophiles et les philanthropes ne lui en rendront jamais! Seulement, si les Américains s'imaginent qu'ils ont modifié la race d'une manière permanente, ils sont dans l'erreur. Les résultats qu'ils ont obtenus sont dus uniquement à un dressage, et ils dureront tant que durera le dressage. Or, maintenant qu'ils ont libéré les nègres, ils ne pourront plus leur appliquer les procédés qui avaient si bien réussi! Et, dans quelques années, ils auront de l'agrément avec leurs nègres! Vous m'en direz des nouvelles!

Ainsi parlait le bon capitaine Dupont, avec son bel

accent marseillais et en faisant rouler ses *r* d'une façon si terrible, que le palais de la princesse Juliette en tremblait. Il faut dire que ce palais était une simple paillotte. Nous l'écoutions tout en savourant un certain punch à l'ananas, dont cette bonne princesse savait la recette, qui était excellent par lui-même et qui nous semblait d'autant meilleur qu'il nous était servi par ses deux jolies nièces, les princesses Ra-Tou et Ra-Soua. Elles ne dédaignaient même pas d'en vider quelques verres avec nous. Et je dois dire que lorsque je lis dans les journaux l'énumération de tous les méfaits dont les Américains accusent, à tort ou à raison, les nègres, qu'ils ont libérés voilà bientôt quarante ans, les sages paroles de ce vieux navigateur me reviennent à la mémoire ! La libération des noirs est une opération qui a coûté à ces bons Américains une trentaine de milliards, au bas mot, et quatre ou cinq cent mille vies de blancs, et elle ne semble pas leur procurer beaucoup plus d'agréments que celle à laquelle ils viennent de se livrer en affranchissant les Tagals de Manille, qui paraissent les détester encore plus que les Espagnols. Du moins en ce qui concerne les nègres, je crois que si cela était à recommencer, ils s'abstiendraient. D'autant plus qu'il est surabondamment prouvé maintenant que les théories d'assimilation de la race noire, qui étaient en faveur au moment de la guerre de Sécession, sont absolument irréalisables. Voilà près de quarante ans que tous les nègres du Sud ont été affranchis. Leurs enfants ont reçu absolument la même éducation que les blancs : ils ont fréquenté les mêmes écoles : ils jouissent des mêmes droits politiques : et cependant, bien loin de se rapprocher de la civilisation, ils s'en éloignent. Maîtres de leurs propres destinées, ils sont en train de retourner doucement à un état social qui se rapproche de plus en plus de celui de leurs ancêtres, qu'on était allé chercher à la côte d'Afrique. Ainsi ces

bons nègres, si pieux, de Mme Beecher-Stowe, qui avaient toujours la Bible à la main, reviennent au fétichisme! C'est d'ailleurs le phénomène qui s'est produit à Haïti, où le culte du Vaudoux, qui comporte l'adoration du serpent, des cérémonies au cours desquelles tous les assistants dansent tout nus, et des sacrifices humains, suivis de repas dans lesquels on mange le corps de la victime, commence à avoir de nombreux adeptes. Chassez le naturel, il revient au galop!

Cela prouve donc que les théories du capitaine Dupont sur la perfectibilité de la race noire ne sont peut-être pas aussi paradoxales qu'elles en ont l'air. L'état de l'Europe actuelle ne semble pas prouver d'une manière concluante que la race blanche soit très améliorée, au point de vue moral, par la liberté. Quand on voit notamment chez nous les progrès de l'alcoolisme, il est bien permis d'en douter. Mais, en tout cas, le contraire semble absolument démontré par l'expérience, en ce qui concerne la race noire. On peut même se demander si le christianisme, qui est incontestablement un bienfait pour les races inférieures, à la condition qu'elles soient maintenues par une autre dans un état sinon d'esclavage, du moins de tutelle, ne leur est pas plus nuisible qu'utile, du moins au point de vue temporel, quand elles jouissent de leur pleine indépendance! Il y a bien des faits qui tendraient à justifier cette opinion. Ainsi le Père de Smet, un jésuite belge, qui avait fondé des missions dans l'Orégon et dans la Colombie, il y a une soixantaine d'années, était parvenu à convertir complètement cinq ou six des tribus de cette région, notamment les Pends-d'Oreilles et les Nez-Percés. Il en avait fait des chrétiens d'une ferveur extraordinaire. Or, il est arrivé que ces tribus qui, avant leur conversion, comptaient parmi les plus puissantes du pays, ont été détruites en très peu de temps par leurs ennemis héréditaires, les Pieds-Noirs

qui, jusque-là, n'avaient jamais pu les entamer. Et la chose se comprend parfaitement. Tant que les Nez-Percés ont scalpé consciencieusement tous les prisonniers Pieds-Noirs, de même que les Pieds-Noirs scalpaient tous les Nez-Percés qui leur tombaient sous la main, l'équilibre a pu se maintenir. Mais après leur conversion, les Nez-Percés ne scalpant plus les Pieds-Noirs, et les Pieds-Noirs, au contraire, scalpant plus que jamais les infortunés Nez-Percés, ceux-ci devaient forcément finir par succomber sous le nombre et disparaître. Du reste, c'est l'histoire des Vendéens qui, au début de leur soulèvement, avaient la naïveté de relâcher tous leurs prisonniers, tandis que tous ceux des leurs qui étaient pris étaient immédiatement fusillés, noyés ou guillotinés. Ce qui prouve que certaines vertus sont dangereuses à pratiquer quand on a affaire à des sauvages. D'où il faut conclure que, du moins au point de vue purement humain, c'est un service contestable qu'on rend à des gens appelés à vivre au milieu des sauvages, que de leur enseigner une religion qui leur apprend à pratiquer lesdites vertus.

Or, c'est le cas de ces malheureux M'Pongwès. Je ne me figure pas qu'ils aient jamais valu grand'chose. Je ne crois pas notamment qu'ils aient jamais été des foudres de guerre. Mais enfin, avant de nous connaître, ils valaient bien les Pahouins, puisque dans ce temps-là ils pouvaient se défendre contre eux, ce qui paraît prouvé, car sûrement les Pahouins les auraient mangés s'ils l'avaient pu. Or maintenant, après soixante ans de civilisation, quand ils sont tous convertis et qu'ils savent tous lire et écrire, il est admis par tout le monde que si nous nous en allions, ils seraient mangés tout de suite! Et si encore cet abâtardissement trop évident était compensé par des qualités morales! Mais, sous le rapport de la moralité, ils sont encore plus bas que les Pahouins, puisque les dames pahouines sont remar-

quablement fidèles à leurs époux, qui sont cependant laids comme des gorilles, tandis que les M'Pongwès criblent de coups de canifs les contrats, pourtant très en règle, qui les unissent à des époux beaucoup mieux doués sous le rapport physique! Et par-dessus le marché, elles pratiquent l'infanticide à ce point que la population diminue à vue d'œil! Les pauvres missionnaires sont d'ailleurs les premiers à constater cette absence de sens moral chez leurs ouailles. Il paraît que lorsqu'on les interroge, les plus optimistes disent qu'il faudra encore au moins cinq ou six générations avant qu'on puisse espérer voir une amélioration sensible. Mais puisque, même si nous restons dans le pays, la race M'Pongwé, du train dont vont les choses, aura disparu avant que le moment fixé pour cette amélioration soit venu, autant dire qu'ils désespèrent de leur œuvre!

L'expérience tentée à Libreville n'est donc pas bien encourageante. Elle est au contraire de nature à confirmer l'opinion des gens qui soutiennent que, quoi que nous fassions, notre contact est toujours funeste au nègre. On ne peut pas dire qu'ils manquent d'idéal et qu'ils soient tout à fait réfractaires au progrès. Mais leur idéal est totalement différent du nôtre, et quand nous voulons leur imposer le nôtre, leur esprit ne peut pas le comprendre et nous n'en faisons que des singes savants comme Soulouque : tandis qu'abandonnés à eux-mêmes, ils peuvent poursuivre leur propre idéal et alors ils produisent des hommes qui ont réellement une valeur, comme Samory, Behanzin, ou Ketchewayo, qui, si on les avait laissé faire, auraient peut-être créé des centres où se serait développée une civilisation inférieure à la nôtre, mais qui, étant conforme au génie de la race noire, l'aurait assurément élevée au-dessus de son niveau actuel. Mais nous avons détruit l'un après l'autre tous ces royaumes nègres où auraient pu se créer des foyers de civilisation indigène,

et il est bien évident qu'ils ne pourront plus se reformer. Notre arrivée dans leur pays équivaut donc à la condamnation définitive de la race noire, qui disparaîtra probablement sur beaucoup de points, et ailleurs mènera une vie de paria.

Comme il y a là une situation générale qui domine les volontés particulières, il est bien évident que nous n'y pouvons rien. Nous ne pouvons pas ne pas aller nous établir chez les nègres, puisque tout le monde y va ! Seulement nous devrions bien n'aller faire des établissements chez eux qu'autant que l'existence de ces établissements peut être avantageuse pour nous. Or, en se plaçant à ce point de vue, je me demande ce que nous faisons à Libreville. Le sol y est très médiocre ; les productions naturelles, à peu près nulles ; la population indigène n'est bonne à rien et la présence du gouverneur sur ce point ne peut que gêner très sérieusement le développement du Congo. Il semblerait donc indiqué sinon de l'évacuer, du moins de transporter ailleurs tous les services et, en tout cas, de n'y plus faire aucune dépense ! Telle n'est pas cependant, paraît-il, l'opinion qui prévaut en haut lieu ! Car au moment où je mets ces notes au net, j'entends dire qu'il est question, au contraire, d'y faire de très gros frais ! On va y construire trois ou quatre bastions qu'on armera de gros canons, afin de défendre la rade : je me demande à qui pourrait bien venir l'idée de l'attaquer !

CHAPITRE II

KABINDA ET BANANA

M. le colonel Thys paraît s'être juré qu'il ferait assister à l'inauguration de son chemin de fer tous les gouverneurs de la côte, et pour être plus sûr qu'ils y viendront, il va les chercher à domicile. Nous avons pris à Libreville M. de Lamothe, gouverneur du Congo français, et son état-major. Il nous emmène à Kabinda pour y chercher le gouverneur du Congo portugais.

Nous avons eu quelque peine à trouver ce port de mer. Le lendemain matin de notre départ de Libreville, l'estime nous plaçait bien en face de cette localité, mais toutes les lorgnettes du bord avaient beau fouiller la côte, on ne voyait qu'une ligne non interrompue de palétuviers. Heureusement nous avons trouvé une goélette au mouillage, dont le capitaine, un nègre peu vêtu, qui prenait le frais sur son gaillard d'arrière, nous a mis en bonne route, de sorte que vers neuf heures nous contournions la pointe boisée qui ferme la rade, et peu après nous laissions tomber notre ancre en face du palais du gouverneur, une maison sans prétention à l'architecture, qui se dresse au sommet d'une colline, abritée par quelques beaux arbres. Sous le rapport de l'animation, la rade de Kabinda rappelle celle de Libreville. La marine de guerre est représentée par un aviso portugais, que je soupçonne d'être le contemporain de

la pauvre vieille *Cigogne,* qui pourrit à Libreville, et celle du commerce par un infortuné trois-mâts qui s'est jeté à la côte il y a quelques mois et qui est resté couché sur la plage, la quille en l'air. Il faut croire qu'il ne vaut pas la peine d'en être tiré, car personne n'a l'air de s'en occuper. Nous restons à Libreville afin de ne pas être obligés de bâtir ailleurs une maison pour le gouverneur du Congo. C'est le protocole qui retient les Portugais au rivage de Kabinda! Autrefois, ils possédaient, au moins nominalement, tout le littoral, y compris les deux rives du Congo. Au temps où l'Afrique était avant tout une réserve d'esclaves, cette possession avait bien sa valeur, car justement cette région était passablement peuplée. Mais depuis que le nègre a cessé d'être un article d'exportation, elle avait perdu à peu près toute sa valeur. Aussi, quand l'Europe a eu décidé la création de l'Etat libre du Congo et qu'il a bien fallu donner à cet Etat un port ou du moins l'accès à la mer, les diplomates du congrès réuni à Berlin n'ont vu aucun inconvénient à enlever aux Portugais, pour la donner au roi des Belges, toute la rive droite du fleuve à partir de la côte jusqu'à Manyenga, point où elle redevient française, et puis à leur prendre la rive gauche, en descendant du Stanley-Pool jusqu'à Nioki, un petit village en aval de Matadi, sauf à leur laisser la continuation de cette rive jusqu'à l'embouchure. Combinaison qui, par parenthèse, donne sur les atlas, à cette partie de la carte d'Afrique, l'apparence d'un habit d'arlequin, tant les possessions belges, françaises et portugaises se trouvent emmêlées. Les pauvres Portugais ont bien été obligés de se laisser dépouiller, car toute l'Europe était contre eux. Seulement, parmi les innombrables titres, souvenirs d'une grandeur, hélas! bien compromise, que prennent les rois de Portugal au moment de leur couronnement, se trouve, paraît-il, celui de roi de Kabinda! Sur certaines vieilles

cartes, les géographes du temps se sont même amusés à diviser ce royaume, qui n'a jamais existé, bien entendu, que dans leur imagination, en une foule de comtés et de marquisats se prolongeant indéfiniment à l'intérieur. Et il a paru si dur à Sa Majesté Très Fidèle de renoncer à ce titre, qu'elle a fait demander en grâce qu'on lui laissât au moins le village servant de siège à ce titre; avec une enclave, si petite qu'elle fût! L'Europe s'est laissé attendrir et a bien voulu se prêter à cette combinaison. En quoi elle fit bien, car il est toujours beau d'être généreux. Et puis, dans l'espèce, la générosité était facile, puisque, à proprement parler, elle consistait, non pas à donner quelque chose au roi de Portugal, mais simplement à ne pas lui prendre tout ce qu'on comptait d'abord lui enlever! D'ailleurs, on a bien fait les choses. On a donné à l'enclave de Kabinda des dimensions tout à fait respectables : une soixantaine de milles sur la côte, et trente ou quarante en profondeur.

Le gouverneur de ce royaume d'opéra-comique est très décoratif. C'est un capitaine de vaisseau de la marine portugaise, qui répond au nom un peu compliqué de Don Luiz Leitao Xavier. Il nous est arrivé à bord de *l'Albertville,* dans un beau canot peint en blanc, très bien tenu et armé de dix-huit nègres, ayant également fort bon air, quoiqu'ils soient bien singulièrement habillés. Ils ont le torse recouvert de la chemise blanche à col bleu, en usage dans presque toutes les marines. Mais à partir de la ceinture, ils sont revêtus d'un grand jupon en calicot blanc. Cela fait un singulier effet. J'avais vu des soldats en jupon, les highlanders, mais je n'avais jamais vu des matelots dans ce costume. La tenue de l'aide de camp qui accompagne le gouverneur produit également une vive sensation. C'est un gros homme qui est habillé en lancier! Il porte une petite veste à basques, boutonnée jusqu'au menton, dans

laquelle il a l'air d'avoir bien chaud; puis il a, sur la tête, ce chapeau extraordinaire, carré par le haut, rond par le bas et étranglé au milieu, qui constituait le couvre-chef des soldats du brave Poniatowski. Le sien est orné d'une superbe aigrette de crins blancs qui retombent gracieusement sur sa figure. L'impression générale est que cet ornement doit avoir certainement quelque utilité dans un pays où les moustiques abondent à certaines époques, mais que, jusqu'à preuve du contraire, le casque en liège doit pourtant être mieux adapté au climat.

Le porteur de cette triomphante aigrette n'a fait que paraître à bord et est retourné tout de suite à terre, en nous laissant son chef. Et nous, de notre côté, nous avons immédiatement relevé notre ancre et repris notre course vers le sud. Au moment où nous contournions la pointe qui forme la rade foraine, au fond de laquelle s'élève le modeste palais du señor governador do Congo! des petits nuages de fumée apparaissent au-dessus des arbres qui l'entourent, bientôt suivis de minuscules détonations. C'est un salut que nous envoie l'artillerie de Kabinda. Nous n'y répondons pas. Une légende bourguignonne raconte que lorsque le bon roi Henry IV fit son entrée à Fontaine-Française, après avoir battu les ligueurs commandés par le duc de Mayenne, le maire, qui était venu haranguer le vainqueur à l'entrée de la ville, s'excusa de ne pas faire tirer le canon en son honneur, disant que cette abstention se justifiait par quatorze raisons, dont il commença l'énumération. Mais quand le roi eut entendu la première, qui était que la ville ne possédait pas de canons, il interrompit le maire en lui disant qu'il le tenait quitte des treize autres. Comme nous avons la même excuse à invoquer, ainsi qu'el senhor governador a pu s'en rendre compte, j'espère que le gouvernement portugais ne se sera pas donné la peine d'envoyer une note à ce sujet

aux ministres du roi Léopold pour demander des explications.

Quelques heures après avoir quitté la capitale de l'ancien royaume de Kabinda, nous découvrons enfin, par notre travers, les hautes falaises rouges et arides qui constituent la rive droite du Congo. D'ailleurs, depuis le matin, le voisinage du fleuve nous était signalé par le changement de couleur des eaux. Au lieu de naviguer sur la belle mer bleue et limpide des tropiques, comme nous le faisions depuis huit jours, notre étrave fendait une nappe bourbeuse sillonnée de longues traînées d'une écume roussâtre. J'emploie à dessein ce mot de nappe qui est tout à fait exact, car les eaux douces du fleuve recouvrent seulement celles de la mer sans se mêler à elles. Nous en avons eu la preuve dans la journée, quand il a fallu manœuvrer pour prendre le mouillage. A un certain moment, on a d'abord stoppé, puis fait machine en arrière. Et alors la couche supérieure ayant été refoulée par le remous de l'hélice, nous nous sommes trouvés tout d'un coup au milieu d'un petit lac du plus pur azur. Cela faisait même un très singulier effet.

Au pied des hautes falaises rouges dont j'ai parlé tout à l'heure, se trouve une pointe de sable très longue et très étroite qui les prolonge et s'avance dans le sud normalement à la rive du fleuve, dont elle rétrécit d'autant l'embouchure. C'est sur cette pointe de sable, qui a au moins quatre ou cinq cents mètres de longueur, sinon plus, que sont construites les sept ou huit factoreries qui, avec quelques cases d'indigènes, constituent la ville de Banana. Elle eut autrefois un moment de grande prospérité. C'était au beau temps de la traite, quand les négriers y venaient prendre leur cargaison de bois d'ébène. Je me souviens que le brave capitaine Dupont parlait toujours avec attendrissement de ses relâches à Banana. Les gens des factoreries avaient,

paraît-il, des guetteurs en permanence sur la falaise d'où ils surveillaient les croisières, de sorte que lorsqu'un négrier se présentait à la tombée du jour, il savait tout de suite à quoi s'en tenir. Si on lui signalait un croiseur en vue, il prenait la bordée du large et disparaissait à la faveur de la nuit. Dans le cas contraire, il donnait tout de suite dans les passes; on le remorquait de manière à le faire entrer dans le dédale d'îlots boisés qui encombrent la rive droite du fleuve. Et il s'amarrait contre l'un d'eux. Les perroquets qui auraient pu être vus de loin étaient dépassés, et, à partir de ce moment, on pouvait dormir sur ses deux oreilles. Une fois cependant, en 1845 ou 1846, cinq ou six croiseurs anglais se trouvant en force, firent fouiller ce labyrinthe par leurs embarcations armées en guerre et parvinrent, après un combat acharné, à capturer plusieurs navires négriers. Mais cela n'est arrivé qu'une fois. Et au contraire, il paraît que, très souvent, des capitaines de croiseurs ont séjourné plusieurs jours dans la petite rade formée par la pointe de sable, sans se douter que des négriers étaient en train de faire leur chargement à deux ou trois milles de là, attendant leur départ pour reprendre eux-mêmes la mer. Le père Dupont ne tarissait pas quand nous lui faisions raconter tous les bons tours qu'il avait joués aux Anglais dans ce temps-là. « C'était le bon temps! concluait-il toujours. Nous achetions nos noirs 100 francs et nous les revendions 2,000! Aussi, quand nous leur sauvions un navire sur cinq, nos armateurs étaient en gain! »

A cette époque, on menait la grande vie à Banana. Le champagne y coulait à flots. A présent, il n'en est plus de même. Depuis qu'il est prouvé qu'on peut remonter la rivière jusqu'à Matadi, personne ne s'arrête plus à Banana, dont la pauvre petite rade est presque toujours déserte. Nous devions nous-mêmes passer sans nous y arrêter que pour y prendre le pilote de la

rivière, mais quand ce personnage a appris que nous calions dix-sept pieds, il a déclaré qu'il ne voulait pas prendre la responsabilité de nous laisser monter, tant que nous n'aurions pas diminué notre tirant d'eau d'un pied ou deux au moins, car les eaux sont basses, et il paraît qu'il n'y a que dix-sept pieds, bien juste, sur un banc de sable qui se trouve à une douzaine de milles d'ici. Alors il a bien fallu que le capitaine Blake se décidât à aller mouiller près de la pointe pour mettre à terre cent ou cent cinquante tonneaux de charbon : opération qui va prendre toute la nuit, car on a plutôt fait de faire entrer mille tonneaux de charbon dans la soute d'un navire que d'en retirer cent!

Nous y avons gagné de pouvoir enfin mettre le pied sur le sol congolais. Il se présente à nous sous un aspect des plus riants. Mais il faut reconnaître qu'ici la main de l'homme a singulièrement embelli la nature. Cette pointe de sable sur laquelle est construite Banana, si étroite, que les jours de tempête la mer y causait souvent des brèches, était autrefois, paraît-il, dépourvue de toute végétation. Ce sont les gens des factoreries qui ont eu l'idée d'y planter des cocotiers. Il a fallu les faire venir de l'Inde, car les cocotiers étaient inconnus dans ce pays-ci. Ils ont admirablement réussi. Le sable vaseux où ils poussent constitue, en effet, leur sol de prédilection. Les cocotiers ne viennent jamais si bien que dans le sable salé des plages. Aux Seychelles et à Ceylan, c'est toujours là qu'on les plante. Aussi toute la presqu'île est maintenant couverte d'une forêt d'arbres magnifiques, à l'ombre desquels les habitants des factoreries peuvent se promener le soir pour tâcher de respirer un peu d'air frais. Les malheureux en ont bien besoin, car il fait chaud à Banana! Il paraît qu'en 1890, on y a compté cent soixante-cinq jours ayant donné une température maximum égale ou *supérieure à 30 degrés.*

Cette verdure a donc un peu amélioré le sort des infortunés que leur mauvaise étoile envoie vivre à Banana. On se demande ce que devait être la vie de leurs prédécesseurs, qui passaient des mois et des années sur une langue de sable guère plus grande que le pont d'un navire, sans pouvoir trouver de l'ombre en dehors de leurs maisons. Elles sont d'ailleurs assez confortables, du moins celles où habitent les deux ou trois commis qui composent le personnel européen de chaque factorerie. Les autres sont des magasins en bois où s'entassent les barils d'huile de palme et les ballots de caoutchouc qui viennent de l'intérieur. Puis, autour de chaque factorerie, les piroguiers indigènes, attachés à l'établissement, vivent avec leurs familles dans des paillottes. Ces noirs appartiennent presque tous à la tribu des Bakongos, qui occupe presque tout le littoral jusques et y compris la région montagneuse. Ceux que j'ai vus constituent vraiment un bien triste échantillon de l'espèce humaine. J'ai fait cette réflexion à peine débarqué, en contemplant un groupe de ces Bakongos qui se disposaient à dîner en famille. Celui qui paraissait être le père attira d'abord mon attention, parce que je remarquai qu'il avait au beau milieu du ventre quelque chose qui ressemblait à une énorme corne. C'était une hernie ombilicale faisant une saillie d'au moins dix ou douze centimètres. J'avais vu bien des nègres affligés de hernies de ce genre, mais jamais de cette dimension-là! Cinq ou six effroyables négrillons, tout nus, avec des ventres énormes, étaient vautrés sur le sable autour d'un petit feu, sur lequel, dans un plat de fer battu, supporté par un trépied, grillaient des arachides. Une grosse négresse, la mère des négrillons, assise sur ses talons, surveillait cette opération. Elle était vêtue sommairement d'un pagne crasseux, serré au-dessous de ses seins qui retombaient doucement sur ses jambes. Mais quand elle se penchait

FAMILLE D'ANTHROPOPHAGES
DE L'IVOKO

Photo. de M. Morcels.

BATELIER BANGHALA
ET SA FEMME

en avant, pour retourner les arachides avec un petit bâton afin de les faire griller sur toutes leurs faces, comme font les marchands de marrons, à Paris, elle avait toujours le soin de les prendre avec sa main gauche et de les faire passer sous son bras droit, pour éviter qu'ils n'allassent se promener dans le plat de fer battu où ils se seraient brûlés. Cette mère préparant le repas de la famille, sous ces beaux arbres, au bord de la mer, tout cela aurait pu être poétique, mais ce geste gâtait tout! Tous ces gens sont vraiment trop laids! Si encore ils se contentaient de rester tels que le bon Dieu les a faits. Mais ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'enlaidir encore. Ils se rasent les sourcils et les cils, et presque tous s'arrachent les dents de devant. Il y en a aussi beaucoup qui n'ont pas leurs doigts de pieds au complet, mais cela n'est pas leur faute. La chique en est la cause. C'est une petite bête que les savants ont dénommée *Pulex penetrans,* et qui vit, habituellement, dans le sable. Mais quand les femelles sont pleines, elles s'accrochent au premier pied qu'elles rencontrent, pied de blanc ou de nègre, cela leur est égal, cherchent un endroit où la peau soit tendre, entre les doigts, par exemple, et s'y enfoncent sous la peau. Elles sont si petites que le patient ne s'aperçoit généralement pas de l'opération! C'est tout au plus s'il ressent une très légère démangeaison au moment de la piqûre. Seulement, si on les laisse faire, elles commencent par devenir de la grosseur d'un pois, puis elles déposent dans la chair une foule de petites larves qui déterminent des abcès, et ce sont ces abcès qui provoquent la chute des orteils de ceux qui ne prennent pas des précautions à temps. Pour se préserver de ces accidents, surtout dans la saison sèche qui est celle de la ponte, il est indispensable de se faire visiter les pieds, presque tous les soirs, par un praticien qui enlève l'animal avec une épingle ou simplement avec

une épine. Seulement il faut avoir soin de prendre un abonnement et ne pas procéder comme un de mes compagnons qui, croyant bien faire, avait promis dix sous à une négresse pour chaque chique qu'elle trouverait. Elle lui en a tout de suite trouvé une douzaine! Les nègres et surtout les négresses font ces opérations avec beaucoup d'adresse. Il est bon aussi de cautériser chaque fois la petite plaie qui se produit avec de la teinture d'iode ou du nitrate d'argent. Il y a des gens qui ont eu le tétanos pour avoir négligé cette précaution.

Il convient de noter que ce charmant animal était absolument inconnu en Afrique il y a seulement trente ans. Il vient d'Amérique. C'est aussi d'Amérique que nous est venu le phylloxera qui a détruit nos vignes, le colorado-bug qui s'acharne après nos pommes de terre, et le san-iago-bug qui fait ce qu'il peut pour empêcher les pommiers de donner des pommes. Vraiment, les Américains devraient bien mieux garder leurs insectes et ne pas nous les envoyer. Malheureusement, il faut s'attendre à en recevoir de nouveaux. Ainsi, depuis quelque temps, voilà qu'on parle du « kissing-bug », une petite bête que les Américaines ont sur les lèvres et qui fait enfler la figure de ceux qui les embrassent. Le *New-York Herald* lui a même consacré, depuis mon retour, de nombreux articles et a publié son portrait agrandi. Il ressemble beaucoup au cancrelat. Celui-là n'a pas encore pénétré chez nous, mais avec tous ces mariages américains qui se font, il ne peut pas tarder à nous arriver. Dernièrement on a raconté que les femmes de Cadix s'étaient mises un beau matin à lapider la statue de Christophe Colomb. Elles étaient furieuses qu'il eût découvert l'Amérique. Il est de fait qu'il aurait peut-être mieux fait de se tenir tranquille.

Quoi qu'il en soit de cette grosse question, ce qu'il y a de certain, c'est que c'est aux blancs que les nègres *doivent l'in*troduction de la chique dans leur pays.

C'est le don de joyeux avènement que leur a fait la civilisation en venant s'implanter chez eux. On sait d'ailleurs très bien comment les choses se sont passées. C'est un navire anglais qui a apporté les premières chiques à Ambriz en 1872. Il venait du Brésil, où il y en a beaucoup, et où il avait pris comme lest du sable dont il se débarrassa à l'arrivée, en le jetant sur la plage. Elles commencèrent par y pulluler au grand dommage des pieds des nègres du pays, qui ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait : puis, elles ne tardèrent pas à se propager sur tout le littoral. Ensuite, elles se mirent à faire le voyage de Stanley, à rebours. Ainsi, en 1885, on signalait leur apparition à Stanley-Pool; en 1892, au lac Victoria; en 1897, à Bagamoyo, sur la côte est, et enfin, l'année dernière, on constatait leur présence à Zanzibar. Elles avaient fait la traversée de l'Afrique en moins de trente ans ! On s'attend à les voir arriver dans l'Inde au premier jour.

Continuant ma promenade, j'arrive à la première factorerie. Les deux commis européens, un vieux qui doit être Hollandais, et un tout jeune Portugais, sont en train de prendre le frais sous leur varangue. Je me mets à causer avec eux. Et tout en les écoutant, je me dis qu'il faut un tempérament particulier pour aimer cette vie-là ! Ce personnel des factoreries n'est plus du tout ce qu'il était autrefois, et même encore dans ma jeunesse. Dans ce temps-là, tous ces facteurs de la côte étaient des aventuriers qui opéraient pour leur compte personnel. Ils arrivaient dans le pays avec une pacotille quelconque, se mettaient sous la protection d'un roi nègre qu'ils tâchaient de maintenir en joie en lui donnant de l'eau-de-vie et de vieux uniformes, libéralités grâce auxquelles il les laissait exploiter ses sujets, et si leur protecteur ne leur cassait pas la tête un jour d'ivresse, ou bien s'ils ne mouraient pas d'ivrognerie ou de fièvre, ce qui arrivait souvent, il n'y avait

pas de raison pour qu'au bout de quelques années ils n'eussent pas amassé une fortune généralement malhonnête, mais suffisante pour leur permettre de revenir en Europe et d'y étonner leurs compatriotes par leur luxe et par le récit plus ou moins véridique de leurs aventures. A faire ce métier, si on courait de très grands risques, on pouvait du moins espérer faire un gros coup.

Mais ces beaux jours ne sont plus ! Il s'est passé, à la côte, un phénomène analogue à celui dont nous sommes témoins à Paris, où les gros magasins sont en train de ruiner les petits. Deux ou trois grandes maisons de commerce anglaises et hollandaises sont arrivées à monopoliser presque tout le commerce d'échange dont vivaient les petites factoreries. Il y a telle de ces maisons qui a quatre-vingts comptoirs, et qui les fait administrer par des commis ayant des appointements fixes, assez maigres, et une commission sur les opérations qu'ils font, commission qui n'est pas non plus établie d'une façon bien généreuse ! Car on me dit que lorsque l'un de ces commis arrive à se faire dix mille francs par an, tout compris, il doit se considérer comme très favorisé. Vraiment, pour dix mille francs, ce n'est pas la peine d'aller passer sa vie dans un pays où tous les soirs il faut faire visiter ses pieds pour savoir si une colonie de chiques ne s'y est pas établie, et où, tous les matins, on peut se réveiller avec un bon accès de fièvre qui vous enlève en deux ou trois heures. On comprend bien qu'un officier le fasse, ne fût-ce que par goût pour les aventures. Mais venir à Banana ou dans un autre trou de la côte, uniquement avec la perspective de vendre, du matin au soir, de l'eau-de-vie de traite à des nègres, sans avoir la chance de faire fortune à un métier aussi abrutissant, voilà ce que je ne comprendrai jamais.

Je crois, du reste, qu'au fond les deux commis

avec lesquels j'ai causé sont un peu de mon avis et regrettent d'être venus. Ils semblent très peu satisfaits de leur sort. Ils me disent d'ailleurs que leur commerce devient de jour en jour moins florissant. Comme la plupart des produits qu'ils achètent aux indigènes, l'ivoire, l'huile de palme et le caoutchouc, viennent de fort loin dans l'intérieur, on s'était imaginé qu'il y aurait un grand avantage à aller les acheter le plus près possible du lieu de production. Et on a créé des factoreries tout le long de la rivière, jusqu'au Stanley-Pool. Mais on n'a pas tardé à s'apercevoir que l'idée était absolument fausse. On n'avait pas tenu compte des habitudes des nègres, pour lesquels le temps ne compte absolument pas. Cela est tout à fait égal à un noir qui arrive dans une factorerie du haut de la rivière avec une charge de trente kilos de caoutchouc sur son dos, de la porter encore quinze jours pour aller à un autre comptoir voir si on ne lui en donnera pas une brasse d'étoffe de plus. Il faut donc payer les marchandises partout le même prix. Les nouveaux établissements ont eu pour seul résultat d'augmenter les frais généraux des blancs et d'économiser le temps des nègres! On l'a même si bien reconnu que certains d'entre eux ont été abandonnés.

Ce vieil Hollandais me paraît, heureusement, avoir de la philosophie. N'ayant pas d'ambition, il occupe ses loisirs en perfectionnant l'éducation d'un ménage de chimpanzés, qu'il a achetés dans le voisinage, où il y en a beaucoup, paraît-il, dans les forêts de la côte. Ils sont tous deux bien laids, mais ils ont une laideur plus sympathique que celle des nègres qui nous entourent. Justement, dans cette factorerie-ci, ils recrutent leur personnel dans plusieurs tribus, de sorte que je vois des types différents. On me montre deux ou trois Banghalas. Ce sont des noirs de l'Equateur qui, lors du premier passage de Stanley dans leur pays, ont

fait tout ce qu'ils ont pu pour manger le personnel de son expédition, car ils sont encore plus anthropophages que les autres, si cela est possible; mais les regrettables malentendus qui avaient envenimé les relations pendant les premiers jours sont oubliés. Les Belges font maintenant au contraire grand cas des Banghalas parce qu'ils leur rendent de bons services comme soldats et surtout comme matelots. Les équipages des bateaux à vapeur sont presque uniquement recrutés parmi eux. Ils sont mieux musclés que les Bakongos et paraissent moins abrutis, mais, comme eux, ils ont le grand tort de ne pas se contenter de leur laideur naturelle et, pour se distinguer des autres, ils se font, à partir de la racine des cheveux jusqu'au bout du nez, une suite de petites incisions dans lesquelles ils introduisent le suc de je ne sais quelle plante qui a pour effet de faire pousser la chair en saillie. Si bien que ceux qui ont beaucoup de patience et veulent bien recommencer souvent l'opération finissent par avoir une sorte de crête de dindon qui a quelquefois jusqu'à deux centimètres de relief. Les hommes s'en tiennent là. Mais les femmes trouvent que cela n'est pas assez sacrifier aux grâces ! D'abord elles se rasent non seulement les cils et les sourcils, comme cela se fait dans les autres tribus, mais elles tondent aussi d'une main infatigable toute la laine qui pousse sur leur crâne, ne se déclarant satisfaites que lorsqu'il a l'apparence d'un potiron passé au noir de fumée. Et puis il ne leur suffit pas d'embellir comme leurs maris leur profil d'une ligne de tatouages en relief imitant une crête de dindon, elles s'en font d'autres très compliqués sur les tempes et sur la poitrine. Si encore ils étaient jolis! Je dois avouer que j'ai un faible pour les tatouages. D'ailleurs c'est un goût qui se répand beaucoup, surtout en Angleterre, où il est tout à fait à la mode maintenant de se faire tatouer ses armes sur le mollet ou une araignée sur le poignet. Beaucoup de

TYPES CONGOLAIS

Bochwo, FEMME MONGO

Photo. de M. Morcels.

N'tenou, FEMME DE LA RIVIÈRE MONBOGO

Tatouages du dos

dames se font aussi orner le col de pied et le bas de la jambe d'une fine dentelle imitant un bas de soie. Cela ne coûte que trois livres sterling, et l'économie de bas et de blanchissage qui en résulte fait qu'on rentre tout de suite dans son argent! J'ai même reçu dernièrement le prospectus d'un certain M. Mc Donald, qui s'intitule professeur et directeur du collège royal de tatouage de Londres. Il me proposait ses services. M. Mc Donald est, paraît-il, l'élève d'un artiste japonais, qui a eu l'honneur de tatouer un dragon sur le bras gauche de Sa Majesté l'Empereur actuel de toutes les Russies, quand il était césarévitch, et des cigognes sur l'estomac des ducs de Clarence et d'York. Mais il ajoute qu'il a fait faire des progrès immenses à son art. Autrefois, on ne pouvait employer que deux couleurs : le rouge et le bleu. Il s'est créé une palette complète! Il dispose maintenant de sept couleurs. Aussi aborde-t-il des sujets que ses prédécesseurs n'auraient jamais osé traiter. Ainsi il publie la photographie du dos d'une dame américaine très distinguée, Mme Emma de Burgh, qui s'est fait tatouer par lui, sur les épaules, la Cène de Léonard de Vinci. Jésus-Christ est sur l'épine dorsale, et les apôtres s'étalent sur les omoplates. Seulement ce qu'il ne dit pas dans son prospectus, et ce que j'ai appris par une autre voie, c'est que cette pauvre dame, qui était très grosse quand elle s'est confiée à lui, ayant beaucoup maigri dans ces dernières années, le portrait de Jésus-Christ n'a pas bougé, mais ceux des apôtres sont devenus méconnaissables. Ils font tous des grimaces épouvantables. C'est un désagrément qui n'arrive pas aux artistes ordinaires, parce que les toiles sur lesquelles ils peignent restent toujours bien tendues. M. Mc Donald aurait bien dû penser qu'il n'en serait pas de même du satin que Mme de Burgh mettait à sa disposition.

Et puis le tatouage peut avoir aussi son côté utili-

taire. Du moins M. McDonald le laisse entendre. Ainsi il paraît que les chauves souffrent un véritable martyre dans les pays où il y a beaucoup de mouches et de moustiques, parce que ces féroces diptères sont attirés par la blancheur du crâne et arrivent de tous les points de l'horizon pour en perforer la peau de leur trompe ou pour la déshonorer de leurs déjections. Or il paraît que rien n'est plus facile que d'éviter ces inconvénients. Il suffit de se faire tatouer sur le crâne, par M. McDonald, un lézard la gueule ouverte. Cela ne coûte que trois livres sterling, comme les bas, et cela vous dispense, votre vie durant, d'avoir recours à des moustiquaires, parce que les lézards mangeant les mouches et les moustiques, il n'y a pas un seul de ces animaux qui ose s'approcher de vous, tant ce bon M. McDonald leur donne une attitude menaçante.

Voilà les résultats auxquels peut prétendre le tatouage, quand on a affaire à des gens intelligents et progressistes comme M. McDonald. Au Japon et en Birmanie, on en trouve aussi ayant un véritable talent. Même à Madagascar, j'ai vu des petits sujets traités d'une manière fort agréable, tandis que tout ce que je vois dans ce genre ici est hideux! Et, par-dessus le marché, il paraît que les procédés grâce auxquels ces femmes banghalas obtiennent ces reliefs de chair si déplaisants à voir sont très douloureux. Vraiment on ne comprend pas que ces pauvres créatures se donnent tant de mal pour plaire à leurs maris : car on me dit que ceux-ci ont l'habitude de les manger toujours quand elles approchent de la quarantaine : ce qui est d'ailleurs assez rare, car sauf quelques exceptions les nègres de ce pays-ci meurent très jeunes. Mais, d'un autre côté, il faut convenir que les maris sont un peu excusables : car vraiment ces femmes-là sont trop laides.

Je me hâte d'ajouter cependant que, de temps en *temps,* dans les maisons habitées par des blancs, on

voit des femmes enveloppées de longues draperies blanches ne laissant découverts qu'une épaule et un bras généralement chargé de gros bracelets d'argent, qui offrent à l'œil un spectacle assurément moins affligeant. Il y en a même dans le nombre qui sont superbes, au moins comme formes. Mais ces dames, qui représentent le demi-monde congolais, sont toutes des étrangères. C'est un article d'importation! Il en est venu un peu de partout. D'abord, en 1892, dans le moment d'affolement qui s'est produit quand les administrateurs du chemin de fer voyaient mourir comme des mouches tous les travailleurs importés et qu'on ne savait où donner de la tête pour en trouver d'autres, il est venu à quelqu'un l'idée au moins extraordinaire que, peut-être, serait-il possible d'utiliser les amazones du roi Behanzin qui venaient justement d'être rendues à la vie civile par suite du licenciement de son armée dont elles faisaient le plus bel ornement. Dans leur pays, ce sont les femmes qui font tous les gros travaux. Elles portent notamment sur leur tête des fardeaux énormes, car elles sont prodigieusement musclées. Au canal de Suez, on a souvent employé des femmes aux travaux de terrassement. On s'est imaginé qu'on pourrait employer celui-là de la même façon, et on en a fait venir quatre ou cinq cents. Mais ces dames, une fois arrivées au Congo, se sont refusées à toute espèce de travail avec une telle énergie, qu'on a pris le parti de les laisser tranquilles. Il paraît que du temps qu'elles servaient dans les armées du roi Behanzin, elles avaient des mœurs extraordinairement pures! D'ailleurs toutes celles qui essayaient d'en avoir d'autres avaient tout de suite le col coupé. Mais au Congo et depuis qu'elles sont rendues à la vie civile, l'or pur s'est changé en un plomb vil! Elles se sont toutes enrôlées dans le bataillon de Cythère, comme on disait il y a quelque cent ans. Elles ont pris pour spécialité l'exploitation des ouvriers

sénégalais du chemin de fer, pour lesquels leur attitude martiale et leurs dimensions colossales ont, paraît-il, une séduction extraordinaire, car on me dit que plusieurs de ces dames sont déjà reparties pour leur pays, emportant de gros sacs pleins de souverains à l'effigie de S. M. la reine Victoria.

Beaucoup d'autres femmes sont venues de Sierra-Leone, du Gabon et de Kabinda. Mais celles-là venaient pour les blancs. Presque tous les employés ou fonctionnaires européens en ont une chez eux. Quelques-uns en ont plusieurs. Tous ces détails me sont donnés par des résidents que je rencontre à terre. D'ailleurs ils ne m'étonnent pas. Car ce qui se passe ici se passe à peu près dans toutes les colonies. Comment pourrait-il en être autrement? Mais, même en ne se plaçant pas au point de vue de la religion et de la morale, on ne dira jamais assez tout le mal qui résulte de ces habitudes. Les unions temporaires d'Européens et de femmes indigènes ont des effets lamentables. Nous nous figurons que la civilisation nous a transformés radicalement. Mais c'est une idée absolument fausse. Nos ancêtres de l'âge de pierre étaient aussi barbares, aussi cruels, aussi démoralisés que tous ces rois nègres avec lesquels nous prenons contact, et ils nous ont transmis par atavisme leurs instincts qui ne font que sommeiller, mais qui, surtout chez certaines natures, peuvent toujours revenir à la surface. Et cette transformation de l'homme civilisé en un barbare est encore un des dangers de la colonisation, principalement pour les races latines, plus impressionnables et plus accessibles que les autres aux influences extérieures. Or, rien n'est plus propre que les unions de ce genre à faire reparaître ces instincts. Car ce n'est jamais l'homme qui élève la femme à son niveau intellectuel et moral, c'est la femme qui tend toujours à faire descendre l'homme au sien. Cette lutte entre les deux influences fait le fonds

des romans de Loti. Et leur intérêt réside précisément dans la facilité merveilleuse avec laquelle un civilisé se transforme sous l'influence d'une femme indigène. Dans *le Roman d'un Spahi*, notamment, il montre ce que devient un pauvre diable de paysan français que le service militaire a amené en Afrique et qui y tombe entre les mains d'une Fatou-Gaye quelconque. Mais ce drame, il se reproduit tous les jours. Je pourrais citer, en cherchant bien, dans mes souvenirs, peut-être une centaine de malheureux jeunes gens dont la carrière a été brisée par ces liaisons avec des femmes indigènes. Et ce n'était pas seulement des soldats sans éducation, c'était des garçons bien élevés, appartenant à de bonnes familles. Il y a une dizaine d'années, j'ai rencontré au milieu de la grande réserve indienne du Dakota, dans l'Amérique du Nord, un blanc qui vivait depuis une douzaine d'années avec deux squaws de la tribu des Deux-Chaudrons ! C'était un ingénieur belge, appartenant à une famille des plus honorables, ayant une certaine fortune ; il n'avait aucune tare, rien ne s'opposait à ce qu'il revînt en Europe. Il avait été pris au piège de la vie sauvage, il ne pouvait plus s'en tirer. Encore dernièrement, j'ai retrouvé un officier que j'avais connu en Chine, il y a bien des années de cela, car j'étais enseigne et il était mon élève de quart. Il m'a raconté sa vie depuis que nous nous étions perdus de vue. Le hasard l'avait amené un beau jour à Taïti. Comme Loti, il y avait retrouvé une fille kanake dont il était devenu l'amant. Seulement il n'avait pas su se reprendre. Moins discrète que Rarahu, elle n'était pas morte de la poitrine ! Alors il arriva que lorsque le navire sur lequel il était embarqué fut rappelé en France, il permuta pour rester dans la station. Puis il se fit donner un poste à terre. Les années s'écoulèrent, et quand je le vis, il m'avoua n'être revenu en France que pour réaliser son avoir et dire un adieu définitif à

sa famille. Il était bien décidé à aller finir ses jours là-bas. Effectivement, j'ai su depuis qu'il y était retourné et qu'il était mort peu de temps après. Je l'avais fait causer. J'avais été stupéfait de voir ce qu'était devenu ce garçon que j'avais connu plein d'intelligence et d'entrain, très instruit, ayant un esprit très cultivé. Il m'avouait qu'il n'ouvrait plus jamais un livre. Il me décrivit sa vie quand il était à Taïti. Il demeurait avec sa Kanake dans une case indigène : s'habiller à l'européenne était devenu un supplice pour lui. Il me raconta le plus sérieusement du monde que le roi lui avait accordé le titre de « Téritoria », ce qui lui donnait le droit de porter un pagne jaune! Et on sentait très bien, en l'écoutant, qu'il était tout fier d'avoir le droit de se promener sous des cocotiers, tout nu, avec un pagne jaune! En Cochinchine, à Madagascar, j'ai vu de même une foule d'Européens qui étaient devenus Annamites ou Malgaches! La transformation se fait souvent avec une rapidité stupéfiante. Et au Congo il doit en être de même. Ainsi, un magistrat vient de me raconter qu'il avait eu dernièrement à juger un résident qui, s'étant aperçu un beau matin que l'une des femmes indigènes avec lesquelles il vivait, le trompait au profit de son boy, ce qu'elles font toutes d'ailleurs, avait commencé par lui appliquer une cinquantaine de coups de cravache en peau d'hippopotame qui lui avaient mis le dos à vif. Ensuite il lui fit enduire de miel les jambes et la fit attacher, pieds et poings liés, en plein soleil, à un piquet, au beau milieu de la place du village, où les fourmis blanches vinrent la manger vive. Elle mit deux jours à mourir. Sa maison était en face. Il la regardait se débattre et semblait y prendre un plaisir extrême! Est-ce qu'une idée pareille lui aurait jamais traversé la cervelle un an ou deux auparavant, quand il était probablement commis dans une maison de commerce quelconque de

Bruxelles ou d'Anvers, et qu'il allait tous les soirs boire du lambic à la brasserie avec des camarades et leurs connaissances? Si, dans ce temps-là, la sienne l'avait trompé, il lui aurait probablement donné une paire de gifles, après quoi il se serait remis à boire du lambic en se trouvant très suffisamment vengé. Mais il a suffi de faire vivre ce brave garçon, probablement très doux, pendant un an ou deux dans la compagnie de rois nègres qui sont des bêtes féroces, pour qu'il devienne lui-même une bête féroce. Il a été condamné à deux ans de prison. C'est trop ou trop peu.

Je me faisais ces réflexions en regagnant le wharf. Au moment où j'y arrivais, je vis le général Daelmann, suivi de quatre ou cinq matelots de *l'Albertville,* qui portaient sur un brancard un objet qui semblait très lourd. J'allais lui adresser la parole quand, en m'approchant, je vis que ce qu'ils portaient était une de ces grosses dalles de marbre qu'on met sur les tombes. Et je me souvins qu'à bord il m'avait dit que deux de ses fils, tous deux officiers, sont morts au Congo. L'un est enterré à Matadi, l'autre à Banana. Cette plaque, il l'avait apportée d'Anvers et il allait la porter sur la tombe. Un instant, j'eus l'idée de me joindre au cortège pour aller prier avec lui pour le repos de l'âme de ce pauvre garçon mort si jeune et si loin des siens! Je ne l'ai pas fait parce que j'ai eu peur d'être indiscret. Il me semblait que dans un moment pareil la présence d'un étranger comme moi pourrait être une gêne pour ce pauvre père dont je ne comprenais que trop bien la douleur. Du moins il peut se dire que ses fils sont tombés glorieusement en faisant leur devoir d'officiers. Mais s'ils étaient morts comme ceux dont je parlais tout à l'heure, victimes de la barbarie ambiante, combien je l'aurais plaint davantage! Et je connais tant de familles qui sont dans ce cas-là! Heureusement, la plupart ne s'en doutent pas.

CHAPITRE III

BOMA.

Dès la pointe du jour, nous avons quitté notre mouillage de Banana pour remonter la rivière. Les premières heures de notre voyage se sont faites à travers un paysage merveilleux. Dans toute la partie inférieure de son cours, le Congo a une très grande largeur : dix-huit ou vingt kilomètres en moyenne. Mais il est obstrué par une foule d'îles et d'îlots marécageux, couverts d'une admirable végétation. La rive gauche, celle qui appartient encore au Portugal, est dans le même cas. Elle est très basse, tandis que l'autre au contraire est fort élevée et à peu près aride. Mais partout ailleurs d'immenses fromagers, auxquels leurs troncs blancs et élancés donnent tout à fait l'apparence des hêtres de nos forêts, dominent un taillis formé de palmiers de vingt espèces différentes et de plantes à larges feuilles toutes plus décoratives l'une que l'autre. Nous pouvons jouir à notre aise de cette verdure qui se reflète dans les eaux rouges du fleuve, car, presque tout le temps, nous rangeons la rive portugaise à quelques mètres à peine. C'est là que se trouve le chenal : du moins dans ce moment-là. Mais il se forme constamment de nouvelles alluvions qui le changent souvent. Cette rive paraît presque absolument déserte. Nous ne voyons pas de villages et c'est

à peine si nous rencontrons une ou deux pirogues de pêcheurs. Le pays est par trop malsain, même pour les noirs. Cependant, de distance en distance, nous apercevons, au milieu des arbres, les toits blancs de cinq ou six factoreries. Ce sont encore des souvenirs du temps de la traite. C'est dans des barracons attenant à des établissements de ce genre qu'on gardait les esclaves, de manière à pouvoir les faire filer dans l'intérieur, quand un croiseur s'avisait d'envoyer des embarcations dans la rivière, ou à les faire descendre jusqu'à Banana, quand la côte était libre et que les négriers étaient prêts à recevoir leur cargaison de bois d'ébène. Maintenant leurs propriétaires vivotent en achetant du caoutchouc, des arachides, et même un peu d'ivoire. Car il y a encore quelques éléphants dans le pays. On en a tiré un dernièrement tout près d'ici, dans une des îles de la rivière.

Il y a des gens qui disent que le commerce de ces factoreries va peut-être redevenir très prospère, parce que ce pays-ci pourrait produire beaucoup d'arachides et que l'arachide est très demandée en ce moment. Aussi, au Sénégal, d'où il s'en exporte déjà pas loin de cent mille tonnes par an, on emploie tous les moyens possibles pour persuader aux nègres de se servir de charrues pour leur culture, parce que cela fait monter la production de 1,400 à 5,000 kilogrammes par hectare. Il paraît que ce qui explique cette grande demande d'arachides, c'est que des chimistes ingénieux ont découvert le moyen d'en tirer une huile de table que des préparations savantes rendent tellement semblable à l'huile d'olive, qu'un grand exportateur de Saint-Louis a déclaré dernièrement, au moment du voyage au Sénégal du ministre M. Lebon, que maintenant il n'y avait plus que les qualités inférieures d'huile d'olive qui se fissent avec des olives : et que l'huile vierge était toujours faite avec des arachides!

Cela doit faire bien plaisir aux propriétaires d'olivettes de Provence, d'apprendre que, si on leur prend leur argent pour fonder des colonies, c'est afin de permettre aux nègres de fournir à leur clientèle le moyen d'assaisonner la salade sans s'adresser à eux !

Je dois dire toutefois que, du moins jusqu'à présent, ce commerce ne semble pas avoir pris une bien grande extension dans le pays que nous traversons. En tout cas, il n'a pas enrichi les factoreries que nous voyons. Car la plupart ont une apparence assez misérable, et leurs directeurs ont, me dit-on, bien de la peine à joindre les deux bouts. On m'en montre même une qui est abandonnée, bien qu'elle soit toute neuve. Elle n'a jamais été habitée. Elle a dû cependant coûter très cher à construire, car elle est vraiment tout à fait jolie à voir, et c'est le bon type d'une habitation coloniale. La maison très grande, à un étage, est située à l'ombre de beaux arbres, et à côté d'une petite rivière affluent du fleuve, sur laquelle on a jeté un pont rustique du plus heureux effet. Mais une fois toutes ces dépenses faites, le propriétaire a sans doute reconnu qu'il ne ferait pas ses frais ! En tout cas, il n'a jamais habité son immeuble. Un misanthrope aimant la belle nature aurait là une superbe occasion de se loger pour un très petit loyer. Seulement il faudrait qu'il fût à l'épreuve de la fièvre. Et puis il devrait, je crois, éviter soigneusement de prendre le frais devant sa porte après le coucher du soleil, car justement la maison donne sur une petite plage de vase où tous les crocodiles des environs doivent se donner rendez-vous. Et il y en a énormément.

Le pilote avait bien raison de ne pas vouloir nous laisser remonter la rivière sans diminuer notre tirant d'eau. — Nous l'avons diminué de deux ou trois pieds d'abord en débarquant à Banana cent cinquante tonneaux de charbon, puis en déplaçant du poids, à

bord, de manière à faire tomber le navire sur l'avant; de sorte que nous ne calons plus que quinze pieds : et cependant, nous avons touché deux fois sur le banc dont il avait parlé, sans nous faire le moindre mal d'ailleurs, car ce banc est de vase molle, et nous n'avons touché que très légèrement. Mais d'après ce que j'entends dire de cette rivière, je prévois qu'elle causera de nombreux ennuis aux Belges. Le colonel Thys a eu un jour un mot bien juste en parlant du Congo. Il a dit que c'était un fleuve en voie de formation. Dans sa partie haute, au-dessus du Stanley-Pool, il n'a pas encore fini de se creuser son lit, et toutes les terres qu'il déplace dans ce louable effort, il les amène à son embouchure, où il les dépose au petit bonheur. Il en résulte que dans la partie que nous traversons, il se forme constamment de nouveaux bancs, parce que, le fleuve étant très large, le courant est faible et les fonds s'élèvent toujours; un peu plus haut, au contraire, avant d'arriver à Matadi, nous passerons par des endroits où la rivière n'a plus que sept ou huit cents mètres de largeur, parce qu'elle est encaissée. Là, elle a bien plus d'eau qu'il n'en faut. On a constaté des fonds de trois cents mètres. Mais cette énorme masse ainsi resserrée s'écoule avec une rapidité vertigineuse. On me dit que par moments le courant est de dix et même de douze nœuds! De sorte que, pour cette navigation, il faut des navires relativement plats et cependant capables de fournir une très grande vitesse, sans quoi ils ne pourraient pas remonter. Et ce sont deux qualités qu'il n'est pas très facile de réunir.

Nous passons près de l'île de Matéba, une des plus grandes du fleuve, car elle a une superficie de quatorze mille hectares, où se poursuit une expérience intéressante. Elle a été donnée en concession, en 1887, à une compagnie anversoise, le syndicat de Matéba, à laquelle le roi a fait des conditions très avantageuses

afin qu'elle s'y livrât à l'élevage des bestiaux. Le besoin s'en faisait vivement sentir. Car le Congo est certainement, du moins je le crois, le pays du monde le plus mal traité par la nature, au point de vue des ressources alimentaires. Du reste, quand on lit les récits de Stanley et des autres explorateurs, on voit que c'est toujours le manque de vivres qui les arrêtait. Ils étaient très rares même dans les pays les plus peuplés. Les indigènes n'avaient jamais de réserves. Ils vivaient au jour le jour : ce qui fait qu'ils redoutaient la venue des étrangers, quand bien même ils n'avaient pas d'hostilité bien caractérisée contre eux, mais ils n'avaient pas de quoi les nourrir. Et, en y réfléchissant, on se demande même de quoi ils pouvaient bien vivre eux-mêmes autrefois! Car tous les légumes, fruits, racines ou céréales, qui forment actuellement la base de leur nourriture, sont d'importation relativement récente. Ainsi le manioc, dont ils font une espèce de pain abominable qu'ils appellent la « shikwanga », a été introduit en Afrique il n'y a pas plus de deux siècles. Il est originaire d'Amérique, comme la chique! La patate douce et le bananier viennent de l'Inde. Le millet, très commun au Sénégal, est très rare au Congo. Le sorgho y est assez commun, mais il a été importé tout récemment par les Arabes. L'ananas lui-même, qui pousse partout comme du chiendent, vient de l'Inde. Les végétaux comestibles faisaient donc presque complètement défaut. Et cependant les indigènes n'ont que très peu d'animaux domestiques : des poules grosses comme des pigeons, quelques cochons qui sont toujours ladres, mais qu'ils mangent tout de même ; un certain nombre de chèvres et de très rares moutons. Le gibier, il est vrai, aurait pu fournir des ressources! Les buffles et les bœufs sauvages sont très abondants, dans certaines régions : mais les noirs n'en tuent que très rarement. Ils ne sont pas chasseurs. Nulle part, excepté dans

L'ÉLEVAGE AU CONGO

BŒUFS DE SELLE ET PORTEURS PATURANT DANS UNE SAVANE

Photo. de M. Pasquier.

UNE CARAVANE DE PORTEURS ARRIVANT A LA HALTE

deux ou trois tribus du nord et du sud, on ne paraît avoir essayé de les domestiquer. On a dit que c'est à cause de la mouche tsétsé, cette terrible mouche africaine, dont la piqûre, inoffensive pour les hommes et pour le gibier, tue au contraire presque tous les animaux domestiques, et notamment les chevaux, les bœufs et les chiens. Mais ce n'est pas la vraie raison. Car la mouche tsétsé, très commune dans le bassin du Zambèze, est, au contraire, très rare dans celui du Congo. Il y a même des savants qui soutiennent qu'elle n'y existe pas. La vraie raison doit être celle que m'a donnée le major Storms. Il dit que toutes les fois que, pour une raison ou une autre, une tribu s'est trouvée à la tête d'une réserve de vivres un peu importante, représentée soit par des cultures, soit par des troupeaux, il lui est toujours arrivé malheur, parce que ses voisins s'alliaient entre eux pour la piller. Il a vu la chose se produire nombre de fois pendant qu'il commandait la station de Karema. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé chez nous au commencement de la Révolution, quand on pillait le blé dans les fermes, et qu'on guillotinait les fermiers comme accapareurs. Les emblavures ont tout de suite tombé de près de moitié. Et la même chose arrivera quand messieurs les socialistes seront au pouvoir. A quoi bon travailler, si on ne travaille que pour les autres!

Toujours est-il que les premiers Européens qui sont arrivés dans ce pays-ci ont eu beaucoup à souffrir de cette disette de viande. Encore à l'heure actuelle, dans tous les postes de l'intérieur, la viande de boucherie est absolument inconnue. Quand on veut mettre le pot-au-feu, ou manger un beefsteak, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'aller tuer un hippopotame dans la rivière, où du reste ils pullulent partout à un point dont on ne se fait pas d'idée. Nous avons à bord M. Delcommune, grand chasseur devant l'Eternel, qui m'a montré une

photographie de lui-même le représentant entouré de treize hippopotames tués par lui le même jour, en quelques heures. Mais, malgré l'abondance de ce gibier, on comprend qu'il ne soit pas très pratique d'aller tuer un hippopotame pesant deux ou trois mille livres toutes les fois qu'on a besoin d'un filet de bœuf. Il était donc tout naturel que le roi Léopold se préoccupât d'assurer les vivres-viandes, comme on dit en style d'intendance, de ceux de ses fidèles sujets qu'il envoie au Congo, et c'est pour cela qu'il a voulu favoriser la compagnie d'élevage de Matéba en lui donnant tout de suite une aussi grosse concession.

Malheureusement ses débuts ont été difficiles. Du reste on s'y attendait, car on savait que les Portugais avaient souvent essayé d'introduire du bétail dans le pays et n'avaient jamais pu l'y acclimater. On commença par faire venir des taureaux et des vaches de race flamande : et d'autres aussi qu'on alla chercher à Madère. Les résultats furent très médiocres. Indépendamment du climat qui les éprouvait beaucoup, on avait à lutter contre une difficulté d'un ordre spécial. Ces pauvres bêtes, habituées à ne rien trouver de plus gros qu'une grenouille dans les mares où elles allaient boire, s'approchaient sans défiance des ruisseaux dont est sillonnée l'île de Matéba quand elles avaient soif, et se faisaient happer par les crocodiles du fleuve, qui se cachaient dans les touffes de roseaux pour les guetter. De sorte qu'on en a perdu des quantités. Il faut dire que les crocodiles de ce pays-ci sont terribles. J'ai beaucoup fréquenté ces charmants animaux à Madagascar et en Cochinchine, où les plus gros que j'ai vus ne dépassaient guère deux ou trois mètres. Mais, ici, ils atteignent des dimensions invraisemblables. M. Delcommune, déjà cité, dit qu'il en a tué qui avaient neuf mètres de longueur ! Et le capitaine Wyns, qui est cependant le plus modeste des chas-

seurs, affirme en avoir tué un autre de dix mètres! On conçoit que de pareilles bêtes constituent un danger sérieux pour l'élevage. Mais heureusement, on a eu l'idée de faire venir de Mossamédés des vaches à longues cornes, qui ne sont pas susceptibles de s'engraisser beaucoup, mais qui s'habituent facilement au climat et qui, originaires d'un pays où on les élève à peu près en liberté et où il y a beaucoup de bêtes fauves, se défendent mieux que les pauvres flamandes contre les embûches des méchants crocodiles! De sorte que le problème paraît à peu près résolu. Car la compagnie a maintenant un troupeau de trois mille têtes qui lui permet d'approvisionner régulièrement le marché de Boma et celui de Matadi. Seulement, bien qu'elle vende sa viande assez cher (on me parle de quatre francs le kilogramme!), je doute que l'affaire soit jamais bien brillante. Car on ne peut avoir, à ce prix-là, comme clients, que les Européens, et ils sont bien peu nombreux. La compagnie élève aussi quelques chevaux, mais cet élevage-là non plus ne paraît pas avoir un bien grand avenir. D'abord parce qu'ils ont beaucoup de peine à s'acclimater, ensuite parce que les fourrages qui leur conviennent sont très rares, puis leur emploi est très restreint à cause de la nature marécageuse du sol. Les officiers belges me disent que, dans les postes de l'intérieur, ils emploient de préférence, comme montures, des taureaux, qui rendent de bien meilleurs services que les chevaux, parce qu'ils traversent sans broncher des marais infranchissables aux chevaux.

La pointe Est de Matéba marque la fin de l'estuaire proprement dit du fleuve. A partir de ce point, il se rétrécit, ses rives se relèvent et la végétation disparaît. On ne voit plus que des croupes de collines hérissées de rares palmiers élaïs. La légende de la luxuriante végétation des tropiques est si bien établie que

j'entends tous ceux de mes compagnons qui ne sont jamais allés dans les pays chauds s'étonner de cet aspect désolé qu'a le paysage. Mais j'ai depuis longtemps une opinion bien arrêtée sur cette question. La végétation est superbe dans les pays tropicaux dans les endroits où les eaux accumulent une grande quantité d'humus, c'est-à-dire dans les deltas des grands fleuves. Mais partout ailleurs le sol y est infiniment moins fertile que dans nos pays tempérés, parce que la gelée n'y délite jamais les pierres : opération qui a pour effet, chez nous, de le reconstituer chaque année en lui fournissant les éléments nécessaires à la végétation. Il faut dire aussi que nous sommes dans la saison sèche et que toutes ces montagnes que nous voyons si nues étaient encore, il y a peu de semaines, couvertes de grandes herbes poussées pendant les pluies, mais que les noirs s'empressent de brûler dès que le soleil les a séchées, parce qu'elles ont l'inconvénient d'abriter une foule de reptiles et d'insectes malfaisants qui ne foisonnent déjà que trop. On se demande même ce qu'on deviendrait si ces incendies n'en détruisaient pas autant. Ils sont d'ailleurs d'un usage général dans toute l'Afrique équatoriale. Tout ce qui n'est pas forêt est brûlé chaque année. Nous avons à bord un savant Allemand, fort aimable homme, M. le baron docteur von Danckelman, qui a longtemps voyagé en Afrique et s'est beaucoup occupé de cette question des incendies d'herbes sèches, à propos de laquelle les opinions sont divisées, les uns opinant que c'est une pratique condamnable, les autres soutenant le contraire. Quant à lui, statisticien avant tout, il s'est borné à accumuler des documents qui lui ont permis d'établir que ces herbes contenant naturellement une certaine quantité de charbon, les Congolais, grâce à ces usages, se trouvent être les plus grands consommateurs de charbon qui existent! Ils en brûlent, je

ARRIVÉE A BOMA. L' « ALBERTVILLE » ACCOSTÉ AU « PIER »
M. Fuchs, gouverneur de l'État Indépendant, monte à bord.

crois, par an, un million de tonnes de plus que les Anglais n'en produisent! Si bien que les économistes ayant établi ce principe que c'est à sa consommation de charbon qu'on doit mesurer le degré de civilisation d'un peuple, il faut admettre que les Congolais sont bien plus civilisés que les Anglais! La science réserve parfois de ces surprises-là à ses adeptes!

Au moment où nous doublons la pointe de Matéba, une grande colline rouge sur laquelle nous avons le cap, car à cet endroit la rivière fait un coude, se couronne d'un petit nuage de fumée, en même temps que le pavillon de l'État indépendant est déferlé au haut d'un mât et nous sommes salués par vingt-un coups de canon. C'est le fort de Chinkakassa qui nous envoie cette salve. Les Belges sont extrêmement fiers de cette batterie qui vient d'être construite et qui coûtera, paraît-il, environ cinq millions quand les huit pièces de 15^{cm} dont elle est armée seront toutes munies des coupoles cuirassées prévues dans le devis. C'est un très bel ouvrage : si on tenait absolument à construire une batterie au Congo, on ne pouvait pas mieux la placer, car les pièces enfilent le chenal. Les Belges ont donc parfaitement raison d'en être fiers. Seulement j'avoue ne pas très bien comprendre l'utilité de ces fortifications. Elles sont bien évidemment destinées à repousser une agression européenne. Mais une puissance européenne ne pourra jamais songer à attaquer le Congo si elle n'est pas maîtresse de la mer. Et si elle est maîtresse de la mer, il lui suffira de bloquer l'entrée de la rivière pour que le Congo soit à sa merci. Alors à quoi sert ce fort? C'est ce que je demande à tous les officiers qui sont avec nous. Aucun ne me donne une réponse bien satisfaisante. Ce qu'il y a de très curieux, c'est que les Portugais qui possèdent l'autre rive, voyant les Belges construire un fort sur la leur, se sont piqués d'honneur et sont en train d'en

construire un à leur tour, juste en face, à la pointe Fétiche. On y travaille en ce moment. Si jamais la guerre éclate entre l'État belge et le Portugal, les canonniers des deux nations pourront se bombarder sans se déranger : ce qui sera évidemment très commode. Mais tout le monde se demande où les malheureux Portugais, qui sont si à court d'argent, ont bien pu trouver celui qu'ils dépensent là!

Boma se trouve à quelques milles en amont de Chinkakassa. C'est là que réside le gouverneur et que se centralisent toutes les administrations. J'ai déjà expliqué les raisons qui avaient décidé les Belges à s'y établir. Quand les communications avec l'intérieur étaient rendues très difficiles par la traversée des Monts de Cristal, il fallait bien choisir pour capitale une localité où le gouverneur pût avoir des relations faciles avec l'Europe. Mais maintenant que le chemin de fer va assurer des communications rapides jusqu'à Stanley-Pool, il n'est pas douteux que les Belges n'y transportent leur capitale. D'ailleurs, ils ne paraissent pas avoir jamais fait de bien grands frais pour Boma. Ils y ont cependant établi un assez beau wharf en fer, auquel nous accostons, et ils y ont un hôpital très bien installé qui est desservi par des religieuses franciscaines vêtues de blanc dont la supérieure est même une Française. Elle est là depuis plusieurs années et ne paraît pas avoir souffert du climat. Du reste, les femmes blanches résistent bien mieux que les hommes aux pays chauds. Ainsi, à Libreville, il y a une religieuse à l'hôpital, la vénérable sœur Saint-Charles, qui y est depuis trente-cinq ans! Cela tient probablement à ce que les femmes s'exposent moins au soleil que les hommes et surtout à ce qu'elles mènent une vie plus régulière. Les autres constructions sont plutôt modestes. Ainsi, le palais du gouverneur, ce que nous appelons le gouvernement dans

les colonies françaises, est une simple maison en tôle. Au commencement de leur séjour dans ce pays-ci, les Belges appréciaient beaucoup ce genre de constructions. Il est certain qu'elles ont certains avantages. D'abord elles sont très vite établies, puisqu'elles arrivent d'Europe toutes faites et qu'il n'y a plus qu'à les monter. Et elles sont moins chaudes qu'on ne pourrait se le figurer, parce qu'elles ont toujours double toit et doubles cloisons. Seulement on n'a pas tardé à s'apercevoir que tous les rats et les serpents du pays se donnaient rendez-vous dans l'entre-deux de ces cloisons, d'où il est impossible de les déloger, ce qui constitue un inconvénient si grave qu'on n'en construit plus guère. Les maisons en bois ne l'ont pas, parce que le bois étant mauvais conducteur de la chaleur, on peut se dispenser de la double cloison. Mais d'abord elles coûtent assez cher, parce que, si les arbres qui fournissent un bois dont on puisse faire facilement des planches existent bien dans le pays, leur exploitation est très difficile, et il est encore plus simple et plus économique de faire venir d'Anvers des planches de sapin du nord, bien qu'elles reviennent naturellement fort cher. Puis, dès qu'elles sont en place, elles sont attaquées par les fourmis blanches, qui les mangent de si bon appétit qu'au bout de très peu d'années il n'en reste rien. Quand on écrit dans une de ces maisons, il est même bien inutile de se munir de papier buvard, car le papier se couvre tout de suite de poudre de bois qui tombe constamment des poutres du plafond. Aussi maintenant, quand on le peut, on n'emploie plus que la brique. Mais les maisons ainsi construites sont encore assez rares.

Sitôt *l'Albertville* amarré au wharf, les personnages officiels endossent leurs uniformes. Nous autres, nous revêtons nos habits noirs et, par une chaleur étouffante, nous allons d'abord assister à un *Te Deum*,

chanté par une cinquantaine de jeunes anthropophages élèves des missionnaires, dans une église en fer située près de l'hôpital : après quoi nous allons présenter nos devoirs à M. Fuchs, le gouverneur : enfin, groupés sous sa varangue, nous assistons à la revue que passe le général Daelmann, en grande tenue, couvert de décorations et coiffé d'un beau casque blanc. Ce qui rend le spectacle particulièrement intéressant, c'est que parmi les quinze cents anthropophages qui défilent devant nous, en marchant à la prussienne, il y a des types de toutes les différentes races qui peuplent le Congo : car chaque province a envoyé son contingent.

Ces troupes ont assez bonne mine. Les hommes portent tous le même uniforme, qui se compose d'un bonnet rouge, d'une chemise de laine bleue bordée de rouge, et d'une culotte courte et large de même couleur. Les Belges ne font pas comme nous, qui avons souvent eu l'absurdité de donner des souliers à nos troupes indigènes. Ayant la chance d'avoir affaire à des gens qui n'en ont jamais mis de leur vie, ils se gardent bien de faire des frais aussi inutiles. Ces soldats, je le répète, ont certainement bon air. J'entendais autour de moi des officiers belges venus avec nous d'Europe, qui disaient qu'ils défilaient comme les plus belles troupes européennes ! Leur orgueil national, très surexcité, leur faisait, je crois, voir les choses un peu trop en beau. Mais il est certain qu'ils marchaient bien au pas, que le maniement d'armes se faisait avec beaucoup de régularité et que l'ensemble était, en somme, très satisfaisant.

J'ai déjà dit comment se recrutent les cadres européens, d'ailleurs très peu nombreux, de cette armée. Le Congrès de Berlin a stipulé que l'État indépendant du Congo serait avant tout un État neutre, et que les Européens y jouiraient tous des mêmes droits. Pour

Photo. de M. Morcels.

TROUPES CONGOLAISES DÉFILANT DEVANT LE GÉNÉRAL DAELMANN ET LE GOUVERNEUR, DANS LA GRANDE RUE DE BOMA

rendre hommage à ce principe, on a eu soin, à l'origine, d'admettre dans l'armée un certain nombre d'officiers anglais, suédois et norvégiens. Presque tous les capitaines de bateaux appartiennent même encore à ces deux dernières nationalités. Lorsque, tout récemment, on a créé une justice civile, création dont le premier effet a même été, comme il fallait s'y attendre, de faire naître une série de conflits très désagréables avec l'administration, on y a fait entrer aussi un ou deux juges étrangers. Mais, dans la pratique, l'immense majorité des emplois civils et militaires a été réservée aux Belges et le sera de plus en plus, ce qui est d'ailleurs tout naturel. Presque tous, sinon tous les officiers, appartiennent déjà à cette nationalité. J'ai déjà dit aussi dans quelles conditions ils y servent. Ils sont simplement détachés de l'armée belge, dans laquelle ils retrouvent leur grade et leur ancienneté quand il leur convient de quitter le service de l'État indépendant. Ceux qui retournent dans leurs régiments sont du reste en assez petit nombre. Il ne peut pas en être autrement. Un sous-lieutenant qui pendant trois ou six ans a exercé des commandements souvent très importants au Congo ne doit pas pouvoir facilement se résigner à faire sa semaine et à surveiller l'instruction des recrues. Aussi presque tous ceux qui sont encore vivants à la fin de leur engagement cherchent à entrer au service des compagnies.

Les sous-officiers font de même quand ils le peuvent. Ils sont d'ailleurs moins favorisés que les officiers. Ceux qui veulent venir en Afrique sont bien autorisés à le faire, mais ils sont mis en congé définitif.

Dans les premiers temps, les soldats étaient tous des noirs étrangers au pays. On les recrutait principalement à Zanzibar, à Liberia et à Sierra Leone. On a essayé aussi d'avoir des Cafres. Mais le résultat a été si mauvais, qu'on a tout de suite dû renoncer à ce re-

crutement. Depuis plusieurs années, d'ailleurs, la plus grosse partie des effectifs est composée de gens du pays. Ainsi, actuellement, d'après les documents officiels, l'armée congolaise comptait, au 1er janvier 1897, 14,000 hommes, dont seulement 2,000 étaient des volontaires exotiques. Tous les autres sont fournis par la voie d'engagements volontaires ou par des levées annuelles faites dans les districts désignés par le gouverneur général. Le service actif est de cinq ans; à l'expiration de ces cinq ans, les soldats font partie d'un cadre de réserve. La solde est de vingt et un centimes par jour, et, en outre, les hommes mariés touchent une ration de vivres pour leurs femmes. Il y a quatre camps d'instruction où se fait l'éducation militaire des recrues. Ces camps, dans chacun desquels il y a cinq cents hommes en moyenne, sont établis à Zambi, Bolobo, Irebu et Unsangi. Le fusil en usage est l'Albini, avec baïonnette.

Voilà les renseignements qu'on trouve dans les publications officielles. Mais il faut savoir que la liberté de la presse ne sévit pas au Congo comme en Europe. Dans cet heureux pays, il n'existe pas un seul journal! Et, de plus, tous les fonctionnaires de l'Etat prêtent le serment, avant d'entrer en fonction, de ne rien publier sans l'approbation du gouvernement. Cet état de choses a d'ailleurs, j'en ai la conviction, puissamment contribué aux succès du roi des Belges comme souverain du Congo. Car personne n'est plus persuadé que nous du rôle néfaste que joue la presse un peu partout, mais surtout dans les colonies. Quand le roi Léopold avait une place à donner, il pouvait la donner à celui qui lui semblait le plus apte à la remplir. Tandis que dans nos colonies, nos infortunés gouverneurs sont obligés, pour avoir la paix, de les donner aux journalistes qui crient le plus fort, et le résultat n'est pas du tout le même. Seulement, avec le système congolais, il est très difficile de

savoir ce qui se passe dans le pays, ce qui ne gêne d'ailleurs que ceux qui ont envie de savoir ce qu'à tort ou à raison, le gouvernement a envie de leur cacher. Mais il m'a semblé qu'au Congo il y a beaucoup de choses sur lesquelles on aime assez laisser planer une ombre discrète. Et cela est vrai, notamment des choses de l'armée. Ainsi, tout le monde sait que dans ce moment (1) l'État indépendant, malgré sa neutralité, coopère à l'expédition que font les Anglais contre les Mahdistes, Il a envoyé une forte colonne à Redjah, sur le haut Nil, de manière à prendre entre deux feux les Derviches que l'armée du sirdar Kitchener attaque par le sud. Or cette colonne qui occupe Redjah, au dire de tous les officiers que je vois, doit être forte d'au moins huit mille hommes, si on tient compte des postes qu'il a fallu créer pour assurer les communications. D'un autre côté, dans la région des grands lacs, il s'est produit, il y a de cela un an environ, une insurrection militaire dont on n'aime pas à parler, mais qui a eu une certaine gravité, et qui est loin d'être complètement réduite. Les soldats révoltés, après avoir tué et mangé leurs officiers blancs, se sont mis à courir le pays par bandes, et ont détruit un assez grand nombre de stations. On les a battus dans plusieurs rencontres, mais pas dans toutes, car il y en a eu où ils ont eu le dessus. En tout cas, on a beaucoup de peine à en venir à bout, parce qu'ils ont adopté une tactique très ingénieuse. Ils détruisent partout les cultures et les réserves de vivres. Comme ils se nourrissent à peu près exclusivement de chair humaine, cela ne les gêne nullement, tandis que cela gêne énormément ceux qui courent après eux, parce que, du moins officiellement, ils ne peuvent pas avoir recours aux mêmes ressources alimentaires. Toujours est-il que les Belges ont au moins cinq ou six mille

(1) Juin-juillet 1898.

hommes occupés à la répression de cette insurrection qui a été, à un certain moment, très menaçante. A Boma, ils viennent de nous en montrer environ quinze cents. Ils nous disent qu'à Léopoldville, le général Daelmann va en passer en revue deux mille autres. Tout cela fait déjà un total de plus de quatorze mille hommes ! et comme il est inadmissible que l'on ait laissé dégarnis tous les postes de l'intérieur et les camps d'instruction, je suis convaincu que l'effectif réel de l'armée congolaise doit être d'environ vingt-trois mille hommes et atteint, peut-être, le chiffre de vingt-cinq mille.

Comment se fait-il qu'on trouve tant d'hommes disposés à faire un service en somme assez dur; car, dans les camps et dans les stations, on fait exécuter beaucoup de travaux par les soldats, et notamment on leur fait faire toutes les cultures qui servent à les nourrir, genre de travail très antipathique aux noirs. Ce n'est pas les vingt-cinq centimes qu'on leur paye en étoffe qui peuvent les attirer, car, dans cet heureux pays, ils pourraient gagner beaucoup plus, ne fût-ce qu'en recueillant du caoutchouc dans la forêt. Toutes les fois que j'ai posé cette question, voici ce qui m'a été répondu : Les nègres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ! Ils sont très au courant de cette grande vérité affirmée par les économistes, que la richesse est la source des jouissances et qu'elle ne s'acquiert que par le travail. C'est pourquoi, étant bien décidés à ne travailler eux-mêmes que le moins possible et quand il n'y a pas moyen de faire autrement, leur ambition dans la vie est d'avoir une femme, pour la faire travailler à leur place. Ils tiennent même d'autant plus à en avoir qu'elle leur est utile même quand elle ne peut plus travailler, parce qu'alors ils l'engraissent et la mangent : c'est même pour cela qu'on ne voit au Congo presque pas de vieilles femmes. D'ailleurs on ne voit

pas non plus beaucoup de vieux hommes : car chez les Batétélas notamment, les enfants ne manquent jamais, à l'inverse d'Ugolin, de manger leurs parents dès qu'ils sont un peu décrépits !

Seulement tout le monde étant du même avis sur ce point, que le bonheur suprême est d'avoir une femme, il arrive que beaucoup sont obligés de s'en passer, parce que les riches et les chefs les accaparent toutes. Un roi nègre qui se respecte en a quelquefois une centaine pour lui tout seul; et quelques-uns en ont beaucoup plus. Ils les établissent par petits groupes dans des cases séparées, les emploient à cultiver du manioc ou des bananes, et vont successivement s'établir chez chacune d'elles, y restant tant qu'il y a de quoi manger. Mais ils les surveillent d'assez près; et comme, lorsqu'elles se permettent des incartades, il est d'usage de les punir en leur passant dans le gras du mollet un fer de sagaie qu'on y laisse une huitaine de jours, et que leur complice est généralement mangé, les pauvres célibataires, qui sont forcément très nombreux et forment presque partout la majorité de la population, n'ont d'autre ressource, quand ils veulent avoir une femme, que de courir au camp le plus voisin et de s'y engager comme soldat, parce qu'on leur en donne tout de suite une, et que même, s'ils se conduisent bien, on leur en donne plusieurs, de telle sorte qu'ils ont, une fois leur congé expiré, la perspective de mener dans leurs villages une vie de nabab. C'est pour cela que le métier militaire est aussi en faveur, et que le gouvernement trouve autant de recrues qu'il en veut. Mais il ne les trouve qu'à la condition d'avoir toujours une réserve de femmes à distribuer. Pas de femmes, pas de recrues ! Aussi les officiers qui commandent les camps sont très préoccupés d'en avoir toujours un certain nombre de disponibles. Ainsi, quand nous sommes passés à Boma, j'ai su que les

autorités étaient un peu ennuyées parce qu'on n'en avait plus. Mais on venait d'écrire au camp de l'Equateur, où il y en avait au contraire un gros stock, d'en envoyer d'urgence vingt-cinq par les voies rapides, et on les attendait d'un moment à l'autre. Elles ont dû y arriver peu de jours après notre départ, car nous avons croisé à Tumba le train qui les amenait ; je ne les ai pas vues, mais plusieurs de mes compagnons ont été plus heureux que moi.

Comment recrute-t-on ces femmes? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de dire quelques mots des événements qui ont signalé l'histoire du Congo dans ces dernières années. Lorsque les Belges ont pénétré dans ce pays, ils y avaient été devancés par un certain nombre d'aventuriers arabes originaires de Mascate et de Zanzibar qui en avaient fait la conquête. Ces Arabes venaient de l'Est, et, bien que peu nombreux, — il n'y en a jamais plus de trois ou quatre cents, — ils avaient fini par fonder un véritable empire qui occupait toute la région comprise entre les grands lacs et les Stanley-Falls. Car rien n'est plus faux que la légende d'après laquelle ces Arabes n'auraient été que des marchands d'esclaves, détruisant les populations par leurs razzias et ne créant rien. La vérité est qu'ils faisaient bien des razzias d'esclaves, suivant d'ailleurs en cela l'exemple de tous les grands conquérants asiatiques et américains, parce qu'ils avaient besoin d'esclaves pour en faire des porteurs et des soldats : et ces razzias détruisaient effectivement un très grand nombre d'hommes. Mais, ces esclaves, ils les employaient à créer des établissements permanents qui ne tardaient pas à devenir des foyers d'une civilisation incontestable et d'une importance qui confond l'imagination quand on réfléchit au peu de moyens dont disposaient ces aventuriers si peu nombreux. *Ainsi* les deux principales villes de cet empire arabe

créé de toutes pièces et en si peu de temps dans le Centre-Afrique étaient Kasongo et Nyangwé, qui comptaient chacune une trentaine de mille habitants et qui ont été prises et détruites par les Belges en 1894 après une campagne très dure qui coûta la vie à environ soixante-dix mille noirs, au dire de l'un des officiers européens qui y prirent part, le docteur Sydney-Langford Hinde. Or voici ce qu'il dit de Kasongo :

« Pendant le siège de Nyangwé, dont la prise était plus ou moins attendue, les habitants avaient eu le temps de mettre en lieu sûr tous les objets de valeur et même leurs meubles. A Kasongo, ce fut différent : nous nous précipitâmes si subitement dans la ville que tout fut laissé en place. Tous nos hommes trouvèrent de nouveaux équipements et même les simples soldats dormirent sur des matelas de soie et de satin, dans des lits sculptés, avec des moustiquaires de soie. La chambre dont j'avais pris possession avait quatre-vingts pieds de long sur quinze de large et s'ouvrait par une porte sur un jardin planté d'orangers... nous trouvâmes un confort européen dont nous avions presque perdu l'usage : bougies, sucre, allumettes, gobelets et carafes en argent et en cristal, étaient en profusion. Les greniers de la ville étaient remplis d'énormes quantités de riz, de café, de maïs et d'autres aliments. Les jardins étaient luxueux et bien plantés. »

D'autres auteurs racontent que dans ces villes, dont la plus vieille n'avait pas trente ans, car cette invasion arabe n'a commencé qu'à une date relativement récente, il y avait déjà des écoles et des ouvriers de luxe, comme des bijoutiers. Les habitants avaient même des relations suivies avec le monde civilisé. Les chevaux ne réussissant pas dans le pays, ils avaient fait venir des ânes de Syrie. On est vraiment stupéfait quand on lit tous ces détails. On admire beaucoup les Espagnols et les Portugais du quinzième siècle parce

qu'avec une poignée d'hommes, ils ont fondé des empires en Amérique. Mais les Espagnols de Cortez, par exemple, étaient soutenus par la mère patrie ; quand les premiers ont eu pénétré dans le Mexique, d'autres sont venus pour les aider. Ils avaient affaire aussi à une race singulièrement malléable et déjà civilisée. Tandis que ces aventuriers arabes du dix-neuvième siècle ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Ils n'avaient personne derrière eux ; et tout ce qu'ils ont fait, ils l'ont fait parce qu'ils ont trouvé le moyen de faire travailler la race la plus rebelle au travail qui soit au monde. Je trouve que ces gens-là étaient vraiment extraordinaires !

Les Anglais d'abord : Livingstone, Stanley et Cameron, puis les Belges, ont ameuté l'Europe contre ces Arabes à force de parler de leur cruauté. Il est bien certain qu'ils avaient la main dure. Mais auraient-ils pu se maintenir dans un pareil pays s'ils n'avaient pas eu la main dure ! Si cela est possible, si on pouvait arriver aux mêmes résultats par la douceur, les Belges seraient bien coupables, car les détails que donne ce même docteur Hinde sur la manière dont ils ont fait la guerre sont effroyables. Ainsi il raconte qu'après la prise de Nyangwé, pendant trois jours, tout leur monde était occupé à faire cuire et à fumer la « viande » des cadavres qui emplissaient la ville ; on en fit même des provisions, dont se nourrirent toutes les troupes auxiliaires pendant un certain temps. Il explique même que ce fut uniquement grâce à cela qu'on évita une épidémie, car on n'aurait jamais pu les enterrer. Son récit est du reste parsemé d'anecdotes qui donnent la chair de poule ! Il raconte qu'un de ses tambours ayant disparu, on croyait qu'il avait été tué pendant le combat. Mais un ou deux jours plus tard, il fut trouvé mort dans une maison à côté d'un corps à *demi dévoré;* le docteur ajoute qu'il s'était probable-

ment donné une indigestion mortelle. Un peu plus loin, il raconte qu'un jour un des officiers de l'expédition était paisiblement installé dans sa tente quand il vit entrer le chef d'un des contingents indigènes qu'il commandait, dont il était très satisfait et avec lequel il avait de très bonnes relations. Il venait lui dire qu'ayant égaré son couteau il venait lui emprunter le sien. L'officier le lui prêta sans penser à mal, et fut tout étonné de découvrir, l'instant d'après, en sortant de sa tente, l'usage qu'il en faisait. Il s'en était servi pour couper le col d'une petite fille, et il était en train de cuire le corps pour son dîner! Cela doit être bien désagréable d'avoir à servir avec des gens pareils!

Si je donne tous ces détails, ce n'est pas du tout que je veuille blâmer les Belges. La civilisation arabe est, je le crois fermement, la seule à laquelle soient accessibles les nègres : mais en même temps, il est bien prouvé qu'elle est incompatible avec la nôtre. Du moment où les Belges voulaient s'établir dans le pays, la lutte entre eux et les Arabes était fatale. Les uns ne pouvaient y rester qu'en détruisant les autres. Mais ce que je leur reproche, c'est de toujours parler de la cruauté des Arabes, comme si cette cruauté avait été purement gratuite et n'avait pas eu pour résultat l'établissement d'une civilisation différente de la nôtre, mais cependant incontestable : car enfin si on juge une civilisation par ses côtés purement matériels, c'est-à-dire par l'accumulation de richesse acquise, ce qui serait d'ailleurs une très fausse manière de raisonner, on pourrait dire que celle que les Belges établissent au Congo est assurément inférieure à celle des Arabes; car si une armée arabe venait piller Boma ou Banana, elle n'y trouverait certainement pas un luxe comparable à celui qui régnait à Kasongo.

J'en étais à parler des femmes qui servent de primes d'engagement pour le recrutement des soldats de

l'État Indépendant, quand je me suis laissé entraîner à parler de cette guerre arabe qui a soumis aux Belges tout le bassin du Congo. C'est pendant cette guerre qu'on a commencé à avoir recours à cette pratique. Les Arabes avaient tous des harems extrêmement nombreux, qui constituaient même un de leurs moyens de gouvernement. Car toutes les fois qu'ils avaient vaincu un chef indigène, ils prenaient pour femmes une ou plusieurs de ses filles qui leur servaient d'otages. C'est d'ailleurs ainsi que procédaient Attila et tous les grands conquérants du moyen âge. Après chaque bataille, quand on prenait un de ces harems, les femmes qui le composaient étaient toujours partagées entre les soldats. Et, par parenthèse, nous n'avons pas le droit de trouver ces usages mauvais, d'abord parce que nous n'agissons pas autrement au Sénégal et au Soudan, et ensuite parce qu'il n'y a pas moyen d'agir autrement, au Congo surtout, où, si on n'avait pas donné séance tenante ces femmes aux soldats, qui devenaient ainsi intéressés à les garder, elles auraient sûrement été mangées. Plus tard, vers la fin de la guerre, le nombre de ces femmes captives fut si considérable qu'on en réserva un certain nombre qui constituèrent dans chaque camp un dépôt. Et c'est dans ces dépôts qu'on les prenait au fur et à mesure des besoins. Maintenant, pour les alimenter, on a recours à d'autres moyens. Au Congo, les impôts se payent en nature. Dans la plupart des districts, les chefs doivent fournir à date fixe un certain nombre de kilogrammes de caoutchouc qu'ils font recueillir par leurs esclaves ou plus généralement par des femmes dans les forêts. Quand ces chefs sont en retard, ce qui leur arrive le plus souvent, car ils ne seraient pas des nègres s'ils avaient la notion du temps, on prend toutes les femmes du village et on les consigne dans le fort le plus voisin jusqu'à ce que la quantité de caoutchouc réclamée soit

au complet. Alors on rend les prisonnières à leurs époux en en gardant seulement quelques-unes des plus jeunes, à titre d'amende. Et ce sont celles-là qu'on donne aux soldats.

Je ne fais naturellement que répéter ce que j'entends dire autour de moi. On m'aurait raconté toutes ces histoires d'anthropophages et de femmes servant de prime d'engagement, il y a seulement quinze jours, que je n'en aurais pas cru le premier mot, bien que je sois trop vieil Africain pour ne pas savoir que, dans des pays comme celui-ci, les histoires qui semblent les plus invraisemblables sont souvent les plus vraies. Mais notamment en ce qui touche la question du cannibalisme, je suis vraiment tenté de croire, après avoir causé avec des hommes comme M. Delcommune, le major Storms ou d'autres explorateurs, qu'on ne peut pas calomnier ces gens-ci. Ainsi, par exemple, j'ai eu entre les mains le journal d'un jeune homme qui a été pendant un an ou deux agent d'une des grandes compagnies qui exploitent le caoutchouc. J'ai copié la page où il rend compte de ses débuts dans un poste qu'il a créé non loin de l'Équateur. — Voici le texte reproduit mot à mot :

« *26 juin.* — Jour de mon arrivée ! Les femmes m'apportent des feuilles de bananier sèches, pour me faire un matelas. Les hommes sont tous armés : arcs, flèches, etc., etc. Les femmes sont toutes nues : elles ont des tatouages qui partent du bout du nez... »

« *27 juin.* — Hier au soir, une flèche est venue se planter à deux mètres de moi, dans le mur de ma maison. Une sentinelle a failli être atteinte d'une autre flèche. Ce matin, prévenu le chef que si une flèche était encore tirée, je ferais, de mon côté, tirer sur tout ce qui se présenterait... »

Quelques jours se passent pendant lesquels il entend constamment le grand tambour du village qui sert à

annoncer que quelqu'un vient de faire tuer un esclave pour le débiter et que les amateurs peuvent se présenter. Le journal continue :

« Le village étant très grand, il ne se passe pas de journée sans qu'un fait de ce genre ne se produise.

« Les cannibales ne se gênent nullement. Pour un peu, ils m'offriraient de la viande. »

On arrive ainsi au 3 juillet sans qu'il se passe rien de bien intéressant : mais voici ce que je lis à cette date :

« Cette nuit, vers minuit, on a aperçu un moricaud qui se faufilait sous les arbres. Une sentinelle cachée dans l'ombre d'un tronc lui a tiré un coup de fusil, presque à bout portant. Il a eu une jambe cassée et on s'est emparé de lui. Nous décidons, séance tenante, de le pendre demain. »

« *4 juillet.* — Ce matin, à sept heures, nous avons procédé à l'exécution de notre homme. Il a été pendu, avec une forte liane, à dix mètres du sol. Vers dix heures, le chef de son village arrive avec une poule, des œufs et une gourde de « malafou » (eau-de-vie de palme) qu'il nous offre. Il nous demande de ne pas lui en vouloir et de lui donner le corps du pendu, qui est son frère. Il veut le manger. »

Suit le récit, que j'abrège, de ce qui s'est passé ensuite! Le chef était accompagné de trois ou quatre de ses femmes. On lui dit qu'il peut prendre le corps. Alors il fait grimper l'une d'elles sur l'arbre qui avait servi de potence, pour couper la liane. Ils s'emparent du corps, détachent une cuisse qu'ils font rôtir séance tenante et qui constitue leur déjeuner : après quoi ils prennent congé et s'en vont chez eux, en emportant le reste. Et tout le monde nous raconte des histoires du même genre! On a l'air de les trouver toutes naturelles. Ainsi un officier nous dit qu'une nuit un de ses *faction*naires tue un homme qui essayait de pénétrer

CAMPEMENT DE NOIRS
RECUEILLANT DES NOIX DE PELURE

LE CUISINIER DE M. M... REVENANT DU MARCHÉ
AVEC UNE TÊTE DE NÈGRE FUMÉE

Photo. de M. Morcels.

CAMPEMENT DE BATELIERS
SUR LE BORD D'UNE RIVIÈRE

dans le camp. Ses camarades et lui rapportent le cadavre : quand il fait jour, il s'aperçoit que c'était son père. Le voilà désolé, parce que, dans sa tribu, il n'est pas dans les usages de manger son père. Alors il l'a vendu aux autres, qui l'ont mangé devant lui. Dans les marchés, on voit très souvent, paraît-il, un bonhomme qui passe tirant derrière lui, au bout d'une corde, un esclave, le plus souvent un garçon de quatorze ou quinze ans, que tout le monde vient examiner et qui, généralement, se laisse faire avec une insouciance parfaite. On lui a passé une couche d'huile sur le corps, pour lui donner une plus belle apparence. Et on a eu soin de l'engraisser pendant quelques semaines. D'ailleurs, les amateurs le palpent pour s'assurer de la qualité de la viande. Ils s'inscrivent pour le morceau qu'ils désirent, en le dessinant, à la craie, sur la peau : parce que, naturellement, il y en a qui valent plus que les autres! Et puis quand tout est retenu, le marchand s'arrête au premier coin de rue, on coupe la tête du patient, on détaille son corps, chacun prend ce qui lui revient et emporte son morceau pour le manger en famille. Quand il s'agit de donner un grand repas, à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement, on procède autrement. On commence par casser bras et jambes au patient avec une masse. Puis on le laisse plongé dans l'eau d'une mare pendant douze ou quinze heures, en ayant le soin de lui attacher la tête à un piquet, afin qu'il ne se noie pas. Et on ne le tue qu'après, parce qu'ainsi traitée la viande est bien meilleure. Du reste on agit de même pour les chèvres et les moutons qu'on exporte au marché. On leur casse les pattes d'avance! Et voilà les gens sur le compte desquels Mme Beecher-Stowe et tant d'autres nous ont attendris pendant si longtemps! Il faut avoir un tempérament plus sensible que le mien pour s'apitoyer sur de pareilles brutes.

Il y a des personnes qui croient qu'on peut beaucoup modifier ces charmantes natures par l'éducation. Nous avons été témoins d'un petit incident qui me fait bien craindre que cette opinion ne soit beaucoup trop optimiste. On avait fait figurer dans la revue de Boma, en la plaçant à la gauche des troupes, une compagnie de deux cents enfants de troupe qui sont instruits par un sergent belge. Elle est composée de gamins, enfants de quatorze ans ramassés un peu partout dans les tribus, quand ils avaient trois ou quatre ans, et confiés aux missionnaires. Ils ont donc été complètement soustraits au contact de la population indigène, et leur esprit a pu être cultivé sans que des influences de milieu aient pu lutter contres les idées qu'on s'attachait à leur inculquer. Mais « chassez le naturel, il revient au galop! »

Nous avions avec nous, à bord, un officier supérieur de l'armée belge, qui venait pour la première fois au Congo. C'est un homme tout plein d'idées généreuses. Il est de ceux qui aiment les noirs comme des frères malheureux et sont persuadés qu'ils vont être régénérés au contact de la race blanche. Aussi est-il très fier du rôle que va jouer son pays dans cette œuvre grandiose. Il était tout attendri en voyant ces négrillons. Et moi qui connaissais ses idées je le plaisantais tout en passant avec lui devant eux, en lui disant qu'on améliorerait peut-être leur moral, mais que je défiais les Belges d'en faire quelque chose au point de vue de l'esthétique parce que vraiment ils étaient trop laids ! Or, au moment où je lui faisais cette réflexion, nous passions justement devant l'un d'eux, un petit bonhomme très joufflu, qui était peut-être un peu moins horrible que ses voisins.

« Mais regardez donc celui-là! me dit-il en lui pinçant amicalement la joue entre le pouce et l'index. Allons! soyez de bonne foi, et avouez qu'il est très gentil! »

J'allais répondre je ne sais quoi, quand tout d'un coup je m'aperçus que l'objet de cette remarque flatteuse paraissait consterné. Il était devenu aussi blême qu'un nègre peut le devenir et sa figure exprimait une angoisse profonde. Celles de ses petits camarades qui l'entouraient exprimaient au contraire des sentiments très différents. Ils paraissaient au comble de l'allégresse. Il était même manifeste que, s'ils n'avaient pas été intimidés par notre présence, ils auraient témoigné leur joie par des gambades. Justement nous avions, à côté de nous, un sous-lieutenant de l'armée congolaise qui parle très bien la langue du pays, la langue fiote, et qui, de plus, est très au courant des mœurs locales. Cette scène paraissait l'amuser énormément! Il riait aux larmes. Je lui demandai la cause de son hilarité.

« Comment! me dit-il, vous ne comprenez pas! Le major est tombé en arrêt devant le plus gros de la bande. Il lui a pincé la joue et s'est mis à vous parler en le montrant. Ils ont tout de suite compris qu'il était question de le manger ce soir! Naturellement le petit joufflu est consterné. Mais les autres, au contraire, sont dans la joie, parce qu'ils se disent que ce vieux monsieur qui a l'air si bon n'aura pas le cœur de manger leur petit camarade, à lui tout seul, sans leur en donner un morceau à grignoter! »

Les sous-lieutenants de toutes les armées du monde ne se font pas faute de se payer la tête de leurs chefs, pour employer l'expression consacrée, quand l'occasion s'en présente. Il est bien possible que celui-là se soit payé celle du major et la mienne, par-dessus le marché. Mais s'il disait vrai, il faut convenir que la morale à tirer de cet incident n'est vraiment pas encourageante pour ceux qui s'imaginent que l'éducation peut modifier très profondément la nature des nègres.

Il y a deux villes à Boma. La ville officielle, comprenant le gouvernement, l'église, l'hôpital et les maisons des fonctionnaires, se trouve sur une colline, à douze ou quinze cents mètres du port, auquel elle se relie par un petit tramway, et qu'on a évidemment établie là parce qu'on a pensé que l'air y serait meilleur. Ce qui n'est d'ailleurs pas bien prouvé. Car on prétend maintenant que, dans ce pays-ci, les rives des fleuves sont généralement moins malsaines à habiter que les hauteurs. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il y faisait bien chaud. D'ailleurs j'ai pu me convaincre qu'il faisait à peu près la même température dans l'autre ville, celle du commerce, quand j'y suis allé à pied, au sortir de la revue. Elle ne se compose guère que d'une trentaine de maisons groupées aux alentours du wharf ou espacées sur la rive du fleuve. Ces maisons sont assez rudimentaires. La plupart sont des boutiques ou plutôt des « stores », comme on dirait en Amérique, tenus par des métis portugais. Ces métis me font l'effet d'être en train de prendre le rôle d'intermédiaire entre les indigènes et les Belges, que jouent les Banians sur la côte est. Je suis entré dans plusieurs de ces établissements pour voir ce qu'ils contenaient. Je les ai trouvés pleins de ces innombrables bibelots qu'on ne trouve en Europe que dans les boutiques à treize sous et qui, dans les pays nègres, constituent par excellence, avec les étoffes, les articles de traite. Presque tous ces métis parlant un peu anglais, j'ai pu causer avec plusieurs d'entre eux. Ils m'ont donné sur leur commerce et sur leurs rapports avec les indigènes une foule de détails qui ne manquent pas de pittoresque. Ainsi j'avais remarqué que les rayons de leurs boutiques étaient encombrés de parapluies polychromes, de piles d'assiettes et d'une innombrable quantité de ces vases en faïence à larges bords, que je désignerai suffisamment en disant qu'au fond de ces vases la gau-

loiserie de nos pères aimait à voir reproduite l'image d'un bel œil bleu ou noir, entouré d'une devise! Hélas! ces joyeuses enluminures, qui n'existent d'ailleurs pas sur ceux que j'ai vus au Congo, nos fils ne les connaîtront pas! Le gouvernement que nous subissons vient de les interdire! Et il se dit libéral! Mais ceci est une autre histoire, comme dirait M. Rudyard Kipling. Toujours est-il que la contemplation de ce stock de marchandises disparates m'avait rendu rêveur. Je comprenais les parapluies! J'admettais bien encore les assiettes! Mais pourquoi les vases en question?

J'ai demandé des explications. On me les a données. Il paraît que lorsqu'un chef meurt, on commence par faire deux lots de ses femmes. On tue celles du premier, qui se compose des plus grasses : et elles constituent le plat de résistance du festin des funérailles. Après quoi, on casse les bras et les jambes des autres pour les empêcher de bouger et on en garnit le fond de la fosse. C'est sur ce matelas vivant qu'est déposé le corps du défunt : ensuite la tombe est comblée et, en guise de monument, on entasse, par-dessus, toutes les assiettes qui ont servi au banquet et toutes les bouteilles qu'on a vidées à la mémoire du défunt. Les héritiers ont même une tendance très marquée à tricher en en exagérant le nombre pour faire croire à la postérité qu'ils ont très bien fait les choses! Les vases en question jouent un rôle important dans la cérémonie. Ils contiennent le vin de palme offert par la famille aux invités. Et, toujours pour qu'il soit bien établi qu'elle a été généreuse, il est de règle qu'il y en ait un rang tout autour du monument.

Comment des rites funéraires comportant l'emploi de ces vases spéciaux se sont-ils introduits chez des gens qui, il y a seulement cinquante ans, ne savaient pas ce que c'est qu'une assiette? Voilà ce que personne n'a pu me dire. Mais, en tout cas, il faut que cet usage

soit bien répandu pour justifier les accumulations de vaisselle que j'ai vues à Boma.

Du reste, ces traitants portugais ont vraiment la bosse du commerce. J'en ai vu un qui a créé un rayon de fétiches! En passant devant sa porte, j'avais remarqué, rangés sur une planche, une cinquantaine de bons-hommes barbouillés de rouge et faisant des grimaces épouvantables. Quelques-uns même étaient d'une inconvenance inouïe. Je suis entré pour savoir ce que cela pouvait bien être. Justement le métis qui tenait la boutique était l'un de ceux qui parlaient le mieux l'anglais, de sorte que nous nous entendions à merveille.

« Ce sont des bons dieux nègres! m'a-t-il dit. J'avais remarqué, en voyageant dans l'intérieur, que dans chaque case il y a toujours une ou deux statues du genre de celles-ci, devant lesquelles les noirs font leurs dévotions de temps en temps. Je m'en suis procuré une demi-douzaine représentant les modèles les plus usités, et je les ai envoyés à un de mes amis de Lisbonne qui est fabricant de poupées, en lui demandant s'il ne pourrait pas me les reproduire en carton, à un prix doux. Il m'en a envoyé une grosse et je regrette bien de ne pas lui en avoir demandé davantage, car j'ai déjà vendu très cher presque tout mon assortiment. Mais j'en attends un nouveau lot qui aura, je crois, encore bien plus de succès. Ils auront des yeux mobiles en émail! »

On dit toujours que nos fabricants et nos négociants ne réussissent pas à l'étranger, parce qu'ils ont la prétention d'imposer leur goût au lieu de se conformer à celui de la clientèle locale. Voilà un reproche qu'on ne pourra pas faire à cet ingénieux Portugais! C'est ce que je lui ai dit, et mes compliments ont paru lui faire plaisir.

Toutes ces maisons portugaises sont construites à

peu près sur le même modèle. Ce sont des paillottes doubles garnies de varangues et séparées par une cour. Celle qui est en bordure sur la rue sert à recevoir la clientèle; l'autre est utilisée comme maison d'habitation. Mais elles ont cela de commun qu'elles sont également sales et mal tenues. A peu près partout, je constate la présence d'une et souvent de deux ou trois belles négresses, vêtues avec un certain luxe, qui circulent en se donnant des airs de maîtresses de maison. Elles sont, en réalité, celles du propriétaire. Presque partout aussi, je vois une ribambelle de petits mulâtres, ce qui ne se voit jamais que chez les Portugais. Et un missionnaire que j'interroge à ce sujet me confirme ce que j'avais déjà entendu dire : c'est qu'à la côte d'Afrique il n'y a absolument que les Portugais à s'occuper des enfants qu'ils ont des femmes indigènes avec lesquelles ils vivent. Ils les font toujours baptiser, même quand la mère n'est pas chrétienne, leur font porter leurs noms et font leur possible pour leur donner une certaine instruction et les établir. Je l'ai déjà dit : en agissant ainsi, ils créent une classe de métis qui est toujours un danger pour la métropole. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il est singulièrement plus honorable de se conduire de la sorte, que de faire comme tous les Européens, qui ne s'occupent jamais de leurs enfants et les laissent devenir des sauvages comme leurs mères !

Ces traitants de Boma font en somme, paraît-il, un commerce assez actif. Car il va sans dire qu'ils ne vendent pas seulement aux indigènes des parapluies, de la vaisselle et des fétiches. Ils vendent surtout une assez grande quantité de cotonnades à des caravanes qui s'organisent dans l'intérieur et qui viennent quelquefois de fort loin en chercher jusqu'ici, donnant en échange du caoutchouc ou de l'ivoire. A première vue, on ne s'explique pas bien que des gens qui vont pres-

que tous tout nus fassent d'aussi grands voyages pour se procurer des cotonnades. Cela tient à ce que, dans l'intérieur, la cotonnade est devenue une véritable monnaie. C'est ce qu'explique très bien M. Wouters, dans le livre si intéressant qu'il a publié sur l'Etat Indépendant, depuis notre retour.

« Une preuve tout à fait extraordinaire, dit-il, des dispositions des indigènes pour le commerce, se trouve dans ce fait que partout ils ont créé entre eux de véritables unités monétaires. Ils n'en sont plus au troc en nature... L'étalon monétaire varie d'une contrée à l'autre. Les principales monnaies indigènes sont le laiton, le cuivre, les étoffes, les perles et les coquillages. L'esclave sert aussi parfois d'unité monétaire conventionnelle. Par exemple : une pointe d'ivoire vaudra un nombre déterminé d'esclaves. Seulement l'acheteur remettra souvent leur équivalent en marchandises. Les bâtonnets de cuivre ou de laiton, appelés « mitakos », constituent la monnaie la plus répandue. Ce sont des fils de 2 millimètres d'épaisseur, dont la longueur varie suivant la région. Elle est de 18 centimètres dans le bas Congo, et atteint 52 centimètres aux environs de Stanley-Falls.

« Les étoffes européennes, qui ont pris partout la place des tissus indigènes, sont d'un usage courant. On pourrait, à cause de leurs prix plus élevés, les appeler l'étalon monétaire proprement dit, tandis que les autres ne seraient que le billon. L'inconvénient de cet article d'échange... c'est que sa valeur subit le contre-coup des fluctuations de la mode. Il arrive souvent qu'un dessin nouveau ou une couleur nouvelle démonétisent les étoffes introduites précédemment. »

Cette réflexion de M. Wouters est fort juste. Il est très certain, en effet, qu'un roi nègre qui avait vendu des défenses d'éléphants à un traitant européen, et reçu en échange un certain nombre de ballots

d'étoffe bleue, devait être assez ennuyé en découvrant quelques mois plus tard que son étoffe bleue n'avait plus aucune valeur, parce que ses collègues, les autres rois nègres, ne voulaient plus que de l'étoffe jaune. Mais cela ne faisait de tort qu'aux nègres, et cela n'en faisait aucun aux traitants blancs, qui, eux, ne se servent jamais d'étoffes que pour acheter aux nègres et n'en acceptent pas en payement. Au contraire, cet état de choses devait leur être très agréable, car ce ne sont pas seulement les produits du pays qu'ils achètent avec des étoffes, c'est aussi avec des étoffes qu'ils payent les salaires des noirs qu'ils emploient, de leurs porteurs et de leurs pagayeurs, par exemple. Ils ont donc tout intérêt à ce que celles qui leur ont servi à faire ces payements et qui, par conséquent, ne sont plus en leur possession, perdent le plus possible de leur valeur, parce que cela maintient d'autant plus haut le cours de celles qu'ils font venir d'Europe.

Je fais cette remarque pour montrer que cette monnaie d'étoffes était en somme très avantageuse aux Européens. Aussi ne s'expliquerait-on pas les tentatives que font les Belges pour faire adopter par les noirs les monnaies d'argent, et notamment celle que l'Etat Indépendant fait frapper à l'effigie du roi Léopold, tentatives qui, paraît-il, ont réussi dans une certaine mesure en ce qui concerne la région du bas Congo, si on ne découvrait pas un autre aspect à la question quand on l'examine un peu attentivement.

Tout le monde sait que le métal argent a perdu énormément de sa valeur. Autrefois un petit lingot qui, revêtu du portrait d'un souverain quelconque, valait quarante sols, les valait également avant l'opération qui avait eu pour effet de le transformer en médaille dudit souverain, et les valait encore si, par un accident, il était fondu, par exemple. Tandis qu'à présent, c'est l'effigie du souverain qui donne à la pièce une

valeur toute de convention, car le lingot ne vaut plus que vingt sols et même moins. Et c'est pour cela que la plupart des nations européennes se sont interdit, par une convention, de frapper indéfiniment de l'argent, et que personne ne veut accepter celle des autres, du Mexique, par exemple, où la frappe est libre. Or l'État Indépendant n'a pris aucun engagement de ce genre. Il est donc libre de faire ce que bon lui semble, et personne ne peut trouver mauvais qu'il frappe des médailles du roi Léopold, auxquelles il attribue arbitrairement une valeur double de leur valeur réelle. On en est quitte pour ne pas les accepter. Mais nous autres, Français, nous sommes cependant un peu intéressés à la question, parce que l'Etat Indépendant et des compagnies belges opérant dans cet État ont recruté une foule de Sénégalais, sujets français, en leur promettant de gros salaires qu'on leur a bien payés en bonne monnaie pendant un certain temps, parce que la monnaie de l'État, créée en 1887, n'a été émise que petit à petit, mais que, petit à petit aussi, on s'est mis à leur payer en mauvaise monnaie. Ils ne s'en aperçoivent pas tant qu'ils restent dans le pays où cette monnaie a cours. Mais quand on leur réglera définitivement leurs comptes et qu'ils découvriront qu'ils ont un change énorme à payer pour avoir de l'or, je prévois des difficultés.

CHAPITRE IV

MATADI

Quand il était affecté au service de la côte d'Afrique, *l'Albertville* a dû transporter tant de balles de caoutchouc que, petit à petit, la coque a pris probablement quelques-unes des qualités d'élasticité qui caractérisent cette substance. Du moins on serait tenté de le croire! Car le colonel Thys, à chaque relâche, trouve moyen d'y caser de nouveaux passagers : sans, le moins du monde, gêner les anciens. Nous avons déjà pris à Libreville et à Kabinda deux gouverneurs; à Banana nous avons trouvé deux nouveaux invités qui nous y attendaient, arrivés depuis quelques jours par le paquebot français : un colonel de cavalerie italienne, aide de camp de S. A. R. le prince de Naples, délégué de l'Italie, et un de nos compatriotes, le capitaine Salesse, du génie, qui, après avoir terminé l'infrastructure du chemin de fer de Konakry au Niger, vient au Congo, sans doute pour apprendre de notre amphitryon l'art d'inaugurer les lignes qu'il sait si bien construire. Puis nous avons pris encore à Boma tous les hauts fonctionnaires de l'État, à commencer naturellement par M. Fuchs, le gouverneur. Ces messieurs, tous en grande tenue, sont arrivés à bord accompagnés d'un certain nombre de dames. Aussi lorsque nous quittons le wharf, à deux heures, aux sons d'une musique mili-

taire dont tous les exécutants sont des anthropophages, le pont du navire offre un aspect qui en dit long sur les progrès réalisés dans ce pays où bien peu de blancs avaient pénétré, il y a seulement vingt ans!

Comme je l'ai déjà dit, Boma se trouve au pied des montagnes qui pendant si longtemps ont isolé l'intérieur du Congo du reste du monde, à cause des difficultés qu'offrait leur accès aux explorateurs. D'ailleurs nous constatons tout de suite combien on devait avoir de peine à remonter la rivière plus haut au temps où l'on n'avait pas à sa disposition des navires très perfectionnés. A peine avons-nous quitté notre mouillage que nous voyons les rives devenir plus accores, en même temps qu'elles se resserrent de plus en plus, et la rapidité du courant augmenter en proportion. Il y a surtout un coude qu'on appelle le creux du Diable où, à l'époque des grandes eaux, il arrive souvent, encore maintenant, nous dit-on, aux navires qui remontent de rester en détresse. Cela ne m'étonne pas. Car *l'Albertville,* qui est cependant un bon bateau, marchant facilement treize nœuds, a eu bien de la peine à passer. On avait poussé les feux à outrance, tout le navire vibrait sous l'impulsion de l'hélice, le sillage énorme que nous laissions derrière nous aurait pu faire croire que nous avancions avec une vitesse de torpilleur, et cependant, quand on prenait à terre un point de relèvement, on s'apercevait qu'à certains moments nous ne faisions guère plus qu'étaler le courant. Cependant nous avancions tout de même, car vers six heures, au moment où le soleil allait se coucher, nous arrivions à Matadi et allions nous amarrer au beau wharf en fer que la compagnie a fait construire pour le service de sa gare, qui est juste en face.

Je dois dire que ma première impression est lugubre. Nous sommes dominés de tous les côtés par d'énormes montagnes rouges, sans trace de végétation, dont l'ap-

parence doit donner à tous ceux qui viennent dans ce pays pour s'y établir l'envie de s'en aller le plus vite possible. Cela m'a rappelé Aden! C'est tout dire. Le fleuve lui-même a un aspect sinistre. Ses eaux boueuses sont encore toutes frémissantes de la traversée des derniers rapides, qui sont seulement à deux kilomètres en amont. Nous ne les voyons cependant pas, parce qu'ils sont cachés par un énorme promontoire de rochers aux flancs duquel, partout où l'on a pu trouver ou créer, à coups de mine, une petite plate-forme, on a accroché les quarante ou cinquante maisons qui constituent la ville blanche de Matadi. A l'endroit où aboutit le wharf, il y avait autrefois une petite anse marécageuse où, pendant la saison des pluies, venaient se jeter les eaux d'un ravin qui contourne ce promontoire. Il a fallu combler ce marais pour trouver un emplacement où l'on pût construire les bâtiments de la gare et les ateliers. Pour caser les bureaux, on a écrêté une arête rocheuse qui sépare ce ravin d'un second situé un peu plus bas. C'est dans ce dernier que le personnel indigène a élu domicile. Les ingénieurs de la compagnie avaient voulu d'abord leur faire habiter un petit plateau qui se trouve un peu plus loin dans l'intérieur. Et on leur y avait préparé des logements, mais ils n'ont jamais voulu les occuper. Ils se sont construit, avec des nattes et des débris de vieilles caisses, une véritable ville noire composée de cases étagées dans les rochers les unes au-dessus des autres. Et là Sénégalais, Sierra-Léonais et Kabindas, sans parler des autres, vivent tribu par tribu, sans jamais frayer ensemble.

Tout ce monde était ce soir dans un état d'excitation extraordinaire. Les imaginations étaient très montées, car on leur avait annoncé qu'à l'occasion de notre arrivée on tirerait un formidable feu d'artifice, dès que la nuit serait tombée. Aussi nous trouvons le wharf et

la gare envahis par trois ou quatre mille noirs, chaque nationalité groupée autour de ses tams-tams qui font rage, mais qui se taisent un instant quand le feu d'artifice commence : ce qui prouve, par parenthèse, que l'impression produite sur les exécutants est bien profonde, car il faut un événement bien extraordinaire pour faire taire un nègre qui joue du tambour! Et puis, dès que la dernière fusée est retombée dans les eaux sombres du fleuve, en semant sans doute la terreur parmi les crocodiles, qui y foisonnent, toute cette foule se disloque, des torches s'allument de tous les côtés et des bals improvisés s'organisent à tous les tournants des sentiers de chèvre qui remplacent les rues dans la bonne ville de Matadi, toujours avec accompagnement de l'inévitable tam-tam. J'avais pensé que, le navire étant accosté au wharf, ma cabine allait devenir horriblement chaude et m'étais mis en quête d'une chambre à terre. J'en avais trouvé une à l'hôtel Belgica, une grande baraque en planches qu'une société bruxelloise a fait construire pour en tirer parti comme restaurant, épicerie, café et hôtel. Mais mon idée n'était pas bien bonne! Sous le rapport de la tranquillité, l'hôtel Belgica m'a rappelé la fameuse maison de repos qui était l'un des clous des *Pilules du Diable :* celle où le pauvre Seringuinos passait une si mauvaise nuit. On faisait un tel tapage dans la salle du café, que je voulus d'abord me réfugier tout de suite dans ma chambre. Mais justement, devant ma fenêtre, s'était installée une bande de Kabindas. Il y en avait trois ou quatre qui tapaient comme des enragés sur des tams-tams pendant que quinze ou vingt autres exécutaient une danse de guerre, ponctuée de hurlements frénétiques, au milieu d'un cercle d'amis armés de torches de résine, qui, eux-mêmes, criaient comme des énergumènes. Tous étaient déjà plus qu'à moitié ivres. Et comme je vis que les bouteilles continuaient à circuler,

je fis la réflexion que peut-être y aurait-il moyen de dormir quand ils le seraient tout à fait : mais certainement pas avant. Alors, j'allai m'asseoir à une table du café, je commandai une bouteille de bière, j'allumai un cigare et je me mis à regarder ce qui se passait autour de moi.

Il y avait là peut-être une centaine de jeunes Belges, employés de la Compagnie du chemin de fer ou des différentes maisons de commerce. Ils paraissaient décidés à passer joyeusement la soirée. Je n'y voyais aucun inconvénient, bien au contraire, quoiqu'ils fussent un peu bruyants. Mais vraiment ils buvaient comme des trous. Et ils ne paraissaient pas avoir la tête bien solide. Car après avoir commencé par mugir en chœur un certain nombre de romances flamandes et françaises, ils se sont mis à se disputer; puis, de table à table, on s'est adressé des gros mots, après quoi on s'est jeté la vaisselle à la tête. A ce moment-là, je me suis sauvé. Heureusement, la fête des Kabindas était à peu près terminée. Je vis avec plaisir que la plupart étaient étendus ivres-morts sous ma fenêtre. J'étais donc bien sûr qu'ils me laisseraient dormir. Aussi je me couchai en trouvant que l'alcool avait décidément quelques bons côtés, et en espérant qu'après m'avoir débarrassé des nègres il me débarrasserait aussi des blancs. Ce qui eut lieu effectivement, mais seulement au bout d'une heure et demie. Ce fut très dramatique. J'entendis d'abord une mêlée générale, des jurons, des cris de gens qui s'assommaient, mais, peu à peu, je distinguai des bruits de corps s'écroulant au milieu de la vaisselle, puis le silence se fit.

Je me souviens que lorsque je suis arrivé en Chine. pour la première fois, ce qui m'a le plus frappé, c'est la bonne tenue de tous les commis que je voyais dans les grandes maisons de commerce anglaises où s'organisait l'accaparement commercial du Céleste-Empire.

J'avais des lettres de recommandation pour presque tous les chefs de ces maisons. J'allais souvent dîner chez eux. Je m'y trouvais en nombreuse compagnie, car leurs commis mangeaient à leur table. Quand le gong annonçait l'heure du repas, on les voyait arriver, tous en jaquette blanche de soirée, le camélia à la boutonnière. Et ils avaient de si bonnes façons qu'on se serait cru dans un grand cercle de Paris ou de Londres. Quand le patron était marié, c'était le plus ancien des commis qui présidait la table. Mais les choses se passaient absolument de même. Seulement, c'était un luxe assez dispendieux. A cette époque, le moindre commis de M. Jardyne, par exemple, gagnait six mille francs par an : et de plus il était nourri, logé, et avait un domestique payé uniquement pour son service. A Bombay et à Calcutta, on retrouvait partout les mêmes usages. Et le bon vieux sir Richard McDonald, le gouverneur de Hong-Kong, qui était bien le type de cette race admirable de gouverneurs que les Anglais envoient dans leurs colonies, m'expliquait un jour ces usages, qu'il approuvait complètement.

« Voyez-vous, me disait-il, ce gaspillage apparent a bien sa raison d'être! En Chine, nous cherchons à nous imposer à une race inférieure, comme nous l'avons fait aux Indes. Nous avons commencé par nous faire accepter à coups de canon, mais quand la période des coups de canon est terminée, et il faut bien qu'elle se termine un jour ou l'autre, il est nécessaire que la race conquérante s'impose à l'autre par son prestige. Or un homme mal élevé ne peut pas avoir de prestige pour les Asiatiques! Ils ont tout de suite pour lui le plus parfait mépris! C'est pour cela que tous ces grands commerçants veulent avant tout avoir pour commis des jeunes gens de bonne éducation. Et soyez sûr que l'argent qu'ils dépensent pour en avoir n'est pas perdu! »

Ainsi parlait le bon vieux sir Richard. Et je crois

PORTEURS BACONGOS AU MOMENT DE LEUR DÉPART
DE MATADI POUR L'INTÉRIEUR

(Les marchandises sont toujours contenues dans une espèce de panier long qu'ils mettent sur une épaule et qu'ils soutiennent avec un bâton tenu sur l'autre.)

ı'il avait bien raison. Assurément, la bonne éduca-
ɔn est beaucoup moins nécessaire en Afrique qu'elle
. l'est en Asie. Les rois nègres avec lesquels on y
ɜite les affaires ne sont pas difficiles à contenter sous
:e rapport ! et puis ils sont moins clairvoyants que les
Asiatiques, qui sont au contraire les gens tenant le
ɔlus aux formes qui soient au monde. Mais la bonne
éducation est néanmoins bien utile, même en Afrique,
pour une foule de raisons, dont la moindre est que,
dans ce pays-là, le grand danger qui guette l'Européen
isolé, c'est l'ivrognerie, et qu'un homme bien élevé
est moins accessible qu'un autre aux séductions de la
dive bouteille. Or, il me paraît que les Belges ne sont
pas assez convaincus de cette grande vérité, qu'il est
dangereux d'envoyer aux colonies pour remplir des
emplois, quelque peu importants qu'ils soient, des gens
mal élevés. Ils cherchent trop le bon marché. Du
reste, c'est un exemple qui leur a été donné par le
roi; car les salaires qu'il donne aux employés civils
et militaires du Congo sont dérisoires. Seulement, le
roi a trouvé le moyen de se composer un personnel
tout à fait de premier ordre, parce qu'il le recrute à
peu près exclusivement parmi des officiers belges, qui
viennent dans le pays uniquement par goût pour les
aventures et non pour y gagner de l'argent. Mais la
Compagnie du chemin de fer, qui naturellement n'avait
pas les mêmes ressources à sa disposition, a su ce qu'il
lui en a coûté de viser avant tout à l'économie en
choisissant son personnel. Aux débuts, elle ne voulait
payer ses piqueurs que cent cinquante francs et ses
ingénieur que deux cent cinquante ou trois cents
francs par mois ! Elle en trouvait à ce prix-là ! Seule-
ment, c'est avec des économies de ce genre qu'on en
est arrivé à dépenser vingt-cinq millions pour faire
sept kilomètres de voie. Tandis que tout a bien marché
quand on s'est résigné à rétribuer d'une manière dé-

cente les gens qu'on employait. On ne va pas au Congo pour changer d'air! Ce qui prouve surabondamment que ceux qui le feraient auraient tort, c'est que la Compagnie qui, au début, n'avait que 125 agents européens, et n'en avait que 250 à la fin, pendant les trois dernières années, en a perdu en moins de dix ans 127! On aurait donc bien dû se dire, dès le commencement des travaux, que pour décider des hommes de valeur à affronter de pareils risques, il fallait leur offrir des salaires supérieurs à ceux auxquels ils pouvaient prétendre dans des pays plus sains. Et même, quand je pense aux sommes que gagnent les bons ingénieurs en Amérique et en Australie, je me demande comment il se fait que des hommes comme MM. Espanet et Goffin se soient contentés des trente mille francs qu'on leur offrait pour aller au Congo!

Quoi qu'il en soit, l'erreur commise par la Compagnie du chemin de fer aurait dû servir de leçon aux administrateurs et aux directeurs des sociétés qui se sont fondées pour exploiter le Congo belge. Or, il me semble qu'il n'en est rien. Car, lorsque je demande ce que gagnent leurs employés, les réponses qu'on me fait me stupéfient, comme j'ai été stupéfié à Banana en apprenant ce que gagnent les employés des factoreries. Ceux des compagnies belges commencent généralement par gagner 150 francs par mois. Au bout d'un an, ils sont intéressés dans les opérations; mais on me dit qu'en définitive un très bon employé ne peut guère espérer arriver à gagner plus de dix mille francs! Et pour cela, il faut naturellement qu'il puisse résister au climat. Or, le nombre de ceux qui y résistent n'est pas grand. Car dans l'intérieur du pays, où la plupart de ces agents sont envoyés, la mortalité est effrayante. En 1892, elle a été de 96 pour 1,000. Il est vrai que cette année-là a été particulièrement

meurtrière. Mais la moyenne est de 60 pour 1,000. Ce qui est déjà beaucoup, car il faut bien se rappeler que ces chiffres ne s'appliquent qu'à ceux qui meurent dans le pays. Or, la plupart des maladies coloniales ont une évolution assez lente. Ceux qui en sont atteints ont le plus souvent le temps de quitter le pays. Ils meurent pendant la traversée de retour, ou souvent même un an et plus après être rentrés chez eux : et leur mort n'est pas comptée quand on établit la statistique. Pour avoir le taux réel de la mortalité, il faudrait certainement doubler les chiffres indiqués plus haut, au moins. Et les doubler encore une seconde fois pour y comprendre les gens dont la santé est si atteinte par un séjour d'un an ou deux dans l'intérieur, qu'il leur est impossible d'y retourner sous peine de rechute immédiate, et qu'il leur faut renoncer à cette carrière.

On est donc bien en droit de se demander comment il se fait qu'on puisse trouver des gens disposés à faire un pareil métier pour un salaire aussi dérisoire. Dans la plupart des industries modernes, en Europe, le travail tend à se faire une part si grande dans les bénéfices, qu'il ne reste souvent presque plus rien pour le capital. C'est même pour cela que plusieurs d'entre elles sont menacées par l'émigration des capitaux qui tendent à aller s'employer dans les pays pauvres et notamment dans l'Extrême-Orient, où le travail a moins de prétentions. Mais dans les entreprises de colonisation et d'exploitation qui se font ici, il me paraît que c'est le phénomène contraire qui se produit. Ceux qui travaillent, c'est-à-dire ceux qui risquent leur peau en venant vivre dans la brousse, sont réduits à la portion congrue : tandis que les gros bénéfices réalisés sont pour ceux qui ne risquent que leurs capitaux. J'ai signalé ce fait à l'un de nos compagnons qui est justement administrateur de plusieurs de ces compagnies.

Il m'a répondu que lorsqu'il envoie un agent dans une tribu pour y acheter du caoutchouc aux indigènes, il ne lui confie pas, en somme, une mission bien difficile à remplir, et que trouvant tant qu'il en veut, pour cent cinquante francs par mois, des gens parfaitement capables de faire son affaire, il ne voit pas pourquoi il en chercherait d'autres. Et cela est vrai !

Seulement cet homme qui vient vivre pendant des mois et des années dans un village de noirs, isolé dans une clairière de forêt, cet homme est un blanc. Il représente la race conquérante. Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, les nègres de la région le considéreront toujours comme un fonctionnaire. Il n'est donc pas du tout indifférent pour l'avenir de la colonisation qu'il soit ou ne soit pas, par son éducation, à la hauteur de son rôle. Or, malheureusement, il semble bien que beaucoup de gens qu'on envoie en Afrique ne sont pas à la hauteur de leur rôle. L'insuffisance de leur éducation première les rend faciles à influencer par la barbarie ambiante. Ainsi ce sympathique personnage dont j'ai déjà conté l'histoire : celui qui a fait manger vive par les fourmis blanches une femme avec laquelle il avait vécu, parce qu'elle l'avait trompé, était précisément un de ces agents de compagnies dont je parle. Et si j'en crois ce qu'on raconte, des faits de ce genre ne seraient pas très rares : et ils expliqueraient, en les justifiant même dans une certaine mesure, les massacres et les soulèvements dont il est question de temps en temps et qui semblent même, depuis quelques mois, devenir de plus en plus fréquents. Les agents du gouvernement se comportent généralement beaucoup mieux, mais ils payent pour les autres. Voilà du moins ce qu'on me dit. Et cependant il semble bien que, dans le nombre, il y en a aussi quelques-uns qui, à l'occasion, ne sont pas tendres ! Toujours la barbarie ambiante ! Ne cherchons pas trop les pailles

qui peuvent se trouver dans l'œil de notre voisin !

Comme bien l'on pense, j'ai quitté l'hôtel Belgica de bonne heure et sans grands regrets. Malgré l'heure matinale, il y avait déjà sous la varangue quelques consommateurs attablés. Ils avalaient des apéritifs variés, sans doute pour se remettre de leurs émotions de la nuit. Leur vue m'a rappelé deux vers que j'ai lus je ne sais plus où :

> Habitants de ces lieux, qu'il est doux d'ajouter
> Au plaisir de vous voir celui de vous quitter.

Je ne les leur ai pas récités parce que toutes vérités ne sont pas bonnes à dire; mais je me les suis répétés à moi-même tout en dégringolant les sentiers qui conduisent au wharf.

En arrivant à bord, j'ai trouvé Espanet, l'ingénieur en chef du chemin de fer, qui prenait le frais sur le roof. C'est aujourd'hui dimanche. Très aimablement il me propose de me montrer la gare et les ateliers, en attendant la messe, qui n'est qu'à dix heures : ce que naturellement j'accepte avec joie. En entrant sous la grande halle des ateliers, nous voyons les six locomotives qui doivent nous emmener demain. Leurs mécaniciens sont en train de leur faire une toilette de gala en les ornant de palmes et de feuillages. Ce sont tous des Sénégalais qui, dès qu'ils voient Espanet, accourent pour lui serrer la main. Voilà plus d'un an qu'il les a quittés; et cependant il les reconnaît tous! Il se rappelle leurs noms et il se souvient du poste que chacun occupait quand il est parti. Un grand gaillard, noir comme le fond d'une cheminée, se tient debout, derrière les autres, l'air tout penaud. Il l'interpelle :

« Eh bien! Et toi, Samba! Tu ne viens pas me dire bonjour. Oh! oh! je vois ce que c'est! Tu n'es plus mécanicien. Tu te seras grisé. »

Un gros rire des six autres prouve qu'il ne s'est pas

trompé. L'infortuné Samba vient serrer la main qui lui était tendue, l'air de plus en plus déconfit. Et nous nous éloignons pendant que les mécaniciens continuent à décorer leurs machines après nous avoir crié en chœur :

« Sois tranquille, moussu Espanet ! Toi seras content demain ! Toi dire toujours les noirs pas pouvoir suivre horaire ! Nous suivre horaire, même chose Europe ! »

Evidemment, ces estimables moricauds sont convaincus qu'en Europe les trains n'ont jamais de retard. On voit bien qu'ils n'ont jamais voyagé sur le P.-L.-M. ! Respectons leurs illusions ! Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, nous ne grandirions peut-être pas dans leur esprit, s'ils venaient chez nous ! Du reste, le bon petit abbé Buysse, l'ancien curé de Matadi, que nous avons à bord, me disait l'autre jour que l'on avait bien tort d'amener des noirs en Europe ; on n'en peut plus rien faire, une fois ramenés chez eux, parce qu'ils ont perdu le respect de l'Européen.

Les ateliers sont presque déserts, à cause du dimanche. Cependant deux ou trois ouvriers blancs et une douzaine de noirs sont occupés à quelques menus travaux de réparations urgentes. Justement Espanet reconnaît un des noirs et me le signale parce que c'est l'un des rares Congolais dont on ait pu tirer un bon parti. C'est un garçon de vingt-cinq ans environ. Il s'appelle Lutiti et il est l'ornement et la gloire de la tribu des Bakongos. Il a commencé par être porteur : puis on l'a pris dans les ateliers, il y a de cela cinq ou six ans, et il a fini par devenir un assez bon ouvrier pour qu'on lui confiât la direction d'une machine-outil qui, à vrai dire, me paraît si perfectionnée qu'elle travaille à peu près toute seule. Il parle assez bien français, avec un fort accent belge. Je lui demande combien il gagne.

— Trois francs nonante par jour! me répond-il.

— Et qu'est-ce que tu fais de ton argent?

— J'achète des femmes.

— Ah!

— Oui! J'en ai déjà acheté deux. Cela n'est pas assez. Mais j'aurai bientôt de quoi en acheter une troisième, et, alors, je retournerai vivre dans mon village.

— Et qu'est-ce que tu y feras?

— Eh bien! je me reposerai! Quand on a trois femmes, on n'a plus besoin de travailler. Les miennes travailleront pour moi.

On me dit que tous les noirs qui travaillent dans les mines du Transvaal font le même raisonnement. Dès qu'ils ont économisé de quoi acheter deux femmes, rien ne peut plus les retenir. Ils retournent chez eux, achètent leurs deux femmes et passent le reste de leur vie à ne rien faire. Les Américains font le contraire. Quand ils sont très riches, ils ne manquent jamais d'envoyer leur femme en Europe, où elle dépense le plus joyeusement possible leur argent, pendant qu'ils continuent à travailler de plus en plus, car il est à remarquer que, dans leur pays, plus on est riche et plus on travaille. Il est donc bien manifeste que les nègres ont un idéal bien différent de celui des Américains, et cela explique que les Américains soient arrivés à un état social différent de celui des nègres. Reste à savoir si, en somme, les nègres ne sont pas plus heureux que les Américains. Au moins ils jouissent de leur vie, tandis que les Américains ont toujours l'air de croire qu'ils en auront une seconde ici-bas.

Quand j'ai eu fini de visiter les ateliers, je suis allé entendre la messe dans une petite église en fer qu'on a trouvé le moyen de caser entre deux grands rochers. Il y fait terriblement chaud. C'est l'abbé de Hooghe, un prêtre flamand, qui officie. Il a succédé comme curé

de Matadi à l'abbé Buysse, qui a rempli les mêmes fonctions pendant cinq ans. L'histoire de ce dernier est curieuse! Il était curé dans un village de la Flandre, quand un beau jour il apprend que son évêque, l'évêque de Gand, avait besoin d'un prêtre pour l'envoyer à Matadi, où justement, dans ce moment-là, on mourait comme des mouches. Il alla tout de suite se proposer! On le choisit, et pendant cinq ans il est resté ici, toujours gai, toujours de bonne humeur, passant sa vie au chevet des malades ou dans les chantiers, ne se ménageant jamais et pourtant toujours se portant comme un charme. Et puis, lorsque son évêque l'a eu relevé de ses fonctions, il est rentré dans son petit presbytère de Bottelaer, où il a repris sa vie d'autrefois, soignant ses rosiers et tout fier de ses « postures ». Ceux qui liront ces lignes se demanderont probablement ce que c'est qu'une « posture ». C'est une statue en faïence ou en plâtre coloré, qu'on cache dans un coin de son jardin de manière à faire illusion à ceux qui la voient sans être prévenus. Les « postures » font la joie des Belges et surtout des Flamands.

Il faisait bien chaud dans l'église. Mais quand, après le déjeuner, je suis redescendu à terre et que je me suis retrouvé au milieu de la gare, j'ai eu l'impression qu'on ressent quand on passe devant l'ouverture d'un four! C'est là que le major Gambier a relevé une fois une température de 95 degrés. Je me figurais qu'il avait un peu exagéré. Mais vraiment je commence à croire la chose possible. Les rochers de quartz blanc qu'il a fallu percer pour faire passer la voie renvoient la chaleur, de sorte qu'on est en espalier. On cuit littéralement. Aussi ma première intention est de retourner à bord. Mais je résiste à la tentation, parce que je veux employer l'après-midi que nous passons à Matadi à faire une petite enquête que je tiens à mener à bien. Je l'ai déjà dit, le recrutement du travail a été

la grande, la principale difficulté de la construction du chemin de fer. Les gens du pays n'étaient bons à rien. Sans les Sénégalais on n'aurait jamais abouti. Tous les ingénieurs le disent. Car, non seulement ce sont des hommes d'une vigueur extraordinaire, dont on est parvenu à faire des terrassiers hors ligne, mais il y en a parmi eux dont on a pu faire des mécaniciens et des ouvriers d'art très suffisants. Or, le bruit a couru en France que ces ouvriers sénégalais, qui sont si bien Français qu'ils sont électeurs, et sont même des électeurs très intelligents puisqu'ils viennent de nommer député mon ami d'Agoult, avaient été odieusement maltraités par la compagnie. J'ai voulu savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans cette affirmation, et accompagné d'un interprète que je m'étais procuré moi-même à l'hôtel, pour plus de sûreté, j'en suis allé interviewer à domicile peut-être une centaine. Je dois à la vérité de déclarer que si jamais ouvriers m'ont paru contents de leur sort, c'est bien ceux-là. D'ailleurs ils seraient bien difficiles s'ils ne l'étaient pas. Le premier auquel j'ai parlé était un grand gaillard vêtu d'un beau boubou bien blanc laissant voir un gilet en soie. Il quittait le village noir pour venir à Matadi. Je lui ai fait demander combien il gagnait. Il m'a répondu qu'il touchait quinze francs par jour, sans compter une ration de riz et de poisson salé si abondante qu'elle suffit pour sa nourriture et celle d'un domestique indigène qu'il a pris à son service. Il est vrai qu'il est le chef de l'atelier de menuiserie. Il s'appelle Semba-Demba. Du moins c'est le nom que j'ai écrit sous sa dictée.

Évidemment celui-là est une exception. Mais beaucoup d'autres m'ont dit qu'ils gagnaient huit, dix et même douze francs par jour : toujours sans compter les vivres qu'ils touchent en nature et que beaucoup revendent aux indigènes, qui semblent les apprécier beaucoup et qui leur donnent des fruits et des légumes

en échange. D'ailleurs, ces Sénégalais ne se refusent rien. Ils couvrent d'or, comme je l'ai dit déjà, les anciennes guerrières de Behanzin qui sont ici, et achètent à n'importe quel prix les quelques chèvres ou cochons et le poisson que les Bakongos apportent au marché. On me dit qu'ils payent quelquefois un petit cochon quatre-vingts francs. Et je suis témoin qu'ayant vu deux Bakongos qui circulaient dans une ruelle de la ville noire, portant chacun sur l'épaule un petit fagot qu'ils cherchaient à vendre, je leur ai fait demander combien ils en voulaient, et ils m'ont répondu qu'ils ne les vendraient pas à moins d'un franc pièce! Chez nous, en Bourgogne, les fagots de ramazins tout pareils valent deux sous! Aussi je m'explique les plaintes des employés blancs avec lesquels j'ai causé hier. Ils me disaient qu'avec leurs misérables soldes ils ne pouvaient vivre que de conserves, parce que tous les vivres frais sont enlevés par les Sénégalais.

Et malgré toutes ces dépenses, ils économisent tous énormément. De sorte qu'une bonne partie des millions dépensés par les Belges au Congo serviront à enrichir notre colonie du Sénégal. Le curé de Matadi, le Père de Hooghe, a eu l'idée de faire savoir aux ouvriers indigènes de la compagnie, qu'il tenait à leur disposition un grand coffre-fort où chacun pourrait déposer l'argent dont il n'avait pas besoin immédiatement; sauf à le reprendre quand bon lui semblerait. Un très grand nombre ont profité de cette offre. Et il y en a beaucoup qui, au moment de rentrer chez eux, se sont trouvés à la tête d'un pécule de 2, 3 ou 4,000 francs! Il y en a même eu un, plus économe que les autres, qui avait à son crédit 6,000 francs! Seulement, quand ils veulent avoir des souverains anglais au lieu de leur monnaie d'argent congolaise qui n'a pas cours au Sénégal, on les leur fait payer jusqu'à 35 francs! Mais jusqu'à présent, ils supportent cette perte avec une

belle philosophie et paraissent enchantés de leur sort. Tous ceux que j'ai vus sont même consternés à l'idée que les travaux, étant à peu près terminés, on va les congédier en bloc. Ce qui a été dit des mauvais traitements dont ils auraient été l'objet s'applique donc peut-être à des cas particuliers, mais est certainement inexact en ce qui concerne l'immense majorité. En tout cas, pas un de ceux que j'ai interrogés ne s'est plaint. Ces reproches, reproduits par la presse française avec une certaine insistance, avaient beaucoup blessé les ingénieurs de la compagnie. Et c'est sur leur demande que je me suis livré à l'enquête dont je viens de parler, et à la suite de laquelle j'ai acquis la conviction que les ouvriers sénégalais ont, au contraire, été admirablement traités. D'ailleurs, beaucoup de ces ouvriers m'ont dit qu'ils étaient venus ici à leurs frais, attirés par les récits que leur avaient faits d'autres Sénégalais rentrés chez eux. Cela prouve péremptoirement que ceux-là ne regrettaient pas d'y être venus.

Ces quelques heures passées dans la ville indigène m'ont d'ailleurs permis d'assister à une foule de petites scènes de mœurs bien amusantes. Comme c'est aujourd'hui dimanche, tous les noirs sont en train de flâner, réunis par petits groupes devant les abominables baraques qu'ils se sont construites avec des vieilles caisses et des nattes. Quelques petites industries fonctionnent déjà dans cette ville improvisée. Ainsi, dans un coin, je vois l'échoppe d'un bijoutier. Il transforme des pièces de cent sous en bagues, pourvues d'un chaton énorme sur lequel il inscrit un verset du Coran en caractères arabes. Il vend aussi des grigris. Ce sont généralement de petits sacs de cuir contenant un objet quelconque qu'on ne voit pas, qui est un porte-veine. Mais mon interprète, un élève des frères de Gorée, n'a pas l'air de prendre ces grigris-là bien au sérieux. Les siens, au contraire, sont des grigris

de premier choix. Il me les montre. Il a d'abord un scapulaire, et puis deux petits sacs très crasseux qu'il a achetés très cher à des marabouts dans son pays. Le premier, qu'il a payé 80 francs, est excellent pour les crocodiles. Ce qui le prouve, c'est qu'il n'a jamais encore été mangé par un crocodile. Il me l'affirme! Il n'y a évidemment rien à répondre à cela! Le second vaut beaucoup plus cher. Il lui a coûté 200 francs, et encore il n'était pas neuf quand il l'a eu!

« Mais ça! bien bon pour les demoiselles! » me dit-il avec conviction.

Et le voilà qui entame l'énumération de toutes les conquêtes qu'il a faites. Il les attribue modestement à ce merveilleux grigri, et il a raison, car ce n'est à coup sûr pas son physique qui a pu séduire toutes ces belles personnes. C'est un horrible petit avorton qui a dû traîner dans toutes les casernes de Gorée et de Saint-Louis avant de venir ici, où il a été employé comme interprète sur les chantiers.

Pendant qu'il me raconte ses aventures, je continue à pérégriner dans les ruelles. La promenade n'est pas facile, car à chaque instant il faut escalader des rochers qui barrent le chemin. Je m'arrête un instant, pour souffler, dans un carrefour où je suis tout surpris de trouver une petite maison plus soignée que les autres. C'est la boutique du barbier. Le propriétaire, un noir, vêtu à l'européenne, ayant une chemise blanche très propre, se tient sur sa porte, contemplant d'un air méprisant tous ses congénères en boubou qui circulent autour de lui.

« Ça! noir de Sierra Leone! me dit mon interprète. Et ça, Mme Dahomey! soldat Béhanzin! »

Ajoute-t-il en me montrant une grande fille qui débouche majestueusement d'une petite ruelle, en se balançant sur ses hanches. Elle est enveloppée dans un grand pagne blanc, qui ne laisse voir que ses épaules

et de beaux bras très noirs. Les cheveux crépus sont coupés assez court. La figure n'est pas trop laide. Elle a de gros bracelets d'argent aux poignets. En la voyant venir, le coiffeur s'efface poliment pour la laisser entrer, et elle va tranquillement s'installer dans le fauteuil en rotin qui est le plus bel ornement de l'établissement. Assez intrigué, je regarde par la fenêtre grande ouverte ce qui va se passer. L'artiste commence par donner le fil à ses rasoirs, puis, après avoir préparé son savon, il s'approche d'elle le blaireau à la main, et alors quel n'est pas mon étonnement, en la voyant lever gravement d'abord un bras, puis l'autre! C'est cet endroit-là qu'elle vient faire raser. Quand la chose est faite, elle remet deux sous à l'opérateur et se lève, toujours sans dire un mot, laissant sa place à une autre « Mme Dahomey », qui attend son tour à la porte. En Afrique, on trouve tout naturel de se livrer en public aux soins de toilette les plus intimes. Je me souviens qu'à Zanzibar, le matin, au marché, on voyait les marchands banians, sur le pas de leurs échoppes, se faisant épiler comme les « Mmes Dahomey » par des barbiers ambulants. Celui de Matadi a l'air de faire très bien ses affaires. D'ailleurs, comme ses collègues européens, il a plusieurs cordes à son arc. Il est aussi parfumeur. Je ne sais pas s'il a de la poudre de riz noire, comme les coiffeurs de Bourbon en avaient dans ma jeunesse, à l'usage des mulâtresses, mais j'ai remarqué qu'il avait, dans sa boutique, un assortiment formidable de parfums. D'ailleurs, je savais déjà par les majors Storms et Cambier qu'il se fait dans l'intérieur de l'Afrique une consommation énorme de parfumerie. Ce sont les Arabes qui en font venir des charges entières. Ils l'emploient comme assaisonnement. Quand ils donnent un grand dîner, au moment de servir le « couscoussou », qui est toujours le plat de résistance, le cuisinier répand un flacon d' « ylang-

ylang » ou de « new mown hay » sur le riz qui en est l'élément essentiel. Ces messieurs m'ont dit qu'on avait beaucoup de peine à s'habituer à cette cuisine. Je le crois sans peine! D'ailleurs, je ne sais pas du tout si les Sénégalais ont adopté cet usage bizarre. Et il est bien possible que toutes les essences que j'ai vues dans la boutique du barbier pour dames de Matadi, soient simplement destinées à vaporiser les innombrables mouchoirs qu'ils jettent aux « Mmes Dahomey »!

J'ai demandé à mon guide s'il n'y avait pas aussi dans le pays quelques « Madames Sénégal ». Il m'a répondu qu'il en était bien venu quelques-unes de Saint-Louis, mais très peu, et qu'elles étaient presque toutes parties après fortune faite, cédant la place aux Dahoméennes. Il n'en restait plus qu'une qui, celle-là, était honnête et vivait avec son mari, qui s'appelle Amary-Dio. Alors naturellement j'ai demandé à être présenté à Mme Amary-Dio. Je l'ai trouvée installée sous la varangue d'une petite maison assez confortable située sur un gros rocher, d'où on a une vue superbe sur le fleuve. C'est une grande femme qui est certainement belle. Seulement, comme toutes les Sénégalaises de sa race, ses yeux très rapprochés du nez et ses lèvres minces donnent à sa physionomie une expression de fausseté et de méchanceté qui est très désagréable. Elle est vêtue et parée avec un certain luxe, car elle a autour de la tête un beau turban de soie et aux jambes et aux pieds des bracelets et des bagues en or et en argent qui doivent représenter une certaine somme. Elle vit là avec son mari, qui est musulman comme elle, et le frère de son mari, qui, lui, a été élevé chez les frères de Dakar, sait lire et écrire très bien, et est catholique. Cela n'empêche pas les deux frères de vivre en très bonne intelligence. Ils sont, eux aussi, très contents d'être venus, et s'en vont retourner chez eux avec de belles économies.

J'étais encore en train d'interviewer ce ménage d'aimables malblanchis et de leur faire raconter leurs petites affaires, quand je fus tout surpris d'entendre au-dessous de moi, sur le bord du fleuve, un clairon français qui sonnait l'assemblée. Et en me retournant j'aperçus de loin dans la cour d'une maison sur le toit de laquelle flottaient un pavillon belge, un pavillon néerlandais et le nôtre, — maison qu'on m'avait dit être une factorerie hollandaise, — un groupe de personnages très galonnés qui se tenaient debout devant la porte, pendant que des bonshommes coiffés de bonnets rouges paraissaient chercher, sans grand succès d'ailleurs, à se mettre en rang un peu plus loin. Je me demandais ce que cela pouvait bien signifier, lorsque je me rappelai que le matin, à table, quelqu'un avait dit devant moi qu'il y a dans ce moment à Matadi une compagnie de miliciens arrivant du Sénégal et destinée à la relève de la mission Marchand. On avait ajouté que M. de Lamothe, le gouverneur du Congo français, notre compagnon de voyage, devait la passer en revue dans l'après-midi. Alors j'avais demandé ce que faisait à Matadi cette compagnie de miliciens. Et on m'avait répondu qu'elle y était en souffrance depuis plus d'un mois, attendant qu'il plût aux Belges de vouloir bien la transporter à Albertville, d'où elle gagnera Brazzaville en traversant le Stanley-Pool. Réponse qui m'avait même fait faire des réflexions sur la singulière situation qu'est la nôtre dans ce pays-ci. Nous en sommes réduits à avoir recours aux Belges pour ravitailler le Congo français, puisque la route par Loango est d'abord très longue et très coûteuse et ensuite est constamment fermée, par suite des révoltes chroniques des tribus indigènes : et s'il arrive aux Belges, dans le cas présent, de faire preuve d'une assez grande mauvaise volonté, ce qui paraît évident, car, leur chemin de fer fonctionnant depuis plusieurs mois,

il est bien manifeste que s'ils avaient eu envie de nous être agréables, ils auraient bien trouvé le moyen de ne pas laisser ici pendant un mois quatre-vingts hommes, si donc nous les trouvons peu disposés à faciliter la marche en avant de cette troupe, nous n'avons le droit ni de nous en étonner énormément, ni même de nous en choquer. Car dans ce moment-ci (1), ce n'est un secret pour personne, S. M. le roi des Belges et les Anglais ont un but commun. Ils veulent faire aboutir le projet d'un grand transcontinental africain reliant le réseau égyptien à celui du Sud-Afrique, au moyen d'une ligne qui traversera du sud au nord toute la région des grands lacs, en passant sur le territoire belge. J'avoue ne pas voir très bien l'utilité de ce chemin de fer pour les Belges. Il n'y a qu'à regarder la carte pour voir qu'au moins douze ou quinze cours d'eau navigables, sillonnent cette région. Tous sont des affluents du Congo. Ils aboutissent par conséquent au Stanley-Pool. Il y aura donc toujours avantage à envoyer les marchandises de ce pays à la côte ouest par bateau, plutôt que de leur faire traverser près de huit degrés de latitude, par chemin de fer, en les dirigeant sur Alexandrie d'Égypte. Mais, enfin, il est bien évident que si les Anglais sont disposés à lui faire gratis ce chemin de fer, qui pour eux a des avantages incontestables au point de vue stratégique, le roi Léopold ne peut que les encourager à persévérer dans cette bonne pensée, puisqu'il vaut toujours mieux avoir deux débouchés qu'un seul. Et comme c'est pour construire ce chemin de fer qui doit traverser le pays occupé par les Mahdistes que les Anglais font dans ce moment-ci leur expédition sur Khartoum, le roi a envoyé de son côté huit mille hommes à Redjah, sur le Nil, afin de

(1) Il importe de faire remarquer encore une fois que le voyage de M. de Mandat-Grancey a eu lieu dans le courant de l'été 1898.

prendre les derviches entre deux feux et leur boucher le chemin du sud, quand ils auront été battus par le Sirdar Kitchener qui les attaque par le nord du côté de Khartoum. Or l'expédition Marchand ayant précisément pour but de venir gêner ces petites combinaisons, en venant se placer à Fachoda, entre les Anglais et les Belges, pour les empêcher de se joindre, et la compagnie de miliciens qui est en ce moment à Matadi étant destinée, au vu et au su de tout le monde, à jouer un rôle dans cette expédition, il est assez naturel que les Belges ne soient pas très pressés de leur faciliter le moyen d'aller à leur poste, et qu'ils mettent même à l'occasion quelques bâtons dans nos roues. Ce qui leur est d'autant plus facile qu'ils ont un bon prétexte à mettre en avant. Car le gouvernement de l'État libre, si nous réclamions, ne manquerait pas de nous faire observer que ce n'est que par faveur qu'il tolère le passage d'une troupe de guerre sur son territoire : et nous n'aurions rien à répondre. Seulement il faut convenir que cette idée d'envoyer des troupes à Fachoda pour gêner la politique des Belges, quand pour ravitailler lesdites troupes on est à la merci des Belges, ne serait à coup sûr pas venue à tout le monde! Elle a germé dans la cervelle de MM. Delcassé et Hanotaux. Mais on peut tenir pour certain qu'elle n'aurait jamais germé dans celles de MM. Colbert ou de Talleyrand, pour ne parler que de ceux-là!

Quoi qu'il en soit, dès que j'ai entendu le clairon sonner l'assemblée, je me suis empressé de prendre congé de M. Amary-Dio et de son estimable famille, et je me suis mis à dévaler le sentier à pic qui mène de leur maison à la rivière, pour ne pas manquer la revue. Elle avait lieu, comme je l'ai déjà dit, dans la cour d'une factorerie hollandaise où les miliciens reçoivent une hospitalité qui n'a rien d'écossais, car je me suis laissé dire qu'elle coûte fort cher au gouver-

nement. On m'a parlé de dix francs par jour et par homme! De plus, le transport de Matadi à Léopoldville par chemin de fer coûtera quatre-vingt francs pour les noirs et cinq cents pour chaque officier et sous-officier blanc! A la fin de l'exercice, cette compagnie-là aura dépensé plus qu'un régiment en France!

Quand je fus entré dans la cour de la factorerie, je vis le gouverneur revêtu de son veston blanc orné de broderies d'or et coiffé d'un képi de général de division, flanqué de ses aides de camp en grande tenue, qui attendait patiemment sous un arbre que les officiers de la compagnie eussent fini de faire mettre leurs hommes en rang. Ce ne fut pas une petite affaire. C'est en Cochinchine, et de mon temps, qu'on a créé les premières milices coloniales. On ne peut jamais achever la conquête d'un pays qu'en armant une partie de ses habitants et en se servant d'eux pour faire tenir les autres tranquilles. En vertu de ce principe, l'amiral de La Grandière avait commencé, vers 1867, autant qu'il m'en souvient, par créer un bataillon de tirailleurs annamites, dits « linhtaps », commandé par des cadres européens, qui devint en très peu de temps excellent. Seulement l'amiral constata que les hautes soldes qu'il fallait donner aux hommes d'abord, puis aux officiers et sous-officiers européens, rendaient cette création très onéreuse. Un bataillon de linh-taps coûtait aussi cher qu'un bataillon français, ou peu s'en fallait, et, au point de vue militaire, il valait naturellement infiniment moins. Alors il eut l'idée de conserver celui qu'on avait, mais seulement comme école d'instructeurs, puis de créer, dans chaque inspection, une milice locale placée sous les ordres de l'inspecteur, qui ferait le service de gendarmerie et qui serait composée de miliciens dits « mathas » fournis et payés par les villages, qui en seraient responsables : l'instruction de ces troupes, devant être faite par des sous-officiers indigènes

empruntés au bataillon de « linh-taps » réguliers, sous la direction des inspecteurs, dont elles formaient la garde, et qui étaient tous d'anciens officiers. J'insiste sur ce point parce que c'était ce fait, que, dans ce temps-là, tous les inspecteurs étaient des officiers, qui rendait la chose possible.

Cette organisation donna d'excellents résultats. Ces troupes avaient une cohésion suffisante pour faire le service qu'on leur demandait, service qui consistait principalement à réprimer la piraterie locale, et elles coûtaient très peu de chose, puisque les hommes, étant fournis et entretenus aux frais de leurs villages, on n'avait à payer que les sous-officiers, tous indigènes. Seulement il ne fallait pas leur demander plus qu'elles ne pouvaient donner. Il fallait bien se souvenir toujours qu'une organisation de ce genre donne d'excellents gardes champêtres, mais qu'elle ne forme pas de vrais soldats. D'ailleurs on en eut la preuve dès 1868, c'est-à-dire très peu de temps après sa création. Car lors de la conquête des trois provinces de l'ouest, l'amiral de La Grandière, ayant eu l'idée de mobiliser trois mille de ces Mathas pour les adjoindre au corps expéditionnaire, il ne se produisit aucun incident grave, parce que, heureusement, la défense fut à peu près nulle, mais tous ceux qui les virent à l'œuvre, à commencer par leurs officiers, jugèrent que c'était une expérience à ne pas recommencer. Et effectivement, du moins pendant tout le temps que j'ai passé en Cochinchine, si on a continué à se servir des Mathas très utilement pour faire de la police locale, on ne les a jamais plus mobilisés, parce qu'on était édifié sur ce qu'on pouvait attendre d'eux au point de vue militaire.

Mais nous envoyons maintenant dans nos colonies des gouverneurs qui envisagent les questions à un point de vue tout spécial. Ils ont avant tout la préoc-

cupation d'affirmer la supériorité des civils sur les militaires! Ainsi ceux de la côte d'Afrique ont à leur disposition une troupe admirable : les tirailleurs sénégalais! Ce sont des hommes qu'on recrute dans les populations les plus guerrières de l'Afrique; ils sont d'une bravoure et d'une vigueur physique exceptionnelles. Étant musulmans, ils ne se grisent jamais, ce qui est un grand point. Commandés par des cadres excellents fournis par l'infanterie de marine, ils constituent certainement, dans mon humble opinion, la plus belle troupe indigène qui existe au monde. Je les crois notamment très supérieurs aux turcos, que j'ai vus à l'œuvre en Cochinchine et qui n'y étaient bons à rien, parce qu'ils résistent très mal aux climats tropicaux. Il semblerait donc indiqué, toutes les fois qu'on a une expédition de guerre sérieuse à faire dans l'intérieur, de la faire faire uniquement par ces tirailleurs : sauf à créer, une fois la conquête à peu près terminée, dans chaque colonie, un petit noyau de milices locales chargées de la police.

Mais ce n'est pas du tout ainsi que les choses se passent. Un ancien journaliste bombardé gouverneur en récompense des services électoraux qu'il a rendus, et qui toute sa vie a tonné contre le militarisme, ne peut pas oublier, du jour au lendemain, les théories qui lui ont valu sa notoriété. Et puis, les gens qui ont cette origine se sentent très mal à l'aise quand ils ont affaire aux officiers de tirailleurs, qui sont de vrais officiers de carrière, ayant des droits et tenant à ce qu'on les traite avec certains égards. Aussi cherchent-ils toujours à en avoir le moins possible. En revanche, ils poussent tant qu'ils peuvent à la création de milices. Si encore ils les recrutaient sur place comme font les Belges, ce système aurait au moins l'avantage de l'économie. Mais c'est ce qu'ils se gardent bien de faire, parce que les éléments qu'ils trou-

vent sur les lieux ne leur semblent pas offrir des garanties de sécurité suffisantes, et qu'ils ont justement sous les yeux l'exemple des Belges, dont les soldats sont souvent disposés à considérer leurs officiers comme constituant une réserve de vivres à consommer, en cas de disette. Nos gouverneurs tiennent donc à avoir des Sénégalais. Ils en font venir en leur promettant une haute paye, ce qui a le premier inconvénient de nuire au recrutement des tirailleurs, qui n'ont plus naturellement que le deuxième choix. Et comme on leur donne absolument le même équipement qu'aux tirailleurs, et qu'il leur faut des cadres toujours aussi nombreux, il en résulte qu'une compagnie de miliciens coûte le plus souvent sensiblement plus cher qu'une compagnie de tirailleurs, tout en valant infiniment moins, à cause de l'infériorité des cadres, qui sont composés d'Européens quelconques auxquels les gouverneurs donnent, au petit bonheur, des galons de sergent ou d'officier, sauf à les leur retirer du jour au lendemain, quand ils ont cessé de plaire. Cette organisation a l'avantage de permettre aux gouverneurs de caser quelques amis, mais ne peut guère avoir que celui-là. Elle a, en revanche, de multiples inconvénients, sans parler de celui que j'ai déjà cité, et dont le plus grave consiste, selon moi, dans ceci : c'est qu'il me paraît presque impossible qu'une compagnie de miliciens faisant colonne avec une compagnie de tirailleurs, le contact des premiers n'amène pas la destruction de toute discipline chez les seconds. En effet, il faut savoir que le Conseil d'État a toujours refusé de reconnaître comme engagements militaires ceux que souscrivent les miliciens. Ce sont de simples contrats de travail. Quand, par exemple, un milicien déserte, il est coupable au même titre qu'un valet de charrue qui quitte sa ferme avant la Saint-Martin : ni plus ni moins. On ne peut le condamner qu'à seize

francs d'amende pour rupture de contrat de travail, et même pour que la peine soit régulièrement appliquée, il faut l'intervention d'un juge de paix. Ce détail m'a semblé si extraordinaire que, pour en avoir le cœur net, j'ai demandé à M. de Lamothe lui-même s'il était exact. Il m'a répondu affirmativement. En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est que les miliciens ne sont pas justiciables des conseils de guerre! Si donc, en colonne, un milicien et un tirailleur désertent ensemble et qu'on les rattrape, le second sera fusillé et le premier s'en tirera avec 16 francs d'amende! De mon temps, on aurait jugé qu'il n'y a pas de discipline possible dans ces conditions-là.

Je ne sais pas ce que sont les résultats de cette organisation fantaisiste, au point de vue de la discipline, bien que je m'en doute. Mais je suis prêt à témoigner qu'au point de vue de l'instruction, ils ne sont pas brillants, depuis que j'ai vu manœuvrer la compagnie qui était à Matadi. Les pompiers de ma commune ont assurément une meilleure tenue sous les armes! Les hommes ne semblaient même pas se douter de ce que c'est que de prendre un alignement. Et leurs sous-officiers, qui ne paraissaient pas le savoir beaucoup mieux qu'eux, même les blancs, ne vinrent à bout de le leur faire prendre qu'à force de cris. On essaya ensuite de leur faire faire deux ou trois mouvements. Mais ils semblaient tous si ahuris qu'on jugea prudent d'y renoncer. Comment peut-on envoyer des hommes comme ceux-là au pauvre capitaine Marchand? Il y avait là deux ou trois officiers étrangers que ce spectacle semblait intéresser vivement! Quant à moi, j'aurais voulu me trouver à cent lieues de là!

En Cochinchine, j'accompagnais toujours le gouverneur général, dont j'étais l'aide de camp et dont je commandais le yacht, quand il passait ses inspections dans la province. Je dois dire qu'il nous est quelquefois

arrivé de trouver dans certaines inspections des miliciens dont la tenue et l'instruction laissaient à désirer. Dans ces cas-là, mon chef faisait venir les deux inspecteurs, après la séance, à bord, dans son salon, d'où je sortais discrètement sur un coup d'œil qu'il m'adressait, et quand ils revenaient me trouver sur le pont dix minutes après, ils avaient un air effaré que je connaissais bien et qui témoignait de l' « abatage » formidable qu'ils venaient de recevoir. Et puis, je recevais généralement le soir même l'ordre d'informer M. le chef d'état-major qu'il eût à envoyer, dans le plus bref délai, de nouveaux instructeurs à l'inspection de *** pour remplacer ceux qui y étaient, lesquels, par décision de M. le gouverneur général, étaient cassés et renvoyés à leur bataillon. Tels étaient les procédés qu'on jugeait dans ce temps-là nécessaires pour inspirer à tout le monde le désir de bien faire.

J'ai pu me convaincre que sous ce rapport, comme sous bien d'autres, les mœurs sont changées. Quand les exercices variés de la compagnie de miliciens de Matadi ont été terminés, M. de Lamothe a invité le commandant à faire ouvrir les rangs. Je m'imaginais que c'était à ce moment-là que la bombe allait éclater. Mais je me trompais du tout au tout. Il a croisé ses deux mains derrière son dos comme Napoléon le Grand quand il inspectait ses grognards, les soirs de bataille, et s'est mis à se promener dans les rangs, s'arrêtant devant tous les gradés indigènes et leur demandant des nouvelles de leurs petites familles quand ils savaient quelques mots de français, et faisant prodiguer les bonnes paroles aux autres par l'interprète.

J'avoue que sur le moment je n'ai pas compris! Mais, le soir, un Français qui avait été témoin de cette petite scène et auquel je manifestais l'étonnement pénible qu'elle m'avait causé, s'écria en haussant les épaules :

« Eh! que voulez-vous! ces gens-là sont des électeurs! »

Ce qui expliquerait effectivement bien les choses! Hamlet estimait qu'il y avait « something rotten in Denmark »! Il n'y a pas qu'en Danemark, malheureusement!

CHAPITRE V

UNE PREMIÈRE AU CONGO

Il est enfin venu ce grand jour où le colonel Thys va inaugurer solennellement le chemin de fer qui fera passer sûrement son nom à la postérité. C'est d'ailleurs ce que lui a très justement prédit hier, à la messe, l'abbé de Hooghe, le curé de Matadi, au cours d'un sermon de circonstance dans lequel il l'a comparé à un grand personnage de la cour du Roi de Portugal, Jean II, dont je regrette même beaucoup de n'avoir pas bien entendu le nom, car il est, paraît-il, très célèbre dans son pays, à cause des immenses services qu'il a rendus à son royal maître. Celui-ci, en effet, se trouva à un certain moment, au dire des historiens, complètement à la côte par suite des dépenses exagérées que lui faisaient ses explorateurs. Constamment ils découvraient de nouveaux territoires, dont ils ne manquaient jamais de prendre possession en son nom. Et chaque prise de possession avait bien pour résultat d'augmenter sa gloire, mais plus il avait de gloire et de territoires et plus ses coffres se vidaient. Tandis que ce fidèle serviteur les remplit au contraire très rapidement en renonçant à cette politique pour en adopter une autre qui consistait à ne plus acquérir de nouveaux territoires, mais à mettre en valeur ceux qu'on avait déjà ! Ce qu'il fit avec tant de succès que, grâce à lui, son royal maître devint en très peu de

temps l'un des plus riches, sinon le plus riche des souverains européens!

Mais la bonne fée qui a présidé à la naissance du colonel Thys ne s'est pas contentée de lui donner les talents d'organisateur qui lui ont permis de mener à bien cette grosse affaire de la construction du chemin de fer. Elle lui en a donné encore bien d'autres! Je ne me suis jamais confié au célèbre M. Cook, qui possède à un si haut degré l'art délicat de mener des touristes dans les pays les plus invraisemblables, et de leur y donner chaque jour trois repas, tout pareils à ceux qu'ils auraient consommés chez eux, sinon meilleurs! Mais je suis bien convaincu que si le colonel Thys s'avisait de faire concurrence à cet industriel, c'est à lui qu'il faudrait s'adresser. Grâce à toutes les recrues que nous avions faites le long du chemin, nous avions fini par être au moins une centaine. Et dans le nombre il y avait cinq dames, ce qui aurait dû compliquer encore les choses, mais ce qui, en réalité, n'a rien compliqué du tout, car je n'ai jamais vu de femmes comme celles que nous avons eu l'honneur et le plaisir d'avoir pour compagnes de voyage! Elles avaient toujours de jolies toilettes fraîches; elles en changeaient régulièrement deux ou trois fois par jour; et je ne sais pas comment elles s'y prenaient, mais elles ne se sont jamais fait attendre, et même elles étaient toujours parmi les premiers prêts. Heureux, trois fois heureux, les maris belges, si toutes les femmes de leur pays sont comme celles-là!

Mais, je me laisse toujours aller à interrompre mon récit! Je disais donc que ce n'était pas une petite affaire que de loger, nourrir et abreuver cent touristes, d'abord à Tumba, une station qui marque le milieu du chemin de fer et où nous devons passer la nuit, car on ne peut pas faire la traversée d'une seule traite : ensuite à Léopoldville. Le problème était même singulièrement compliqué, puisque les maisons, encore très

Photo. de M. Morcels.

ENTRE MATADI ET TUMBA. TRAVERSÉE D'UN PETIT MARAIS

Le pic Cambier dans le lointain.

rares à Léopoldville comme bien l'on pense, font à peu près complètement défaut à Tumba. Mais le colonel ne connaît pas d'obstacles ! Il est entendu qu'à Léopoldville les invités seront logés chez l'habitant. Et à Tumba, il a fait construire pour nous une immense salle de banquet qui a vingt mètres de largeur sur soixante de longueur, et qui est flanquée de deux baraques contenant chacune vingt-cinq chambres à deux lits, dont le mobilier a été expédié hier, de Matadi, par un train spécial ! Quand on nous donne ces détails, au premier abord, ils ne m'étonnent pas beaucoup. En Cochinchine, nous avons souvent improvisé des constructions encore plus importantes que celles-là. Cinquante charpentiers chinois coupaient en trois ou quatre heures les matériaux nécessaires, qui étaient des bambous qu'on trouvait partout sous la main, et en trois jours la maison était terminée. Mais en Afrique il n'y a pas de bambous, de sorte qu'il a fallu construire tout cela en planches, et comme il n'y a pas de planches non plus, il a fallu en faire venir de Belgique. Quel pays !

Mais n'anticipons pas ! Comme à cause de l'étroitesse de la voie et des détours du tracé les locomotives ne peuvent traîner que trois wagons au plus, dont un fourgon pour les bagages, et que chaque wagon ne peut recevoir que seize voyageurs, il a fallu six trains, échelonnés de demi-heure en demi-heure, pour nous emmener. Du reste pas un accroc ne s'est produit. A six heures du matin, le premier, réservé au général Daelmann, au gouverneur Fuchs et aux dames, s'est ébranlé aux sons de la musique des anthropophages, que nous avons malheureusement amenés de Boma, pour s'enfoncer tout de suite dans la fameuse tranchée, où le major Cambier a constaté des températures de 95°. Mais à ce moment-là il y faisait au contraire très froid. Car c'est encore une des particularités de ce pays-ci. Le thermomètre n'y a jamais deux heures de

repos. Il se livre à des oscillations insensées! Ainsi dans cette saison-ci, qui est la meilleure de toutes, il tombe très souvent à huit ou dix degrés pendant la nuit, ce qui fait qu'on grelotte quand on est obligé de camper; puis, à midi, il marque quarante ou quarante-cinq degrés, et quelquefois plus.

C'est dans cette tranchée qu'on a mis à jour, pour la première fois, un de ces grands bancs de quartz blanc qu'on devait d'ailleurs rencontrer souvent sur d'autres points de la ligne, au grand désespoir des ingénieurs, car il est d'une dureté extraordinaire. L'aspect en est très curieux. On croirait voir du cristal fondu. Le colonel Thys nous a même raconté, à bord, une histoire assez curieuse se rapportant à la découverte de ce banc. L'ingénieur qui dirigeait les travaux à Matadi fut, paraît-il, très ému, quand on vint l'informer de la nature du nouvel obstacle qui se présentait et qu'on lui en apporta des échantillons, parce qu'il reconnut tout de suite qu'on était en présence du quartz, dans lequel on trouve toujours de l'or. Il fit donc tout son possible pour ne pas ébruiter cette nouvelle, se garda bien d'en parler dans ses rapports officiels, et s'empressa d'envoyer les échantillons enfermés sous triple sceau dans une boîte, accompagnée d'une lettre confidentielle adressée au colonel, pour lui rendre compte de ce qui se passait. La situation était en effet assez grave, car si, comme tout semblait le prouver, le territoire de Matadi contenait réellement des mines d'or importantes, on pouvait être certain qu'il allait être envahi par une nuée d'aventuriers de tous les pays et notamment par des Anglais, qui contesteraient les droits des Belges, et ne manqueraient pas de susciter des difficultés dont on ne verrait pas la fin. C'était bien aussi l'avis du roi, que le colonel alla tout de suite mettre au courant de la situation, en lui portant la boîte. Aussi Sa Majesté lui recommanda-

t-elle la plus grande discrétion, en lui disant de revenir le lendemain pour conférer avec un certain nombre d'hommes d'Etat et de jurisconsultes qu'on allait convoquer d'urgence afin de décider ce qu'il y avait lieu de faire en ces graves conjonctures. Le colonel promit d'être muet comme un poisson. Mais cependant, au moment où il sortait du palais, portant précieusement sous son bras cette boîte qui contenait peut-être autant de calamités que celle de Pandore, il réfléchit qu'il serait peut-être bon, avant de discuter sur le régime à appliquer aux mines d'or de Matadi, d'être absolument certain qu'il y avait de l'or à Matadi. Et au lieu de rentrer directement chez lui, il alla chez un vieux géologue de ses amis, auquel il remit les échantillons de quartz, en lui racontant une histoire quelconque sur leur origine, et en lui demandant s'il n'y aurait pas moyen de les faire analyser pendant la nuit, ce que l'autre promit de faire. Et le lendemain, avant de retourner au palais, il repassa chez lui. Il trouva son homme dans l'enthousiasme.

— Ce quartz, que vous m'avez donné hier, c'est une merveille! s'écria-t-il dès qu'il le vit. Je n'en ai jamais vu de si intéressant! Je vous demande même la permission d'en garder un morceau pour ma collection particulière et d'en envoyer un autre au musée!

— Tant que vous voudrez! Mais combien y a-t-il d'or dedans?

— De l'or, mais il n'y en a pas! C'est justement ce qui le rend si intéressant. Ordinairement, il y a de l'or dans le quartz! Mais celui-ci est tellement pur, qu'on n'a pas pu en trouver la moindre trace. C'est la première fois de ma vie que je vois du quartz pareil!

Le colonel raconte admirablement. Rien n'était drôle comme de l'entendre décrire l'enthousiasme de son ami le savant : puis, son arrivée au palais, et son entrée comme une bombe dans le cabinet du roi, où une demi-

douzaine des jurisconsultes les plus éminents de la Belgique étaient réunis et avaient déjà jeté sur le papier les grandes lignes d'un projet de législation minière à l'usage des mines du Congo qui ferait sûrement passer leurs noms à la postérité de la façon la plus flatteuse, et finalement, l'effarement de tous ces messieurs lorsqu'ils apprirent que la discussion était sans objet, parce qu'il n'y avait décidément à Matadi, en fait d'or, que celui qui y venait de Belgique. Il paraît que tout finit par un grand éclat de rire.

A peine sortis de la gare, nous nous rendons compte de toutes les difficultés que l'on a eu à vaincre. De l'autre côté du promontoire rocheux au flanc duquel se trouve accrochée la ville de Matadi, il existe un ravin très profond : le ravin Léopold. On n'a pas voulu le traverser trop près du point où il verse ses eaux dans le fleuve parce que, là, il est trop large. Alors on a tourné brusquement à droite pour aller le passer à un endroit où il est très étroit. Seulement, comme, une fois qu'on est de l'autre côté, il faut revenir en arrière pour aller rejoindre le bord du fleuve, on peut se figurer les courbes que comporte un pareil tracé. On était tellement à l'étroit qu'on n'a pas pu donner, me dit-on, plus de cinquante mètres de rayon à celle qui est tangentée par le pont. Et on a été obligé, pour que la voie puisse suivre une pareille courbe, de la faire passer sur deux petits ponts partant de chaque coteau et venant se rejoindre au milieu du premier : le tout, vu d'en haut, doit avoir l'air d'un K majuscule.

Il est évident que je n'ai aucune autorité pour parler de tout cela, puisque je ne suis pas ingénieur. Mais mon impression est qu'on a eu trop peur des œuvres d'art. C'est évidemment afin d'éviter la construction d'un pont de deux cents mètres sur le ravin Léopold, au sortir de la gare, qu'on a fait ce grand détour pour aller chercher un point où un pont de vingt mètres fût

suffisant. Seulement ce sont des calculs de ce genre qui, aboutissant à des courbes de cinquante mètres de rayon, ont nécessité l'adoption de la voie de soixante-quinze centimètres, qui est manifestement trop étroite. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'après avoir fait d'aussi graves sacrifices au désir d'éviter les ouvrages d'art un peu importants, on me paraît avoir reconnu la nécessité de les construire quand même : parce que de pareilles courbes sont vraiment trop dangereuses. Si bien que ces sacrifices auront été faits en pure perte. J'ai du moins quelques raisons de le croire. Car, au moment où nous avons débouché sur le ravin Léopold, quand nous avons brusquement tourné à droite pour aller gagner les ponts dont je viens de parler, il m'a semblé en voir un tout prêt à être lancé, qu'on avait monté dans une tranchée creusée dans l'axe de la gare. Je me suis peut-être trompé, mais je ne le crois pas. J'ajoute que nous avions dans notre train un jeune ingénieur italien, charmant garçon, que la Compagnie avait bien voulu nous adjoindre pour nous donner tous les renseignements que nous pourrions désirer. Mais quand je lui en ai demandé sur ce point, il m'a dit que, s'il me les donnait, cela m'empêcherait d'observer le paysage qui devenait extrêmement intéressant.

Il avait d'ailleurs absolument raison. Depuis que nous avons dépassé le ravin Léopold, nous suivons toute la rive du Congo en escaladant, par une rampe formidable, un nouveau cap rocheux très élevé qui nous sépare de la vallée du M'Pozo (1). La voie le contourne à flanc de coteau. Au moment où nous arrivons au confluent des deux rivières, le spectacle est si beau qu'un cri d'admiration nous échappe à tous. A soixante ou

(1) Depuis mon retour, j'ai eu l'idée de demander à un savant la signification de ces lettres M ou N suivies d'un accent qu'on trouve au commencement d'un grand nombre de mots des langues nègres. Il m'a dit que c'était l'indication du génitif.

quatre-vingts mètres au-dessous de nous, les eaux du fleuve viennent battre avec fureur le pied de l'énorme rocher au-dessus duquel nous nous trouvons. Elles sont même toutes bouillonnantes, car le dernier des rapides qu'elles traversent est tout près de nous. A cet endroit, le Congo a au moins mille ou douze cents mètres de largeur et coule profondément encaissé entre d'énormes montagnes rouges absolument nues. C'est cette absence complète de toute végétation qui caractérise le paysage. Je n'en ai jamais vu de si grandiose ni de si désolé. Un peintre d'histoire qui voudrait représenter le Styx ou l'Achéron n'a qu'à venir ici. C'est horriblement beau!

La vallée dans laquelle nous entrons a un tout autre aspect. Le M'Pozo est un bon petit torrent de montagne dont les eaux vertes, comme celles de certaines rivières de la Suisse, dégringolent joyeusement de rocher en rocher par des cascades successives jusqu'à une petite plage de sable qui marque l'endroit où elles se jettent dans le fleuve. Il paraît même qu'on y voit presque toujours deux ou trois bons gros crocodiles qui ont pris l'habitude de venir y faire la sieste. Mais ils ne s'y trouvaient pas, quand nous sommes passés. Ils avaient peut-être été effrayés par le train qui nous précédait.

Notre ingénieur cicerone nous fait remarquer une curiosité géologique du M'Pozo. Tous les voyageurs qui sont allés à Lucerne connaissent le phénomène si curieux qui se produit, quand les eaux d'un torrent à cours rapide, ayant entraîné un galet gros ou petit de roche dure, ce bloc se trouve arrêté dans un bassin formé par un seuil de roches tendres. Le remous faisant tourner le galet, il finit par se creuser un logement de section cylindrique qu'on appelle marmite, et dans lequel il continue à tourner indéfiniment, en élargissant de plus en plus la chambre qu'il a creusée et

qui finit par offrir l'apparence d'une sphère creuse, ayant des parois absolument polies. On montre cinq ou six de ces marmites qui sont tout près de la statue du lion de Lucerne. Mais le torrent qui passait par là, étant à sec depuis la période glaciaire, a renoncé depuis bien longtemps à la fabrication des marmites. Tandis que le M'Pozo en fabrique encore avec une activité qui lui a conquis l'estime de tous les géologues de l'honorable société.

Le paysage s'humanise beaucoup. Partout où il y a un peu de terre dans un creux de roches, un palmier se montre. Par moments, l'eau disparaît sous des buissons couverts de fleurs. Mais cela ne dure pas longtemps, car bientôt notre brave petite locomotive se lance à l'assaut des pentes vertigineuses du massif de Pallaballa, et à partir de ce moment, nous ne voyons plus autour de nous qu'un chaos de montagnes arides dont la voie contourne les saillies en décrivant des lacets tellement rapprochés que souvent nous voyons tout près de nous le train qui nous suit ou celui qui nous précède, nous croisant à quelques mètres au-dessus ou au-dessous de nous, bien qu'en réalité trois ou quatre kilomètres de voie nous séparent. Quelques tunnels auraient bien simplifié les choses et raccourci la voie de peut-être moitié. Mais on a voulu à tout prix éviter les tunnels comme on a voulu éviter les ponts. On a sûrement eu d'excellentes raisons pour agir ainsi, et cependant je ne puis m'empêcher de continuer à croire que tout le tracé de cette première partie de la ligne aurait pu être mieux fait, et que bon gré mal gré, il faudra le modifier. Ainsi je crains bien que ce passage à flanc de coteau, si pittoresque, à l'embouchure du M'Pozo, ne cause de gros ennuis : parce qu'il me semble que la base du rocher dans lequel il est creusé est minée par les eaux et pourra bien s'écrouler un jour ou l'autre. Et

cela fera une grosse affaire. Mais j'espère me tromper : *absit omen !*

Il faut dire aussi que les ingénieurs qui ont été chargés de déterminer le tracé de la première partie de la ligne ont été singulièrement gênés par la proximité de la frontière portugaise qu'il ne fallait à aucun prix franchir, parce que les Portugais n'auraient pas manqué de réclamer une partie des bénéfices si on avait pénétré sur leur territoire. On a même cru un instant, que le tracé adopté tout d'abord avait cet inconvénient : et on craignait déjà d'être obligé de le modifier. Mais heureusement, des observations astronomiques multipliées, du major Cambier ont prouvé qu'à un certain endroit, il s'approchait effectivement de la frontière tellement qu'il n'en était séparé que par deux ou trois cents mètres : mais qu'il ne la traversait pas.

A force de monter et de descendre des pentes invraisemblables nous avons monté plus que nous n'avons descendu car, finalement, nous sommes arrivés, au bout d'un parcours de vingt kilomètres à une altitude supérieure de 250 mètres à celle de notre point de départ. A partir de ce moment nous nous trouvons sur des plateaux d'une certaine étendue, généralement très arides, mais où cependant se trouvent, de loin en loin, quelques marécages recouverts de hauts papyrus. Quelquefois, on voit dans un fonds un petit coin de forêt bien vert. Mais l'aspect général du pays est vraiment l'image de la désolation. Ceux qui sont venus s'attendant à trouver la luxuriante végétation des tropiques perdent leurs dernières illusions. Notre ingénieur et un juge qui sont avec nous, et qui sont tous deux de grands chasseurs devant l'Eternel, nous affirment cependant qu'il y a prodigieusement de gibier dans cette région. Le juge nous parle notamment d'un certain oiseau qui s'appelle le *joliçoco* ou quelque chose d'approchant et qui constitue un rôt délectable. Il

assure en avoir tiré des quantités dans les environs. Je me demande de quoi ils vivent. Cependant les chefs de gare des stations où nous nous arrêtons d'heure en heure, pour faire de l'eau, nous confirment ces dires. Ils voient presque tous les jours des buffles et des antilopes : quelquefois même un éléphant égaré. Quant aux serpents, de l'avis de tous, ils pullulent littéralement, de toutes les tailles et de toutes les grandeurs, et presque tous horriblement venimeux. Dernièrement, un énorme boa remontait paisiblement une tranchée très profonde, quand il a été surpris par la venue d'un train de ballast qui descendait. Il s'est bravement lancé à l'assaut de la machine dont le mécanicien l'a tué d'un coup de ringard et l'a mangé après. C'est l'histoire de saint Georges et du dragon : seulement je n'ai pas entendu dire que saint Georges ait mangé son dragon !

Dans toutes ces stations où nous nous arrêtons, nous trouvons les ouvriers de la voie qui nous attendent. La plupart sont des Sénégalais qui ont arboré partout le drapeau français. Je constate que, comme leurs compatriotes de Matadi, ils se louent beaucoup du traitement dont ils sont l'objet. Ils ont des boubous superbes et sont couverts de bijoux. Ils sont consternés d'apprendre qu'ils vont être congédiés et disent tous au colonel Thys que s'il veut encore construire un autre chemin de fer, n'importe où, il n'a qu'à leur faire signe. Je découvre aussi un chef de gare français. C'est un M'Pongwè, de Libreville, du plus beau noir. Élevé chez les frères, qui lui ont appris à lire et à écrire très correctement, il est habillé d'un complet très élégant et a des manières de grand seigneur. Tous ces petits talents lui valent d'être titulaire de fonctions réservées d'ordinaire aux blancs, et rétribuées à raison de quatre cents francs par mois ! Aussi est-il enchanté de son sort. Quand je lui dis que je suis Français et que j'arrive de Libreville, il me raconte

tout de suite qu'il a sous ses ordres deux Pahouins, qui font partie du personnel de la gare. Au Gabon, il aura probablement eu quelque parent mangé par les Pahouins et sûrement, quand il était petit et qu'il n'était pas sage, on le menaçait toujours de le donner aux Pahouins. Ici, il en a deux auxquels il fait, sans doute donner des coups de cravache en peau d'hippopotame, quand bon lui semble : ce qui lui est très doux. Voilà ce que c'est que d'avoir reçu de l'instruction ! Je lui demande s'il n'a pas un peu peur d'être mangé par eux quelque beau jour. Au fond, je crois bien que cette idée doit lui venir de temps en temps ! Mais il ne le montre pas. Ses lèvres s'ouvrent en un sourire énorme, découvrant des dents merveilleuses, et il me fait cette réponse qui me stupéfie :

« Oh ! je ne crains rien ! Ce sont des Pahouins fin de siècle ! » (Textuel.)

Vers cinq heures, notre train s'arrête devant une agglomération de maisons et de magasins situés au milieu d'un immense plateau nu. Nous sommes à Tumba. La compagnie y a un atelier de réparations et un dépôt de machines : un commissaire de district y représente l'autorité du roi souverain, et la force armée, chargée de défendre la civilisation contre la barbarie ambiante, consiste en une demi-compagnie d'anthropophages Batétélas, dont quelques-uns ont été exhibés à l'exposition d'Anvers comme spécimens des soldats congolais.

Un de leurs chefs a même été célébré par la presse coloniale belge à propos d'une belle réponse qu'il fit au Roi, auquel il avait eu l'honneur d'être présenté à Tervueren. Sa Majesté lui avait demandé s'il était content de la manière dont lui et ses camarades étaient traités. A quoi l'autre avait répondu en montrant son propre ventre, du doigt, et en s'écriant « Mafouta Menghi ! » paroles que l'interprète avait traduites en

GROUPE DE ROIS NÈGRES RÉUNIS A TUMBA

ces termes : « J'admire tout ce que je vois! mais ce que j'admire le plus, c'est l'œuvre du roi Léopold, et je m'associe de tout cœur à ce qu'il fait dans l'intérêt de la civilisation » expliquant que ce n'était pas son ventre qu'il avait voulu montrer, c'était son cœur. Et naturellement tout le monde s'extasia sur les beaux sentiments manifestés par ce sauvage, touché de la grâce. Mais il paraît que « Mafouta Menghi! » veut simplement dire « beaucoup de graisse! » et que cet excellent sauvage voulait simplement faire remarquer au Roi combien il était devenu gras, au régime de Tervueren. C'était l'interprète qui avait cru bon de corser un peu sa réponse, à la grande joie de cinq ou six officiers congolais présents à la scène, dont l'un m'a conté ce petit incident. Il ne m'a pas beaucoup étonné. Je sais, par expérience, qu'il faut toujours beaucoup se méfier des interprètes.

Tous ces anthropophages du haut de la rivière maintiennent l'ordre parmi ceux de cette région pendant que, chez eux, ce sont des anthropophages de ce pays-ci qui font le même service. *Divide ut imperes!* C'est un peu la devise de tous les fondateurs de colonies. Mais c'est surtout celle qui prévaut ici.

On a convoqué tous les rois nègres de la région pour les présenter au général Daelmann. Nous les trouvons rangés dans le plus bel ordre le long de l'avenue de la gare. Chacun est assis sur son trône, qui est généralement un pliant, autour duquel se groupent ses ministres et quelques grands seigneurs et grandes dames de la cour, entourés de guerriers armés de sagayes! Ces monarques ont presque tous un immense parapluie de couleurs variées, roses, jaunes ou verts, d'ordinaire, qu'un de leurs ministres tient ouvert sur leur tête. Quelques jeunes personnes peu vêtues, accroupies à leurs pieds et armées de queues d'éléphants, les emploient à chasser les mouches assez audacieuses pour venir

prendre des libertés avec l'épiderme de leurs seigneurs et maîtres. Ce spectacle me comble d'allégresse. Enfin j'ai retrouvé le roi nègre de ma jeunesse ! Ces bons rois de la côte d'Afrique, à la cour desquels j'ai passé de si joyeux moments. La fantaisie de leurs costumes était extrême. Ceux de ce pays-ci ont un aspect non moins cocasse. Le premier que j'ai vu avait sur la tête un immense casque à chenille rouge qui a dû servir autrefois à un pompier de banlieue. Seulement pour le rendre plus majestueux, on a ajouté deux dragons en cuivre, l'un par devant, l'autre par derrière, dont les queues vont s'entortiller dans la chenille du casque et, tout en haut, se terminent par une gigantesque aigrette de deux pieds de hauteur. Le personnage revêtu de ce merveilleux couvre-chef est un vieux petit nègre à l'air prodigieusement abruti qui, ayant dépensé sans doute beaucoup d'argent pour sa coiffure, a cru sage de faire des économies pour le reste. Il n'a qu'un vieil habit rouge de soldat anglais, qu'il porte à nu sur sa vieille peau ridée, et il se passe de culotte et de chemise. L'aide de camp qui porte le parapluie destiné à garantir son auguste tête des derniers rayons du soleil est bien plus convenable, car il est revêtu d'une vieille robe de chambre à brandebourgs, en flanelle écossaise, comme en portaient certains notaires de campagne, dans mon enfance. Les tenues des autres sont du même genre. Mais ce que j'ai trouvé admirable, c'est que tous ces rois portent sur l'estomac une énorme médaille en cuivre, retenue à leur col par une chaîne, et sur laquelle il y a écrit en grosses lettres : « Travail et Progrès ». Ils ont l'air d'être très fiers de cet insigne qui leur est donné par le gouvernement comme un symbole d'investiture. Un haut fonctionnaire me fait remarquer qu'autrefois, du temps des Portugais, on leur donnait une canne. Plusieurs des vieux portent en même temps la canne et la médaille. Il est bien évident que

nos amis les Belges, étant venus dans ce pays-ci pour y apporter aux populations les bienfaits de la civilisation, ne pouvaient guère continuer à donner un bâton comme symbole de commandement aux rois qui leur servent d'intermédiaires. Mais vraiment, l'idée de donner à un roi nègre pour devise « Travail et Progrès » est une trouvaille.

Depuis sept à huit ans, on dépense chaque année de un à deux millions à payer des porteurs qui sont en grande partie originaires de cette région. Une partie de cet argent leur a été donnée sous forme de marchandises, surtout d'étoffe. Mais dans les derniers temps, on les payait souvent en argent. Qu'est devenu cet argent? Telle est la question qui me vient à l'esprit en voyant tous ces nègres. Je la pose à différents officiers et fonctionnaires.

Leurs réponses me font connaître des détails intéressants. Il paraît que les porteurs réquisitionnés par les autorités s'organisaient d'eux-mêmes en bandes plus ou moins nombreuses, commandées par un chef qu'ils choisissaient, et qui était décoré du titre de capita. Et, chose très curieuse, ces chefs qui avaient sur leurs hommes beaucoup d'autorité, qui les battaient à l'occasion, étaient souvent des enfants de huit ou dix ans. Du reste, constamment on voit, paraît-il, non seulement dans ce pays-ci, mais dans tout le Congo, des enfants de cet âge prendre beaucoup d'autorité dans les tribus. Ce qui s'explique d'ailleurs très bien, car tous ceux qui ont vécu chez les nègres savent que leurs enfants sont à peu près aussi intelligents que les nôtres jusqu'à la puberté, et que c'est à partir de cet âge-là qu'ils commencent à s'abrutir. Seulement il est étonnant que les vieux se rendent justice, et s'inclinent devant l'intelligence relative des jeunes!

Quoi qu'il en soit, il paraît que ces capitas, qui touchent la solde de leurs hommes, commencent par en

prélever à leur profit une certaine part, mais que la plus grosse finit toujours par revenir au roi, qui probablement l'enterre. Telle est du moins l'opinion de la plupart de ceux que j'ai consultés. Mais ils ajoutaient tous que c'est une simple opinion, parce qu'il est presque impossible d'être bien fixé sur la nature des relations qui existent entre les rois et leurs sujets. Cependant le capitaine Weyns, qui a commandé pendant longtemps la compagnie chargée de la garde de tous les établissements de chemins de fer et qui, par conséquent, connaît admirablement cette région, m'a cité un fait qui prouve qu'effectivement les choses doivent se passer ainsi. Car un incendie ayant un jour éclaté sans cause apparente dans son campement, incendie qui avait détruit sa tente, il avait cru d'abord que c'était un roi du voisinage qui avait fait le coup, et il l'avait fait mettre aux fers, en attendant mieux. Mais alors l'autre, tout en protestant de son innocence, demanda à combien se montaient les dégâts, affirmant que, si on lui permettait de communiquer avec une de ses femmes, il payerait tout ce qu'on voudrait. Le capitaine Weyns, très surpris, consentit à se prêter à cette combinaison, et fixa le chiffre de quinze cents francs. Une heure après, la femme apportait les quinze cents francs qui venaient d'être évidemment déterrés, car les pièces étaient encore couvertes de sable humide. J'ajoute qu'entre temps la parfaite innocence du pauvre roi ayant été reconnue, non seulement on ne prit pas son argent, mais on lui donna, je crois, une bouteille de rhum, qui apaisa si bien son courroux qu'on se sépara très bons amis!

Il n'y a donc absolument rien d'impossible à ce qu'une bonne partie de l'argent importé dans ce pays soit enterré et disparaisse de la circulation. Il serait même très intéressant de faire des recherches, afin de savoir au juste à quoi s'en tenir sur ce point. Cela

serait un point bon à élucider, surtout maintenant qu'on cherche à substituer les payements en monnaie métallique à l'ancien système d'échange de marchandises, parce que si l'usage de cette monnaie se propage, il va falloir en importer des quantités très considérables, et que, si au fur et à mesure qu'ils le reçoivent, les noirs prennent l'habitude de l'enterrer, cela pourrait avoir des conséquences économiques inattendues. Il est bien connu, en effet, que certains peuples sont très enclins à enterrer leur monnaie : les Indiens notamment. Il n'y a pas, aux Indes, un seul radjah qui n'ait un trésor enterré quelque part. Il n'y touche jamais et se considérerait comme déshonoré si, avant de mourir, il ne l'avait pas plus ou moins augmenté. Il est même très certain que la crise monétaire actuelle qui, après avoir fait tant de mal à notre agriculture, est en train de transporter beaucoup des industries européennes dans l'Extrême-Orient, est due non moins à l'avilissement du prix de l'argent qu'à l'augmentation du prix de l'or. Il y a pléthore de métal blanc et disette de métal jaune. Or, c'est en métal jaune que sont constitués tous ces trésors cachés. Il y a des siècles que ce drainage se continue, et pour apprécier son importance, il suffit d'indiquer un fait significatif : il ressort des statistiques commerciales que, depuis soixante ans seulement, l'Inde a reçu trois milliards d'or de plus qu'elle n'en a envoyé à l'extérieur. Or, comme la circulation à l'intérieur est presque nulle, il y a tout lieu de supposer qu'une bonne partie de ces trois milliards est enfouie dans des cachettes, où elle est allée grossir les trésors qui s'y accumulent depuis des siècles. Il est donc très certain que les Indiens sont, dans une certaine mesure, responsables de la crise monétaire, puisqu'ils ont raréfié le métal jaune. Mais si les cinquante ou soixante millions de nègres de l'Afrique équatoriale se mettent de leur côté à enterrer l'argent, ils tendront

à rétablir l'équilibre entre les deux métaux, et à atténuer par conséquent la crise. En quoi ils seront aidés, d'ailleurs, par les autres nègres qui travaillent au Transvaal, puisque ceux-ci vont probablement verser dans la circulation quatre ou cinq cents millions d'or par an. Si bien que les amateurs de thèses un peu paradoxales pourront soutenir que c'est d'Afrique que nous viendra le remède aux blessures que nous fait l'Asie! D'ailleurs M. Allard, le directeur de la Monnaie à Bruxelles, prétend que la même crise s'est déjà produite du temps du grand roi Salomon et qu'elle a été guérie par l'intervention de l'Afrique. Ce qui prouve bien qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Il paraît que ce monarque ayant eu l'imprudence dans sa jeunesse d'entamer des affaires avec les Indiens, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était en pleine crise monétaire, parce que tout son or partait aux Indes et qu'il n'avait plus dans ses caisses que de l'argent qui perdait tous les jours de sa valeur, à ce point qu'il en vint à être obligé d'en faire des boucliers à ses gardes! Et ce qui le tira de ce mauvais pas, ce fut la découverte des mines d'Ophir, dont il tira trente ou quarante millions grâce auxquels il fut remis à flot et put donner de très belles fêtes à la Reine de Saba. Or chacun sait que le pays d'Ophir c'est le Transvaal, où M. Rhodes affirme avoir trouvé les traces d'une foule d'anciennes exploitations juives ou phéniciennes. Après tout, M. Rhodes et M. Allard ont peut-être raison!

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Cela est vrai partout, et surtout en Afrique! Le colonel Thys, pénétré sans doute de cette vérité et désireux d'ailleurs de se concilier la bienveillance de tous les rois nègres qui sont venus assister à l'inauguration des chemins de fer, leur a fait des largesses ainsi qu'à ceux de leurs sujets qui les avaient accompagnés. Je n'ai pas assisté

à la distribution. On m'a dit que pour le commun des mortels, on avait donné des pagnes, rouges pour les femmes et bleus pour les hommes. Le besoin s'en faisait sentir, car à notre arrivée, ces dames n'étaient guère vêtues que de leur seule beauté que mettaient seulement en valeur d'innombrables anneaux de laiton aux bras et aux jambes, et des colliers en dents de crocodiles. Quelques grandes élégantes en avaient même, paraît-il, composés de dents humaines enfilées à une ficelle. Je ne sais pas ce qu'on a donné aux rois! Je ne serais pas étonné que cinq ou six au moins aient reçu des descentes de lit en moquette représentant une peau de panthère, parce que j'ai vu, au cours de la soirée, dans les camps des indigènes, un certain nombre de ces tapis, tout neufs, et dont les heureux propriétaires faisaient les honneurs à leurs amis et connaissances avec un orgueil si manifeste qu'il excluait l'idée d'une longue possession. Tandis que ceux qui avaient des vraies peaux de panthères paraissaient au contraire tout humiliés, ce qui était bien naturel, car celles-là n'avaient qu'une queue, tandis que les fausses en avaient trois! Il faut convenir que le fabricant qui a eu l'idée de créer ce modèle est un psychologue de premier ordre. Il méritait bien le succès qu'il a incontestablement. Cette constatation m'a rendu rêveur. Il est évident, en effet, que si les rois nègres trouvent qu'une peau de panthère à trois queues est plus belle qu'une peau de panthère à une queue, cela prouve que leur esthétique est différente de la nôtre. Nous estimons que l'art doit servir à représenter la nature. Nous croyons qu'un tableau ou une statue sont d'autant plus parfaits qu'ils donnent une impression plus vivante des êtres animés que l'artiste a voulu représenter. C'est une conception qui nous vient des Grecs, et que nous avons même certainement poussée beaucoup plus loin qu'eux. Car les artistes grecs

ne reproduisaient jamais que de beaux modèles, tandis que les nôtres, surtout maintenant, semblent souvent s'évertuer à chercher les modèles les plus abominables; de sorte que nous nous complaisons à accrocher à nos murs des tableaux représentant d'effroyables bonshommes, que nous nous empresserions de mettre à la porte si nous les voyions en chair et en os, parce que leur vue seule serait une souffrance. C'est même une manière bien extraordinaire de comprendre la décoration des appartements! Les autres peuples ont toujours estimé, au contraire, que l'art étant en somme destiné à augmenter nos jouissances, non seulement il ne devrait jamais être consacré à la représentation des spectacles pénibles qui s'offrent souvent à nos yeux, mais qu'on ne devait même jamais hésiter à corriger la nature à l'occasion pour la rendre plus belle. Je me souviens même d'avoir entendu exprimer cette idée d'une manière très remarquable par un peintre chinois de Canton. Je ne me rappelle plus comment il s'appelait, mais je sais qu'il était l'élève préféré et le successeur du grand Lam-Qua, dont les magots sont aux magots ordinaires ce que sont les femmes de Rubens à celles de M. Besnard! J'avais rendu un gros service au seigneur Pipi-Afa, le Comprador français de Hong-Kong, qui était un grand personnage, possédant une grosse fortune, malhonnêtement gagnée d'ailleurs, mais qu'il employait noblement à protéger les arts. Il avait deux maisons : une à Hong-Kong, dans laquelle il avait une femme à grands pieds; et une autre à Canton, qui était son vrai établissement, dans laquelle, comme tout Chinois qui se respecte, il avait une femme à petits pieds, et qu'il avait fait décorer par le peintre en question, dans l'atelier duquel il voulut bien me conduire un beau matin.

Quand nous y arrivâmes, ce grand homme était en train d'achever un tableau. Je ne compris pas tout

d'abord très bien ce qu'il représentait. On voyait une grande femme montée sur un char traîné par deux lions, adressant un geste de menace à un diable effroyable déjà terrassé et qu'ils tenaient sous leurs pieds. Je demandai naturellement à Pipi-Afa, qui me servait d'interprète, quel pouvait bien être le sens de cette allégorie. Il m'expliqua que le typhon, que nous avions reçu quelques semaines auparavant en rade de Hong-Kong, — c'était même celui dans lequel le *Monge*, que commandait mon pauvre ami Charlemagne, s'est perdu corps et biens, — s'était arrêté un peu avant d'arriver à Canton, et que la corporation des bateliers de cette ville, attribuant cet heureux événement à la protection de la déesse des eaux du fleuve, en l'honneur de laquelle ils avaient tiré d'innombrables pétards, avait décidé de commander un tableau commémoratif qui devait être pendu, en guise d'*ex voto,* dans son temple. Une fois cette explication donnée, je compris tout de suite que la grande femme, qui faisait une si effroyable grimace, était la déesse en question, et que le typhon était figuré par le diable que, sur son ordre, les lions de son char étaient en train de mettre à mal. Je pus donc en toute connaissance de cause prier Pipi-Afa de vouloir bien exprimer à l'artiste mon admiration pour la manière vraiment magistrale dont il avait traité son sujet. Mais, ayant examiné de plus près le tableau, pendant qu'il parlait, je remarquai que les deux lions avaient la crinière et la touffe de poils qui ornait leurs queues frisées au petit fer. Ce détail m'ayant intrigué, je me permis de faire encore une question à l'élève du grand Lam-Qua, toujours, bien entendu, par l'entremise de Pipi-Afa.

— Demande-lui donc, lui dis-je, s'il a jamais vu des lions.

— Oui, répondit-il. Il dit qu'il en a vu plusieurs fois dans des ménageries de passage.

— Est-ce qu'ils avaient la queue frisée?

— Non.

— Alors pourquoi a-t-il représenté ceux-ci avec la queue frisée?

Ma question parut étonner tellement Pipi-Afa qu'il me la fit répéter. L'autre fut non moins stupéfait quand elle lui eut été transmise. Et ils se mirent à parler ensemble avec une certaine animation pendant deux ou trois minutes. Après quoi, Pipi-Afa me fit cette réponse.

— Mais c'est justement parce que les lions qu'on voit dans les ménageries n'ont pas la queue frisée, que, ayant à peindre des lions, il a voulu les représenter avec une queue frisée! Pourquoi représenter des lions à queue non frisée quand on n'a qu'à aller dans une ménagerie pour en voir? Les bateliers qui payent très cher ce tableau tiennent naturellement à en avoir pour leur argent. Ils seraient très mécontents si le peintre ne leur fournissait pas des lions aussi beaux que possible, et plus beaux que ceux qu'on voit dans les ménageries!

C'est ce raisonnement qui m'a fait entrevoir cette conception de l'art que j'exposais tout à l'heure, et qui, en somme, est très soutenable. Dans tous les cas, elle a été bien plus répandue que la nôtre. Car les Indiens, les Chinois et les Assyriens, pour ne parler que de ceux-là, ont toujours eu pour but de faire plus beau que nature. Ils ont toujours eu l'horreur du réalisme. Il est manifeste que les nègres sont du même avis. Ils estiment que l'art est fait pour leur donner des sensations supérieures à celles que la nature peut leur fournir. Et c'est pour cela que ces carpettes représentant une peau de panthère à trois queues leur font tant de plaisir.

Par exemple, si je ne me reconnais pas le droit de blâmer leur esthétique en matière de peinture, je

prends celui de dire que leurs danses sont immondes. Lorsque le cortège s'est disloqué, chaque roi a été planter, à quelque distance, dans la plaine, son drapeau particulier, autour duquel sa tribu s'est groupée, et après s'être reconforté en mangeant quelques pains de chiekwangua, une abominable pâte gluante qu'ils font avec de la farine de manioc, et qui est la base de leur alimentation, les joueurs de tam-tam se sont mis à taper sur leurs instruments, et tout ce monde s'est mis à se trémousser en témoignage d'allégresse. J'ai vu les exercices chorégraphiques des bayadères : j'ai vu les mulâtresses de Bourbon danser la séga, j'ai vu les cérémonies de purification des Antaïmoures de Madagascar, qui sont même d'une jolie inconvenance, mais je n'ai jamais rien vu de comparable aux performances dont ces gorilles de Congolais nous ont donné le spectacle ! Ils m'ont fait comprendre et excuser la démoralisation des singes qu'on rapporte de leur pays. Des pauvres bêtes qui, du haut de leurs cocotiers, voient constamment des spectacles pareils, sont évidemment contaminées dès leur jeune âge. Je ne me charge naturellement pas de les décrire. Un mot seulement en donnera une idée suffisante. Toutes les femmes se mettent sur une ligne, jeunes ou vieilles, grandes et petites, il y avait là des enfants qui n'avaient pas plus de sept ans ! Les hommes se rangent en face d'elles, et puis tout ce monde se met à exécuter la danse du ventre. Et cela dure des heures !

Si encore ils étaient beaux ! Mais ils ont tous et toutes des figures de macaques sur des corps taillés à la serpe ! Par amour-propre de propriétaires, les Belges racontent qu'il y a des races superbes au Congo. Ils sont bien obligés de reconnaître que celle qui habite la région côtière dépasse les limites de la laideur permise : Mais ils prétendent que la faute en est aux Portugais !

Ils disent que depuis deux cents ans et plus ce pays-ci était considéré par eux comme un terrain de chasse à esclaves, et que c'est cet état de choses qui a détérioré la race. Il me semble que cela aurait dû plutôt l'améliorer. Car enfin, il tombe sous le sens que c'étaient ceux qui se sauvaient le plus vite qui n'étaient pas pris. C'étaient donc les plus lestes qui restaient pour perpétuer la race. Cela constituait donc une sélection éminemment propre à l'amélioration de l'espèce. Ainsi, en Seine-et-Marne, voilà plus de deux cents ans que, chaque année, on tue tous les perdreaux qui ne volent pas bien, et le résultat est que, maintenant, ils se lèvent à cent mètres et font sans s'en apercevoir des vols d'un kilomètre, qu'ils n'auraient jamais pu fournir auparavant. Il aurait dû en être de même chez les nègres de ce pays-ci.

En revanche, comme je crois l'avoir déjà dit, j'ai la conviction que, grâce à leur régime de réquisitions de porteurs, appliqué systématiquement et à outrance pendant les dix dernières années, nos bons amis les Belges ont détruit infiniment plus de nègres que la traite pratiquée par les Portugais n'en avait fait disparaître en deux ou trois siècles. Ce qui me le fait croire, c'est que évidemment ce pays-ci était relativement assez peuplé il y a quelques années de cela. Car, tout du long de la ligne, j'ai remarqué des bananeraies abandonnées. Or, le bananier ne pousse jamais tout seul, et il disparaît assez rapidement quand il n'est plus cultivé. Une bananeraie indique donc toujours l'emplacement d'un village détruit. Les milliers de squelettes qui bordent l'ancienne route des caravanes que nous avons croisée à deux ou trois reprises, sont ceux des anciens habitants de ces villages. Maintenant qu'on ne va plus avoir besoin de porteurs, grâce au chemin de fer, on va laisser à peu près tranquilles ceux qui restent, et la population va peut-être se recons-

tituer. Cela est bien possible, mais je n'en suis pas très sûr. Il est arrivé quelquefois, en Afrique et ailleurs, que l'occupation du pays par les blancs ait été suivie d'une augmentation de la population indigène. Mais cela est très rare. Presque toujours, c'est le contraire qui arrive.

J'ai déjà dit, je crois, que l'impeccable organisateur qu'est le colonel Thys, ne voulant pas abandonner à eux-mêmes ceux de ses invités d'Europe qui se trouvaient dans d'autres trains que le sien, avait eu le soin de mettre dans chaque wagon un ou deux de ses invités locaux, qu'il avait chargés de remplir à sa place les fonctions de maître de maison. Nous avions, dans le nôtre, un ingénieur et un juge, qui ont pris très au sérieux leur rôle. Car à peine avions-nous doublé le cap du M'Pozo, d'où l'on a une si belle vue, que le juge a fait cette remarque si profondément juste, que l'admiration creusait l'estomac et a donné l'ordre à deux nègres qui dormaient sur la plateforme de servir quelques-uns des rafraîchissements contenus dans une énorme pile de paniers accumulés dans un coin du wagon. Ceux-ci, que nous n'avions pas remarqués d'abord parce qu'ils étaient tout nus comme leurs congénères, ont commencé par mettre des petits complets de marins, qui avaient bien l'air de les gêner un peu aux entournures, mais dont ils semblaient très fiers : puis ils ont monté une petite table à côté de chaque convive, et elles se sont, comme par enchantement, couvertes de victuailles et de bouteilles de champagne et de bordeaux. J'ai même eu la maladresse de casser une de ces dernières. Je ne mentionnerais pas assurément un aussi mince incident, s'il ne m'avait pas fourni la matière d'une réflexion. La bouteille gisait en morceaux à mes pieds, et me disant que quelqu'un de nous pourrait bien se couper les pieds à travers ses souliers, en marchant dessus, je manifestai par

signe, à l'anthropophage qui nous servait, le désir qu'il me débarrassât de ces débris. Il comprit parfaitement, ce qui fait honneur à son intelligence et aussi à mes talents comme mime! mais n'ayant probablement pas de balai sous la main, il commença par en faire un petit tas en se servant de son pied. Je n'aurais pas voulu en faire autant avec le mien, chaussé de bottes de marais. Quant à lui, voyant que je le surveillais, il frottait avec rage le linoleum du parquet, tout hérissé de petites flèches de verre, et puis, toujours en employant le même procédé, il poussa le tout devant lui jusqu'à la plate-forme, d'où il le projeta sur la voie. Mais je remarquai qu'il en était resté cinq ou six morceaux à l'endroit où il se tenait avec son camarade, et que, toute la journée, ils ont marché dessus sans avoir l'air de s'en apercevoir! Et à des gaillards auxquels le bon Dieu, dans son infinie miséricorde, a départi un cuir d'une aussi admirable qualité, nous donnons des souliers! Car j'ai remarqué l'autre jour, à Matadi, que les miliciens sénégalais en avaient. Combien plus sensés, sous ce rapport, sont les Belges, qui laissent sagement les leurs se promener nu-pieds!

Ce premier repas a été suivi de trois ou quatre autres, ou plutôt la journée n'a été qu'un repas non interrompu, parce que l'ingénieur et le juge s'étaient piqués d'une noble émulation, de sorte que dès que les bouteilles de champagne commandées par l'un étaient bues, l'autre ordonnait à grands cris aux anthropophages de servir une nouvelle tournée. Et la plus grande sobriété est recommandée dans ce pays-ci! On ne s'en douterait pas. Aussi, le soir, nous avons tous l'estomac plus ou moins barbouillé. Cependant, tout le monde a été à la hauteur des circonstances. A sept heures tapant, on s'est trouvé réunis dans la grande salle de banquet. Les dames étaient décolletées! Je me suis même permis de les blâmer discrètement d'être en-

trées dans cette voie-là, parce que, étant donné le costume des dames du pays, elles étaient battues d'avance, sinon sous le rapport de la qualité, du moins comme quantité. Nos amis les Belges se faisaient remarquer par la somptuosité de leurs costumes. M. Buls avait son habit brodé de bourgmestre et M. d'Ursel avait endossé son habit de cour, tout flamboyant d'or. Les officiers étaient en grande tenue. Tous ruisselaient de décorations. J'avais peur, en les voyant d'abord, que les fonctionnaires français de la suite de M. de Lamothe ne fussent pas à la hauteur des circonstances. Mais quand je les ai vus faire leur entrée, j'ai été tout de suite rassuré. Pas un qui n'eût une brochette sur la poitrine, et la plupart une ou deux décorations pendues à la cravate. J'ai demandé des explications à ce sujet. Voici ce qui m'a été dit. Il paraît que presque tous nos gouverneurs ont eu soin de faire créer, par les rois qu'ils ont sous leur coupe, un ou plusieurs ordres dont ils commencent par se faire grand'croix, naturellement. Puis, à chaque premier de l'an, ils s'en adressent mutuellement des ballots que chacun distribue autour de lui. De sorte qu'il n'y a pas de commissaire ou de bureaucrate, ayant passé deux ou trois ans aux colonies, qui n'ait l'Étoile noire du roi Toffa, le Caïman vert de Madagascar, la Banane du Cambodge, le Dragon jaune de l'Annam et cinq ou six autres décorations du même acabit. On s'en sert aussi pour réchauffer le zèle des journalistes qui défendent la politique coloniale. Et il y a encore des gens qui prétendent que les colonies ne servent à rien!

Voici maintenant, à titre de document historique, le menu du banquet :

Consommé aux tomates
Filet de bœuf jardinière
Moambé de poulet

Gigot d'agneau
Canards rôtis
Salade de jets d'ananas
Fruits

J'ai cru intéressant de conserver ce menu, parce que, s'il étonnera par sa modestie les touristes que le grand express du Stanley-Pool déposera dans une dizaine d'années à la gare de Tumba (vingt minutes d'arrêt! buffet!) : en revanche il doit étonner encore bien plus ceux qui se rappellent avoir traversé le plateau où nous banquetons ici, il y a seulement cinq ou six ans : quand, après avoir planté sa tente au bord d'un ruisseau, on était tout heureux et tout aise si l'un des porteurs envoyé à la découverte aux environs, rapportait une boule gluante de chickwanga, qu'on mangeait en guise de pain, avec le contenu d'une boîte de corned-beef tirée des fonds de la cantine! Et quand les nuits vous réservaient des aventures du genre de celle que m'a contée le major Gambier! Il paraît que par une nuit d'orage, très noire, compliquée d'une pluie battante, il dormait paisiblement dans sa tente, établie sur le bord d'un marais tout près d'ici, quand tout d'un coup il fut réveillé brusquement par ladite tente qui s'écroulait sur lui. En même temps il entendait des cris, des coups de fusils, des barissements et une galopade furieuse. C'étaient cinq ou six malheureux éléphants qui, se rendant à l'abreuvoir, avaient donné dans le camp sans le voir, tant la nuit était noire, et s'enfuyaient affolés en se sentant les pattes prises dans les cordes des piquets de tente. Je crois même qu'un ou deux de ses porteurs furent écrasés.

Mais, pour en revenir à ce menu, ce qui rendait nos hôtes très fiers, c'est qu'on était parvenu à le composer en grande partie avec les ressources locales. Ainsi, le *filet* de bœuf provenait d'un élève de Matéba; et dans

le moambé de poulet, une sorte de poulet chasseur assaisonné à l'huile de palme, il n'y avait également que des ailes et des pilons de volatiles ayant picoré dans les environs, et n'y ayant même trouvé qu'une nourriture bien insuffisante, à en juger par leur maigreur! Et mes voisins en concluaient que bientôt le pays commencerait à fournir des ressources qui permettraient de ne plus se nourrir exclusivement de conserves, comme on l'a fait jusqu'à présent. Je ne le leur ai naturellement pas dit, mais justement ce que je trouve extraordinaire, c'est que depuis une dizaine d'années qu'ils sont à Matadi, ils soient aussi peu avancés sous ce rapport. Le régime exclusif des conserves est très dangereux dans tous les pays. C'est grâce à lui que tous les Américains du Far-West sont dyspeptiques à trente ans. Mais pour les Européens établis dans les pays chauds, les vivres frais, et surtout les légumes, sont presque une question de vie ou de mort. Aussi, dès que nous établissions un nouveau poste en Cochinchine, on se préoccupait tout de suite de l'approvisionnement en légumes de la garnison. On arrivait très facilement à l'assurer, grâce aux Chinois, qui sont les premiers maraîchers du monde. Et dès qu'on pouvait supprimer les vivres de conserve, on s'apercevait tout de suite d'une très notable amélioration de l'état sanitaire. Or, dès leur arrivée dans le pays, les Belges ont justement fait venir trois ou quatre cents Chinois. Si au lieu de les employer à des travaux de terrassements qui étaient trop pénibles pour eux, puisqu'ils sont morts presque tous en quelques mois, on les avait lâchés dans la brousse en leur disant qu'on leur achèterait les légumes et les fruits qu'ils pourraient produire, il n'est pas douteux pour moi que, d'abord, ils auraient métamorphosé les environs de Matadi comme leurs congénères ont métamorphosé la banlieue de Saïgon : et puis que la mortalité des blancs eût été diminuée dans une

très grande proportion grâce au changement de régime. Car le pays, quoique remarquablement infertile, est cependant parfaitement susceptible de culture sur certains points. On me dit d'ailleurs que maintenant, dans presque toutes les stations de l'intérieur, on s'occupe de créer des potagers qui réussissent généralement très bien, et que les missionnaires, notamment, ont réussi dans plusieurs localités à faire pousser en grande abondance la plupart des légumes d'Europe. Mieux vaut tard que jamais !

Mgr Augouard, l'évêque du Congo français, dont le nom a été si souvent prononcé à l'occasion de la mort du pauvre duc d'Uzès, dont il a recueilli le dernier soupir à Loango, après avoir cru l'arracher à la mort à force de soins pendant qu'il était à Brazzaville, était arrivé à Tumba, faisant par conséquent douze heures de chemin de fer, sans compter la traversée du Stanley-Pool, tout exprès pour voir M. de Lamothe, le gouverneur. Alors que les Belges ont, dans ce moment-ci, une flottille de quarante ou cinquante bateaux à vapeur sur le Congo, nous n'en avons, paraît-il, pas un seul! Pour faire son entrée solennelle dans ses domaines, le gouverneur français devait donc en être réduit à louer un bateau aux Belges, ou bien à être amené par eux chez lui avec les autres invités, ce qui n'était pas fait pour rehausser notre prestige. C'est justement ce qu'avait pensé Mgr Augouard, et comme la mission catholique dispose d'un petit bateau, *le Léon XIII,* il était venu à Tumba tout exprès pour le mettre à la disposition de M. le gouverneur et de sa suite.

Cette nouvelle enchante les trois ou quatre touristes français non officiels, dont je suis, parce que grâce à cette combinaison nous allons pouvoir visiter le Congo français. Nous devions toujours y aller! Le programme des divertissements qui nous sont offerts comporte,

en effet, pour après-demain, une espèce de revue navale sur le Stanley-Pool, à la suite de laquelle le colonel Thys doit conduire ses invités à Brazzaville. Mais ils n'y passeront qu'une heure ou deux. Tandis que, grâce à Mgr Augouard, nous allons pouvoir y passer une journée entière. Et puis je crois qu'en le débarrassant de notre présence, nous rendons service au colonel Thys, car il a tant multiplié ses invitations dans les derniers temps, que je le soupçonne de ne pas savoir très bien où il pourra caser ses invités à Léopoldville. Aussi ne fait-il pas la moindre difficulté pour mettre à notre disposition un train spécial qui emmènera demain matin à six heures tous les voyageurs pour Brazzaville, à Léopoldville où nous attend *le Léon XIII*.

Les choses étant ainsi réglées, nous sommes tous allés nous coucher dans les très bons lits que la compagnie de chemin de fer avait mis à notre disposition. Je m'attendais à une nuit de combats acharnés contre les moustiques. J'ai eu l'agréable surprise de n'en avoir pas entendu un seul. On nous avait distribué à bord de *l'Albertville* de magnifiques moustiquaires, en nous recommandant bien de les emporter. Je n'ai même pas déplié la mienne. Et je crois que tous mes compagnons ont fait de même. Il faut dire que nous sommes dans la meilleure saison de l'année. Les nuits sont très fraîches. Le thermomètre descend à dix ou douze degrés, paraît-il.

En tout cas, j'ai dormi du sommeil profond que la Providence réserve aux consciences pures et aux bons estomacs. Seulement je me suis réveillé de bonne heure, parce que je suis un peu atteint de cette maladie que les Provençaux désignent du joli nom de « tracassin » et dont une des manifestations est le besoin d'être toujours prêt avant l'heure où on a besoin de l'être. Aussi ma malle et ma valise étaient bouclées

une grande heure avant le moment du départ. J'en ai profité pour faire une petite promenade. J'ai commencé par constater que nous étions bien gardés, car tous les vingt pas je rencontre un factionnaire, immobile, l'arme au pied, ayant un petit feu devant lui. Il paraît que toutes les fois qu'on met un noir de ce pays en faction, il commence par allumer un petit feu. Les officiers les laissent faire généralement, parce que, quand ils ne sont pas préoccupés par l'idée d'avoir à empêcher leur feu de s'éteindre, il n'y a pas moyen de les empêcher de s'endormir.

Quand je passe à côté d'eux, ils me présentent les armes : ce qui d'ailleurs n'est pas régulier, puisqu'il est de règle qu'on ne rend pas d'honneurs pendant la nuit. Mais dans l'intérieur on les fait rendre toujours à tous les blancs. Cela me semble une excellente idée, très propre à maintenir le prestige de la race blanche. Seulement, il faudrait être logique. L'autre jour, à Matadi, un domestique de *l'Albertville,* ayant bu plus que de raison, a fait du tapage à bord et a rossé abominablement un de ses collègues. Alors le capitaine Blake, voulant faire un exemple, a demandé qu'il fût envoyé en prison à terre. Et quand il s'est agi de l'y conduire, deux anthropophages Banghalas avec des tatouages en crête de dindon, costumés en policemen, lui ont mis les menottes et l'ont conduit en cet équipage à la geôle, où du reste il a été aperçu le soir jouant à la manille avec le directeur, sous la varangue, tout en vidant des bocks. Je dois dire que cette exhibition, dans les rues, d'un blanc prisonnier de deux anthropophages, a produit un effet très pénible à tous ceux qui en ont été témoins. Dans nos colonies, en pareille occurrence, on a toujours recours à des gendarmes blancs. Justement les Belges en ont de superbes que je n'ai jamais vus se promenant majestueusement dans les rues de Bruxelles, coiffés de leurs

immenses bonnets à poils, sans me dire que, s'il me fallait absolument être arrêté par la gendarmerie, j'aimerais assez l'être par une gendarmerie aussi bien vêtue. Cela ne coûterait pas bien cher au roi d'en envoyer une demi-douzaine au Congo. Et vraiment la chose en vaudrait la peine. Car depuis qu'il a doté la colonie d'une justice civile, dont le personnel s'est empressé, naturellement, de faire de l'opposition à l'élément militaire, il se produit dans le Bas-Congo des faits qui, si l'on n'y prend pas garde, rendront bien vite le pays inhabitable pour les blancs. On est déjà en bon chemin. Témoin une aventure survenue lors de notre retour à Boma, dont a été victime un de nos camarades de voyage, un brave garçon nommé M. de Buschère, correspondant d'un journal flamand et poète très distingué à ses heures. Voulant faire je ne sais quelle emplette, il était entré dans un de ces stores dont j'ai parlé, qui sont tenus par des noirs portugais. Il n'y avait personne dans la boutique. M. de Buschère commença par appeler. On ne répondit pas. Alors il fit ce que tout le monde aurait fait à sa place. Voyant une porte au fond de la boutique, il l'ouvrit. Mais il se trouva que c'était celle de la chambre où le propriétaire était justement en train de faire sa sieste. Et celui-ci, réveillé brusquement et ayant sans doute le réveil mauvais, commença par accabler d'injures l'infortuné M. de Buschère, en le traitant de vil cambrioleur : et puis, se mettant progressivement dans un de ces états de rage qui caractérisent les nègres et les singes, il se précipita dans la rue et en ramena un agent de police de la même couleur que lui, naturellement, auquel il enjoignit d'arrêter notre pauvre compagnon et de le conduire au poste! Et ainsi fut fait! Le doux poète fut conduit au violon de Boma par un sergent de ville nègre!

Au poste on trouva un commissaire de police. M. de

Buschère se croyait sauvé! Mais le commissaire de police jugea la chose si grave qu'il voulut en référer au procureur! Justement celui-ci avait fait le voyage de Stanley-Pool avec nous. Il connaissait donc très bien M. de Buschère! Mais il voulut procéder régulièrement. Il ne relâcha son homme qu'après une enquête. Si bien que le malheureux crut un instant qu'il allait manquer le départ de *l'Albertville*. Quand on n'a pas la pratique des colonies, on trouve que des incidents de ce genre sont sans portée. On s'imagine que, malgré tout, les deux races peuvent et doivent vivre côte à côte sous le régime de l'égalité. Les Américains l'ont cru aussi quand, après la guerre, ils ont donné aux anciens esclaves cette égalité qu'ils ne demandaient d'ailleurs pas. Mais tout de suite ils se sont aperçus que, du train dont marchaient les choses, c'étaient eux qui allaient devenir les esclaves de ceux qu'ils avaient délivrés si bénévolement. Ils y ont mis d'ailleurs bon ordre, en employant les moyens qui leur sont familiers; c'est-à-dire en se faisant justice eux-mêmes, et en lynchant les nègres quand ils veulent prendre leurs droits au sérieux. Et, à force de les lyncher, ils ont fini par être les maîtres chez eux. Seulement il se trouve que pour avoir voulu faire acte de philanthropie vis-à-vis des noirs, ils ont abouti à un état de choses qui les oblige à faire et à tolérer des barbaries qui les auraient révoltés eux-mêmes du temps de l'esclavage. C'est un peu l'histoire de nos révolutionnaires français. Ils ont démoli la Bastille où il y avait en moyenne une douzaine de prisonniers d'État qui y mouraient généralement de la goutte, parce qu'on les y nourrissait trop bien. Et un ou deux ans après l'avoir démolie, ils avaient transformé en prisons d'État tous les couvents de France, où ils n'avaient jamais assez de place pour tous les gens qu'ils enfermaient avant de les envoyer à la guillotine.

D'ailleurs, pour se rendre compte de ce qui arriverait aux Américains s'ils n'agissaient pas ainsi, il suffit de voir ce qui se passe dans les pays où on agit autrement : à Sierra-Leone, par exemple, où les Anglais se sont avisés de vouloir appliquer les théories qu'ils admiraient tant quand il s'agissait de ruiner les colonies des autres. Là on a donné aux nègres autant de droits qu'aux blancs. Et ils ont su tout de suite tirer parti de la situation. Aussi maintenant, non seulement les blancs n'osent plus aller s'y établir, mais même il est devenu très dangereux, quand on y passe, de profiter de l'escale de quelques heures qu'y font les paquebots pour aller se promener à terre, parce qu'on est à peu près sûr de rencontrer au coin d'une rue un bon nègre, vêtu avec une élégance suprême, qui vous bouscule. Alors naturellement on lui rend la bousculade. Mais un second nègre, vêtu en agent de police, se trouve toujours là, comme par hasard, pour recevoir la plainte du premier, qui déclare qu'il a été victime d'un « assault », et on vous emmène devant un troisième nègre, habillé en magistrat. Celui-ci s'empresse à son tour de recevoir la déclaration de son subordonné et renvoie l'affaire à huitaine pour le jugement, en vous offrant l'alternative de passer ce temps en prison ou de payer une caution qui varie de dix à vingt livres, suivant l'apparence de la victime. Naturellement on n'a qu'à payer, car si on ne payait pas, il faudrait attendre un autre paquebot et perdre le prix de son passage! Et le tour est joué. Le « coloured gentleman », le constable et le juge se partagent la caution, et ils s'empressent de recommencer à la première occasion. Cette industrie, la seule du reste du pays, a pris dans ces derniers temps un tel développement que le gouvernement de l'État indépendant vient d'interdire à ses agents de descendre à terre à Sierra-Leone. On a eu raison de le leur interdire. Mais alors il ne faudrait pas

laisser s'établir à Boma les mœurs qu'on blâme ailleurs. Et si on n'y prend pas garde, il me semble qu'on est en bonne voie pour arriver à ce résultat.

Un peu avant six heures j'entendis le piétinement d'une troupe nombreuse qui venait du côté de la gare. Puis, je vis déboucher cent cinquante ou deux cents noirs ayant un blanc à leur tête, et sur les flancs une douzaine de caporaux qui les surveillaient. C'étaient probablement nos danseurs de la veille qu'on avait été ramasser dans leurs campements pour porter nos bagages. Mais ils n'avaient plus l'air triomphant qu'ils montraient quand, sous l'œil émerillonné de leurs souverains, nous les avions vus exécuter leurs bamboulas. Serrés les uns contre les autres, enveloppés de leurs pagnes, courbés en deux, toussant à rendre l'âme, ils avaient au contraire bien piteuse mine. Je l'ai bien souvent remarqué, les nègres semblent anéantis au moindre froid. Ceux-là grelottaient littéralement. Il y a des gens qui en concluent que, s'ils le pouvaient, ils seraient tout disposés à s'acheter des habits. Cela est possible. Mais s'en trouveraient-ils mieux? Je n'en suis pas très convaincu. Il est dit dans la Vie des Saints que saint Martin ayant rencontré un jour un mendiant tout nu, coupa en deux son manteau d'ordonnance et lui en donna la moitié. L'opération fut excellente pour saint Martin, puisqu'elle a contribué à le faire canoniser; mais il ne serait pas du tout étonnant qu'il eût rendu un très mauvais service au vieux mendiant. Le Père Kneipp soutenait toujours que trop d'habits font plus de mal que pas assez d'habits. Cela n'est peut-être pas très vrai quand il s'agit de blancs; mais je serais assez tenté de croire l'observation très juste en ce qui concerne les noirs. Ceux qui sont tout nus ont l'air à moitié morts dès qu'il fait un peu froid, mais aux premiers rayons de soleil il n'y paraît plus et ils sont tout guillerets; tandis que ceux qu'on habille meurent

généralement comme des mouches : peut-être parce qu'ils ne se donnent jamais la peine de retirer leurs habits pour les faire sécher quand ils sont mouillés. Du reste c'est un phénomène qui est bien connu en Océanie. Les Kanaks se portaient très bien quand ils allaient tout nus. Ils deviennent tout de suite tuberculeux quand on les habille.

Je priai l'employé blanc qui était à la tête de cette troupe de vouloir bien faire porter tout de suite mon bagage au chemin de fer. Il mit aussitôt à ma disposition un caporal et six hommes. Avec le caporal, cela faisait sûrement sept anthropophages. Je le remerciai de la libéralité avec laquelle il me traitait, tout en trouvant que c'était peut-être beaucoup de monde pour porter une malle, un nécessaire et un parapluie. Mais je ne tardai pas à constater qu'il avait vu juste et qu'il n'y en avait pas un de trop. Ils commencèrent par s'accroupir tous en rond autour de mon bagage en parlant avec beaucoup d'animation. Cela ne m'étonna pas. Il s'agissait évidemment de savoir qui porterait le poids le plus léger. C'est toujours un sujet d'interminables discussions, quand on voyage en Afrique. Comme en somme c'était leur affaire, je m'abstins tout d'abord d'intervenir; mais voyant que cela n'en finissait pas, je m'adressai au caporal. Alors, celui-ci, voulant sans doute me prouver qu'il savait le français, cria aux autres d'une voix terrible : « Allaye! Allaye! » avec un bel accent belge. Ce qui mit fin à la discussion. Le plus grand et le plus fort des anthropophages s'empara tout de suite de mon parapluie, le mit en équilibre sur sa tête, et se disposait à partir; mais comme je n'étais pas bien sûr de le revoir, je le happai au passage et lui fis signe d'attendre les autres. Un second avait pris mon nécessaire. Les quatre plus malingres restaient en face de la malle, qu'ils regardaient d'un air consterné. Cela aurait pu durer longtemps,

mais le caporal leur ayant donné une forte bourrade à chacun en répétant son « Allaye! Allaye! » ils la prirent par les quatre coins, et avec des gémissements déchirants, en s'y reprenant à deux ou trois fois, ils finirent par la mettre en équilibre sur leurs têtes. Je ne sais même pas comment ils en sont venus à bout, car il n'y en avait pas deux de la même taille. Cependant ils réussirent tout de même. Quand ce fut fait, je mis le caporal en tête du convoi, je pris la queue, et nous nous mîmes en route pour la gare.

Lorsque nous y arrivâmes, il faisait très clair. Le jour s'était fait avec cette rapidité qui surprend toujours quand on arrive pour la première fois sous les tropiques. Le soleil semblait avoir bondi de dessous l'horizon. Un instant auparavant le grand plateau sur lequel nous nous trouvions semblait une île, car une grande nappe de brouillard, imitant l'eau à s'y méprendre, s'étendait autour de nous à perte de vue. Mais en quelques minutes ce brouillard se dissipa. Bientôt on n'en vit plus que des lambeaux accrochés aux petits bois qui se montraient de loin en loin, sur le bord des ruisseaux. Le pays avait encore cet aspect désolé qu'il avait la veille. Cependant, les montagnes étaient moins hautes. Ce n'étaient plus de grands rochers se détachant en lame de scie sur le ciel : c'était un moutonnement de croupes rouges sans aucune végétation et enchevêtrées les unes dans les autres d'une manière si confuse, qu'à cette distance, il était impossible de se rendre compte de l'orientation du soulèvement qui les avait produites. Le paysage n'avait du reste aucune grandeur. C'était nu, triste et laid.

J'étais en train de me dire que ce n'était sûrement pas là que je viendrais vivre pour mon agrément, quand je me vis entouré par mes sept anthropophages, qui, ayant déposé mes bagages dans le fourgon, me réclamaient à grands cris un « matabich ». Je leur

offris le portrait de leur souverain, le roi Léopold, sur une de ses pièces de quarante sols. Ils se récrièrent. Évidemment ils étaient suffisamment frottés de civilisation pour demander un pourboire, mais pas assez pour savoir au juste ce que c'était qu'une pièce de quarante sous, ni surtout comment on pouvait s'y prendre pour la partager en six. Le moindre lambeau d'étoffe eût manifestement mieux fait leur affaire. Heureusement le caporal vint à mon secours. Il trancha la difficulté à la façon du juge qu'a célébré le bon La Fontaine. Il prit la pièce de quarante sols, la mit dans sa poche, chose que les autres n'auraient pas pu faire, car ils n'en avaient pas, et les mit tous d'accord en leur lançant un si terrifique « Allaye! Allaye! » qu'ils prirent la fuite, éperdus. Après quoi il disparut à son tour.

Mais il en vint tout de suite un autre qui me donna également une haute idée des qualités de commandement qui caractérisent les caporaux congolais. Celui-là était armé et suivi d'un de ses hommes. Ils marchaient tous les deux la jambe raide et le bout du pied en l'air, ce qui m'impressionna vivement. Car je n'avais encore vu, avant de venir dans ce pays, de nègres marchant à la prussienne. Il venait relever un factionnaire qui se tenait au port d'arme sur le quai de la gare, devant un petit feu qui achevait de s'éteindre. Ce factionnaire était même bien laid! Ce n'est pas que sa figure de gorille fût beaucoup plus bestiale que celle de ses camarades. Mais sa vareuse, serrée à la taille par son ceinturon dessinait des formes qu'on est habitué à voir chez les nourrices, mais pas chez les militaires. On m'a dit, depuis, qu'il y a un certain nombre de tribus où cette conformation est très commune. A la place des Belges, je tâcherais de recruter les soldats dans les autres. L'effet produit n'est pas heureux.

Le caporal, voyant que je le regardais, voulut évidemment me donner une haute idée de la façon dont s'exécute à Tumba le service de place. En arrivant à la hauteur voulue, il commanda halte! Et puis à droite! alignement! et ce ne fut que quand son homme se fut aligné sur lui tout seul, ce qu'il fit consciencieusement en tournant la tête à droite, qu'il commanda fixe! Après quoi il se mit à la tête de celui qu'il venait relever et partit en marchant de plus en plus à la prussienne.

Pendant que je contemplais cette petite scène qui m'avait beaucoup diverti, tous les passagers du premier train avaient fini par arriver. Comme je crois l'avoir déjà dit, il avait été convenu que ce train était réservé à ceux qui accompagneraient à Brazzaville M. de Lamothe. En dehors des Français, c'est-à-dire de Mme de Lamothe et de son mari, l'aide de camp du gouverneur, de son secrétaire Superville, des trois ou quatre fonctionnaires venus la veille au-devant de nous, des correspondants de journaux français et de Mgr Augouard, dont le bateau, *le Léon XIII,* nous attendait à Léopoldville pour nous faire traverser le Stanley Pool, il n'y avait, en fait de Belges, que M. Diderichs, le directeur du commerce de l'État indépendant, venu avec nous pour faire les honneurs du chemin de fer à M. de Lamothe; le chanoine Seeghers et le bon curé Buysse, qui voulaient voir la mission de Mgr Augouard; et, en fait d'étranger, le délégué russe, M. de Kologrivof, qui s'était juré de ne pas revenir du Congo sans avoir tué un hippopotame et s'était laissé persuader par le capitaine de Lamothe qu'il y avait bien plus d'hippopotames sur la rive française que sur la rive belge. Je ne sais pas si cela est bien vrai, mais nous avons tous été enchantés qu'il se fût laissé tenter, car il est impossible de rêver un compagnon de voyage plus charmant que ce vieillard

MADAME DE L. M. TH. FAISANT SON ENTRÉE A BRAZZAVILLE

(Comment on voyageait au Congo autrefois.)

Photo. de M. Moreels.

ARRÊT DE NOTRE TRAIN A SONGOLOLO, POUR FAIRE DE L'EAU

(Comment on voyage maintenant au Congo.)

ce grave incident, je dirai qu'il y est tout de même allé avec nous. Et même les renseignements qu'il y a eus, à terre, ont dû lui donner l'espoir qu'il pourrait mener à bien son projet de baignade, car il est resté à Jamestown, où il comptait séjourner quelques semaines avant de se mettre en route pour revenir en Russie par le Cap, l'Australie et l'Amérique, nous laissant tous très chagrinés de cette séparation.

A mesure que nous nous éloignons de Tumba, je sens croître l'impression que j'avais déjà ressentie la veille. Il me semble que les Belges ont peut-être péché par défaut d'audace quand ils ont construit ce chemin de fer du Congo, en n'adoptant pas résolument l'écartement d'un mètre, grâce auquel ils auraient créé une voie de communication leur permettant de faire face au trafic très considérable sur lequel ils sont en droit de compter, au lieu de n'avoir que ce petit tramway qui ne peut transporter que trente tonnes de marchandises à chaque train. Au début des travaux, ils ont rencontré de telles difficultés qu'ils se sont évidemment dit qu'il fallait borner leurs ambitions. Mais si les études avaient été bien faites, ils se seraient rendu compte qu'il n'y avait en réalité que les cent premiers kilomètres qui offrissent des obstacles très sérieux, tandis qu'ensuite le pays devenait de plus en plus facile; à ce point même qu'aux abords du Stanley-Pool, on débouche, en sortant des montagnes, sur une plaine de sable dont le terrain est si bien nivelé et en même temps si résistant que, sur une longueur de quinze ou vingt kilomètres, les ingénieurs n'ont eu qu'à poser les rails sur les traverses, sans même ballaster la voie. C'est même ce qui explique la rapidité vertigineuse des travaux dans les derniers temps. Il est bien évident que, au moins dans cette partie-là, la voie d'un mètre n'aurait pas plus coûté que celle qu'ils ont adoptée. Et le résultat

eût été le même sur bien d'autres points. Il me semble donc qu'on eût mieux fait de sacrifier quelques millions de plus au creusement de trois ou quatre tunnels aux environs de Matadi. Du moins telle est mon impression. Mais, je le répète, c'est là une opinion toute personnelle à laquelle ma haute incompétence ne peut donner qu'une autorité bien contestable.

Le chaos de montagnes que j'avais vues le matin, du haut du plateau de Tumba, émergeant de la brume, m'avait fait l'effet d'être d'une aridité désolante. Mais le fond des vallées que nous avons suivies sert de lit généralement à des cours d'eau sur le bord desquels nous avons rencontré des massifs forestiers d'une certaine importance. Seulement le sol doit être bien mauvais, car la plupart des arbres sont assez mal venants. M. Diderichs, qui a exploré et fait explorer très minutieusement toute cette région au moment de la construction du chemin de fer, espérant y trouver les bois dont on allait avoir besoin, me disait qu'il avait reconnu qu'il fallait y renoncer. Ce n'est pas que les arbres dont on pourrait tirer parti, fassent complètement défaut! Ainsi il a trouvé un acajou jaune qui a une grosse valeur pour l'ébénisterie. Mais on les trouve isolés, ce qui en rend l'exploitation horriblement coûteuse. De sorte qu'il a jugé qu'il était beaucoup plus économique de faire venir d'Europe tout le bois dont on avait besoin. Il connaissait justement un très bel échantillon de cet acajou qui se trouve tout près d'une station où nous nous sommes arrêtés pour faire de l'eau, et il m'a mené le voir. C'est un arbre superbe. Seulement il pousse au milieu d'une grande clairière littéralement tapissée d'ananas sauvages. Ce qui m'a un peu gâté ma promenade, parce que dans tous les pays chauds où je suis allé, j'ai toujours remarqué que les plantations d'ananas attirent tous les serpents des environs. Et justement je venais d'en voir un

par la fenêtre du wagon, se promenant le long de la voie. Le chef de gare nous avait d'ailleurs dit qu'ils empoisonnaient son existence. Un boa avait gobé son chien deux ou trois jours auparavant. Et ces vilaines bêtes sont d'une familiarité désolante. Il en trouve à chaque instant dans sa maison.

A Congolo, nous nous arrêtons pour admirer un beau pont de cent mètres, jeté sur l'un des derniers affluents du Congo inférieur que nous avons à traverser, l'Inkissi. C'est une belle rivière qui, même dans cette saison, celle cependant ou les eaux sont les plus basses, coule à pleins bords. J'insiste sur ce détail parce qu'il ajoute à la drôlerie d'un incident que m'a conté Espanet et qui s'est produit au moment de la construction de la station située au bout de ce pont. Pour alimenter le réservoir destiné à fournir de l'eau aux locomotives, réservoir d'une contenance de deux mille litres, l'ingénieur en chef avait établi une petite dérivation qui allait la chercher en amont, suffisamment loin pour qu'elle arrivât sous pression. Le commissaire civil du district, étant passé par là un beau jour, lui a envoyé une petite note officielle très sèche, le menaçant d'un procès-verbal pour avoir modifié sans autorisation et sans enquête préalable le régime d'un cours d'eau. Espanet a purement et simplement envoyé promener cet administrateur trop zélé et l'affaire n'a pas eu d'autres suites. Mais on reproche tant à nos fonctionnaires français, dans les colonies, d'être tracassiers, qu'il est bon de constater que la bureaucratie florit aussi au Congo et qu'on y fait cependant de bonne besogne !

Un peu après le passage de l'Inkissi, nous notons sur la carte la cote de 600 mètres. C'est à peu près le point culminant de la ligne. Quand nous l'avons franchi, nous entrons dans le bassin du Stanley-Pool et nous commençons la descente. Nous ne tardons pas à

pénétrer dans une vallée très boisée que nous suivons pendant près de quarante kilomètres en côtoyant un torrent, la Lukaya, dont les eaux claires nous rappellent celles du M'Pozo. La végétation est belle par moments. Mais les grands arbres qui dominent le taillis de palmiers ne sont guère que des fromagers et des parasoliers dont la vue contriste le cœur de M. Diderichs, car ils ne sont bons à rien. A la station de Kimuenza, le pays change encore d'aspect. Nous nous retrouvons dans un pays montueux et découvert. A quelques kilomètres plus loin, au moment où le train débouche dans un vallon, nous entendons tout d'un coup une musique militaire qui nous joue tant bien que mal l'air de *la Brabançonne,* pendant que deux ou trois cents petits nègres groupés autour de quatre Européens, revêtus de soutanes, poussent des hourrahs frénétiques. Ce sont les élèves d'un orphelinat dirigé par les RR. PP. jésuites dont nous apercevons les bâtiments construits sur une colline peu éloignée de la voie, dont les flancs sont couverts de grandes plantations et de cultures qui paraissent très bien tenues. Il paraît qu'ils ont déjà là quelques milliers de pieds de cacao en plein rapport qui donnent de très beaux résultats. Les Belges favorisent beaucoup les missionnaires, qui leur forment un personnel d'interprètes et d'ouvriers d'art dont ils tirent de très grands services.

Chez nous ils sont traités différemment. J'ai dit plus haut que Mgr Augouard, l'évêque de Brazzaville, sachant que la colonie n'a pas un seul bateau à vapeur, était venu à Tumba mettre le sien, *le Léon XIII*, à la disposition du gouverneur, afin qu'il ne fût pas obligé d'en emprunter ou d'en louer un aux Belges pour traverser le Pool. S'il s'est imaginé qu'on lui saurait gré de sa proposition, il s'est joliment trompé. Je suis dans le wagon où sont montés les fonctionnaires de la suite de M. de Lamothe, ainsi que ceux qui, venus

au-devant de lui de Brazzaville, y retournent avec nous. Ces messieurs échangent leurs impressions. Il est manifeste que la démarche de l'évêque les exaspère d'abord, et en même temps les rend très perplexes. La nature des relations qui existent entre lui et ces messieurs m'est révélée par une anecdote caractéristique que raconte l'un d'eux. Il paraît qu'à la dernière réception officielle du jour de l'An, un de leurs collègues, recevant la visite de Mgr Augouard, a refusé publiquement de prendre la main qu'il lui tendait, ce charmant jeune homme étant d'avis qu'il n'était pas de sa dignité de donner une poignée de main à un évêque. Ici j'interromps le narrateur. Mgr Augouard faisait à ce moment-là une visite prescrite par les règlements. Il a donc été insulté en service commandé. Quelle punition a-t-on infligée à celui qui s'est rendu coupable de cette grossièreté? Mon observation jette un froid. Je dois dire d'ailleurs que personne n'avait l'air d'approuver l'acte de ce malotru. Mais la conversation ayant repris, on a paru trouver très drôle une boutade échappée à l'un des fonctionnaires présents. Il était encore question de l'évêque.

— Ah! s'écria-il, l'évêque se donne le genre de venir nous proposer son sale bateau! Il ne l'emploie donc pas exclusivement à son usage personnel! Il prend des passagers. Attends un peu! Je m'en vais l'inscrire sur la liste des patentés. Il payera patente. Cela lui apprendra!

Je dois dire que cette réflexion m'a procuré ce genre de plaisir qu'on éprouve quand on retrouve une vieille connaissance. Il y a de cela quelques années, un avocat que j'aimais beaucoup mourut dans mon village. Il avait occupé une certaine situation politique. Beaucoup de monde devait venir à son enterrement, et notamment le préfet et un ministre. La gare est assez loin. Je crus rendre service à la famille en mettant à leur

disposition une voiture. Et par hasard ce furent mes chevaux qui eurent l'honneur de ramener ces deux personnages. C'était bien la première fois qu'il leur arrivait de traîner un préfet. Je n'y pensais plus, quand je rencontrai trois ou quatre jours après un de mes amis.

— Eh bien, me dit-il dès qu'il m'eut aperçu, voilà que vous voiturez des préfets de la République, maintenant ! Méfiez-vous, vous êtes mal noté. Vous allez être dénoncé comme entrepreneur de transport, et on vous soumettra à la patente ! Vous serez bien heureux si vous vous en tirez sans amende.

J'avais trouvé l'idée drôle et elle m'avait fait rire. Seulement elle m'avait semblé un peu exagérée. Elle ne l'était pas tant que je le croyais. Les cervelles de nos fonctionnaires sont tellement favorables à l'éclosion d'idées de ce genre, que, la chaleur du Congo aidant, celle-là est arrivée tout naturellement à maturité. A-t-elle été appliquée après notre départ ? C'est ce que je ne sais pas. Cela est bien possible. Mais le contraire l'est également. Les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont plus guère capables de ces belles haines qui font qu'on sacrifie ses intérêts au plaisir de faire du mal à un ennemi. J'en ai eu la preuve en constatant le succès qu'a eu la péroraison de l'orateur.

— Seulement, a-t-il observé en manière de conclusion, il ne faut rien dire pour le moment. Hier, les Belges n'étaient pas sûrs du tout de pouvoir nous donner un bateau pour traverser le Pool ; ils en attendaient un. Mais rien ne prouve qu'il soit arrivé. Et s'il n'est pas arrivé, il faudra bien que nous prenions *le Léon XIII*. Cela ne serait pas amusant de passer dans des canots.

Sage et prudente réflexion qui a été approuvée par tout le monde !

Le chemin de fer n'aboutit pas directement à Léopoldville. On n'y arrive qu'après avoir longé le lac

pendant une douzaine de kilomètres et traversé deux petites stations, celles de N'Dolo et de Kinshassa, construites sur la rive. Il est même bien probable qu'un jour ou l'autre tout le trafic se fera à N'Dolo. Les Belges commencent à s'apercevoir que le site où est construit Léopoldville a été très mal choisi par Stanley. Car les appontements, si on en construisait, ne seraient qu'à cinq ou six cents mètres de la cascade qui sert de déversoir au lac. De sorte que si, par malheur, un navire était mal amarré ou bien si sa machine venait à manquer à l'arrivée ou au départ, il serait tout de suite pris par le courant et entraîné. La chose est même arrivée il y a quelques mois à un de leurs plus beaux bateaux. Il a disparu en cinq minutes avec son équipage et sa cargaison, dont on n'a retrouvé ni un homme ni un ballot. Tandis que le mouillage est beaucoup plus sûr à Kinshassa et surtout à N'Dolo, où une petite pointe de sable forme une baie d'eau tranquille. Aussi les connaisseurs prédisent-ils un grand avenir à N'Dolo. Il est question d'y transporter tous les ateliers de montage et de réparations de Léopoldville.

Quand nous arrivons à Kinshassa, nous trouvons à la gare un Français, M. Thierry. Il est le directeur d'une grande factorerie, la Franco-Belge, qui y est établie. C'est lui qui avait promis un bateau à vapeur, s'il y en avait un de disponible. M. de Lamothe, toujours revêtu de sa grande tenue, descendit aussitôt de son wagon et se mit à causer avec lui. Evidemment les nouvelles étaient favorables, car tout de suite ordre fut donné de décrocher le fourgon des bagages, qu'une nuée de nègres se mirent en devoir de décharger. Mais alors, on vit paraître à la portière la figure effarée de Mgr Augouard.

— Arrêtez ! cria-t-il, il y a erreur. Nous ne sommes pas arrivés. *Le Léon XIII* n'est pas ici, je l'ai laissé à Léopoldville !

— Mais non! il n'y a pas d'erreur, répondit M. de Lamothe avec une belle désinvolture. Vous pouvez continuer jusqu'à Léopoldville. Mais nous, nous nous arrêtons ici.

— Comment. Mais puisque je vous dis que le bateau...

— Ah! oui. *Le Léon XIII!* Mais nous en prenons un autre.

Je dois dire que le pauvre évêque n'avait pas l'air content. Quant à moi, j'ai plaint surtout M. de Lamothe. Il m'a rappelé un sous-préfet que j'ai eu pendant quelque temps — qui était d'une bonne famille, avait épousé une femme très pieuse et avait lui-même des sentiments religieux, car je l'ai rencontré deux ou trois fois à la messe à Paris. Il prenait même un air très piteux quand il m'y voyait. Dans sa sous-préfecture, en effet, il ne mettait jamais les pieds à l'église, de peur du maire, un libre penseur de la plus belle race, qui s'est suicidé, quelques mois après, à la suite d'histoires louches, qu'il connaissait certainement mais qui lui inspirait tout de même une telle frayeur qu'il n'en a même pas osé faire baptiser un enfant qui lui est né; et sa femme et sa belle-mère n'osaient aller à la messe que dans une église du faubourg, de grand matin, et avec des voiles très épais. Et ce garçon, qui n'était pourtant pas plus bête qu'un autre, faisait un métier pareil pour six mille francs par an! Et il était obligé de faire tout cela. Puisqu'il était d'une famille honorable et qu'il avait été élevé chez les Jésuites, il fallait qu'il donnât des gages! Le pain que mangent les fonctionnaires de cette espèce doit être souvent bien amer.

J'ai cité cette histoire parce que c'est un peu celle de M. de Lamothe. C'est un homme qui a eu beaucoup d'aventures. Il a débuté dans la vie en se sauvant du collège à l'âge de dix-huit ans, pour se faire lancier polonais! Puis, quand l'ordre a de nouveau régné à Varsovie, et que les cosaques furent les seuls

lanciers tolérés dans le pays, il s'est engagé dans l'armée française et est devenu sergent de tirailleurs sénégalais. Mais il n'est pas resté bien longtemps sous les drapeaux. Il a pris son congé et s'est fait journaliste en Algérie, après avoir été correspondant de journal pendant la guerre de Turquie. Entre temps, il avait trouvé le moyen de rendre des services à quelques hommes politiques. Selon l'usage, ils l'en récompensèrent en lui donnant une place! Ils le firent nommer gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon. Si on s'avisait de nommer à un poste pareil un général ou un amiral ayant passé la moitié de sa vie aux colonies, toute la franc-maçonnerie prendrait les armes. Et *le Temps* publierait un bel article dans lequel, tout en blâmant l'intempérance de langue des autres journaux, il s'étendrait sur les inconvénients qu'il y a à nommer gouverneurs des gens que leurs études antérieures n'ont pas préparés à l'exercice de ces hautes et délicates fonctions! Mais quand on a été lancier polonais et sergent de tirailleurs, on est bon à tout. Aussi ne laissa-t-on pas languir M. de Lamothe à Saint-Pierre. Il n'y fit qu'un stage assez court. Après quoi il fut bombardé gouverneur du Sénégal, où il retrouva peut-être, attendant encore leur troisième galon, les lieutenants qui l'avaient mis à la salle de police quelques années auparavant. Puis, finalement on l'a envoyé à Libreville; ce qui d'ailleurs me semble un avancement à rebours.

Or, il faut bien se mettre à sa place! Sa situation n'est pas bien facile. Dans les différents postes qu'il a occupés, je ne sais pas ce qu'il a été comme administrateur, mais ce que je sais, parce que tout le monde me l'a dit, c'est que sous le rapport de l'honorabilité il n'a jamais prêté le flanc à la moindre critique. C'est bien quelque chose. On ne pourrait pas en dire autant de quelques-uns de ses collègues! Seulement, il appartient à une très bonne famille; hautement consi-

dérée dans le Midi ! Et de plus, circonstance très aggravante ! il est dans le même cas que le sous-préfet dont je parlais tout à l'heure : il a été élevé chez les Jésuites. Quand il a voulu aller défendre la Pologne, c'est le mur de la rue des Postes qu'il a escaladé. Il est donc obligé, plus qu'un autre, de donner des gages. Si avec de pareils antécédents il s'avisait d'être seulement poli pour Mgr Augouard, il n'aurait qu'à faire sa malle. D'autant plus qu'il y a la brûlante question du chemin de fer qui passionne tout son entourage. Ces messieurs affirment que celui des Belges n'est qu'un vil tramway ; qu'il est mal construit ; qu'il ruinera tous ses actionnaires ! Mais, en attendant, il roule ! il a rapporté 700,000 francs le mois dernier, et ses actions sont à 1,200 francs ! Tout cela est bien fait pour donner un peu d'aigreur ! Mais, ne pouvant pas s'en prendre aux Belges, ils s'en prennent à Mgr Augouard que les Belges ont invité, il y a de cela quelques mois, à venir bénir la dernière traverse !

CHAPITRE VI

BRAZZAVILLE

A quelque chose malheur est bon! Il est fâcheux d'avoir eu à constater que, quoi qu'en ait dit M. Gambetta, l'anticléricalisme est bien un article d'importation au Congo français — j'ai même bien peur qu'il n'y en ait pas beaucoup d'autres, — mais, sans l'incident qui s'est produit, nous serions allés tout droit à Léopoldville sans nous arrêter à Kinshassa : et la grande factorerie franco-belge, qui fait le plus bel ornement de cette localité, vaut vraiment la peine d'être vue.

Nous avons eu tout le temps de la visiter pendant qu'on transportait nos bagages à bord de *la Ville-de-Bruges,* le bateau belge qui est arrivé si à point pour éviter au pauvre M. de Lamothe le chagrin et l'humiliation de faire son entrée dans ses États sur un bateau portant le pavillon français, mais qui s'appelle *le Léon XIII.* Nous sommes reçus par le directeur, M. Thierry, l'un des pionniers du Congo. Il a même si bonne opinion de ce pays-ci, qu'ayant profité d'un séjour de quelques mois qu'il vient de faire en France pour s'y marier, il n'a pas hésité à en ramener sa jeune femme. Et c'est sur le bord du Stanley-Pool qu'ils ont achevé leur lune de miel. Jusqu'à présent, l'expérience a parfaitement réussi. Mme Thierry n'a pas eu une seule fois la fièvre : aussi trouve-elle le pays charmant. Et puis, elle n'a pas eu le temps de s'ennuyer, car elle est

encore plongée dans toutes les joies de l'installation d'une grande maison, très confortable, construite sur les bords du lac. De ses fenêtres, elle voit d'abord, au premier plan, la grande île de Bamou, s'élevant comme un bouquet de verdure au milieu de l'immense nappe jaune des eaux du fleuve, qui se reposent de leur traversée de l'Afrique, avant de reprendre leur course vers la mer à travers trois cents milles de rapides dont on pourrait, à la rigueur, entendre les premiers gronder tout près d'ici; puis bien loin, à l'horizon, elle distingue les falaises à l'abri desquelles est cachée Brazzaville. Tout cela constitue un spectacle qui n'est pas banal, car elle peut se dire que, lorsqu'elle est née, il y avait bien quelques Européens qui avaient vu tout cela, mais il y en avait bien peu. Et dix ans plus tôt, il n'y en avait pas du tout!

Mme Thierry est un peu émue, parce qu'avant-hier elle a reçu une lettre du colonel Thys, lui demandant de donner ce soir le vivre et le couvert à une vingtaine de ses invités. Car il en a tant amené qu'il ne sait plus où les caser à Léopoldville. N'importe quelle maîtresse de maison aurait le droit de se montrer un peu troublée à l'annonce d'une pareille invasion. Mais Mme Thierry a, paraît-il, le don de l'organisation. Elle nous déclare que nos compagnons peuvent arriver : tout est prêt. Et cependant, une femme, obligée d'improviser un dîner dans ce pays-ci, a à lutter contre bien des difficultés! Ainsi chez nous, en pareil cas, on n'a pas à se préoccuper de la viande de boucherie! et on a toujours la ressource d'envoyer la veille un garde tuer quelques lapins ou un couple de faisans qui fournissent le rôti. Mais ici, c'est la viande de boucherie qu'il faut se procurer comme cela! Aussi, hier au soir, M. Thierry a envoyé deux de ses noirs à l'affût aux hippopotames. Et ce qui a achevé de rendre sa sérénité d'âme à Mme Thierry, c'est qu'ils sont revenus ce matin en

remorquant un énorme hippopotame pesant bien deux mille kilos, qu'ils ont tué cette nuit au gagnage dans l'île de Bamou. On achève même de le débiter au moment où nous arrivons. Les filets figureront ce soir, comme entrée, avec une sauce Périgueux : et un gros morceau de la culotte mijote déjà dans la marmite, en train de se transformer en consommé. Le reste de la viande est abandonné au personnel noir. Elle a vraiment bonne apparence, et ne ferait pas mauvaise figure sur l'étal d'un boucher, car elle est très grasse. J'en ai mangé autrefois, dans le Mozambique. Elle ressemble beaucoup à celle du bœuf, comme goût et comme contexture. Et puis, on peut la manger les jours maigres, du moins dans le Mozambique. J'ai lu cela dans un vieux bouquin portugais. Je m'étonne même que les Belges, qui fondent tous les jours de nouvelles compagnies pour l'exploitation des richesses naturelles du Congo, n'aient pas encore songé à tirer parti de celle-là. S'ils pouvaient obtenir de leurs évêques l'autorisation de manger de l'hippopotame en carême comme on mange des sarcelles, il y aurait des fortunes à faire en établissant des fabriques de conserves d'hippopotame au Congo. Seulement cela ferait bien du tort aux pêcheurs d'Islande, que protège M. Pierre Loti, car, si on avait le choix, on aimerait certainement bien mieux manger, le vendredi saint, de l'hippopotame en daube que de la morue, même en brandade !

Il faut croire qu'à Kinshassa le terrain ne vaut pas encore bien cher, car on n'a pas cherché à l'économiser quand on a fait le plan de la factorerie. Elle est reliée à la gare par une immense avenue, le long de laquelle quatre rangées de bananiers forment déjà une voûte de verdure, en attendant que des arbres à hautes tiges déjà plantés aient le temps de pousser. A droite et à gauche de cette avenue, deux rangs de paillottes, bien alignées et séparées par des petits jardins, servent de

logement au personnel indigène, qui paraît très nombreux. Dans le nombre, il y a beaucoup de Banghalas, reconnaissables à leur abominable crête de coq. Ils vivent là en famille. J'en vois un qui fume sa pipe, assis devant sa porte, sur un banc. Sa femme est en train de lui raser la tête avec un éclat de verre de bouteille. Elle est nue comme un ver. Et cependant elle commence à se civiliser, car lorsqu'elle s'aperçoit que je la regarde, elle me tend la main en minaudant et réclame un « matabich ».

Comme dans toutes les autres factoreries, c'est, avant tout, du commerce qu'on fait à la franco-belge. La compagnie a des stations à l'intérieur, où ses agents achètent de l'ivoire et du caoutchouc en échange d'étoffes. L'établissement de Kinshassa leur sert d'entrepôt. Mais M. Thierry y fait aussi des expériences de culture. Derrière le campement des noirs, nous voyons d'abord de belles bananeraies qui assurent leur nourriture. On n'a pas toujours de l'hippopotame à leur donner en rations ! Puis de grandes plantations de cafés et de cacaoyers. Ici, sur le bord du lac, la terre est assez bonne. Aussi tout cela a belle apparence. Mais les Belges ont peut-être tort d'en conclure, comme ils le font, que d'ici à quelques années leurs cultures de cacaoyers et de cafés leur rapporteront des monceaux d'or. Car le cacao a certainement beaucoup d'avenir, sa consommation étant susceptible d'une augmentation énorme. Du moins c'est l'avis général. Mais le cacaoyer ne réussit bien que dans de très bonnes terres qui, me dit-on, ne sont pas communes au Congo. Et quant au café, qui pousse partout, car les forêts sont pleines de café sauvage, de café marron, comme on dit à Bourbon, sa culture ménage, j'en ai bien peur, de nombreux déboires à ceux qui l'entreprennent maintenant : parce que, du moins pour le moment, sa consommation paraît avoir dit son

dernier mot. Ce qui tendrait à le prouver, c'est ce qui arrive aux Brésiliens. Autrefois, ils produisaient à eux seuls les trois quarts du café qui se consomme dans le monde entier. Ils étaient donc complètement les maîtres du marché. La récolte variait entre six et sept millions de sacs, et comme, dans ce temps-là, le sac de cinquante kilos se vendait 130 francs, c'était donc sept ou huit cents millions qu'elle leur rapportait chaque année. Les choses en étaient là, lorsque l'émigration d'une masse d'Italiens, mourant de faim dans leur pays, est venue tout d'un coup leur fournir une main-d'œuvre très abondante et qui leur coûte moins cher que celle des nègres, leurs anciens esclaves, parce que l'amortissement du prix d'achat d'un nègre et l'obligation de nourrir toute sa famille coûtent beaucoup plus que le salaire d'un Italien, qu'on ne paye que quand il travaille. Les Brésiliens ont donc cru bien faire en profitant de ces facilités pour donner un grand développement à leurs cultures, et ils ont réussi, en peu de temps, à porter leur récolte à dix millions de sacs. Seulement, et c'est ce qui prouve bien que la consommation n'augmente pas en proportion de la production, depuis ce temps-là, le prix du café va toujours diminuant. Le sac ne vaut plus maintenant que 35 francs, si bien que dix millions de sacs ne leur rapportent plus que 350 millions, alors que sept millions leur en rapportaient 750, et leur coûtaient naturellement moins cher à produire. C'est évidemment une industrie perdue.

Pour terminer la tournée du propriétaire, M. Thierry nous fait admirer une douzaine de baobabs qui poussent sur le bord de l'eau. J'en ai vu de plus gros, mais ceux-là sont déjà d'une belle taille. Car il y en a un qui a dix-huit mètres de tour, et deux autres en ont douze, ce qui est bien respectable. Je ne connais d'ailleurs rien de si laid qu'un baobab. Pendant la

Photo. de M. Pasquier.

LE « BRABANT » AMENANT LE GÉNÉRAL DAELMANN
ET LE COLONEL THYS A BRAZZAVILLE

saison des pluies, quand ils sont couverts de grosses fleurs rouges, ils font encore un assez bel effet, pourvu qu'on ne s'en approche pas trop près, car leurs fleurs sentent horriblement mauvais. Mais, dans cette saison-ci, elles sont remplacées par des espèces de fruits en forme de saucisses, qui se balancent au bout de filaments longs de deux ou trois mètres, qu'on appelle des pains de singes : et ces ornements n'embellissent pas les arbres qui les portent. Avec leurs troncs informes et leur ramure composée de toutes petites branches, ils me font toujours l'effet de grosses betteraves plantées les racines en l'air. Du reste, quand on a l'œil habitué à la belle végétation de certaines forêts asiatiques, celle de ce pays-ci produit une impression pénible. Dans cette malheureuse Afrique, tout est farouche, répugnant et inhospitalier, les hommes comme les plantes! Presque tous les arbres que je vois sont couverts d'épines, et les nègres qui se promènent dessous sont encore plus malfaisants que les singes qui gambadent dessus.

Cependant, comme avant tout il faut être juste, je reconnais que la traversée du Stanley-Pool, surtout dans sa première partie, nous a réservé quelques impressions agréables. Nous avons côtoyé une demi-douzaine d'îlots qui avaient l'air de vrais nids de verdure. En passant devant certaines petites plages encadrées par des buissons bien verts, poussant à l'abri de beaux arbres, on regrettait de ne pouvoir pas y aller passer une heure ou deux pour pêcher à la ligne et prendre un bain. Cela m'a rappelé la Grenouillère d'antan! Seulement, quand on fait une partie de campagne dans ce pays-ci, on ne sait jamais comment elle finira. Témoin l'aventure arrivée tout récemment à deux ingénieurs du chemin de fer qui me l'ont contée et que je veux consigner ici parce qu'elle a failli avoir des conséquences graves.

Se trouvant à Léopoldville, un certain samedi soir, il leur vint à l'idée d'aller faire un pique-nique dans une des îles du lac pour passer la journée du dimanche à pêcher à la ligne. Ils se procurèrent un canot et une tente, se munirent de comestibles choisis, et allèrent le soir même établir un campement sur une petite plage charmante que dominait une berge couverte de broussailles. La nuit se passa très bien. Mais, au petit jour, il furent réveillés en sursaut. Leur tente s'écroulait! Ils sortirent tout de suite en chemise pour savoir ce qui se passait et furent fort surpris en se trouvant en face d'un éléphant qui s'était pris les pattes dans les cordes des piquets en venant boire, et paraissait lui-même très ennuyé de se trouver là. Ils eurent la chance de le tuer, et, chance encore bien plus grande, cet éléphant étourdi était une vraie mine d'ivoire! Il en avait pour deux mille francs dans la mâchoire!

Naturellement les deux ingénieurs renoncèrent à la pêche à la ligne. Ils passèrent leur journée à dépouiller leur victime de ses défenses, puis ils s'en revinrent à Léopoldville enchantés de leur aventure. Ils ne se doutaient guère des suites qu'elle allait avoir.

Il faut savoir que ces îles du Stanley-Pool appartiennent à la France. Comme elles sont tout près de la rive gauche, qui appartient aux Belges, elles avaient d'abord été considérées comme leur appartenant aussi. D'ailleurs ils n'en faisaient absolument rien. Mais un beau jour nous les avons réclamées, et alors, naturellement, ils se sont aperçus qu'ils y tenaient beaucoup. Voici l'origine de nos revendications. Lorsque Brazza et Stanley sont venus pour la première fois dans ce pays-ci, il y avait sur la rive droite un roi nègre qui s'appelait Makoko et sur la rive gauche un autre roi nègre qui s'appelait je ne sais pas comment. Tous les deux vendirent leurs États avec tout ce qu'il y avait dedans, y compris leurs sujets, l'un à Brazza opérant

pour la France, l'autre à Stanley représentant le roi des Belges, moyennant un certain nombre de parapluies de couleurs variées, de vieux chapeaux brodés et de bouteilles de rhum. Il ne faut pas leur en vouloir, car ils ne savaient certainement pas ce qu'ils faisaient! Toujours est-il qu'il y a de cela deux ou trois ans, un des diplomates intermittents qui passent par le quai d'Orsay a découvert que les îles du Stanley-Pool faisaient autrefois partie des domaines de Makoko et que conséquemment elles étaient à nous. Je ne sais pas quels titres il a pu produire, car je me figure que les archives de cet excellent potentat doivent être plutôt sommaires. Mais comme celles de son voisin d'en face ne devaient pas être mieux tenues que les siennes, les Belges n'ont sans doute pas pu fournir des documents beaucoup plus probants que ceux que nous produisions, et après de longues négociations au cours desquelles on a échangé, de part et d'autre, beaucoup de notes désagréables rédigées dans ce style spécial qu'affectionnent les diplomates, les Belges ont fini par céder : et nous avons pris possession desdites îles, dont nous ne faisons d'ailleurs rien non plus. En sorte que le plus clair résultat de cet incident a été de mettre un peu plus d'aigreur dans les relations déjà suffisamment tendues entre les fonctionnaires locaux des deux nations. On ne se figure pas la passion que mettent les coloniaux de tous les pays dans toutes ces histoires de rectifications de frontières. Ils ont des millions d'hectares de terres dont ils ne savent que faire, et si on les écoutait, on chercherait toujours des disputes à ses voisins pour leur en prendre trente ou quarante de plus.

Or, c'est précisément au moment où cette question venait d'être tranchée que les deux ingénieurs du chemin de fer ont tué le malheureux pachyderme qui avait troublé leur sommeil. Il y avait de quoi soulever

un nouvel incident diplomatique. Heureusement tout s'est bien passé, grâce au tact et à la présence d'esprit du commissaire du district belge de Léopoldville et de l'administrateur français de Brazzaville. Le premier, dès qu'il eut vent de l'affaire, fit saisir l'ivoire et l'expédia à son collègue, et le second, ne voulant pas être en reste de courtoisie, le renvoya aux deux ingénieurs. Et c'est ainsi que fut peut-être évitée une guerre entre la France et la Belgique!

Ce qui m'a le plus frappé dans ce récit, qui m'a été fait par les intéressés avec un grand luxe de détails qui prouvaient combien les esprits avaient été échauffés, c'est d'apprendre que les éléphants ont ainsi l'habitude de venir se promener dans les îles du Stanley-Pool. J'en ai conclu qu'il fallait qu'il fût bien peu profond. D'ordinaire, les lacs occupent le fond de vallées très creuses, et on y trouve de très grands fonds. Mais celui-ci fait exception à la règle. Notre bateau, *la Ville-de-Bruges,* celui qui, il y a quelques mois, a transporté l'expédition Marchand dans le Haut-Oubanghi, ne cale que quatre-vingts centimètres, et malgré toute la peine que se donne le capitaine pour ne pas sortir du chenal et tous les détours qu'il nous fait faire pour le suivre, j'ai remarqué qu'à quatre ou cinq reprises la grande roue d'arrière qui lui sert de propulseur a remué la vase. Le manque d'eau est donc un très sérieux obstacle à la navigation, même dans le Stanley-Pool. Et cependant les Belges, qui ne doutent plus de rien depuis qu'ils ont terminé leur chemin de fer, viennent de construire deux grands bateaux de deux cents tonneaux qui, en charge, calent 1^{m},30 ou 1^{m},40. L'un d'eux, *le Duc-de-Brabant*, est même terminé. Je ne sais pas comment ils pourront les utiliser.

Je n'ai pas vu de carte, pour la bonne raison que l'hydrographie du haut fleuve n'est pas plus faite que celle du bas fleuve; mais, au moins dans le lac, il doit

Photo. de M. Morcels.

L'ARRIVÉE A BRAZZAVILLE (CONGO FRANÇAIS)

y avoir plus de fond sur la rive droite que sur l'autre, car elle paraît beaucoup plus accore. On me dit qu'à l'endroit où le fleuve y entre, cette rive est formée de hautes falaises à pic. On les appelle même les Dover Cliffs parce que, comme celles de Douvres, elles sont taillées dans un banc de craie blanche. On en a beaucoup parlé ces années dernières, à propos d'une douzaine d'Américains, un peu fous, appartenant à l'une de ces religions extraordinaires qu'on ne voit qu'aux États-Unis, qui étaient venus, sous la direction d'un illuminé se faisant appeler l'évêque Taylor, y fonder un établissement. Ils avaient la prétention de convertir les nègres simplement par l'exemple! Ils voulaient leur apprendre qu'on ne doit compter que sur son travail et que, par le travail, on doit et on peut arriver à tout. Alors, pour commencer par le commencement, ils se promenaient tout nus, ou à peu près, ne mangeant que des bananes ou du poisson qu'ils pêchaient à la ligne. Et puis, petit à petit, ils comptaient se faire des habits avec du coton récolté par eux, manger des gigots de moutons qu'ils auraient élevés, et arriver comme cela peu à peu à un grand confortable dont les nègres auraient pu suivre toutes les phases successives, en se rendant compte qu'il ne dépendait que d'eux d'en avoir autant. Malheureusement, l'expérience n'a pas mieux réussi que celle de ce personnage qui avait essayé de ne rien donner à manger à son cheval et qui regrettait bien qu'il fût mort le troisième jour. Les disciples de l'évêque Taylor ont résisté un peu plus longtemps, mais pas beaucoup plus. Ils sont tous morts de coups de soleil avant d'avoir pu récolter le coton dont ils auraient fait les chemises qui les auraient abrités dudit soleil. De sorte que l'expérience n'a pas abouti!

A la hauteur de Brazzaville les falaises qui bordent le Stanley-Pool ont disparu. Mais la côte est encore assez élevée. Le Congo français se présente à nous

sous l'aspect d'une jolie colline boisée au sommet de laquelle, sur un large plateau, se trouvent une douzaine de maisons dont les toits rouges apparaissent de loin en loin au milieu des arbres. Une belle route tracée en pente douce mène du bord du lac au plateau. A l'endroit où nous accostons, on a établi un petit quai en enfonçant des piquets dans l'eau et en les remblayant avec de la terre. Tout cela a vraiment très bon air! Le quai surtout nous ravit d'aise. Il n'est cependant pas bien solide, car en l'abordant notre bateau l'a ébranlé à ce point qu'on nous recommande de ne pas nous attarder dessus; mais, tel qu'il est, il nous enchante parce qu'il nous rappelle que les Belges n'en ont pas! Ce matin, il nous a fallu embarquer sur *la Ville-de-Bruges* en nous servant d'une planche. Or, depuis huit jours, nos voisins nous ont montré tant de choses faites par eux dans leur Congo, que nous ne sommes pas fâchés de constater qu'on a aussi fait quelque chose dans le nôtre. Seulement, en y réfléchissant, je me suis dit que nous avons opéré d'une manière bien extraordinaire en construisant un wharf avant d'avoir des bateaux. Car enfin, il tombe sous le sens qu'au point de vue de la navigation et du développement du pays, il vaut encore mieux avoir des bateaux sans wharfs que des wharfs sans bateaux! Mais il faut espérer que, maintenant que nous avons un wharf, on finira par se procurer des bateaux! Cela est vraiment bien à désirer, d'autant plus qu'on s'est avisé de créer un emploi de commandant de la marine. C'est un lieutenant de vaisseau qui remplit ces hautes fonctions. Il a eu jusqu'à quatre pirogues sous ses ordres : maintenant il n'en a plus que deux, parce qu'il y en a une qui a coulé et une autre qui a été volée par les nègres. De sorte qu'il n'a pas grand'-chose à faire! Et puis, il ne se plaît pas dans le pays. D'autant plus que la maison où il loge et où sont ses

bureaux est infestée par les serpents qui viennent lui manger tous ses poulets. Et cependant il en tue des masses avec son sabre, qu'un petit nègre porte toujours derrière lui, et dont il se sert, paraît-il, avec beaucoup d'adresse. Mais plus il en détruit et plus il en revient. Aussi il a demandé son rappel. A sa place j'en aurais fais autant le lendemain de mon arrivée!

Mais si la marine de notre colonie semble un peu sacrifiée pour le moment, en revanche ce que nous avons vu de la force armée nous a semblé au-dessus de tout éloge! Et ceci, je le dis sans aucune plaisanterie. Au moment où nous avons débarqué, il y avait sur un terre-plein, à mi-côte du plateau, deux compagnies de tirailleurs sénégalais réunis pour rendre les honneurs à M. de Lamothe. Il est impossible de voir une plus belle troupe. Notamment au point de vue du choix des hommes. J'ai une taille un peu au-dessus de la moyenne; et cependant j'ai remarqué en passant devant eux que la grande majorité me dépassaient d'au moins quatre ou cinq centimètres. Je suis sûr que la moyenne de la taille doit être supérieure très sensiblement à 1 m. 80. J'avoue, sans aucune espèce de honte, qu'ayant toujours été un peu cocardier, la vue de ces beaux soldats et leur tenue sous les armes m'ont fait tant de plaisir, que j'aurais voulu pouvoir tout de suite féliciter leurs officiers. Naturellement je n'ai pas pu le faire tout de suite : mais je me suis promis de prendre ma revanche le soir, au dîner où M. de Lamothe doit nous réunir à tous les blancs présents à Brazzaville.

Il y en a à peu près une douzaine, tous fonctionnaires, qui très aimablement sont venus au-devant de nous. Il n'y a pas d'hôtel à Brazzaville. Cela va sans dire. Nous avions donc été prévenus que nous serions logés chez l'habitant, comme en grandes manœuvres. Idée qui me rendait même un peu anxieux! Car je me disais que nous allions singulièrement gêner nos hôtes!

Et effectivement, je crois bien que nous avons beaucoup gêné ces messieurs. Mais nous ne nous en sommes pas du tout aperçus, tant leur accueil a été cordial et empressé. En ce qui me concerne, j'ai eu affaire au médecin, le docteur Le Guen, qui m'a tout de suite emmené chez lui. Il occupe sur le plateau une petite maison formée de quatre murs en briques, recouverte d'une grande toiture en tuiles formant varangue, dans laquelle je me suis tout de suite trouvé « at home », comme disent les Anglais, car j'ai vu les pareilles dans toutes nos colonies, et j'en ai même habité une pendant deux ans à Saïgon. C'est le modèle adopté par le génie dit malfaisant. Quand on commande à ces messieurs, sous n'importe quelle latitude, un logement d'officier, ils ne se mettent jamais en frais d'imagination. Ils prennent ce plan-là dans leurs cartons et en tirent imperturbablement autant d'exemplaires qu'il y a d'officiers à loger sans jamais y changer quoi que ce soit. Certains leur en font un reproche. Je dois le dire! mon avis est que leur modèle de maison en vaut bien un autre. Les chambres ont, il est vrai, l'inconvénient d'être assez sombres, à cause de la varangue. Mais, à la condition d'établir un faux plafond à trois ou quatre mètres du sol, au moyen d'une toile tendue horizontalement, et de pendre partout de bons pankahs manœuvrés d'une main sûre par des indigènes dûment stylés, on s'y défend très bien contre la chaleur. Seulement, ces faux plafonds, en créant au-dessous de la toiture un grand espace vide dans lequel on ne pénètre jamais, ont l'inconvénient d'en faire un lieu de rendez-vous pour tous les rats et tous les serpents du pays. Mais dans les pays tropicaux, il faut savoir prendre son parti de certaines cohabitations.

A peine avions-nous eu le temps de faire nos ablutions dans un « tub » réparateur, que le clairon des Sénégalais nous a convoqués au banquet. La nuit était

Photo. de M. Pasquier.

PALAIS DU GOUVERNEUR, BRAZZAVILLE

déjà tombée, mais elle n'était pas bien sombre, et la salle du festin brillait, comme Venise, de tant de feux que nous n'avons eu aucune peine à trouver notre chemin au milieu des massifs d'ananas qui bordent les rues de Brazzaville, en attendant qu'on y construise des maisons. La table était dressée sous une tente établie et décorée d'une manière très ingénieuse par le commissaire, M. Cruchet, en employant les étoffes dont on se sert pour payer les denrées qu'on achète aux nègres. Nous étions, en tout, au moins une vingtaine de convives. Et cependant tous les blancs n'étaient pas là. Ni l'évêque, ni les missionnaires n'avaient été invités. Et M. d'Ursel, ainsi que le chanoine Seeghers et le curé Buysse, qui étaient allés demander l'hospitalité à la mission, n'ont pas paru non plus. Oh! Sainte Politique, voilà de tes coups!

En entrant, j'ai aperçu un officier d'infanterie de marine. J'ai voulu lui dire tout de suite le plaisir que j'avais eu, deux heures auparavant, à voir la belle tenue des deux compagnies qui nous attendaient sur le quai.

— N'est-ce pas! me répond-il. Ce sont de beaux soldats! J'ai vu bien des troupes coloniales. Il n'y en a pas de comparables à celle-là. Avez-vous remarqué nos miliciens? Ils valent nos tirailleurs.

— Comment! ce sont des miliciens que j'ai vus tantôt!

— Mais oui! sur les deux compagnies, il y en a une de miliciens. Vous n'avez donc pas fait attention? Les miliciens ont des pantalons et les tirailleurs des culottes.

— C'est vrai, cela m'avait même frappé. Mais comment des miliciens ont-ils une pareille tournure?

— Ah! c'est que ceux-là ne sont pas des miliciens ordinaires. Si vous les aviez vus il y a quatre mois, quand nous sommes arrivés ici ensemble, vous ne les

reconnaîtriez pas. Nous devions partir tout de suite pour faire la relève de l'expédition Marchand. Mais quand on a su qu'on ne pouvait pas nous expédier faute de moyens de transport, notre capitaine, M. T..., qui fait fonctions de commandant d'armes, s'est mis dans la tête de mettre à profit le temps qu'on nous fait perdre ici, en en faisant des vrais soldats. Heureusement, ils avaient par hasard de bons officiers. Celui qui les commande est un ancien de chez nous, qui avait donné sa démission pour faire du commerce au Sénégal et qui n'a pas réussi, et les autres sont d'anciens sous-officiers, très bons aussi. Si bien qu'à force de les faire pivoter, tous ces miliciens, qui n'existaient pas comme troupes quand ils sont arrivés, sont devenus aussi bons que nos tirailleurs.

— Mais, dis-je alors, expliquez-moi comment cela a pu se faire. J'ai eu souvent, dans ma vie, à diriger l'instruction de recrues ! Or j'ai toujours remarqué qu'il y en avait un certain nombre dont on ne venait à bout qu'à coups de punitions. On n'a jamais pu, à ma connaissance, transformer en soldats cent bonshommes réunis dans une caserne, sans leur distribuer un certain nombre de journées de salle de police, parce que, parmi eux, il y en a toujours quelques-uns qui sont pleins de mauvaise volonté, et qui, si on les laisse tranquilles, donnent aux autres de si mauvais exemples qu'il n'y a moyen de rien en faire. Or, je me suis laissé dire que le Conseil d'Etat a décidé que les miliciens sont de simples ouvriers auxquels on n'a le droit d'infliger aucune espèce de punition. Tout au plus peut-on les poursuivre en violation de contrat devant un juge de paix qui, si cela lui convient, les punira de seize francs d'amende quand ils auront envoyé promener leur sergent ou même leur capitaine ! Comment vous y êtes-vous pris pour dresser aussi bien ceux que j'ai vus ce matin, dans de pareilles conditions ? Avez-vous

au moins un juge de paix attaché à la compagnie et faisant fonctions de capitaine d'armes?

— Ce que vous dites est parfaitement vrai, me répondit-il en riant. Vous avez vu à Matadi la compagnie de miliciens qui y est! Ils sont tous comme ceux-là quand ils restent dans des pays où ils peuvent être en rapport avec des journalistes ou des députés. Mais quand on les tient dans la brousse, qu'on a un peu de temps devant soi et qu'on veut s'en donner la peine, vous voyez ce qu'on peut en faire. Seulement il faut les traiter comme les tirailleurs, sans s'occuper des règlements. C'est ce qu'on a fait ici. Je vous réponds que pendant les premières semaines les punitions n'ont pas chômé.

Je me doutais bien que c'était ainsi que les choses se passaient, mais j'étais bien aise de me le faire dire. Ainsi donc le résultat de cette belle organisation des milices indigènes, qui plaît tant aux gouverneurs extraordinaires que notre Gouvernement envoie maintenant dans les colonies, parce qu'elle leur permet de caser leurs amis et connaissances, est d'envoyer dans la brousse de malheureux officiers à la tête de troupes dans lesquelles ils ne peuvent établir la discipline qui est indispensable, qu'à la condition d'employer des moyens irréguliers! De sorte que s'ils veulent remplir consciencieusement la mission qu'on leur confie, ils se placent toujours sous le coup d'un conseil de guerre! Comment peut-on trouver des gens consentant à exercer des fonctions d'officiers dans de pareilles conditions?

La conséquence d'une organisation pareille, c'est que, dans tous ces postes de miliciens qu'on établit dans l'intérieur, il se passe des choses extraordinaires. Ainsi, dans le courant de la soirée, on m'a raconté qu'il y a quelque temps on a appris que le commandant d'un des forts établis par le capitaine Marchand pour main-

tenir ses communications s'était trouvé un beau matin abandonné par tous ses miliciens, qui étaient partis avec armes et bagages pendant la nuit. Mais, heureusement, quelques jours après, ils ont bien voulu se laisser attendrir par ses supplications et ils sont rentrés au bercail !

Toutes ces réflexions échauffaient bien un peu ma bile ! Mais elles ne m'ont pas empêché de passer une soirée très agréable. D'abord le dîner n'était pas banal ! Le plat de résistance était fourni par une énorme trompe d'éléphant en daube qu'on a servie sur un grand plat à poisson qu'elle débordait des deux côtés. J'avais déjà mangé à Saïgon des pieds d'éléphant à l'étuvée. C'est un mets que les Annamites apprécient beaucoup. Il ne m'a pas laissé de bien bons souvenirs. La trompe ne m'en a pas laissé de beaucoup meilleurs. En revanche, on nous a fait manger des poissons du lac de formes bien extraordinaires, mais qui étaient excellents. Seulement mes voisins me disent qu'ils n'en mangent presque jamais. On s'est procuré ceux-ci en notre honneur, en faisant détoner dans l'eau une cartouche de dynamite, ce qui en a fourni cinquante ou soixante kilos, car ils sont très abondants et les noirs en pêchent des quantités, mais ils n'en vendent que très rarement au marché. Les environs sont cependant assez peuplés. Il y a tout près d'ici un gros village habité, comme plusieurs autres un peu plus éloignés, par une tribu de Batékés qui ont émigré de la rive gauche parce que les Belges voulaient les faire travailler, et avec lesquels on n'a d'assez bons rapports qu'à la condition naturellement de ne rien leur demander. Il paraît même que l'administrateur, M. Henrion, s'étant avisé, il y a de cela quelques jours, d'aller demander à leur roi, qui s'appelle Bougoua, ou quelque chose d'approchant, s'il ne daignerait pas lui fournir quelques hommes de corvée pour faire le quai que nous

avons tant admiré et la route qui mène au plateau, celui-ci l'a très mal reçu, et ses sujets indignés ont même pris les armes. Cependant l'affaire a pu s'arranger, parce qu'on a promis à Bougoua que, s'il était bien sage, il recevrait de beaux cadeaux. Alors il a consenti, non pas à fournir ses hommes, qui ont déclaré avec une touchante unanimité que le roi qui les ferait travailler n'était pas encore fondu, mais à envoyer ses femmes. Et ce sont ces dames, au nombre de deux cents, qui ont exécuté en une semaine tous ces travaux. Et ce bon Brazza qui racontait que Makoko n'attendait que notre arrivée pour mettre tous ses sujets à notre disposition! Il faut croire que la race des rois nègres a bien dégénéré.

On me parle beaucoup de Brazza. Je l'ai un peu connu au temps où, officier de la marine pontificale, il est entré comme enseigne auxiliaire dans la nôtre. J'étais alors aide de camp du ministre et j'ai eu à m'occuper de son affaire, que tout le monde d'ailleurs désirait voir réussir, car on l'aimait beaucoup. C'est lui qui a inventé le Congo français, et qui en a été le premier gouverneur. Il y est resté une douzaine d'années au moins et paraît y avoir laissé les meilleurs souvenirs. Du moins tous ceux qui l'ont connu en disent le plus grand bien, ce qui ne m'étonne pas. Car, je le répète, il était très aimé dans la marine. Mais c'était un gouverneur et surtout un administrateur extraordinaire. On me raconte à son sujet une foule d'histoires que je divise tout de suite en deux catégories. Celles qui ne sont pas vraies, et puis celles qui ne le sont qu'à demi! Toutes, d'ailleurs, contribuent à faire de lui un personnage qui restera certainement légendaire dans l'histoire du Congo. Ainsi, il paraît qu'il était toujours en voyage, et toujours à cinq ou six cents lieues de l'endroit où, comme gouverneur, il aurait eu à prendre une décision. Mais ce qui caracté-

risait sa manière de voyager, c'est qu'il voyageait toujours tout nu, vêtu seulement d'un casque! Cette histoire-là, je la mets dans la deuxième catégorie, parce que j'ai vu des photographies de lui à toutes les devantures des marchands de la rue de Rivoli, le représentant à peu près dans cette tenue-là, sauf qu'il avait le haut du corps enveloppé dans une espèce de burnous en guenille. Ceux qui disent qu'il voyageait tout nu ne font donc qu'exagérer un peu. Mais voici une autre histoire que je mets résolument dans la première catégorie, et que je consigne ici tout de même, parce qu'étant données les habitudes de messieurs les explorateurs, je suis sûr que si elle ne lui est pas arrivée à lui, elle a dû arriver à un autre. On raconte qu'un jour, le directeur d'une factorerie le vit tout d'un coup arriver chez lui, quand tout le monde le croyait à cinq cents lieues delà! Il lui apprit tout de suite que justement le courrier allait partir. Brazza n'était pas de ces gouverneurs qui accablent le ministre de leurs missives. Cependant il jugea qu'il serait peut-être bon de profiter de l'occasion pour dire ce qu'il était devenu depuis six mois. Son hôte mit à sa disposition un excellent bureau, abondamment pourvu de tout ce qu'il fallait pour écrire. Mais le gouverneur du Congo, se devant à lui-même, d'avoir toujours des aventures extraordinaires, ne pouvait pas écrire comme tout le monde. Il prit une feuille de papier, la froissa laborieusement, la salit un peu, puis quand elle fut à point, ce fut sur ce chiffon qu'il rédigea une missive d'autant plus pleine de couleur locale qu'il se servait, pour l'écrire, d'une plume arrachée à l'aile d'un perroquet appartenant au traitant et trempée dans une goutte de sang provenant d'une piqûre qu'il se fit au doigt!

Telle est l'histoire qui court et que, je le répète, je crois d'autant moins que je la connaissais déjà et qu'on me l'avait donnée, quand elle me fut contée, comme

s'appliquant à un autre explorateur. En revanche, ce que je crois et ce que je sais même de source certaine, c'est que Brazza ne s'est pas enrichi dans son gouvernement. Bien au contraire. Il était passionné pour le Congo, qui était son œuvre, et quand il croyait une chose utile et que les fonds manquaient, il donnait de sa poche. Sa générosité était inépuisable. Il donnait même au gouvernement. On m'a affirmé que, de l'apuration de ses comptes, il est résulté qu'il avait avancé plus de deux cent mille francs sur sa fortune personnelle pour assurer le service à certains moments où les caisses étaient vides. On en parle encore au ministère des Colonies, où de pareils procédés sont tout à fait insolites! Et il va sans dire qu'il n'est pas encore remboursé, le gouvernement aimant mieux, apparemment, lui devoir toujours cet argent-là que de le lui rendre jamais.

Pendant le dîner, quand la trompe d'éléphant a paru sur la table, on m'a montré celui auquel nous devions cette surprise gastronomique. Le seul colon du Congo belge est un jardinier. Le seul colon du Congo français, ou du moins le seul qui fût à Brazzaville, car je crois qu'il y en a une demi-douzaine d'autres, est un chasseur! C'est un grand gaillard à figure très sympathique, qui ayant servi ici comme sous-officier y est resté quand il a été congédié et s'y est fait chasseur et aussi traitant d'ivoire. Ces deux industries lui ont d'ailleurs bien réussi, car on me dit qu'il est dans une très belle situation. Cela ne m'étonne pas, quand j'apprends que l'éléphant dont nous mangeons la trompe et qu'il a tué il y a deux jours, tout près d'ici, est son cent troisième! Ces animaux sont encore, paraît-il, assez communs dans la région. Mais c'est surtout plus au nord qu'on en trouve de grands troupeaux dans les marais que traversent les affluents de l'Oubanghi. Cependant, quel que soit leur nombre, il est bien évident

qu'il ne faudrait pas lâcher dans le pays beaucoup de chasseurs aussi adroits et aussi énergiques que M. T... Si on ne veut pas que ces animaux disparaissent en peu de temps. Dans le Congo belge, on a déjà pris des mesures pour les protéger. Pour avoir le droit de les chasser, il faut une permission spéciale qui coûte 500 francs, et il faut de plus abandonner au roi la moitié de l'ivoire, ce qui restreint singulièrement le nombre des amateurs. Aussi n'y a-t-il guère que les indigènes, qui, eux, se passent de permission, à pratiquer cette chasse. Et comme on ne les laisse pas avoir de bonnes armes, ils n'en tuent pas beaucoup. C'est ce qui explique que la plus grande partie de l'ivoire qui parvient à la côte est de l'ivoire mort, c'est-à-dire de l'ivoire provenant d'éléphants tués depuis longtemps, qui était conservé dans les tribus. Ainsi, M. Wouters, dans son livre sur le Congo, dit qu'en 1897, sur les 29,985 pièces qui ont passé par le marché d'Anvers, on en comptait 8,539 d' « ivoire vivant » seulement, contre 21,446 d' « ivoire mort ».

Les Belges ont évidemment grand' raison de protéger ces pauvres bêtes, sauf à soumettre les troupeaux à des coupes réglées quand, le pays étant mieux connu, il leur sera possible de le faire d'une manière régulière. Nous ferions certainement très bien de les imiter. Seulement, on a fait dernièrement en France toute une campagne en leur faveur, pour prouver qu'il ne faut plus en laisser tuer un seul parce qu'ils sont l'avenir de la colonisation, à cause des services qu'ils peuvent et doivent rendre comme bêtes de somme! Et il me semble qu'il y a là une très forte exagération. L'éléphant fait très bien dans un cortège, quand il s'agit de mettre en valeur un grand personnage. Il est encore utilement employé dans des chantiers de bois pour traîner des arbres coupés. Il rend aussi de bons services quand on voyage sur son dos, à la condition qu'on

ne s'éloigne pas des marais où il se plaît. Car un éléphant qui ne peut pas prendre son bain deux fois par jour ne dure pas longtemps. J'ai passablement usé d'éléphants au Cambodge, et j'ai toujours constaté que, comme bête de somme, c'était un animal bien surfait. Je ne l'affirme pas positivement, mais je ne crois pas qu'il puisse porter plus de 6 à 700 kilos. Tandis qu'un cheval de cuirassier, par exemple, qui ne représente pas le dixième du volume d'un éléphant, fait souvent, dans les grandes manœuvres, jusqu'à vingt lieues aux grandes allures, en en portant 130; les chameaux en Algérie en portent très bien 300 et même 350 quand il s'agit de petites courses, et ils marchent indéfiniment à raison de quarante kilomètres par jour avec 200 kilos de marchandises sur leur bât. J'inclinerais donc à croire que l'éléphant est, comme utilisation économique, non seulement très inférieur au cheval et au chameau, mais qu'il est même inférieur à l'homme! Vingt-cinq ou trente porteurs doivent transporter plus qu'un éléphant, et sont certainement moins difficiles à nourrir. C'est d'ailleurs l'avis du major Gambier, avec lequel nous avons causé de cette question à bord de *l'Albertville*, et il sait à quoi s'en tenir sur le parti qu'on peut tirer des éléphants comme bêtes de somme en Afrique. Car, lors de son premier voyage en Tanganika, le roi des Belges s'était avisé de lui en envoyer trois, amenés des Indes à grands frais, et qui sont morts en quelques jours quand on a voulu leur faire traverser la région de plateaux qui se trouve entre le lac et la côte, où ils ne trouvaient pas les marais qui leur sont nécessaires pour se baigner.

Ce n'est donc pas en se servant des éléphants qu'on peut espérer résoudre le problème de la mise en valeur de nos colonies africaines! J'insiste sur ce point, parce qu'il semblerait que nos gouvernants se font quelques lliusions sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres

d'ailleurs. En effet, on m'a montré dernièrement un document qu'on m'a dit être le modèle du règlement qu'on suit au Congo, quand il s'agit de donner des concessions. Or, en le lisant, j'ai remarqué une clause stipulant qu'à tous ceux qui justifieraient de la possession d'un éléphant apprivoisé, il serait donné, en toute propriété, je ne sais plus combien d'hectares, mille, je crois, exempts de tous droits! tandis que pour obtenir des terres quand on n'a pas d'éléphants, il faut prendre des engagements qui doivent être passablement onéreux. Ainsi, on exige des concessionnaires qu'ils organisent un service de bateaux à vapeur entre le siège de leur propriété et la capitale, et on leur fait payer aussi des droits de délimitation, ce qui est un moyen honnête de mettre à leur charge l'établissement de la carte du pays. Mais si réellement il suffit d'avoir un ou plusieurs éléphants pour avoir une concession gratuite, comme, d'une part, il n'est pas facile de prendre des éléphants vivants, et encore moins de les dresser dans un pays comme l'Afrique, où l'on n'est pas outillé comme on l'est aux Indes ou en Birmanie, où il existe un personnel spécial pour ce genre de chasse : et que, de l'autre, l'industrie foraine est complètement dans le marasme en Europe, ainsi que l'a prouvé la vente désastreuse du pauvre M. Pezon, il va peut-être devenir avantageux d'acheter des éléphants savants en France pour les transporter en Afrique! Cela en vaudrait la peine, car une belle forêt à caoutchouc se vend couramment au Congo belge dix et vingt francs l'hectare. Voilà comment on crée quelquefois des industries sans s'en douter!

Quoi qu'il en soit, quand le dîner a été terminé, j'ai voulu aller remercier M. T... du plaisir qu'il nous avait fait en nous procurant la satisfaction de manger de la trompe d'éléphant, et en même temps, profiter de l'occasion pour lui demander des renseignements sur le com-

merce d'ivoire qu'il a su créer dans ce pays et qui lui a si bien réussi. Ce qu'il m'a dit des conditions dans lesquelles fonctionne ce commerce m'a semblé si extraordinaire, que je lui ai demandé la permission de prendre tout de suite quelques notes, de manière à être bien sûr de ne pas me tromper. C'est donc, pour ainsi dire, sous sa dictée qu'a été écrite la conversation qu'on va lire. Seulement, je dois faire remarquer que je ne garantis pas d'une manière absolue les noms des tribus qui y sont citées. J'ai une exécrable écriture! En faisant cette confession, je n'apprends rien, hélas! aux typographes qui composent ma copie! Mais je suis obligé de la faire aux lecteurs, parce qu'en relisant moi-même mes notes je ne suis pas bien sûr de ne pas m'être trompé en ce qui concerne ces noms. Ce qui, d'ailleurs, n'a qu'une très médiocre importance dans l'espèce, comme on dit au Palais, car il est, en somme, très peu intéressant, pour l'immense majorité de ceux qui liront ces lignes, de savoir le nom exact de ces tribus.

Voici donc ma conversation avec M. T...

— Mon Dieu, oui, monsieur, cela est vrai, m'a-t-il dit, j'ai maintenant une belle situation! je ne peux pas me plaindre, j'ai eu de la chance! Quand je suis arrivé ici, je n'avais guère que mon fusil, et les commencements ont été durs. Mais, heureusement, j'ai tout de suite tué un éléphant qui avait pour deux mille francs d'ivoire dans la mâchoire. Et cela a mis un peu de beurre dans mes épinards! Mais ce qui a fait ma fortune, c'est qu'en courant le pays j'ai fini par découvrir une tribu, celle des Baringas (?), qui habite un territoire situé à douze ou quinze journées de marche d'ici, où il existait, et où il existe encore, des quantités énormes d'ivoire. Ces gens-là ont eu, paraît-il, de tout temps, la manie de collectionner toutes les défenses qu'ils trouvaient, même quand ils ne pouvaient pas les vendre. Ils les accumulaient dans l'intérieur de leurs

cases, de sorte qu'il y a là une réserve d'ivoire prodigieuse. Seulement ils habitent loin de tout cours d'eau navigable. Et puis ce sont des gaillards auxquels il ne faut pas se fier! Mais, et c'est en cela que j'ai eu une chance extraordinaire, j'ai fini par découvrir une autre tribu, celle des Baganzis (?), qui, eux, n'ont pas d'ivoire, mais qui habitent sur le bord de l'Oubanghi, et qui ont fini par me servir de courtiers, de sorte que c'est par leur intermédiaire que m'arrive l'ivoire des Baringas.

— Eh bien, comment opérez-vous? Vous leur laissez des marchandises, et vous revenez quelque temps après prendre l'ivoire qu'ils sont allés chercher dans l'intérieur?

— Ah! non. Si je leur laissais mes marchandises, je serais bien sûr de ne jamais revoir ni marchandises ni ivoire! Voici comment les choses se passent! les Baringas ont la passion de la chair humaine. Seulement c'est une passion qu'ils ont maintenant, assez de peine à satisfaire, parce qu'ils ont mangé depuis très longtemps tous leurs esclaves et qu'ils ne peuvent pas s'en procurer facilement d'autres, étant entourés de tribus plus puissantes que la leur. Les Baganzis sont anthropophages aussi, bien entendu! Tout le monde l'est plus ou moins dans ce pays. Mais, cependant, ils le sont peut-être un peu moins. Ils ont, avant tout, la passion des étoffes, et puis ils veulent du sel aussi. Et ils sont très prolifiques. Ils ont des masses d'enfants! Alors, quand ils savent que je dois venir, dans chaque case on engraisse un enfant de treize ou quatorze ans, c'est à cet âge-là que la viande est la meilleure : ils vont le vendre aux Baringas qui les payent avec de l'ivoire et c'est cet ivoire que je leur achète.

Je ne pus m'empêcher, en entendant ce récit fait avec une grande bonhomie, de faire un saut sur ma chaise.

— Vous ne voulez pas me faire croire, lui dis-je, que

ces abominables brutes vendent leurs enfants, sachant qu'ils les vendent pour être mangés?

— Mais si! me fut-il répondu. Cela se fait très bien. Et même vous ne pouvez vous figurer comme ceux qui doivent être mangés se résignent facilement à leur sort. Que voulez-vous? Cela leur semble inévitable! ils sont faits à cette idée-là. Et puis, ils sont très bien nourris, en attendant. Les meilleurs morceaux sont pour eux. Tenez, il y a cinq ans, j'étais allé avec mon bateau dans un village où il y a une vieille cheffesse qui a la manie de vouloir être enterrée comme les chefs! Elle tient à ce qu'on tue, quand elle mourra elle-même, une douzaine de femmes qu'on mettra dans le fond de sa tombe. Et elle les a achetées d'avance! Elles sont là chez elle une douzaine qui savent très bien ce qui les attend. Eh bien! mon commis en a vu une qui lui a semblé gentille. C'était une petite fille d'une douzaine d'années. Et il m'a demandé à l'acheter et à la prendre avec lui dans notre bateau. J'ai bien voulu. Figurez-vous que, huit jours après, elle se sauvait et retournait tout droit chez la vieille!

— Ce n'est pas flatteur pour votre commis!

— Non, n'est-ce pas? c'est ce que je lui ai dit!

— Mais, pour en revenir à ces ingénieux Baganzis, qui ont à un si haut point l'instinct du commerce, vous êtes encore en affaires avec eux?

— Oui, je passe chez eux à époques fixes, comme je vous le disais. Seulement, cela ne va plus comme autrefois! le pays a l'air de se dépeupler.

Il n'avait pas l'air de se douter qu'il pût y avoir une corrélation entre ce dépeuplement qu'il constatait et le commerce qu'il avait établi dans le pays. En style de presse coloniale, on dit des gens qui font ces métiers-là, qu'ils sont les pionniers de la civilisation! Et il faut noter que ce M. T... appartient à une très honorable famille, et qu'il est lui-même un très honnête homme.

Tout le monde me l'a dit, et je le crois parfaitement. Mais voilà les procédés auxquels il faut avoir recours pour réussir dans le commerce africain. Et ceux qui ne veulent pas les employer font bien mieux de rester chez eux. Car lorsque l'on a affaire aux nègres, il n'y a pas moyen d'agir autrement. C'est pour cela que j'ai été toujours d'avis qu'il aurait bien mieux valu les laisser tranquilles chez eux. Mais puisque cela n'est pas possible, il faut peut-être désirer qu'ils disparaissent, car il est trop évident que nous ne nous moralisons pas à leur contact.

La journée avait été assez fatigante, car pendant la descente de Tumba au bord du lac, il avait fait une chaleur étouffante. Aussi je suis allé me coucher de bonne heure. Sur ce plateau si près du lac, je m'attendais à être dévoré par les moustiques, car dans ce pays-ci les « pankahs », grâce auxquels on s'en débarrasse si bien aux Indes, sont inconnus. J'ai eu la très agréable surprise de n'en même pas entendre un seul. Il paraît que pendant la saison des pluies ils sont prodigieusement abondants, mais seulement pendant celle-là. Aussi, le lendemain, je me suis réveillé tout guilleret. Nos amis les Belges devaient arriver à midi, et nous devions retourner avec eux coucher à Léopoldville, pour commencer le lendemain, en chemin de fer le voyage du retour! Si j'avais envie de voir les curiosités de Brazzaville, je n'avais donc pas de temps à perdre, car il ne fallait pas évidemment compter sur l'après-midi, réservé aux discours!

Je m'habillai donc le plus rapidement possible. Il était sept heures quand j'ouvris ma porte. En sortant sous la varangue, je vis mon aimable hôte qui se disposait lui-même à sortir.

— Docteur! lui dis-je, vous allez évidemment passer la visite? Voulez-vous me permettre d'aller avec vous? Cela m'intéressera de voir l'hôpital.

Il se mit à rire.

— L'hôpital! Mais, mon cher monsieur, il n'y a pas d'hôpital ici, pas plus qu'il n'y a de caserne. Les blancs logent dans des maisons comme celles-ci, et les Sénégalais, sous des paillottes qu'ils se sont construites eux-mêmes en arrivant ici. Je passe ma visite dans ce petit hangar-là, au bout de mon jardin, qui me sert à la fois de pharmacie et de logement pour l'infirmier. Ah! il faut se débrouiller ici!

En l'entendant parler ainsi, j'étais stupéfait. Quelle drôle de manière on a donc maintenant d'organiser les expéditions coloniales! De mon temps, on commençait par choisir pour base d'opération un point facile d'accès, où on accumulait tous les approvisionnements, et où on installait un hôpital; puis, dès que la colonne était partie, on s'arrangeait, à tout prix, pour rester constamment en communication avec elle, de façon à toujours pouvoir la ravitailler et recevoir ses éclopés. Mais on a changé tout cela! On a pris pour base Brazzaville, que le capitaine Marchand n'a pu atteindre qu'en se battant tout le long du chemin, et dont les communications avec la côte sont constamment interrompues. Je savais déjà qu'on n'a pas un seul bateau à vapeur pour communiquer avec lui, et voilà que j'apprends aujourd'hui qu'il n'y a même pas ici un hôpital ou une ambulance quelconque prête à recevoir ceux qui seraient renvoyés comme malades! On me dira qu'il était bien inutile d'en établir, puisqu'on était sûr que personne ne pourrait revenir! Mais je persiste à trouver que c'est une bien singulière façon d'organiser une expédition. Les officiers et sous-officiers qui sont en ce moment dans le Bahr-el-Gazal ne sont pas électeurs. On s'en aperçoit. C'est pour cela qu'on les traite avec tant de désinvolture.

Ayant ainsi complété ma petite enquête sur l'organisation sanitaire dans notre colonie congolaise, je me dis

qu'il serait bon de savoir comment fonctionne l'organisation des subsistances, et je me rends au marché : parce que j'ai toujours remarqué qu'une visite de cinq minutes au marché, était le meilleur de tous les moyens connus pour se rendre compte des ressources d'un pays. Celui de Brazzaville se tient à l'un des angles de la place du Gouvernement, au centre de laquelle était dressée la tente où nous avons banqueté hier. Je ne m'attendais pas à y voir grand' chose, car dimanche dernier j'ai visité celui de Matadi, où il y avait, en fait de marchandes, une vingtaine de vendeuses, tout au plus : et comme marchandises, huit ou dix régimes de bananes, quelques poissons fumés qui empestaient l'air, un ou deux paniers d'œufs, trois ou quatre douzaines de poulets d'une maigreur invraisemblable et cinq ou six malheureux cabris étalés sur le ventre et bêlant d'une façon lamentable. Ils avaient même une position si singulière, que j'ai demandé à quoi elle était due. Et c'est comme cela que j'ai appris que ces abominables brutes de nègres, quand ils arrivaient au marché avec des cabris ou des moutons à vendre, ne manquaient jamais de leur casser une ou plusieurs pattes, sous prétexte que cela rendait la viande meilleure, et puis probablement surtout à cause du plaisir qu'ils éprouvent à voir souffrir !

Mais, comparé à celui de Brazzaville, le marché de Matadi est une merveille. Je n'y ai vu que sept ou huit femmes ayant chacune devant elle un petit tas d'œufs, et puis, cependant, dans un coin, il y avait quelques légumes, qu'un sous-officier de tirailleurs sénégalais était en train de marchander. Celui qui les vendait était un pauvre vieux petit homme, tout jaune, avec de grands cheveux noirs qui ressemblaient à des crins, et vêtu d'une sorte de blouse et de pantalons déguenillés que je reconnus tout de suite pour un Annamite. On m'avait d'ailleurs parlé de lui. Il paraît qu'avec un

autre il faisait partie d'un convoi de forçats qu'on envoyait du Tonkin à Cayenne. Je ne sais pas tout ce qui leur est arrivé en route, mais ils ont fait un voyage aussi accidenté que celui d'Ulysse! Ils ont commencé par tomber malades à bord. Alors le capitaine s'est débarrassé d'eux en les mettant à l'hôpital quelque part, dans une relâche! Quand ils ont été guéris, le consul ne sachant qu'en faire, les a embarqués sur un navire qui passait. Bref, ils ont fini par se trouver un beau matin sur le pavé de Brest, où un commissaire quelconque s'est avisé de se débarrasser d'eux en les mettant en subsistance sur un bateau qui partait pour le Sénégal, se disant, sans doute, que là quelqu'un les enverrait ailleurs. Ce qui arriva effectivement. On les vit, paraît-il, successivement en Calédonie, aux Antilles; on dit même qu'ils ont fait une pointe sur Terre-Neuve, mais on n'en est pas bien sûr. Et finalement, après des années de promenades sur l'eau, dans toutes les mers connues, ces deux épaves ont fini par échouer, l'un à Brazzaville, l'autre dans un poste, sur l'Oubanghi, très loin dans l'intérieur, sans que personne sache au juste le comment ni le pourquoi de cette aventure. Ce qu'on sait, par exemple, c'est qu'on n'a pas le droit de les garder là où ils sont, parce que le Congo n'est pas une colonie pénitentiaire. Mais on les y garde tout de même, probablement parce qu'on se dit que quelque jour on pourra arguer de leur présence ici pour demander la création d'un poste de directeur de la transportation, auquel il faudra bien donner un secrétaire et une douzaine de subordonnés, ce qui permettra de caser quelques amis!

Cet Annamite errant m'inspirait de l'intérêt. Je le lui ai témoigné magnifiquement, en lui offrant vingt sous, ce qui parut lui faire d'autant plus de plaisir que la monnaie m'a semblé rare au marché. Dans cette capitale de nos possessions équatoriales, on n'emploie

guère pour les transactions que des barrettes de cuivre comme chez les tribus les plus sauvages de l'intérieur. Puis, voulant me concilier sa bienveillance, j'ai cherché à causer avec lui. J'en suis venu à bout, en tâchant de me remémorer les quelques douzaines de mots annamites ou chinois que je savais jadis, et grâce à ce qu'il en sait à peu près autant de français. Il a commencé par me dire qu'il ignorait pourquoi il était là. Cela ne m'a pas étonné, puisque ceux qui l'y gardent m'ont certifié qu'ils ne le savaient pas non plus! Il ne sait même pas où il est. Il m'a demandé de quel côté était le Tonkin. Je lui ai dit qu'il était dans l'Est et j'ai eu tort, parce qu'il va essayer de se sauver de ce côté-là, comme ont fait beaucoup des Chinois qu'on avait amenés à Matadi. Ils avaient remarqué qu'en venant, le soleil se levait toujours derrière eux; alors ils pensaient qu'en allant au-devant de lui ils finiraient bien par rentrer chez eux. Et ils n'aboutissaient qu'à la marmite des anthropophages, qui les aimaient beaucoup et qui en ont mangé des quantités. Le même sort attend sûrement mon pauvre Annamite, et il se pourrait qu'on me poursuivît comme complice de son évasion. Car, au temps où nous vivons, il faut s'attendre à tout.

Cependant, il m'a dit qu'il n'était pas trop malheureux. Dans les premiers moments, il n'avait pas grand'-chose à manger, parce que personne ne s'occupait de lui. Alors il a eu l'idée de faire pousser des légumes, et puis il en a vendu. Et comme il n'y a pas un seul maraîcher à cinq cents milles à la ronde, il est en train de faire une petite fortune. Seulement, il ne se doute pas de ce qui l'attend! Hier, pendant le dîner, il a été question de lui, et j'ai su qu'on allait le soumettre à une patente, comme Mgr Augouard! Cela leur apprendra, à l'un à avoir des bateaux, et à l'autre à faire pas-pousser des légumes! Notez que je ne plaisante pas;

cela est tout naturel. Quand on a des fonctionnaires quelque part, il faut bien qu'ils s'occupent à quelque chose.

N'ayant plus rien à voir au marché, je continue ma promenade. J'arrive devant le palais du gouvernement. C'est une baraque absolument pareille à celle où j'ai passé la nuit, sauf qu'elle est peut-être un peu plus grande. C'est là dedans que Brazza a passé une douzaine d'années de sa vie, pour ne parler que de lui. On ne lui reprochera pas d'avoir fait comme Louis XIV, qui obérait la France par le luxe de ses constructions. Seulement, en voyant celle-là et les autres, on se demande à quoi ont bien pu passer les deux millions que le Congo coûte chaque année à la France depuis si longtemps. On me dira que tout a été dépensé en explorations. Mais vraiment il semble qu'on aurait pu explorer plus économiquement, étant données surtout les habitudes imposées, par la force des choses, aux pauvres explorateurs français. Dans les autres pays, en effet, quand l'exploration d'une région quelconque est jugée nécessaire ou simplement utile, le gouvernement de la colonie que cette exploration intéresse vote les fonds suffisants, ou bien une société composée de gens qui ont le goût des explorations, envoie un explorateur à ses frais. C'est comme cela que Cameron, Livingstone et tant d'autres sont allés en Afrique! Mais, chez nous, les choses se passent différemment!

Rien n'est curieux comme les dessous d'une mission. Quand un ministre s'avise que, pour une raison ou une autre, il est de son intérêt de pouvoir faire dire par les journaux à sa dévotion qu'il fait explorer un coin quelconque du globe, il fait venir dans son cabinet un explorateur : il y en a toujours des quantités en disponibilité; on choisit celui qui est le plus recommandé, et il lui tient le discours qui suit :

— Vous allez aller à tel endroit. Je mets à votre disposition telle somme pour y aller!

Il est bien entendu que la somme en question n'a aucun rapport avec celle qu'il faut réellement. C'est un fonds de bourse qui généralement suffit à peine à l'entretien de l'explorateur pendant le temps qui s'écoule entre sa nomination et son départ. C'est à celui-ci à se procurer ce qu'il lui faut. Pour cela, il a recours à la mendicité. On le voit courant de porte en porte. Il reçoit d'ailleurs des indications précieuses de ceux de ses anciens qui ont passé par les mêmes épreuves. Ainsi il est connu qu'en s'y prenant bien on peut toujours « taper » d'un théodolite le prince Roland Bonaparte! C'est le terme consacré. Quelquefois même, il donne aussi un sextant. Le prince d'Arenberg est président de je ne sais quelle société qui a pour but justement d'aider les explorateurs en détresse! Il donne des sommes assez rondes. Il y a, à Rouen et à Lyon, quelques manufacturiers qui sont aussi la providence des pauvres voyageurs en pays exotiques. Ils les fournissent d'étoffes de traite et de perles de verre. Au préalable, on est allé voir les sociétés de navigation et les compagnies de chemins de fer, qui se laissent aussi, généralement, « taper » assez facilement et donnent des permis de circulation. Ce qu'il y a encore de plus dur, c'est peut-être la Presse, qui, elle, ne se laisse jamais « taper ». Et un explorateur qui sait son métier doit avoir au moins deux ou trois journalistes à sa disposition dans la presse ministérielle, et autant dans le parti qui a des chances d'arriver au pouvoir. Cela est absolument indispensable. Car on part toujours avec des ressources insuffisantes. Il faut donc qu'à l'ouverture de chaque nouvel exercice, au moment où il y a des fonds dans la caisse, le ministre soit harcelé par des journaux amis : sans quoi ce sont d'autres explorateurs qui en profitent. D'ailleurs, les gouverneurs de colonies sont obligés maintenant, eux aussi, d'avoir recours aux mêmes

moyens. J'en connais un qui avait tout de suite pris un grand parti. Quand il a été nommé, il est allé trouver le directeur d'un journal gouvernemental bien connu et lui a proposé de créer dans sa colonie une place bien rétribuée pour un de ses rédacteurs, à condition qu'on dirait toujours du bien de lui dans la feuille en question. Le marché a été conclu, et le gouverneur en question a été porté aux nues pendant un ou deux ans. Mais il a eu l'imprudence de supprimer la place, et maintenant, toutes les semaines, il paraît un article où il est traité comme le dernier des derniers!

Il ne faut pas trop s'étonner de ces mœurs étranges! Il faut seulement constater que, vraiment, nous avons un bien singulier gouvernement! Il nous coûte plus cher que n'importe quel autre gouvernement européen, puisque nous avons la gloire d'être le peuple le plus imposé qui soit au monde! Et quand il y a une dépense à faire, il semble que ces gens-là n'ont jamais un sol dans leurs coffres. Cela est surtout vrai pour les dépenses coloniales! Ils en sont réduits à avoir recours à la charité publique, puisqu'il faut que les officiers occupés en mission aillent taper le prince Roland pour avoir un théodolite, et que les Sénégalais du commandant Marchand attendent peut-être encore leur solde et n'auraient pas eu un sol dans leur poche pendant leur séjour en France, si le comte de Castellane n'était pas venu à leur aide!

C'est l'extrême simplicité, pour ne rien dire de plus, des bâtiments publics, et notamment du gouvernement de Brazzaville, qui m'a entraîné à faire les réflexions que l'on vient de lire. J'en reviens maintenant à mon récit. Au moment d'aller porter mes investigations un peu plus loin, j'ai aperçu un morceau de papier blanc collé contre l'un des poteaux de la varangue. Je me suis approché, et ma stupeur a été grande en constatant que c'était une publication de mariage. Je n'ai

pas voulu partir sans prendre connaissance de ce document, duquel il résultait qu'il y avait promesse de mariage entre : N'Goma (Baptiste), âgé de 21 ans, né de parents inconnus, domicilié à Brazzaville, et Marguerite Imbala, âgée également de 21 ans, née de parents non moins inconnus et, comme son futur époux, domiciliée à Brazzaville. Ce sont sûrement deux enfants élevés à la mission!

J'aperçois quelques-uns de mes compagnons qui errent comme moi à la recherche de choses intéressantes? Je vais les rejoindre. Nous échangeons nos impressions. L'un d'eux nous raconte qu'il vient de visiter le magasin général, où sont entreposées toutes les marchandises demandées en Europe par la colonie, quand elles arrivent de la côte par porteurs, en attendant qu'on puisse les expédier, par bateau, aux postes de l'intérieur auxquels elles sont destinées. Le magasin est bondé pour le moment puisque, faute de bateau, on ne peut plus rien envoyer depuis plusieurs mois. Il paraît qu'on y voit des choses extraordinaires. Comme chacun commande à peu près ce qu'il veut, quand les caisses sont ouvertes, à l'arrivée, on constate qu'elles contiennent des objets dont l'énumération est faite pour étonner! Un ballot s'est trouvé rempli de papier à cigarettes. Un autre contenait deux arrosoirs en zinc, qui étaient soigneusement emballés dans une caisse en zinc, parce qu'il existe un ordre général d'emballer tout dans du zinc, à cause des fourmis blanches. Et puis on se raconte à l'oreille qu'on vient de découvrir un gros scandale. On a appris qu'il y a dans ce moment-ci, à Léopoldville, une chaloupe à vapeur qu'on achève de monter dans une factorerie et qui a été commandée directement par l'administrateur d'un district de l'Oubanghi. Ennuyé de ne plus pouvoir communiquer avec personne, il a levé de son autorité privée sur ses administrés un impôt payable

en ivoire qu'il a donné à la factorerie en question pour payer la chaloupe. J'avoue que je ne partage pas l'émotion générale. Il est bien évident qu'au point de vue administratif, il est difficile d'imaginer une conduite plus incorrecte. Mais, au bout du compte, cet administrateur fantaisiste n'a qu'un tort, c'est d'avoir fait ce que ses chefs auraient dû faire depuis bien longtemps. En somme, la morale de toutes ces histoires, c'est qu'il règne ici un désordre inouï. En marine, on dirait que tout est en pagaye! Personne ne vole, j'en suis convaincu, mais comme personne n'obéit, par la bonne raison que personne ne commande, tout va en dérive. Ce n'est pas comme cela que les choses se passent de l'autre côté du lac.

Pendant que nous causons, survient un autre de nos compagnons, M. Mille, correspondant du *Temps*. Le pauvre garçon a la figure décomposée. Il me raconte que l'année dernière il a suivi les opérations de l'armée turque en Grèce. Il en a rapporté une belle dysenterie, qu'il croyait guérie. Mais, cette nuit, il a été repris assez gravement. Or, nous devons encore manger de la trompe d'éléphant à déjeuner : mais la trompe d'éléphant n'est pas indiquée dans son cas. Il lui faudrait du lait, et il ne parvient pas à en trouver. Il y a bien une dizaine de vaches. Seulement ces dix vaches ne donnent que trois litres de lait, et toute la traite du matin est déjà bue, de sorte qu'il se demande ce qu'il va devenir jusqu'au soir. Au moment où il nous raconte tout cela, nous entendons tout d'un coup un tapage épouvantable qui semble sortir de la vallée que domine le plateau où nous sommes. Nous courons tous à un endroit d'où l'on puisse voir ce qui s'y passe, et nous arrivons juste pour apercevoir, débouchant d'un massif de verdure que traverse un sentier allant dans l'intérieur, le plus étrange cortège que j'aie jamais vu, qui s'avance vers nous en escaladant au pas de course

la rampe assez raide au sommet de laquelle nous nous tenons. Un fonctionnaire se trouve là par hasard, et nous dit que c'est le roi Bougoua, le monarque des Batékés, qui vient chercher les cadeaux qu'il a fallu lui promettre pour le décider à envoyer les princesses de son harem faire les travaux de terrassement du wharf. Quand il arrive à notre hauteur, nous voyons d'abord trois ou quatre magots qui, après s'être enduit le corps dans une substance gluante quelconque, se sont roulés dans des plumes de poule. Ce sont les hommes fétiches de la tribu : gens experts dans l'art de manier les poisons, et qui jouent toujours un grand rôle dans la vie sociale des nègres. Derrière eux marchent, cent cinquante ou deux cents guerriers armés de sagaies, les uns hurlant, les autres soufflant dans des défenses d'éléphant creusées, et faisant tous un tel tapage que si le bon Dieu s'avisait de tonner on ne l'entendrait certainement pas ! Et au-dessus de cette masse grouillante, tellement compacte que tous ces corps semblent n'en faire qu'un, porté sur une espèce de dais recouvert de peaux de panthère, apparaît le roi Bougoua, le front orné d'une bande de peinture bleu clair, allant d'une oreille à l'autre, au milieu de laquelle les yeux, entourés d'un gros trait blanc, brillent d'un éclat fantastique. Ce Bougoua est un grand gaillard qui a probablement du sang arabe dans les veines, car il est superbement musclé. Ainsi porté sur le dos de ses sujets, il a vraiment très grand air. Il n'est pas du tout grotesque comme ses confrères que nous avons vus à Tumba; parce que lui, au moins, ne s'habille pas de vieilles défroques européennes. Sauf une couverture rouge serrée autour de la ceinture, il n'est vêtu que d'une raie jaune qui suit les contours de l'épine dorsale, et d'une autre qui lui barre la poitrine, en faisant valoir sa belle peau noire bien luisante. Ce groupe, qu'il domine, ferait en somme très bonne figure à Paris dans

une revue où on voudrait représenter le triomphe de la barbarie. Seulement, si l'idée vient à un directeur de théâtre de l'engager, lui et ses guerriers, je me permets de lui conseiller de laisser les femmes à Brazzaville. Il y en a une douzaine qui ferment la marche. Elles sont toutes plus laides l'une que l'autre. Celle qui vient immédiatement derrière le roi, agitant frénétiquement une grosse sonnette, est peut-être la moins mal du lot, bien qu'elle ne soit plus très jeune. Elle joue un rôle important, car c'est elle qui tient l'emploi de héraut d'armes, chargée d'annoncer aux populations la gloire et la puissance de son maître, en des couplets qu'elle chante sur un mode suraigu. L'interprète m'a traduit quelques-uns des couplets. Ils m'ont semblé suggestifs.

— Bougoua! crie-t-elle, tu es le plus puissant des rois! Tu n'as plus d'ennemis, car tu les as tous mangés! Il ne reste plus que leurs enfants! et tous les matins tu en manges un à ton déjeuner! Tu as cinquante femmes!... (Ici l'énumération de ses prouesses en termes très crus.)

Et cela continue sur ce ton, indéfiniment. Les autres femmes qui la suivent sont des personnages muets. Leur rôle consiste à entourer le roi quand il s'arrête, l'une se couchant sur ses pieds pour les lui tenir chauds, et les autres chassant les mouches, auxquelles il pourrait prendre la fantaisie de venir s'égarer sur son auguste figure, avec des queues d'éléphant qu'elles portent en les tenant comme des cierges.

Elles sont toutes nues, ce qui est bien malheureux; car vraiment, avec leurs croupes prodigieusement ensellées, leurs jambes cagneuses le plus souvent, et leurs grands pieds plats sans talons, leur académie n'a rien de séduisant. Mais ce qu'il y a de plus effroyable, ce sont leurs seins. Je me suis toujours laissé dire que les belles coupes rondes dont on trouve des échan-

tillons à Pompeï et dont se servaient les Romains, étaient la reproduction de celle qu'Antoine avait fait modeler sur le sein de Cléopâtre. Le roi Bougoua n'a pas besoin d'avoir recours à un sculpteur pour s'offrir un souvenir du même genre! Car la première flûte à vin de Champagne venue, a absolument la forme des appendices sans nom, et surtout sans consistance, qui garnissent la poitrine de ses houris : flottant derrière elles quand elles courent un peu vite et claquant joyeusement à la brise, l'un contre l'autre, quand elles s'arrêtent!

On me reprochera d'insister sur ce lamentable spectacle. Mais si je parle ainsi de ces dames, c'est parce qu'il m'est arrivé avec l'une d'elles une petite aventure dont il me faut bien dire un mot, parce que mon jeune ami Mille s'est avisé d'en entretenir les graves lecteurs du *Temps* en un récit qui m'a d'ailleurs parfaitement amusé, mais au sujet duquel je tiens à donner des explications. Voici ce qui s'est passé. J'étais très préoccupé de ce qu'il m'avait dit de son état, car j'ai une certaine expérience des maladies des pays chauds et je sais combien il importe de les traiter énergiquement et tout de suite; surtout quand il s'agit d'une rechute, ce qui justement était son cas. Et je me disais qu'il serait cependant bien nécessaire de lui procurer du lait, le lait étant tout à fait indiqué en pareille occurrence, lorsque justement, au moment où l'une des femmes du roi Bougoua arrivait en courant de mon côté, sa queue d'éléphant à la main, je constatai qu'elle portait sur son dos un négrillon de trois ou quatre ans dont la tête m'apparaissait au-dessus de son épaule, sortant des plis d'une loque d'étoffe qui constituait tout le vêtement de sa mère. Le négrillon tenait dans sa bouche quelque chose que de loin je distinguais mal. Quand il fut plus près, je vis que c'était le sein de sa mère, qu'elle lui avait jeté pour qu'il pût dé-

jeuner tout à son aise. Alors, au moment où elle passait, je me dis tout de suite :

« Voilà l'affaire du pauvre Mille! Le lait de négresse doit être très sain. En tout cas, il n'a pas mauvais goût, car je me souviens très bien que, dans le temps, il y avait un hôtel à Aden, tenu par un Parsee qui s'appelait Cowasdjee-Rostumjee, où toutes les dames anglaises de la garnison, à commencer par la gouvernante, allaient toujours prendre leur *five-o-clock tea,* parce que c'était la seule maison où l'on trouvât du lait frais; et qu'elles l'ont trouvé excellent jusqu'au jour où l'on découvrit que ce lait lui était fourni par une vingtaine de femmes somalis bonnes laitières qu'il tenait cachées dans un petit *compound* derrière le parc à charbon! Je sais bien que c'est ennuyeux pour Mille de n'avoir que les restes de cet effroyable négrillon. Mais la santé avant tout!

Et, plein de zèle, j'attrappai la belle au passage et me mis en devoir de la traîner du côté du nourrisson que je lui destinais, en lui montrant une pièce de vingt sous pour l'encourager. Elle ne se faisait pas trop prier, et je croyais mener à bien ma charitable entreprise, lorsqu'en approchant du groupe où se tenait Mille, que j'appelais à grands cris, elle eut probablement peur et, se dégageant par une brusque secousse, elle se sauva avec une telle rapidité que je vis bien qu'il ne fallait pas songer à la rattraper.

Tel est le récit de ce petit incident! Le roi Bougoua s'était-il aperçu de cette tentative de rapt ou bien s'était-il rendu compte de la pureté de mes intentions? C'est ce que je ne sais pas. Dans tous les cas, il n'en a rien fait paraître, car lui et son cortège ont continué leur course échevelée jusqu'au gouvernement, où l'attendait une réception digne de lui; car, entre temps, le gouverneur, flanqué d'un brillant état-major, était apparu sous sa varangue. J'y

courus aussitôt pour savoir ce qui allait se passer. Malheureusement, j'arrivai un peu tard : j'entendis seulement la fin de la harangue du gouverneur. Il félicitait Bougoua d'avoir compris qu'en se privant de ses femmes pendant les huit jours qu'elles avaient passés à faire le wharf, il avait donné un grand exemple à son peuple! Il lui avait montré que pour jouir des bienfaits de la civilisation, de cette civilisation que nous, les Français, nous leur apportions, il faut savoir vaincre ses passions, et que, ce faisant, il s'était montré le digne chef de cette noble tribu des Batékés qui se transformait si rapidement sous l'influence de notre contact que bientôt ils seraient tous, sinon blancs, du moins dignes de jouir de tous les droits civils et politiques, grâce à l'exercice desquels la vie des blancs n'était qu'une longue suite de plaisirs!

Je ne garantis pas les termes, n'étant pas sténographe; mais tel fut le sens général de ce discours, qui ressemblait d'ailleurs à ceux que j'ai toujours entendu faire aux rois nègres. Le roi Bougoua et ses sujets l'écoutèrent dans le plus grand silence et avec une attention d'autant plus méritoire qu'ils n'en comprenaient pas le premier mot. Il n'y eut que la grande femme à la cloche dont la tenue laissa à désirer. Une ou deux fois elle interrompit pour lancer son éternelle cantilène : « Bougoua est un grand roi; il mange tous les matins un petit garçon! » Mais elle comprit apparemment que pareilles interruptions n'étaient pas de saison et finit par se taire aussi.

Seulement, lorsque le gouverneur eut terminé, les choses prirent tout d'un coup une tournure inattendue. L'interprète avait déjà commencé à parler, quand le roi, trouvant sans doute qu'il y avait eu assez de discours comme cela et qu'il était temps de passer aux affaires sérieuses, renversa sa tête en arrière, tout en regardant fixement le gouverneur, et appuyant le pouce

de sa royale main droite sur ses royales lèvres, en repliant les autres doigts, il fit un geste que tout le monde comprit de suite, car j'entendis le sous-officier de tirailleurs qui se tenait derrière moi commandant la garde, dire à demi-voix :

— Au moins, en voilà un qui ne se gêne pas pour dire qu'il a la dalle en pente !

Aussi, très sagement selon moi, on ne laissa pas l'interprète continuer sa traduction, et on passa immédiatement à une distribution de bouteilles qui parurent enchanter le roi des Batékés, qui s'empressa d'aller s'asseoir sous un arbre du voisinage pour en déguster le contenu ! Je soupçonne que de tous les bienfaits de la civilisation dont leur a parlé M. de Lamothe, c'est encore l'alcool qui paraît le plus appréciable à lui et à ses sujets !

Cependant, on commençait à jeter des yeux anxieux du côté du lac que nous dominions, car nos amis les Belges qui devaient venir pour déjeuner ne paraissaient toujours pas et l'heure s'avançait. Une heure, puis deux, se passèrent. On avait fait former les faisceaux aux deux compagnies de tirailleurs, rangées en bataille sur le plateau pour rendre les honneurs au général Daelmann, et mis les hommes au repos ; je me promenais de long en large avec les officiers. Le temps ne me semblait pas long, car je prenais un plaisir infini à causer avec eux. En les entendant je pensais à tous ceux que j'avais connus en Cochinchine, au Cambodge et ailleurs, et je me disais : Ceux-là sont presque tous morts à Bazeilles ! mais en entendant ceux-ci, comme on voit bien qu'ils sont de la même race et qu'ils valent leurs anciens ! Ils sont aussi gais, aussi braves, aussi dévoués qu'eux ! Et franchement, ils ont bien du mérite. Au temps dont je parle, c'était un plaisir de servir et de faire des campagnes lointaines. Beaucoup mouraient : mais quand on en revenait, on était comblé.

Tandis que, maintenant, quelle récompense peuvent bien attendre tous ces malheureux jeunes gens! Ils sont placés sous les ordres de gens qui systématiquement leur sont hostiles; qui leur donnent des missions sans leur donner les moyens de les remplir; qui mettent leur responsabilité à couvert en leur donnant des instructions qu'ils savent inexécutables! Et puis, quand ils réussissent malgré tout, on les traite en suspects, comme le général Dodds quand il est revenu du Dahomey, auquel on a défendu de passer plus de trois jours à Paris, et qu'on a fait surveiller par la police pendant qu'il y était; ou comme le lieutenant-colonel Marchand. (J'ajoute ceci au moment où ces lignes vont paraître.)

On ôte donc, en quelque sorte systématiquement, à ces officiers qu'on envoie là-bas tout espoir d'arriver à ces satisfactions d'amour-propre par lesquelles, dans les autres armées, on cherche à exciter leur zèle. Et si encore on leur donnait des compensations matérielles! Mais j'ai demandé à tous ceux que j'ai vus là-bas comment était réglée leur solde. J'ai été stupéfait de ce qu'ils m'ont dit. Ils sont certainement beaucoup moins bien payés que nous ne l'étions autrefois quand nous faisions colonne. Et on ne leur donne même pas ce à quoi ils ont droit! Ainsi on sait ce qui est arrivé justement à la mission Marchand, dont les membres n'avaient pas encore touché leurs arriérés le jour où ils sont repartis de France. Et voici d'autres faits! Je lisais dernièrement les détails de la capture de l'almamy Samory, le 3 octobre 1899, par le capitaine Gouraud et le lieutenant Jacquier. Ils ont pris en même temps son trésor, qui contenait 250,000 francs en or, et quinze cents chevaux. Je ne sais pas ce que valent les chevaux au Soudan; mais je sais qu'ils y sont assez rares, et par conséquent ils doivent être chers. Mettons qu'ils coûtent en moyenne cent francs. Cela fait donc

en tout 400,000 francs au moins qui revenaient aux capteurs. Car la loi est formelle. Ouvrez le règlement du service en campagne, — décret du 28 mai 1895. Art. 109, — vous y verrez, écrit tout au long :

« Les prises faites par les détachements leur appartiennent... »

Et un peu plus loin :

« ... Les chevaux enlevés à l'ennemi sont vendus et le prix en est distribué aux capteurs!... »

D'après ces tarifs, le capitaine Gouraud avait droit probablement à une quarantaine de mille francs. Les a-t-il touchés? J'ai eu la curiosité de m'en informer en bon lieu. Et je n'ai pu obtenir que des réponses si vagues que j'ai acquis la conviction qu'il n'a pas été payé de ce qui lui revenait et que le Trésor s'est approprié les fonds en question. Mais je dois dire que je n'en ai pas la certitude. Peut-être l'affaire n'est-elle pas encore réglée. Cela n'aurait rien d'étonnant, car il m'est arrivé à moi-même d'attendre vingt ans la liquidation d'une part de prises! Il s'agissait d'un pirate capturé en 1868. Et ce n'est qu'en 1887 ou 88 que j'ai reçu l'avis que mon argent était à la caisse des gens de mer! J'avoue que je n'y pensais plus depuis bien longtemps. Mais que dirait-on d'un particulier qui ferait attendre ses employés vingt ans l'argent qu'il leur doit?

Finalement le factionnaire qu'on avait placé sur le haut de la falaise ayant annoncé qu'il voyait un grand bateau à vapeur débouchant d'entre les îles du Stanley-Pool et ayant le cap sur Brazzaville, chacun a couru à son poste. Les officiers se sont mis à la tête de leurs compagnies. Le roi Bougoua, auquel on avait fait la leçon, a commencé par donner un petit coup à son maquillage; puis, après être remonté sur son palanquin, autour duquel ses guerriers, ses féticheurs et ses femmes, tous légèrement émus par leurs libations,

mais cependant encore très convenables, sont venus se grouper dans un désordre plein de pittoresque, il est allé prendre position à mi-côte du plateau, bannières déployées, oliphants sonnants, pendant que le gouverneur, donnant le bras à Mme de Lamothe et flanqué de son état-major, descendait jusqu'au wharf pour recevoir ses hôtes. Ceux-ci nous ont tout de suite expliqué leur retard. Il paraît que je n'avais pas tort en n'augurant rien de bon des grands bateaux que les Belges ont construits dernièrement. Le colonel Thys a voulu se servir de celui qui est terminé, pour nous amener ses invités, et le résultat a été qu'il les a promenés de banc de vase en banc de vase et les a échoués si bien qu'il a fallu que l'équipage se mît à l'eau pour retirer le bateau du plein! On s'est même demandé un instant s'il ne faudrait pas inviter les passagers à en faire autant. M. Buls, le bourgmestre de Bruxelles, qui, contrairement aux traditions des bourgmestres flamands, est prodigieusement maigre, aurait pu rester à bord sans inconvénients; mais parmi nos compagnons il en est deux ou trois dont le débarquement aurait certainement eu une influence notable sur le tirant d'eau : à commencer par le colonel Thys, que M. Brunetière a appelé un jour « un colonel de Rubens », plaisanterie qui fit beaucoup rire les personnes présentes, et M. Thys plus que les autres, car, ayant infiniment d'esprit lui-même, il sait apprécier celui des autres!

Ces petits incidents ne paraissent d'ailleurs pas avoir troublé la sérénité de nos compagnons de voyage. Ils sont même tellement hilares, à leur débarquement, que nous leur en demandons la cause. Ils rient encore d'une aventure survenue ce matin au bon général Daelmann. Et je dois dire que nous rions aussi fort qu'eux quand elle nous est contée. Il paraît que lorsque le général a eu fini de passer en revue les deux mille anthropo-

phages qu'on lui a présentés, il a demandé, selon l'usage de tous les généraux inspecteurs, à visiter les casernements. La chose était prévue, et on avait même fait un peu de mise en scène ! Dans quelle armée n'en fait-on pas, en pareille occurrence? Et l'armée congolaise se prête naturellement plus que toute autre à des exhibitions que les mœurs du pays rendent pleines d'intérêt. Car les soldats logent dans des cantonnements formés de paillottes bien alignées, chaque homme ayant une de ces paillottes où il vit avec sa ou ses femmes et leur petite famille. On avait imaginé de distribuer à ces dames des pagnes rouges uniformes et on leur avait appris, ainsi qu'à leurs enfants, à faire le salut militaire. On pensait, avec raison, qu'il serait intéressant de voir devant chaque maison les femmes du propriétaire faisant le salut militaire, ayant devant elles une rangée de négrillons, le faisant également, tout nus, avec leurs gros ventres, couronnés d'un gros nombril, alignés par rangs de taille ! Ce spectacle tout à la fois idyllique et militaire eut effectivement, paraît-il, un grand succès : tout le monde en fut charmé. Et le général, désireux d'exprimer la satisfaction qu'il ressentait, voulut tout de suite complimenter les occupantes de la première paillotte. C'était probablement celle d'un sergent — car il y avait trois ou quatre femmes !

— Dis-leur, fit-il en s'adressant à l'interprète, que je suis très satisfait de ce que je vois ! Et que Sa Majesté, à laquelle je rendrai compte de ce que j'ai vu, sera également très satisfaite ! La maison est très bien tenue, l'alignement parfait : et puis, ces dames ont beaucoup d'enfants ! C'est très bien ! qu'elles les élèvent avec le plus grand soin pour que, plus tard, comme leur père, ils deviennent de bons soldats de Sa Majesté ! Je le répète ! C'est très bien !

L'interprète dit ce qu'il voulut et on passa outre.

Les sept ou huit baraques voisines ressemblaient à la première. On ne pouvait pas dire à tout le monde la même chose! Leurs habitants eurent donc seulement un mot d'encouragement, mais on finit par arriver devant une autre, celle d'un jeune soldat probablement, où il n'y avait qu'une femme! et cette femme, toute jeune d'ailleurs, n'avait pas d'enfants! Le général en fit la remarque. L'interprète traduisit. Alors on vit la femme se mettre à trembler de tous ses membres, comme le gamin dont mon ami le major X... avait pincé la joue à Boma. On voyait qu'elle cherchait à expliquer quelque chose en balbutiant. Mais l'interprète ne semblait pas bien comprendre ce qu'elle voulait dire et le général, qui, en somme, ne tenait pas absolument à savoir pourquoi elle n'avait pas d'enfant, continuait déjà son chemin, quand tout d'un coup la pauvre créature, qui semblait absolument affolée, courut après lui, dénoua d'un geste rapide son pagne d'ordonnance, le fit tomber à ses pieds et, nue comme Phryné devant l'Aréopage, fit comprendre par une mimique expressive que si elle n'avait pas d'enfant en état de faire le salut militaire, elle était en droit d'en espérer un dans un avenir prochain!

Comme, d'ordinaire, dans ce charmant pays, les femmes qui n'ont pas d'enfant sont mangées par leurs aimables maris à la première occasion, son émotion était bien compréhensible! Mais la manière dont elle la traduisit était, paraît-il, si imprévue et, survenant au beau milieu de cette cérémonie officielle, d'un effet si drôle, que le général Daelmann, qui m'a lui-même raconté l'incident, riait encore aux larmes en m'en faisant le récit. Il avait passé bien des inspections en Belgique, disait-il, jamais il n'avait vu pareille chose, ce que je crois parfaitement.

Dès qu'il est arrivé sur le plateau, on lui a présenté les deux compagnies de tirailleurs, qui ont exécuté

en sa présence quelques mouvements de l'école de bataillon dont elles se sont tirées d'une manière absolument remarquable. Aussi a-t-il complimenté les officiers avec un accent de sincérité qui a dû leur faire plaisir et qui m'en a fait, à moi, d'autant plus que j'avais encore sur le cœur la fâcheuse représentation qu'on avait donnée à tous ces militaires étrangers, ou du moins à certains d'entre eux, lors de notre passage à Matadi. Après quoi on s'est mis à table. La trompe d'éléphant froide, à la vinaigrette, a eu autant de succès qu'elle en avait eu, chaude, la veille. Puis ont commencé les toasts. On a bu au Roi, au Président, à la Reine; on aurait sans doute bu au roi Bougoua s'il avait été de la fête. Mais comme on avait probablement pensé qu'il n'aurait pas une bonne tenue à table, on l'avait laissé sur la place. Quant à moi, je m'esquivai au bout de peu de temps avec le capitaine Arthur, le commissaire anglais, pour aller respirer sur le plateau, car on étouffait sous la tente du banquet. Et puis, vraiment, les toasts sévissaient pas trop ! C'est le mauvais côté des inaugurations de chemins de fer !

Nous avons fait une rencontre intéressante. Sous un arbre se tenait un personnage qui en nous voyant nous salua jusqu'à terre et dont l'habit hétéroclite attira notre attention. Il était habillé en marchand de dattes de la rue de Rivoli : énorme turban, jaquette soutachée, culottes bouffantes et guêtres en gros drap, le tout mis en valeur par un immense burnous noir !

— *Who is that wonderful fellow?* me demanda le capitaine Arthur.

— Je ne m'en doute pas, lui répondis-je. Mais il est bien facile de le lui demander.

Et comme il saluait toujours, je m'approchai de lui en le saluant à mon tour, et, pour entamer la conversation, remarquant qu'il suait à grosses gouttes, ce qui était bien naturel, car il faisait 38° à l'ombre, je lui dis :

n'étant jamais allé dans le pays. Lui aussi avait demandé une place dans l'administration coloniale : on l'avait nommé administrateur du lac Tchad, probablement pour des motifs du genre de ceux qui ont fait nommer le Shapska au Bahr-el-Gazal, et il avait accueilli cette nomination avec la belle sérénité du parfait fonctionnaire, auquel il est indifférent d'aller dans un endroit plutôt que dans un autre, pourvu qu'il ait une place.

Cette histoire avait eu pour moi l'avantage de m'aguerrir. Aussi celle du juge de paix m'aurait laissé presque froid, si je n'avais pas remarqué qu'elle amusait follement le capitaine Arthur, dont la gaieté me fit une impression extrêmement pénible. Car je sentais très bien ce qu'il pensait. Il se disait sûrement que, si à Brazzaville il n'y a pas un bateau à vapeur, pas une caserne, pas même un hôpital, c'est que tout l'argent que nous donnons au gouvernement pour cette colonie, ou du moins la plus grande partie, passe à payer des administrateurs en chambre du lac Tchad ou des juges de paix du Bahr-el-Gazal! Et comme je pensais qu'en continuant à nous promener sur le plateau nous allions peut-être nous trouver en présence d'un inspecteur des glacières du Kilimandjaro ou d'un contrôleur des hypothèques dans le Darfour, mangeant également leurs appointements à Brazzaville en attendant d'être envoyés à leurs postes, rencontres qui achèveraient de nous rendre grotesques aux yeux de cet officier anglais avec lequel je me trouvais, je tâchai de lui persuader de rentrer dans la salle du banquet. Mais il n'en voulut rien faire; de sorte que nous continuâmes notre promenade. Du reste, je dois dire que mes craintes ne se réalisèrent pas. Après que nous eûmes pris congé de ce malencontreux cadi, tout se passa très bien! Nous allâmes voir le roi Bougoua, qui, avant de retourner dans sa capitale, était en train de vider une dernière bouteille, aidé par deux ou trois des principaux grands seigneurs de

sa suite. Les autres, accroupis, en rond, autour de lui, le regardaient faire, de cet air qu'ont les chiens assis autour de la table, dans les déjeuners de chasse, quand on ne leur jette rien. Je revis la dame à laquelle j'avais essayé de donner Mille comme nourrisson. L'autre était toujours pendu à son col, mais il ne tetait plus Il dormait la bouche ouverte et la tête appuyée sur l'omoplate de sa mère, qui, assise sur ses talons, émouchait consciencieusement, avec sa queue d'éléphant, la face congestionnée de son seigneur et maître!

Nous n'étions pas les seuls à contempler cette scène patriarcale. Joseph, le coiffeur de *l'Albertville,* la contemplait également. C'est un jeune Bruxellois que le colonel Thys a emprunté à son patron, le coiffeur de S. A. R. le comte de Flandre, pour lui confier nos têtes pendant le temps du voyage et qui a obtenu de venir jusqu'à Brazzaville. Il est plein d'intelligence et d'ambition, ainsi que j'ai pu m'en convaincre en l'entendant chaque matin m'exposer ses vues sur les choses et sur les hommes, tout en guidant d'une main experte son rasoir sur les méplats de ma physionomie. Il est bien décidé à tirer parti de son voyage pour faire fortune. Mais comment? C'est ce qu'il ne sait pas encore. Aussi aime-t-il à demander des conseils, et chacun s'ingénie à lui en donner : ce qui fait que la cabine où il opère, à bord, est devenue très intéressante à fréquenter, parce qu'on y entend exposer des idées très neuves et très ingénieuses. Il y en a une surtout qui m'a frappé. Un jeune journaliste a soutenu un jour devant moi, cette thèse très séduisante, qu'on avait eu grand tort, jusqu'à présent, de s'adresser toujours à des animaux très velus, comme les ours ou les bœufs, pour leur empruter leur graisse ou leur moelle et s'en servir dans l'espérance de faire repousser les cheveux des gens chauves! On n'avait jamais réussi! et on ne pouvait pas réussir! parce qu'on était

dans une voie fausse! Ces graisses, en effet, ne peuvent plus avoir aucun élément philocome puisqu'elles ont servi à faire pousser les fourrures épaisses qui recouvraient leurs anciens propriétaires. Et il tombe sous le sens que c'est, au contraire, chez les animaux glabres, comme le crocodile et l'hippopotame, qu'on trouvera sûrement une graisse vierge et éminemment pilogène. Et l'auteur de ce raisonnement inattaquable concluait en assurant à Joseph qu'avec une publicité bien faite, comme celle, par exemple, qui a permis à M. Vaissier de lancer son fameux savon du Congo, il était certain d'arriver à la gloire et à la fortune en mettant à la disposition de l'humanité la pommade reconstituante et pilogène, qui, seule! sera capable de recouvrir de toisons luxuriantes les crânes trop souvent dévastés de nos contemporains! Mais je dois dire que, malheureusement, cette proposition n'a pas eu l'air de séduire beaucoup Joseph. Je ne serais pas étonné qu'il visât un autre but. Il songe à s'établir à Bruxelles, à son compte. Et il se dit peut-être que le titre de fournisseur de S. M. le roi des Batékés ferait bon effet sur sa boutique!

Mais je ne sais pas s'il a pu traiter cette affaire avec le monarque en question, parce que, au moment où j'allais le lui demander, nous avons vu arriver trois hamacs portés par des nègres et contenant MM. d'Ursel, Seeghers et Buysse, qui s'étaient séparés de nous, comme je l'ai conté, à Kinshassa, pour suivre la fortune de Mgr Augouard, et qui viennent nous rejoindre pour retourner avec nous à Léopoldville. Ils ont passé la nuit à la mission et nous racontent tout ce qu'ils y ont vu. Il paraît qu'avec les seules aumônes qui lui sont envoyées d'Europe, mais à force de travail, de savoir-faire et de persévérance, l'évêque a fait de cette mission, qui se trouve à trois ou quatre kilomètres de Brazzaville, un établissement modèle. Il a d'immenses

bananeraies et trente ou quarante hectares de terres en pleine culture, des arbres à fruits de toute espèce, un potager admirablement tenu, huit ou dix ânes dans son écurie, et un troupeau de vaches. En somme, il a su créer tant de ressources alimentaires dans ce pays qui en contient naturellement si peu, qu'il peut nourrir quatre ou cinq cents enfants auxquels il apprend le français, et aux plus intelligents desquels il enseigne des métiers. Si bien qu'avec les ouvriers qu'il a formés, il a trouvé moyen de construire, pour les pères et les sœurs européens, deux grandes maisons en pierre et une grande église aussi en pierre, dans laquelle il leur a montré de beaux vitraux que vient de lui envoyer la duchesse d'Uzès en remerciement des soins qu'il a donnés à son pauvre fils avant sa mort. Le malheureux jeune homme serait peut-être encore en vie si, au moment où, déjà atteint, il se disposait à repartir pour l'Europe, il n'avait pas appris qu'une tribu d'anthropophages du haut de la rivière, après avoir massacré un ou deux blancs, coupait toutes les communications et compromettait le sort des stations d'amont dont on n'avait plus aucune nouvelle. Comme naturellement le gouverneur n'avait ni bateau ni hommes à y envoyer, il proposa d'y aller à ses frais, bien entendu, avec son escorte d'Algériens payés par lui. Et ce fut au retour de cette expédition entreprise uniquement pour rendre service à la colonie qu'il mourut.

Quand il était parti de France, tous les journaux du gouvernement l'avaient agréablement plaisanté. Ils l'offraient en exemple aux autres jeunes gens du monde conservateur, en leur déclarant qu'il n'y a plus de place en France ni pour eux ni pour leurs idées. Mais, à l'occasion, on aime bien à leur demander service. Il en est de même des missionnaires. Seulement, je l'avoue! quand je me reporte à la scène dont j'ai été témoin hier, j'admire Mgr Augouard! Il a du mérite d'être

venu s'établir de ce côté-ci du lac, sur la rive française! Bien d'autres à sa place ne l'auraient pas fait, car il devait bien savoir ce qui l'attendait, tandis que sur la rive belge on n'aurait eu pour lui que de bons procédés. Et, au bout du compte, cela devrait lui être égal de convertir des nègres belges ou des nègres français.

Le soir, nous retraversons tous le Stanley-Pool pour aller dîner à Léopoldville, dont nous devons partir le lendemain matin pour commencer le voyage de retour. Notre caravane a toujours été en grossissant jusqu'à présent. Maintenant, elle se disloque. D'abord, nous laissons M. de Lamothe, son neveu et sa nièce, à Brazzaville. M. Buls, le bourgmestre de Bruxelles s'en va vers Stanley-Falls. Le comte d'Ursel s'arrête dans le Manynnobé sur la côte, où il a une concession de 10,000 hectares dans laquelle il veut planter du cacao. Et puis notre petit groupe de Français perd M. Le Bret, un jeune ingénieur qui, au sortir de l'école, est venu ici pour voir du pays! Il tient absolument à faire connaissance avec la brousse : et alors il s'en revient par Loango : ce qui nous désole, car il était la joie et la gaieté de notre table, à bord! Il a passé sa journée à recruter des porteurs, à Brazzaville. Maintenant que l'ouverture du chemin de fer a créé des loisirs à ceux qui sont encore vivants, on en trouve assez facilement. Il y en a même qui consentent à faire les six cents kilomètres qui séparent Loango de Brazzaville, pour trente francs et en portant des charges de quarante kilos : de sorte que, si le chemin de fer maintient ses tarifs formidables de 1 franc par kilo, il va y avoir avantage à s'adresser aux porteurs.

Ma dernière soirée a été intéressante. Elle a été la contre-partie de celle que j'avais passée à Matadi, dans le monde commercial du Congo. A Léopoldville, au contraire, j'ai vu l'élément administratif et militaire. Car après le banquet de rigueur, où les derniers dis-

cours ont été prononcés à la satisfaction générale, quelques-uns de mes compagnons et moi, nous sommes allés passer une heure ou deux dans une espèce de cercle où se trouvaient trente ou quarante officiers des troupes, employés de l'État et capitaines de bateaux. J'ai causé avec un certain nombre d'entre eux. Je note les impressions qui me sont restées de ces conversations. Il y en a une d'abord qu'on ressent tout de suite très nettement! C'est que tout le monde, ici, agit sous l'impulsion d'une volonté unique, celle du Roi, qui s'impose avec une suite extraordinaire, sans un instant de défaillance, et qui fauche impitoyablement non seulement ceux qui veulent résister, mais encore les incapables et les paresseux. La somme de travail exigée est formidable. Tous les employés civils sont soumis à un régime presque monastique. Ils sont nourris, et assez mal nourris, par l'État, dans un réfectoire commun, et passent dans leurs bureaux bien plus d'heures que nous n'en exigeons des nôtres en Cochinchine. La veille, c'était jour de fête. On a exigé cependant leur présence jusqu'à deux heures. Cependant il ne me paraît pas que la paperasserie soit exagérée. Mais le nombre des employés est très réduit.

Même observation en ce qui concerne les officiers. Les capitaines des bateaux de la rivière ont un mécanicien blanc sous leurs ordres. Mais tout le reste de l'équipage est composé de noirs. Et quels noirs! Quand on a le malheur d'en embarquer de tribus différentes, ils se mangent les uns les autres. Ce désagrément est arrivé à un capitaine qu'on m'a cité. Il descendait la rivière, s'arrêtant tous les soirs, comme c'est l'usage, pour envoyer son équipage faire du bois de chauffe, quand un matin il s'aperçut qu'il lui manquait deux hommes. Il demanda naturellement aux autres ce qu'ils étaient devenus. Ils répondirent qu'ils avaient probablement déserté. Il se contenta de cette explication et

se remit en route. Mais, dans la journée, repensant à cette affaire, la réponse lui sembla suspecte et il s'avisa de visiter lui-même les caissons de son monde. Il y retrouva les deux matelots manquants. Seulement il ne put pas les reconstituer complètement, parce que leurs bons camarades, après les avoir tués, avaient commencé par prélever sur leurs cadavres les éléments d'un petit souper; après quoi ils avaient fumé les morceaux qui restaient et se les étaient partagés! Il faut croire que la navigation n'adoucit pas les mœurs des nègres, car tout le monde me dit qu'il n'y a pas de pires brutes que ces matelots de la rivière. Quand un blanc meurt à Léopoldville, il faut mettre, pendant quelques jours, un poste au cimetière, parce qu'on s'est aperçu qu'ils allaient déterrer les cadavres pour les manger! Car ils aiment beaucoup les blancs. Un capitaine me raconte qu'il vient d'arriver, amenant du haut de la rivière deux malheureux officiers qui étaient mourants. Tout du long de la route, aux escales, les chefs qui voyaient leur état le suppliaient de les leur donner.

— Tu vois bien, disaient-ils, qu'ils vont mourir! Tu ne les mangeras pas, n'est-ce pas? Alors, qu'est-ce que cela te fait? Donne-les-nous! Qu'est-ce que tu veux en échange : des femmes, des esclaves, de l'ivoire? Tout ce que tu voudras!

Il dit qu'il a manqué là une occasion de faire sa fortune.

Les officiers de l'armée de terre racontent des histoires tout aussi macabres. D'ailleurs, c'est la note locale. L'un d'eux arrive d'un pays, dans le nord-est, où il a trouvé des populations relativement assez civilisées. Les chefs et les gens riches ont de grandes cases bien construites où il a remarqué des dallages blancs très polis et d'un joli effet. La première fois qu'il en a vu, il en a fait compliment au propriétaire, qui lui a répondu que c'était fait avec des crânes!

On comprend qu'il n'y ait pas de gaieté naturelle, si tenace qu'elle soit, qui résiste à la société de pareilles brutes. Aussi je remarque que ces jeunes officiers, qui ont cependant l'air de beaucoup aimer leur métier, ont tous l'air lamentablement tristes. Sous ce rapport, ils ne ressemblent pas aux nôtres. Il faut dire aussi qu'ils ne mènent pas la même vie. Ils ne sont pas, comme eux, cantonnés dans leur rôle militaire. Au Congo belge, on a visé avant tout à l'économie. On veut avoir le moins de personnel possible. Alors il faut que chacun fasse un peu de tout. C'est un système qui a assurément de nombreux avantages, et aussi quelques inconvénients, naturellement. Il a notamment, à mon point de vue de touriste, ce bon côté qu'il rend la conversation de ces jeunes gens très intéressante, parce que leur esprit est ouvert sur une foule de questions, puisqu'ils ont à s'occuper de tout ce qui se passe dans le pays. Ainsi je constate en les écoutant que pour eux une opération militaire est toujours doublée d'une opération commerciale. Un officier qui part en détachement ne perd pas son temps en route. Il s'arrête dans tous les villages qu'il rencontre et explique au chef qu'il faudra tenir prêts, pour le moment de son retour, un certain nombre de ballots de caoutchouc, qu'il emportera. Et s'ils ne sont pas prêts, les punitions sont terribles ! On me cite le mot de l'un d'eux partant pour une de ces expéditions : « J'emporte six mille cartouches. Cela représente six mille kilos de caoutchouc ! »

Ceux qui tiennent garnison dans les forts et dans les camps font de même. Quand ils ont fini de faire faire l'exercice à leurs hommes, ils battent le pays pour chercher du caoutchouc et de l'ivoire. On a beaucoup dit qu'ils recevaient des commissions sur les envois qu'ils faisaient. Et même les gouvernements anglais et allemand ont envoyé à ce sujet des notes diploma-

tiques en faisant observer que de pareils usages étaient incompatibles avec les prescriptions du traité de Berlin, qui stipulent la liberté absolue du commerce dans l'État libre; car il est bien évident que leurs nationaux ne peuvent pas commercer dans le pays s'ils s'y trouvent en concurrence avec les officiers. On a nié. Seulement les méchantes langues prétendent que si on ne leur donne pas ou si on ne leur donne plus de commissions, on leur donne à la fin de l'année des suppléments de solde qui sont, il est bien vrai, proportionnels aux envois faits par eux : mais qui ne sont cependant pas des commissions, puisque, sur les états, on les appelle des gratifications! Voilà du moins ce que racontent certains petits journaux. Le Roi les laisse dire et n'en fait ni plus ni moins. En quoi il a bien raison! Car ceux qui le critiquent n'auraient à coup sûr pas eu le talent de se tirer comme lui des difficultés sans nombre d'une pareille entreprise!

Ici, du moins, tout le monde lui rend justice. Je n'ai pas entendu une voix discordante. Tous ces jeunes gens sont unanimes à dire que c'est lui qui a tout fait et qui fait tout; que, sans son indomptable volonté, sans la science qu'il a de dépenser à pleines mains quand il le faut, tout en ne payant jamais un objet un centime de plus qu'il ne vaut; sans l'art avec lequel il sait tirer de chacun la somme maxima de travail qu'il est susceptible de produire, on n'aurait jamais rien fait du Congo. Et ils ajoutent que le jour où il ne jouera plus le rôle de souverain absolu qu'il y joue, on n'y fera plus rien de bon! Aussi ont-ils tous une admiration sans bornes pour lui. Et cette admiration est doublée d'une affection très réelle. Cependant il ne les ménage pas. Leur service est bien dur. Ils sont mal nourris, assez mal payés, et leur position est tout à fait précaire, car ils n'ont aucune garantie pour l'avenir. Aussi je me suis longtemps demandé comment le Roi les recrutait et

comment il avait pu trouver tant d'hommes absolument remarquables. Je me le demanderais peut-être encore, si je n'avais pas entendu un jour, à bord de *l'Albertville,* un capitaine nous chanter, en s'accompagnant au piano, *la Congolaise,* qui est en train de devenir le chant national des Belges du Congo. C'est une chanson que tout le monde chante là-bas. Et en l'entendant, j'ai pensé que les Folkloristes qui prétendent qu'il y a beaucoup à apprendre dans les chansons ont peut-être bien raison. Il est certain que les rimes de celle-ci sont moins riches que les claims du Klondyke! Mais si la poésie laisse un peu à désirer, le sens a l'avantage d'être à la fois très réel et très suggestif, et d'expliquer bien des choses qui ne s'expliqueraient pas autrement. Qu'on en juge :

Y en a qui font la mauvais' tête
A leurs parents,
Qui font des dett', qui font la bête
Inutil' ment,

Qui, un beau soir, de leur maîtresse
Ont plein le dos :
Ils fich' le camp, pleins de tristesse,
Pour le Congo!

Dans l'haut Congo, c'est là qu'on crève
De soif et d' faim;
C'est là qu'il faut peiner sans trêve
Jusqu'à la fin.

Le soir, on pense à sa famille!
Pas rigolo!
On pleure encor quand on roupille
Dans l' haut Congo!

On est méchant, farouche et lâche
Quand on r'vient d' là,
Mais l' plus souvent, d' chez ces sauvages,
On n' revient pas!

On n'a même pas un' croix d' cim' tière
Pour ses pauv's os!
Un' croix d' bois, et pis d' la poussière,
Voilà l' Congo!

Seulement, ce recrutement qu'indique cette chanson, si poignante sous sa forme plus que triviale, a fait son temps. Il a fourni des hommes très remarquables. Mais ces hommes ne venaient au Congo que par goût pour les aventures. Et comme, à mesure que le pays se développera, on aura de moins en moins d'aventures à leur offrir, du moins il faut l'espérer, ils seront de moins en moins tentés de venir. Et alors, étant obligé d'avoir recours à une autre catégorie de gens, il faudra les payer davantage. Évidemment, cela aura l'inconvénient de grever les finances de l'État. Mais il faut, je crois, en prendre son parti. Avec le régime actuel, on n'a et on ne peut avoir que des célibataires, vivant tous ou presque tous avec des femmes indigènes, et si cet état de choses se prolongeait, on aboutirait fatalement à ce qui s'est produit dans les colonies portugaises, c'est-à-dire à la formation d'une classe nombreuse de métis qui, dans un pays comme le Congo, constituerait un danger extrêmement grave! Car le grand péril pour les Belges, c'est une révolte des tribus, et ces tribus trouveraient en ces métis les chefs qui leur manquent. Tandis que la présence dans chaque station d'un certain nombre de fonctionnaires mariés modifiera complètement la situation. L'expérience a été faite en Cochinchine et au Tonkin. Autrefois la plupart des fonctionnaires vivaient ouvertement avec des femmes indigènes : des Congaïs, comme on les appelle là-bas. Dès qu'une femme blanche arrive dans une station, toutes les Congaïs ne se montrent plus! Et leurs enfants disparaissent dans la masse indigène; ce qui est le grand point.

Il y a, en Europe, à l'heure actuelle, une foule de

dames animées des meilleures intentions, j'en ai la conviction, mais qui, selon moi, font beaucoup de mal, parce que, préoccupées du nombre de plus en plus grand de femmes qui ne trouvent plus à se marier, elles cherchent à les pousser dans la voie de l'indépendance! C'est ce qu'on appelle le féminisme. Et elles n'arrivent qu'à multiplier les déclassées! Elles feraient, je le crois, une œuvre bien plus utile et bien plus saine, en cherchant à les marier à tous ces jeunes gens que nous envoyons aux colonies, où trop souvent, à force de vivre avec des rois nègres, ils finissent par en prendre les mœurs. Si elles réussissaient, et la chose n'est pas du tout impossible, elles rendraient de bien grands services, d'abord à leurs protégées, et puis ensuite à la colonisation!

CHAPITRE VII

VUE D'ENSEMBLE

Jusqu'à présent je me suis à peu près borné à mettre au net les notes que j'avais prises au cours de mon rapide voyage au Congo, en indiquant seulement d'une manière sommaire les réflexions qu'avaient pu faire naître dans mon esprit certains incidents. Je voudrais maintenant, avant de prendre congé des bienveillants lecteurs qui m'ont suivi, leur dire quelques mots de l'expérience de colonisation qui se poursuit là-bas et qui a déjà produit des résultats aussi remarquables. Les méthodes employées ne sont peut-être pas aussi nouvelles qu'elles le paraissent au premier abord, mais comme, en somme, elles ont réussi admirablement, elles sont intéressantes à étudier.

Comme tout le monde le sait, il y a deux espèces de colonies. D'abord celles de peuplement, qui ont pour but de permettre à un peuple qui n'a plus assez d'espace à sa disposition, parce que sa population augmente, de déverser dans un autre pays une partie de cette population. C'est même, au fond, la seule colonisation légitime! Mais, pour jouer ce rôle, il faut évidemment que le pays en question soit comme l'Australie ou le Canada, c'est-à-dire qu'il soit désert ou à peu près; et puis qu'il remplisse des conditions de fertilité et surtout de salubrité qui fassent que les gens qui vont s'y

établir puissent non seulement y vivre, mais encore y faire souche. Or, tel n'est évidemment pas le cas du Congo, où les Européens ne pourront jamais vivre que pendant un nombre d'années très limité et où ils ne pourront certainement jamais faire souche.

Le Congo est donc, par excellence, le type des colonies dites d'exploitation, c'est-à-dire de celles que les puissances européennes créent non pas pour y trouver un déversoir à leur excédent de population, mais pour y employer leurs capitaux en exploitant les richesses du pays, au moyen du travail plus ou moins volontaire des indigènes, dont elles commencent généralement par s'approprier les richesses acquises, s'il en existe, opération qui les indemnise, du moins partiellement, des frais de la conquête. Les colonisations de ce genre sont donc, avant tout, des opérations commerciales. On l'avait même si bien compris au temps jadis, quand les idées étaient simples et qu'on voyait les situations telles qu'elles étaient parce qu'on appelait les choses par leur nom, que d'ordinaire, quand les hasards d'une guerre heureuse avaient fait tomber entre les mains d'un roi, c'est-à-dire d'une collectivité, car alors le roi c'était l'État, un pays qui semblait se prêter à ce genre d'exploitation, on s'empressait de le céder, moyennant certaines conditions, à une compagnie qu'on investissait des droits régaliens créés par la conquête, et avec laquelle, à partir de ce moment, on traitait presque de puissance à puissance; car on ne conservait sur elle qu'un droit de contrôle assez illusoire. Et on procédait ainsi pour plusieurs raisons. D'abord, reconnaissant qu'il s'agissait d'une opération commerciale, on se méfiait un peu des aptitudes de l'État à la mener à bien : en quoi on n'avait pas, peut-être, tout à fait tort. Ensuite on se disait qu'en somme, le commerce qui allait se développer ne profiterait qu'à quelques-uns, et qu'alors il n'était pas juste de faire payer les frais

généraux par tous. Ce qui était également assez bien raisonné, du moins à première vue.

Quelquefois même, il arrivait que l'opération était une entreprise privée dès son origine. C'est ainsi notamment que les choses se sont passées lors de la conquête du Pérou. Le grand historien américain Prescott établit, en effet, preuves en main, que cette conquête a été exécutée par une société civile régulièrement constituée par-devant un notaire de Panama, en vertu d'un acte daté du 10 mars 1526, dont la minute existe encore, paraît-il! Pizarre et Diego de Almagro étaient des explorateurs, comme on dirait maintenant. Leur apport consistait dans la connaissance, assez vague d'ailleurs, qu'ils avaient de l'affaire. C'était un chanoine, don Fernando Luque, qui fournissait à lui seul tout le capital social : vingt mille « pesos de oro », quelque chose comme treize cent mille francs de notre monnaie. Et même, détail bien curieux, il paraît certain que don Fernando Luque n'était qu'un prête-nom agissant pour un certain licencié, don Pedro de Espinosa qui, bien probablement, tout en ayant confiance dans l'affaire puisqu'il y aventurait ses capitaux, ne se souciait pas de se compromettre officiellement dans une association avec deux personnages aussi tarés qu'Almagro et surtout Pizarre!

Il agissait d'ailleurs, vis-à-vis d'eux, d'une manière très libérale, car l'acte d'association stipulait que les trois associés auraient part égale dans les bénéfices. Et ces bénéfices étaient singulièrement réduits, d'abord par la redevance de 20 pour 100 imposée par la couronne à toutes les opérations de ce genre, sur les matières d'or et d'argent trouvées dans les pays conquis, pour prix de l'autorisation nécessaire : et ensuite par la part énorme abandonnée au personnel. Ainsi, quand on fit le premier partage du butin, au bout de quelques mois, la somme à partager se montait à 82 millions,

soit 66 millions, déduction faite de ce qui revenait à la couronne, somme qui était représentée principalement par des lingots d'or. Mais il y avait aussi des lingots d'argent qui furent partagés à part, je ne sais pas pour quelle raison. Or, rien que pour ce qui lui revenait des lingots d'or, Pizarre reçut 3,705,000 fr.; un de ses officiers, de Soto, qui cependant dut recevoir moins que les autres, parce qu'il était un des derniers arrivés, prit 1,155,000 francs : et les simples cavaliers, dont la part était double de celle des fantassins, encaissèrent chacun 567,000 francs ; sans préjudice bien entendu de toutes les dotations « repartimientos » que tous reçurent en terre et en esclaves ! Il ne dut donc pas rester grand'chose pour le bailleur de fonds.

J'ai donné tous ces détails sur les opérations de la société d'Almagro et Cie parce qu'on en pourrait dire à peu près autant des autres grandes compagnies qui se sont fondées en Angleterre et en France, il y a deux siècles environ, pour exploiter les Indes. Le capital a été, généralement, très faiblement rémunéré. Ainsi la fameuse Compagnie des Indes anglaises n'a jamais donné à ses actionnaires que 10 1/2 o/o. Et encore l'argent qu'on donnait ainsi, il fallait le plus souvent l'emprunter. Et on dissimulait la situation véritable, qui était des plus mauvaises, au moyen d'artifices d'écriture qui, de nos jours, conduiraient tout droit en police correctionnelle les directeurs et les administrateurs qui y auraient recours. Ainsi, par exemple, la Compagnie faisait figurer indéfiniment à l'actif le prix d'estimation de tous les forts, et des canons qui les garnissaient, trouvés dans les domaines qu'elle avait acquis, alors même qu'il s'agissait de petites forteresses féodales qui avaient eu leur raison d'être au moment de la conquête, mais que, depuis bien longtemps, on laissait tomber en ruine ! Et il serait facile de multiplier les exemples de ce genre, qui permettaient à M. J.-B. Say,

dans son *Cours d'économie politique*, de formuler ainsi son opinion sur la gestion de la célèbre Compagnie :

« On est donc fondé, dit-il, à regarder la Compagnie des Indes comme une association tout à la fois commerciale et souveraine qui, ne gagnant rien, ni dans sa souveraineté, ni dans son commerce, est réduite à emprunter chaque année de quoi distribuer à ses actionnaires un semblant de profit ! »

Voilà donc ce qu'ont été les grandes compagnies de colonisation. Elles ont généralement ruiné leurs actionnaires, ou du moins elles ne leur ont donné que de très petits bénéfices. Mais elles ont enrichi, et enrichi souvent d'une manière fantastique, leur personnel, notamment leur personnel militaire. Il est même très intéressant de constater combien elles étaient obligées de payer cher leurs soldats. On dit toujours que tout a enchéri. Mais cela n'est pas vrai en ce qui concerne les soldats. La valeur commerciale du soldat a, au contraire, subi une baisse énorme. Ainsi j'ai lu quelque part, je crois que c'est dans un livre de M. d'Avenel, que la solde des soldats écossais de la garde de Louis XI était égale à quatre fois ce qu'on payait la journée d'un charpentier. Elle devait donc représenter 15 ou 20 fr. de notre monnaie. Tandis qu'à présent la reine Victoria ne paye ses highlanders qu'un shelling par jour ! Et elle les paye au-dessus du cours ! Car nous en avons un certain nombre dans la légion étrangère qui se battent très convenablement pour deux sous.

D'ailleurs le rôle de ces grandes compagnies est fini. Autrefois, ce qui les rendait possibles, c'est que les communications étaient très rares et très difficiles. Dans ce temps-là, un pays pouvait, à la rigueur, déléguer ses pouvoirs à ces grandes compagnies souveraines, ou à charte, comme on dit maintenant : ou du moins il pouvait les tolérer, parce qu'il pouvait, au moins dans une certaine mesure, décliner la responsa-

bilité des événements survenus par le fait de ces compagnies. Ainsi aux Indes, par exemple, il est arrivé souvent que les compagnies anglaises et françaises se faisaient la guerre, tandis que la France et l'Angleterre étaient en paix. Or il est bien évident qu'un état de choses pareil n'est plus admissible maintenant à cause des complications internationales qui ne manqueraient pas de se produire. Quand, par exemple, la Compagnie à charte du Niger se permettait, ces années dernières, d'opprimer nos coloniaux et de s'annexer des pays qui ne lui appartenaient pas, ce n'est pas à son directeur que nous adressions des remontrances : c'est aux ministres de la reine Victoria. Aussi, voyant que cette compagnie allait leur attirer de mauvaises affaires, les Anglais se sont empressés de révoquer sa charte. Et ils regrettent sûrement et amèrement, à l'heure actuelle, de ne pas avoir révoqué celle de M. Rhodes avant l'expédition Jameson.

En France, il y a beaucoup de gens qui, constatant combien nos colonies sont mal administrées, regrettent qu'on n'en revienne pas au système des grandes compagnies à charte. Je suis entré dans ces détails pour faire voir que d'abord il n'est plus praticable à l'heure actuelle, et ensuite qu'il avait bien aussi des inconvénients. J'en ai parlé aussi parce que, cependant, le système organisé au Congo par S. M. le roi des Belges se rapproche beaucoup de celui-là. Il s'agit avant tout d'exploiter commercialement le pays. Seulement, comme il a fallu tenir compte des idées modernes, on a bien été obligé de changer un peu la manière de faire. Mais on l'a changée le moins possible. Ce qui marque encore le plus la différence, c'est le traitement fait aux employés.

Ce qui caractérise en effet le régime auquel est soumis le Congo belge, c'est l'omnipotence du roi ! L'initiative privée n'y est rien ! Comme le dit très juste-

ment Mille dans son livre, au Congo léopoldien, il y a : 1° l'État lui-même, c'est-à-dire la grande entreprise commerciale dont le Roi est le chef et le bénéficiaire; 2° de grandes sociétés privilégiées, dont le Roi est presque toujours le gros actionnaire, et qui, en tout cas, sont toutes à sa merci; car, par le fait, elles ne jouent qu'un rôle d'intermédiaire entre lui, producteur d'ivoire et de caoutchouc, et les consommateurs! Et j'ajoute que, lorsqu'on se rend compte des circonstances dans lesquelles est née cette colonie, il faut bien se dire que cette combinaison seule était possible.

En France, en effet, le parti qui nous gouverne ayant cru, à tort ou à raison, je n'examine pas cette question pour le moment, devoir doter notre pays d'un empire colonial, s'est bien gardé de proposer la chose au suffrage universel. Il y avait cependant à lui donner des raisons que je crois mauvaises, mais que je reconnais être très spécieuses! Ainsi, on pouvait par exemple dire aux électeurs que, la protection étant reconnue nécessaire pour sauvegarder les intérêts de notre agriculture et de certaines de nos industries, il fallait bien s'attendre à ce que les étrangers nous rendissent la pareille et que, par conséquent, si nous voulions avoir des débouchés, il fallait nous en créer! Mais on n'a jamais agi ainsi, parce qu'on savait très bien que dans un pays démocratique où ce sont les plus pauvres et les plus ignorants qui font les lois, on ne peut pas avoir la prétention de faire de la politique à longue échéance! Alors on s'est arrangé de façon à toujours mettre le pays en présence d'un fait accompli. Sans demander l'avis de personne, on envoyait sous un prétexte quelconque un certain nombre d'hommes dans des endroits où ils n'avaient absolument rien à faire. Ils s'y faisaient massacrer, et alors, sous le prétexte d'aller les venger, on s'emparait du pays! C'est l'histoire de la conquête du Tonkin, résultat du massacre de Garnier, ou de celle

du Soudan, faite parce qu'un enseigne avait été tué à Tombouctou, où cependant on nous racontait qu'il était allé sans ordres! C'est encore sous un prétexte analogue qu'on est allé en Tunisie, où cependant les Kroumirs n'avaient massacré personne. Mais là on s'est contenté de dire qu'ils avaient peut-être eu envie de le faire!

Seulement, ces moyens ne sont pas à la portée de tout le monde! Il faut avoir affaire, d'abord à des politiciens du genre des nôtres, et puis aussi à un corps électoral aussi peu éclairé et aussi disposé à se payer de mots, pour qu'ils réussissent. En tout cas, en Belgique, ils ne réussiraient certainement pas! Le Roi des Belges aurait eu beau expliquer à ses sujets, le plus clairement du monde, que s'il y a en Europe un pays qui soit acculé à cette nécessité de se créer des débouchés en créant des colonies, c'est assurément le leur; puisque, bien qu'il n'en existe pas d'aussi peuplé, ils continuent à avoir tant d'enfants que la population augmente toujours; que cette population ne peut donc vivre qu'en exportant ses produits, ce qu'elle ne pourra plus faire dans un avenir prochain, parce que toutes les nations voisines élèvent autour de la Belgique des murs de plus en plus élevés, pour protéger leur industrie contre la sienne, qui est favorisée par le bon marché de la main-d'œuvre et l'économie d'hommes et d'argent qui résulte pour elle de sa neutralité, le seul résultat qu'il aurait obtenu aurait été que Flamands et Wallons, libéraux et catholiques, auraient, pour la première fois de leur vie, été d'accord pour lui répondre que tout cela était bel et bon, mais qu'à chaque jour suffisait sa peine, qu'ils se refusaient absolument à dépenser de l'argent pour s'emparer de pays où ils étaient bien décidés à ne pas aller, et que, s'il s'avisait de les engager malgré eux dans de pareilles aventures, il lui en coûterait sûrement sa couronne! Et c'est

alors que le Roi, bien convaincu d'une part de la nécessité urgente pour la Belgique d'avoir une grande colonie, et très persuadé qu'il n'arriverait pas à décider les Belges à faire le nécessaire, a eu l'idée très noble, très généreuse, et je dirai très royale, de leur en donner une malgré eux, en gardant pour lui seul tous les risques, tous les tracas, tous les frais et toute la responsabilité de l'entreprise. Il n'y a pas beaucoup de chefs d'État qui aient donné une pareille preuve de dévouement à leur peuple!

Telle a été certainement la pensée du Roi. Il est impossible d'étudier l'histoire du Congo belge sans arriver à cette conviction. Car autrement sa conduite serait incompréhensible; tandis que, dans cette hypothèse, tout s'explique. Il était évidemment à la recherche d'une occasion de réaliser son projet, quand la campagne en faveur de l'abolition de l'esclavage est venue lui fournir un prétexte! Et alors il a marché dans la voie qu'il s'était tracé, avec une ténacité et en même temps une prudence qui sont vraiment merveilleuses! Les commencements cependant, ont été très difficiles. Il était indispensable de jouer très serré. Car si l'Europe s'était doutée de ses véritables projets, elle ne les aurait certainement pas favorisés comme elle l'a fait! Et son concours était indispensable! Il fallait procéder à la conquête du pays, tout en faisant croire aux puissances que c'était par pure philanthropie, et sans forces militaires, puisqu'il était bien entendu que l'armée belge n'entrait pas en ligne! On employa les moyens qui avaient si bien réussi aux Arabes. On commença par lancer des missions d'exploration dans le pays. Les officiers qui les commandaient arrivaient chez les rois nègres les mains pleines de présents. A chacun d'eux on laissait entendre que s'il voulait tolérer sur son territoire la présence d'un blanc accompagné d'une petite escorte de

zanzibarites, il s'en trouverait bien ! Quand ils refusaient, on n'insistait pas. Quelques-uns acceptaient, alors on construisait chez eux un petit fort, sous un prétexte quelconque. Ensuite on se mêlait de leurs affaires. On cherchait à se créer un parti. D'ailleurs la présence des blancs constituait un avantage sérieux pour la tribu dont ils étaient les hôtes! Tous ces nègres ne pensent qu'à piller leurs voisins. Ceux qui se trouvaient sous la protection d'un de ces forts pouvaient le faire tout à leur aise, sûrs que les autres ne leur rendraient pas la pareille. En sorte que ceux-ci finissaient par vouloir aussi avoir des blancs. Si bien qu'au bout de six ou sept ans on avait fini par avoir une chaîne de postes tout du long de la rivière jusqu'au Stanley-Pool, où commençait l'empire arabe, auquel on n'osait pas encore s'attaquer.

Seulement tout cela coûtait horriblement cher, bien que tout se fît avec une parcimonie et même une lésinerie dont, pour avoir une idée, il faut lire l'ouvrage du capitaine Coquilhat, qui a écrit l'histoire de ces débuts. Et cependant on dit qu'à un certain moment le Roi, qui faisait à lui tout seul tous les frais de l'entreprise, se trouva à découvert de plus de trente millions ! Bien d'autres se seraient découragés. Il ne perdit pas un seul instant son sang-froid. Il sut attendre que le fruit fût mûr pour le cueillir. Le roi nègre n'est pas donnant de sa nature. Tant que les blancs leur faisaient des cadeaux à jet continu, sans rien leur demander en échange, ils avaient supporté leur présence sans trop de peine. Mais comment leur faire payer des impôts? ce qui revenait à dire : comment les décider, eux et leurs sujets, à travailler?

Pour accomplir ce tour de force, on spécula sur les haines féroces qui divisent les tribus. J'ai tort de dire les haines : il serait plus exact de dire le goût qu'elles ont les unes pour les autres ! Car elles ne se faisaient la

guerre que pour pouvoir manger les prisonniers qu'elles se faisaient. Dans chacune d'elles on avait fini par recruter un certain nombre de soldats. J'ai déjà dit par quels moyens! Quand ils furent formés, on les dépaysa. On mit par exemple comme garnison dans un fort construit chez les Batételas cent Banghalas commandés par un officier blanc, pendant qu'on envoyait dans les mêmes conditions cent Batételas tenir garnison chez les Banghalas. — On était bien sûr que cent Batételas armés de bons fusils et commandés par un blanc tiendraient tête à tous les Banghalas, qui n'avaient que des flèches : et en même temps, il n'y avait pas de danger qu'ils eussent envie de déserter, puisque tous ceux qui se seraient avisés de quitter le fort auraient été mangés tout de suite. Une fois cette organisation achevée, on était donc absolument maître du pays. Et alors on put entrer dans l'ère des recettes! Chaque village fut taxé. Il dut fournir un certain nombre de kilogrammes de caoutchouc. Quand il ne les fournissait pas, on prenait toutes les femmes. Mais par contre, quand le chef fournissait davantage, on lui payait très exactement le surplus à raison de 20 centimes le kilo! Surtout au commencement, ces redevances rentraient assez facilement. La récolte du caoutchouc n'est pas une opération bien compliquée. Pas mal de plantes le produisent. Mais au Congo, s'est surtout celui qui se trouve dans la sève, le latex, pour employer l'expression consacrée, de certaines lianes, qu'on exploite. Dans les livres, on indique des moyens très scientifiques pour tirer le caoutchouc de ce latex! Il est dit qu'il faut traiter le liquide, une fois recueilli, par certains acides. Mais les noirs emploient un procédé beaucoup plus simple. Quand un nègre a trouvé une liane à caoutchouc grimpant à un arbre, il la coupe, recueille dans le creux de sa main la sève qui s'échappe, la frotte sur son corps, et le

caoutchouc se colle à sa peau. Si vous avez dans votre salon un caoutchouc ordinaire, prenez une feuille, cassez-la, recueillez la goutte de lait que vous verrez poindre sur la cassure, entre vos deux doigts, frottez-les l'un contre l'autre, et vous verrez le phénomène se produire! Quand un nègre s'est livré à des exercices de ce genre pendant deux ou trois heures, et qu'il est devenu le centre d'un ballon de caoutchouc qui commence à le gêner, il rentre chez lui, se gratte avec un couteau, et la marchandise est prête à livrer! Cette pratique est même si bien répandue qu'elle a donné lieu à des classifications curieuses! Les lianes du Kassaï sont d'une espèce particulière qui fournit un caoutchouc meilleur que les autres, ou du moins plus apprécié : ainsi, au mois de décembre 1898, le caoutchouc du Kassaï se vendait 9 fr. 90 le kilo, quand ceux des autres provenances valaient de 9 fr. 50 à 5 fr. 70! Or tous les caoutchoucs, quand ils sont bien purs, ont absolument la même apparence. Seulement, comme certains Indiens de l'Orénoque, les nègres du Kassaï ont l'habitude de se frotter le corps avec une poudre de bois rouge. De sorte qu'ils déteignent sur le caoutchouc qu'ils récoltent, qui prend une teinte rouge, et c'est à cela qu'on le reconnaît!

Il était facile de se procurer l'ivoire qui existait dans le pays, par des procédés analogues. Le problème de la transformation du Congo en affaire payante était donc résolu en principe! Mais il y avait encore une grosse difficulté à résoudre. L'Europe a reconnu la souveraineté du Roi sur le Congo, à des conditions bien déterminées par le Congrès de Berlin. Elle a stipulé que le commerce et la navigation seraient libres; que l'esclavage serait aboli, et enfin que l'État indépendant s'interdisait la faculté de faire payer des droits de douane à l'entrée ou à la sortie. Ce qui, lorsque l'on y réfléchit, était insensé! Car, prises au pied de la lettre, ces

clauses le mettaient dans l'impossibilité de se créer des ressources. Aussi sont-elles toutes éludées. Et on est arrivé à ce résultat par des procédés qui sont des miracles d'ingéniosité et en même temps de simplicité!

Le Roi a commencé par se déclarer non seulement souverain absolu, mais aussi propriétaire de toutes les terres non cultivées du pays. Comme les noirs n'ont que quelques vagues cultures de manioc, autant dire qu'il est le seul propriétaire! Ceci coupait court aux tentatives de certains étrangers qui seraient venus s'établir dans le pays, et qui ensuite se seraient prévalus de la clause garantissant la liberté du commerce et de la navigation, ce qui aurait amené une foule d'incidents désagréables. S'il s'en présentait, il faudrait bien qu'ils se logeassent quelque part! Or comme on les informerait que le Roi n'a pas envie de leur louer ni de leur céder un coin de terre pour y construire une maison, ils n'auraient rien à dire, puisqu'on ne peut pas exiger qu'un propriétaire permette à n'importe qui de venir s'établir chez lui, si cela ne lui convient pas! Et d'ailleurs ces indépendants ne pourraient pas davantage commercer avec les noirs, puisque le caoutchouc qu'ils auraient envie de leur acheter, étant la propriété personnelle du Roi, on pourrait toujours interdire aux indigènes de leur en vendre.

D'un autre côté, cette théorie de la souveraineté absolue et de la propriété exclusive du Roi rendait d'énormes services, au point de vue de la clause qui exigeait la suppression de l'esclavage. Sans elle, pour mettre le Congo en valeur, il aurait bien fallu avoir recours à l'initiative personnelle et à la colonisation. Mais des colons auraient tout de suite demandé qu'on leur fournît des moyens de faire travailler les nègres. Car il est bien prouvé que les nègres ne travaillent jamais que contraints et forcés. Cela est même si bien

reconnu que les Anglais, que l'idée qu'on pût forcer des noirs à travailler malgré eux faisait frémir d'horreur tant qu'ils n'ont eu que des colonies insignifiantes en Afrique et que, par conséquent, la suppression de l'esclavage réclamée par eux ne gênait que les autres, ont bien changé leur manière de voir à ce sujet depuis qu'après s'être emparés d'une bonne moitié du continent qu'habitent les nègres, ils méditent de s'emparer de l'autre, — car ce qui le prouve, c'est qu'ils sont en train d'y rétablir à leur profit, non seulement l'esclavage, mais même la traite des noirs! Ceux qui auraient des doutes à ce sujet n'ont qu'à lire une correspondance parue il y a peu de temps, un peu avant la guerre, dans le *Times*, où il est question de la mise en vente, au cap de Bonne-Espérance, comme « engagés volontaires » — l'euphémisme est heureux! — des Matébélés prisonniers de guerre à la suite de la guerre que leur a faite M. Rhodes. Le gouvernement les a vendus à raison de dix shellings par mois pour les adultes et de cinq shellings pour les enfants. Si de pareilles annonces avaient paru dans des journaux turcs ou arabes, les Anglais auraient fait un beau tapage! D'autant plus que, comme on prévoyait que ces prisonniers ne travailleraient pas avec beaucoup d'entrain, le Parlement du Cap était saisi d'une loi autorisant les acquéreurs à les encourager au moyen d'un certain nombre de coups de fouet! Le correspondant se demandait avec une certaine naïveté si cet état de choses était compatible avec la fameuse loi qui interdit l'esclavage dans les colonies anglaises. Comme la question a sans doute paru indiscrète, on ne lui a pas répondu.

Tels sont les procédés des Anglais. Seulement il est bien évident que le pauvre Roi des Belges ne pouvait pas agir avec cette désinvolture. On voit d'ici les meetings d'indignation qui se seraient tout de suite tenus à Exeter-Hall, s'il avait permis à des colons éta-

blis dans le Congo d'employer le cuir des hippopotames, qui pullulent dans les rivières du pays, à tanner celui des noirs! Et comme il était bien manifeste que les noirs ne travailleraient qu'à cette condition, et que, par conséquent, il ne trouverait pas de colons, il a bien fallu qu'il se décidât à opérer sinon lui-même, du moins par l'intermédiaire de délégués. Car alors la question changeait tout de suite d'aspect, puisqu'il était le gouvernement à lui tout seul; et qu'un gouvernement peut très bien faire une foule de choses qui sont interdites à des particuliers. Avant l'arrivée des blancs au Congo, il y avait dans chaque tribu des esclaves et des hommes libres. C'était un état de choses intolérable. En les contraignant tous au travail forcé dans une mesure dont le gouvernement était seul juge, pour se procurer les redevances en nature qu'on exige d'eux, il est bien vrai qu'on les transformait tous en esclaves, mais les principes étaient saufs et personne n'avait rien à dire.

On le voit donc, le système adopté, c'est-à-dire l'exploitation en régie par un exploiteur unique qui est le Roi, était la seule combinaison possible, étant donnée la situation politique. On m'objectera que Sa Majesté n'exploite pas directement tout ce qui est exploité, puisqu'elle a accordé un certain nombre de concessions à des particuliers et surtout à des compagnies. Mais il y a là seulement un trompe-l'œil. D'abord, il n'a été accordé à des particuliers qu'un nombre tout à fait infime de concessions. Au moins dans l'intérieur, je crois qu'il n'y en a qu'une, celle de ce jardinier dont j'ai parlé, qui s'intitule avec orgueil le seul colon du Congo! C'est donc une exception qui confirme la règle. Quant aux concessions faites à des compagnies, il est facile de se rendre compte qu'elles ne sont qu'en apparence une aliénation du domaine privé. Le Roi ne pouvait évidemment pas mettre à lui tout seul en valeur,

d'un seul coup, un pays grand comme quatre ou cinq fois la France. Il n'avait pas les fonds nécessaires. Il lui fallait s'en procurer. C'est ce qu'il a fait en provoquant la création de toutes ces grandes sociétés auxquelles il a promis et donné des concessions comprenant des régions entières. Mais tout le monde sait que, de chacune d'elles, il a tenu à être le plus gros actionnaire. C'est donc lui qui nomme les conseils d'administration. Et il reste, par conséquent, partout le maître absolu!

Personne, d'ailleurs, ne se plaint de cet état de choses. Bien au contraire. Tous les actionnaires de ces compagnies ont vu leur capital quadrupler ou quintupler en cinq ou six ans. Quelques-uns même l'ont beaucoup plus que décuplé. Ils seraient bien difficiles s'ils n'étaient pas contents. D'autant plus que, vraisemblablement, pour beaucoup d'entre ces valeurs, la hausse est loin d'avoir dit son dernier mot. Quels ont été les bénéfices du Roi? Naturellement, personne ne le sait au juste. Mais il est bien certain que les trente millions aventurés par lui, au début, sont depuis longtemps rentrés au bercail, suivis de beaucoup d'autres. Quant aux revenus qu'il encaisse, j'ai lu quelque part qu'on les évaluait à sept ou huit millions par an. Cela est possible, mais, je le répète, je n'en sais rien. On dit aussi qu'en beau joueur il remet chaque année dans l'affaire tous les revenus qu'il en tire. Cela est encore possible et cela ne m'étonnerait pas; car, comme je l'a déjà dit, je suis convaincu que ce n'est pas une pensée de lucre qui l'a lancé dans cette entreprise. Il a voulu seulement rendre service à la Belgique malgré les Belges. L'histoire sainte nous enseigne par l'exemple du saint homme Job que Dieu, qui promet aux hommes les récompenses éternelles quand ils ont fait le bien ici-bas, en récompense aussi quelques-uns sur cette terre en leur prodiguant les biens temporels. S. M. le

Roi Léopold a eu évidemment la chance d'être placé dans cette seconde catégorie, la plus favorisée! Il méritait d'ailleurs cette distinction sous tous les rapports.

Car il est certain qu'il a rendu à son peuple un service inappréciable. Il n'a enrichi aucun pauvre. Quand on voyage en Angleterre, on rencontre à chaque pas des Anglais qui, partis pour l'une de leurs colonies sans un sol dans leur poche, en sont revenus avec de grosses fortunes gagnées par leur travail personnel. Il n'y a pas de Belge qui se soit enrichi dans ces conditions-là en allant au Congo, ou il y en a si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Et il n'y en aura jamais. C'est ce qui caractérise le système inauguré là-bas. Et c'est même ce que je lui reproche. Mais il y a énormément de gens en Belgique qui, déjà riches, puisqu'ils avaient des capitaux à aventurer, sont devenus extrêmement riches parce que, grâce au Roi, ils ont pu les faire fructifier là-bas! Et quand on y réfléchit, on se rend compte qu'en somme c'est peut-être la meilleure solution du problème social. Car il est bien certain que le plus grand service qu'on puisse rendre aux pauvres d'un pays, ce n'est pas de leur distribuer l'argent des riches, ce qui appauvrit tout le monde, mais, au contraire, de multiplier le nombre des riches! Ainsi, supposez que demain on partage la fortune de M. de Rothschild entre tous les mendiants de la France! Dans six mois, il ne leur en restera rien, et tous ceux qui, actuellement, vivent de ce que leur fait gagner la fortune de M. de Rothschild seront des mendiants à leur tour! Tandis que si quinze ou vingt millionnaires américains aussi riches que M. de Rothschild venaient s'établir à Paris, une foule de gens qui ne parviennent pas à gagner leur vie actuellement trouveraient le moyen de vivre très à leur aise! D'ailleurs les pauvres bénéficient directement aussi du Congo, sous forme

de salaire. Car tout le matériel du chemin de fer, celui de la navigation, toutes les marchandises de traite, ou du moins presque toutes, viennent maintenant de Belgique, et Anvers est devenu un des plus grands marchés du monde pour l'ivoire et le caoutchouc! Tout cela a créé une foule d'industries. Il y a ainsi un grand nombre de Belges auxquels la colonisation du Congo fournit du travail.

Les résultats présents sont donc merveilleux. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur le budget de 1899, arrêté en recettes à la somme de 26,256,600 fr., et en dépenses à celle de 27,731,254 francs. Le déficit prévu est donc officiellement de 1,474,754 francs. Mais il faut ajouter à ce chiffre les 2 millions d'avances que la Belgique fait annuellement à la colonie depuis que ses affaires semblent prospérer, et le million que le Roi lui abandonne officiellement sur sa liste civile. Il n'aura donc qu'une faible part de ses bénéfices personnels à sacrifier pour combler le déficit. Mais, que réserve l'avenir à cette colossale entreprise? C'est ce que j'ai demandé à une foule de Belges connaissant bien la situation et en mesure d'avoir une opinion bonne à connaître. Voici ce que tous, ou à peu près tous, m'ont répondu :

— Le Congo est une mine d'ivoire et de caoutchouc. Nous allons vivre pendant vingt ans en l'exploitant. Il arrivera certainement un moment où il n'y aura plus d'ivoire dans le pays, et où les forêts à caoutchouc seront probablement épuisées. Mais nous créons d'immenses cultures de café et de cacao. Nous essayons aussi de cultiver le caoutchouc. Quand les richesses naturelles du pays seront épuisées, toutes ces cultures seront en plein rapport et nous donneront des bénéfices bien plus considérables que ceux que nous réalisons actuellement. Et puis nous multiplions les voies de communication. Cela va nous permettre d'exploiter

une foule de produits, une foule de richesses déjà connues, comme la gomme et les bois d'ébénisterie, par exemple, mais dont le haut prix des transports nous a jusqu'à présent empêchés de tirer parti. Enfin, il n'est pas possible que le sous-sol d'une aussi vaste région ne nous réserve pas des surprises agréables. Ainsi nous connaissons déjà des mines de cuivre, et il est certain qu'il doit y avoir de l'or dans la région du Zambèse. L'avenir ne peut donc pas manquer d'être plus brillant encore que le présent!

Voilà ce qui m'a été dit; tel est le programme! Il est très possible qu'il soit réalisé quelque jour. Mais il est bien possible aussi, c'est du moins mon humble opinion, qu'il ne le soit pas : parce qu'il me semble qu'on ne tient pas compte de certains faits qui peuvent se produire.

Ainsi, parlons d'abord de la première période; celle qui correspond à l'exploitation des richesses naturelles, l'ivoire et le caoutchouc. L'administration congolaise est une merveille d'économie. Il est donc bien certain que les dépenses ne diminueront pas, et qu'elles auront plutôt une tendance à augmenter. Pendant combien de temps encore peut-on espérer forcer les indigènes à fournir la quantité de caoutchouc nécessaire pour alimenter ce budget? Toute la question est là. Or j'ai reçu à ce sujet des confidences qui me feraient croire que malgré la rigueur avec laquelle on fait rentrer les redevances, le temps est assez proche où le rendement diminuera dans d'énormes proportions, parce qu'il paraît que, dans beaucoup de régions, les forêts commencent à s'épuiser, à ce point que les noirs sont souvent obligés d'aller à trois ou quatre jours de chez eux pour trouver les quantités qu'on leur demande : et même, cet appauvrissement est si sensible que, dans les pays où la population est un peu dense, ils sont déjà obligés de se piller mutuellement, ce qui

amène des batailles! On dit que les lianes coupées repoussent! Il paraît certain qu'elles repoussent effectivement. Mais elles ne repousseraient que très lentement. Une liane bonne à couper n'a pas moins de trente ans! Si ce renseignement est exact, ce que je ne garantis pas d'ailleurs, il ne faudrait plus compter sur le caoutchouc, dans un avenir assez prochain. Il se produira alors, dans les recettes, un trou malaisé à combler.

Or je ne crois pas qu'il faille beaucoup compter, pour le boucher, sur le produit de ces immenses cultures de café et de cacao qu'il est question de créer de tous les côtés et qui sont déjà entreprises sur une très large échelle en beaucoup de points, parce que, je l'ai déjà dit, si le marché européen est encore capable d'absorber une certaine quantité de cacao, il est déjà absolument saturé de café, puisque ce qui se vendait 150 francs il y a quelques années, ne se vend plus que 35 francs, et il sera certainement bien vite saturé de cacao — le jour où les Belges emploieront les quinze ou vingt millions de nègres du Congo à en produire!

Et puis je trouve aussi qu'ils devraient bien se demander s'il leur sera possible de gouverner indéfiniment tous ces nègres, et de les faire travailler de plus en plus, à leur profit, avec les moyens dont ils disposent! En 1898, la population blanche totale du Congo était de 1,600 individus, dont 1,060 Belges! Un millier de Belges trouvaient donc moyen de tenir en respect vingt millions de nègres! On sait comment ils s'y prennent! Ils n'obtiennent ce résultat fantastique qu'en exploitant avec une habileté merveilleuse la haine qui divise les tribus, haine dont on connaît très bien les causes! Ce qui faisait qu'avant leur arrivée les tribus étaient toujours en guerre, c'est que chacune d'elles considérait ses voisins comme des réserves de viande de boucherie. De sorte qu'on peut

dire que jusqu'à un certain point c'est l'anthropophagie qui est la clef de voûte du système! Cela est même si vrai que la présence des Belges dans le pays a bien eu pour effet d'empêcher ces razzias de chair humaine : elle a peut-être eu aussi pour résultat la hausse du prix, parce que maintenant on ne mange plus que les femmes et les esclaves et aussi les vieillards, comme c'est l'usage notamment chez les Batétélas, qui mangent toujours leurs parents quand ils les voient devenir un peu infirmes : mais elle n'a pas du tout eu pour conséquence de diminuer le nombre de ceux qui se livrent à cette pratique. C'est même le contraire qui a lieu. L'anthropophagie, le docteur Hind le dit formellement, gagne du terrain! Elle est maintenant d'un usage courant dans beaucoup de tribus où elle était nconnue. Il y avait en effet des peuplades faibles et peu guerrières qui, ayant conscience de leur humilité, considéraient la viande humaine comme une nourriture réservée à des races supérieures, et qui maintenant, sous l'influence de nos idées libérales, se demandent sans doute pourquoi elles s'en priveraient : et elles ne s'en privent plus. Et voilà comment il y a des nègres qui sont devenus anthropophages grâce à l'influence des immortels principes de 1789!

Or, pour en revenir aux Belges, il faut bien se dire qu'une domination basée sur un pareil état de choses est en somme assez précaire. En multipliant les moyens de communication, il n'est pas possible qu'ils ne fassent pas disparaître dans une certaine mesure ces haines qui leur sont si utiles! Et on ne comprend pas surtout qu'ils aient osé organiser cette expédition du Nil qui les a obligés à mobiliser des milliers d'hommes de régions très différentes et auxquels ils ont fait faire de longues campagnes ensemble! Cela était vraiment bien imprudent. D'ailleurs ils savent ce qu'il leur en a coûté. On avait dirigé deux colonnes sur Redjah : l'une sous

les ordres du capitaine Chaltin, qui arriva seule et qui après un combat acharné parvint à s'emparer de la ville et à s'y maintenir contre de nombreux retours offensifs des Madhistes. L'autre, commandée par le baron Dhanis, manqua au rendez-vous! Elle était composée de soldats batétélas, bakoussus et banghalas, sur lesquels on croyait cependant pouvoir compter. Mais un beau soir, le 14 février 1897, simplement parce que les vivres étaient rares, toute l'avant-garde se souleva; ils massacrèrent les officiers blancs et les mangèrent : après quoi, mis en gaieté, ils revinrent en armes vers le camp principal et décrivirent à leurs camarades le festin qu'ils venaient de faire, en termes si enthousiastes, que ceux-ci ne purent pas résister à la tentation de les imiter! Cependant le baron Dhanis put se sauver, mais presque seul. Son frère et douze ou quinze autres officiers furent mangés! Et depuis ce temps-là les révoltés courent le pays. En décembre 1897, ils se sont même emparés du poste de Rabambaré, où ils ont pris quatre canons. Et on n'est pas encore venu à bout de ces bandes, car ces brutes se comportent en très bons soldats. Ils sont commandés par un de leurs anciens caporaux; la garde de leurs camps se fait toujours régulièrement et ils observent toutes les prescriptions du service en campagne!

Ils font encore beaucoup de mal, car ils se nourrissent exclusivement de chair humaine! quand ils arrivent dans un village ils réquisitionnent un certain nombre de femmes qu'ils mangent! Et comme ils disposent d'armes perfectionnées et de munitions qui rendent toute résistance impossible aux populations de la région où ils se sont installés, ils finiraient par la transformer en un désert. Aussi les Belges font-ils de grands efforts pour les détruire. Encore ces jours derniers ils ont fait partir de Boma une compagnie d'élite de 400 hommes, commandée par M. Ghislain, pour aller

renforcer le corps qui opère contre eux. Évidemment le danger est passé! Mais qui peut dire qu'une pareille révolte plus importante ne se produira pas quelque jour? Les Belges assurent qu'il n'y a aucune crainte à avoir. J'aime à croire qu'ils sont dans le vrai, parce que je me demande comment ils s'y prendraient pour résister, n'ayant même pas un noyau de troupes européennes à leur disposition, car c'est cela qui complique tout!

S'ils échappent à ce danger d'une grande révolte simultanée de toutes les tribus, il pourrait bien leur arriver aussi, un jour ou l'autre, de se trouver en présence d'une difficulté d'une autre nature. Ils se lancent dans de très grands travaux. On s'apprête à construire un certain nombre de chemins de fer, et aussi, paraît-il, quelques canaux pour rendre la navigation possible dans les endroits où les rivières sont barrées par des rapides. Or, la construction du seul chemin de fer qui existe encore a eu pour conséquence la destruction à peu près complète, ou du moins la disparition d'une tribu très nombreuse, celle des Bakongos, qui habitait la région qu'il traverse! Il ne serait pas très étonnant que le même phénomène se reproduisît ailleurs, et que chaque nouvelle ligne coûtât l'existence d'une ou de plusieurs tribus! Car le contact du blanc, pour une foule de raisons d'ordre moral, mais surtout d'ordre immoral, ne vaut rien pour l'indigène! Comme je l'ai déjà dit, la population de l'Afrique équatoriale a très bien résisté à trois cents ans de traite, mais il se peut très bien qu'elle ne résiste pas à cinquante années de philanthropie! Si elle disparaît, cela ne sera assurément pas une grande perte pour l'humanité en général, car, dans mon humble opinion, il n'existe pas sur ce globe terraqué et sublunaire de race moins sympathique. Mais son extinction serait cependant un grand malheur pour les Belges, parce

que je ne sais pas par qui ils remplaceraient les noirs dont ils se servent actuellement pour exploiter ce pays. A moins que, peut-être, le bassin du Congo ne devienne quelque jour le déversoir de la race chinoise ou de la race indienne, qui commence déjà à arriver en Afrique par la côte Est. Mais tout cela est bien loin!

En somme, et pour me résumer, j'estime que le Congo, dont les Belges ont fait une colonie merveilleuse, grâce à une administration qui est un modèle sous le rapport de l'économie et de la somme de travail qu'elle tire de ses employés, et grâce aussi à leur politique intérieure et extérieure, qui est un prodige de machiavélisme, leur donnera encore pendant plusieurs années des résultats de plus en plus brillants. Le chemin de fer notamment que nous avons inauguré sera certainement une des affaires les plus lucratives de ce siècle : quand bien même on serait obligé, comme je le crois, de le reconstruire en grande partie dans un avenir prochain. Et les grandes compagnies d'exploitation ne peuvent que profiter de sa prospérité comme il profitera de la leur. Nos voisins ne sont donc qu'au commencement d'une période de très grande prospérité. Que se passera-t-il plus tard? J'ai expliqué les théories de ceux, très nombreux, qui croient que cette période de grande prospérité sera suivie d'une seconde encore plus prospère, et ainsi de suite à l'infini! J'ai ensuite exposé les raisons qui me semblent militer peut-être en faveur de l'opinion contraire. N'aimant pas faire le métier de prophète, parce qu'il est trop chanceux, je laisse au lecteur le soin de conclure.

Parlons maintenant un peu du Congo français! Sous tous les rapports, il vaut le Congo belge! Sur ce point tout le monde est d'accord. Beaucoup même assurent qu'il y a plus de caoutchouc et surtout plus d'ivoire

dans le nôtre que dans l'autre. Pourquoi est-on arrivé à des résultats si brillants dans l'un, si lamentables dans l'autre?

Il me semble que la réponse à cette question est bien simple. La colonisation du Congo belge a été une opération conçue et dirigée par un homme de premier ordre, ce qui évidemment était déjà un gros élément de succès! Mais ce qui a assuré surtout ce succès c'est que cet homme, s'il n'avait à sa disposition que des ressources très limitées, était du moins le maître de les employer absolument comme bon lui semblait pour parvenir au but bien déterminé qu'il s'était fixé. Il a pu faire quelques écoles, mais chacune d'elles était un enseignement et il pouvait les réparer. Et puis j'insiste sur ce point, parce qu'il est capital, les questions de personnes n'existaient pas pour lui. Quand il avait besoin d'un homme, il le prenait n'importe où et sitôt qu'il jugeait n'avoir plus besoin de lui, il le payait — mal, généralement! — sous ce rapport il était plutôt féroce — mais sans cette férocité il n'aurait probablement pas réussi — et il le congédiait! Mais en revanche, il acceptait et provoquait tous les services gratuits qui se présentaient. C'est ainsi qu'il a su tirer un parti énorme des missionnaires.

Voilà, je crois, le secret assez simple en somme du succès de S. M. le Roi Léopold! Et si nous n'avons pas réussi, c'est que nous avons toujours soigneusement fait le contraire de ce qu'il faisait. Ainsi, je disais tout à l'heure qu'au Congo belge les questions de personnes n'existaient pas. Quand une fonction est jugée nécessaire, on ne lui donne pas toujours tout de suite un titulaire, parce qu'avant tout on ne veut avoir que le moins possible d'employés; mais quand on lui en donne un, on va chercher n'importe où l'homme qu'on croit devoir le mieux convenir à la place ; et on lui fait rendre tout ce

qu'il est susceptible de donner en fait de services!

Or, voyons ce qui se passe chez nous! Je ne sais pas si on l'a remarqué, mais je me suis amusé, au cours de ce récit, à souligner, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, les faits qui me semblaient de nature à montrer l'incohérence de notre administration et le rôle vraiment excessif que jouent les questions de personnes dans notre colonie. Ainsi à Libreville, nous avons un gouverneur dont la présence dans ce trou perdu, où il n'y a rien à faire, ne peut être qu'une gêne pour les services. Nous l'y maintenons quand même parce que, personnellement, il se trouve mieux installé là qu'ailleurs. Nous entretenons une station locale qui se compose d'un aviso. Cette station est-elle bien utile? Je ne le sais pas! mais si elle l'est, il fallait y envoyer un aviso qui pût naviguer! On y a envoyé un bateau qui a eu bien de la peine à y arriver et qui ne peut pas bouger. On aurait pu du moins utiliser les ouvriers dont dispose son capitaine pour entretenir les bateaux de servitude. Mais ces bateaux ont été versés par la marine à la colonie, qui, elle, n'a pas d'ouvriers et ne peut donc pas les réparer. De sorte que je les ai vus tous sous un hangar où ils pourrissent. Le commandant de la marine à Brazzaville a une situation encore plus ridicule, puisqu'il n'a même pas de bateaux!

Voilà par conséquent déjà deux employés supérieurs qui ne servent absolument à rien : non par leur faute, mais par vice d'organisation; et le troisième, le gouverneur, qui serait utile à Brazzaville, est soigneusement maintenu sur un point où sa présence ne peut être que nuisible au fonctionnement du service! Et s'ils étaient les seuls! J'ai sans doute joué de malheur; mais, si j'en juge d'après ceux que j'ai vus, il m'a paru que c'est la situation normale des fonctionnaires du Congo français de se trouver toujours là où ils ne peuvent rendre aucun service! car, sauf une demi-

douzaine peut-être, tous ceux que j'ai rencontrés étaient dans ce cas.

Ainsi, j'admets la nécessité de donner au lac Tchad un administrateur, et aux habitants du Bahr-el-Gazal, un juge de paix! Mais n'aurait-on pas pu attendre pour les nommer qu'on fût en état de les faire aller à leur poste? On ne l'a pas fait, je ne m'en plains pas, parce que cela m'a valu l'occasion de faire la connaissance des deux titulaires de ces invraisemblables fonctions. Mais comme contribuable, je trouve qu'il eût été sage d'agir autrement. Et je n'ai vu que ceux-là! Mais il doit y en avoir bien d'autres! Ainsi, dernièrement, j'ai vu annoncée dans un journal la mort d'un pauvre garçon que j'avais connu un peu autrefois! On lui donnait le titre de « commandant supérieur des milices du Congo français » ou quelque chose d'approchant. J'allai aux informations, et voici ce qui me fut conté! Il paraît que, malade, à bout de forces, il s'était adressé un beau jour à un ami des anciens jours auquel il avait rendu service, au temps de sa prospérité! et qui était devenu un grand personnage. Celui-ci, comme tous ses pareils, estima que c'était l'État qui devait payer ses dettes de reconnaissance. L'autre avait été sous-officier de cavalerie. C'est probablement ce qui donna l'idée de créer en sa faveur le poste de commandant supérieur des milices du Congo, pays où il n'y a pas un seul cheval! Mais je ne crois pas, du reste, qu'il y soit jamais allé. Il les commandait d'Algérie, où sa santé, de plus en plus mauvaise, le retenait et où il est mort, à Mostaganem, je crois! On lui faisait passer ses appointements... c'était l'important! Telle est du moins l'histoire qui m'a été contée! je n'affirme pas qu'elle soit vraie. Mais elle doit l'être. En tout cas, elle est tout à fait vraisemblable. Elle n'est à coup sûr pas plus extraordinaire que celle du marchand de dattes nommé juge de paix du Bahr-el-Gazal!

Même observation pour les trois compagnies de tirailleurs que nous avons vues à Matadi et à Brazzaville ! Si elles étaient nécessaires à l'expédition Marchand, il fallait s'assurer des moyens de leur faire rejoindre leur poste et les expédier coûte que coûte ! Mais puisqu'on n'avait pas de moyen de le faire, il ne fallait pas les mettre en route, car elles ne servaient absolument à rien à Brazzaville, et encore moins, bien entendu, à Matadi !

Des faits de ce genre peuvent paraître bien singuliers aux gens qui ont encore des illusions sur ce que nous allons faire aux colonies, s'il en reste ! mais n'étonnent pas quand on est, comme je le suis, très convaincu que ces colonies sont simplement destinées à fournir à ceux qui nous gouvernent l'occasion de créer quelques places ! Ils ont énormément de parents pauvres. Ceux qu'ils ne parviennent pas à caser en France, ils les casent aux colonies ! A peu près tout le budget y passe, même dans les plus favorisées. Il n'est donc pas bien étonnant que, dans celles qui sont très éloignées, comme le Congo, où par conséquent le système peut s'épanouir dans toute sa beauté, il ne reste plus rien pour faire face aux autres dépenses.

On m'objectera que si de tels errements rendent évidemment impossible la colonisation sur le modèle qui a si bien réussi aux Belges, celle que j'appellerai la colonisation en régie, ils ne s'opposent pas absolument à la réussite des entreprises particulières.

Cela est vrai en théorie, mais en théorie seulement ! Il existe en France actuellement d'excellents éléments de colonisation. Car il y a chez nous trente ou quarante mille familles qui, à cause de leurs opinions politiques et religieuses, sont traitées comme de véritables parias, puisque leurs fils ne peuvent prétendre à aucune fonction civile ni administrative, et que l'accès de l'industrie et du commerce leur est à peu près interdit ; car plus nous allons, et moins il devient possible

de faire du commerce et de l'industrie dans notre pays, quand on n'a pas le bonheur de plaire au gouvernement. Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler la déposition de M. le préfet Hendlé, avouant cyniquement, à l'époque du procès de Montceau-les-Mines, qu'il avait donné l'ordre à ses bureaux de toujours faire traîner les affaires administratives concernant l'entreprise de M. Chagot parce qu'il était un clérical, et faisant cet aveu dépourvu d'artifices, sans que le président songeât seulement à trouver la chose extraordinaire.

Les jeunes gens appartenant à ces familles n'ont donc plus qu'une ressource, celle de se faire une carrière dans l'armée, qui reste ouverte à tous, du moins jusqu'à présent.

Mais tout le monde ne peut pas entrer dans l'armée. Aussi, dans ces milieux dont je parle, se sont développées depuis une quinzaine d'années, d'une manière très remarquable, des idées de colonisation. Et ce qui le prouve, c'est qu'il y a maintenant une foule de jeunes gens de très bonnes familles, bien élevés, de conduite irréprochable, dont les parents ont de la fortune, qui, simplement pour fuir le désœuvrement, se sont lancés dans des entreprises coloniales. Le duc de Blacas, par exemple, l'un des premiers à avoir eu cette idée, a fondé une belle exploitation au Canada, qui est en pleine prospérité : et beaucoup d'autres ont fait comme lui, dans le même pays ou aux États-Unis. Dans l'ouest du Mexique, il y a toute une petite colonie de jeunes gens français du même monde, qui ont employé d'assez gros capitaux, fournis par leurs parents, à créer des cultures de cacao qui réussissent aussi fort bien. Dans l'Argentine, il y en a des centaines, et peut-être des milliers, qui font de même ; il y en avait aussi dans le Transvaal avant la guerre.

Quand ce mouvement a commencé à se dessiner, il

en est venu aussi un certain nombre dans les colonies françaises : soit comme explorateurs, voulant faire de ces colonies la base de leurs opérations; soit comme colons. Mais l'accueil qu'ils y ont trouvé a donné à réfléchir à ceux qui auraient été tentés de les imiter. D'abord on a cru remarquer, à tort ou à raison, que les explorateurs sortant de ce milieu disparaissaient souvent d'une façon mystérieuse, comme ce pauvre Morès, par exemple, dont les assassins, parfaitement connus puisqu'ils sont en prison et qu'ils avouent leur crime, n'ont jamais été jugés, malgré tous les efforts de sa famille; ou comme M. de Béhagle qu'on nous dit être prisonnier de Rabah ! Il est bien probable que la mort du colonel Klobb est le dénouement d'une histoire du même genre. Il ne fallait à aucun prix que le fils du général Chanoine pût réussir : c'est pour cela qu'on a voulu le faire revenir, en prenant comme prétexte qu'il avait maltraité un certain nombre de nègres sur sa route! Comme si tous les explorateurs n'en faisaient pas autant! ou à peu près tous! Seulement on ne prévoyait pas la tournure que prendrait l'affaire. Quelquefois aussi on a vu le gouvernement organiser des expéditions, uniquement pour nuire à un Français, parce qu'il n'était pas « persona grata ». C'est ce qui est arrivé, notamment, lors du voyage que fit le prince Henri d'Orléans en Abyssinie pour y obtenir des concessions. Et les colons n'étaient pas beaucoup mieux traités. Quelques-uns, comme MM. de Chabannes et de Montaux, ont réussi. Ils étaient en Tunisie, où l'administration est obligée de s'observer à cause du voisinage de la France. Mais dans les colonies un peu lointaines il ne fait pas bon se mettre sous sa coupe, quand on appartient à une famille mal notée. Ainsi Morès, avant d'aller en Afrique, avait voulu construire au Tonkin avec des capitaux mis à sa disposition, tout un réseau de chemins de fer dont le

besoin se faisait pourtant sentir, puisque M. Doumer les construit actuellement. On usa de tels procédés à son égard qu'il fut obligé de renoncer à son projet.

On ne doit donc pas trop s'étonner si leurs amis et connaissances, instruits par leur exemple, se détournent de plus en plus des colonies françaises. Franchement ils n'ont pas tort, comme je le faisais remarquer à M. Jules Lemaître, qui, il y a de cela deux ans, avait traité cette question dans une série d'études publiées au *Figaro* et auxquelles je répondais dans le même journal. Tous ces jeunes gens qui veulent s'en aller au loin ont vu leurs parents constamment traqués et persécutés par les agents du gouvernement! Il faudrait qu'ils fussent bien naïfs pour aller se remettre sous la coupe de ces mêmes agents, ou d'autres qui seraient encore pires, en choisissant une de nos colonies pour s'y établir! A ceux qui pourraient avoir cette idée, je conseille de lire, dans ce récit, le passage où est relatée certaine aventure survenue à Mgr Augouard. Ils verront ce qui les attend. Et, instruits par l'expérience des autres, ils auront bien soin, d'abord de ne pas aller dans une colonie française, et ensuite, quand ils se seront établis à l'étranger, de beaucoup se méfier des consuls, et d'avoir avec eux le moins de rapports possibles. Car les consuls sont recrutés dans les mêmes milieux que les gouverneurs. Et lorsqu'ils ont affaire à un français appartenant à une famille mal notée pour ses opinions politiques, ils se font toujours un véritable plaisir de lui nuire le plus qu'ils peuvent. Ne fait-ce que pour se venger de les voir bien accueillis par la bonne société locale, qui leur fait, à eux le plus souvent, grise mine à cause de leur éducation par trop rudimentaire. Encore tout dernièrement une jeune femme de ma connaissance qui était allée, pour sa santé, passer l'hiver dernier dans un petit port du Levant, me

parlait de toutes les persécutions dont elle avait été l'objet de la part de notre consul, furieux parce qu'elle se refusait à recevoir une chanteuse de café-concert avec laquelle il vivait.

Il ne faut donc pas compter pour coloniser le Congo sur les jeunes gens de la catégorie de ceux dont je viens de parler. Il ne faut pas non plus compter sur ceux qui appartiennent à des familles aisées « bien pensantes »! Il en viendra peut-être quelques-uns, ceux qui auront fait beaucoup de sottises en France et que leur famille y enverra « en consommation ». Mais ceux-là viendront comme fonctionnaires! Et les autres, ayant autant de places qu'ils en veulent en France ou dans d'autres colonies, se garderont bien de venir dans celle-ci. Par qui donc se fera la mise en valeur de tous ces royaumes dont Brazza a dépouillé le pauvre roi Makoko et tant de ses collègues, pour les donner à la France?

Ce sont les Belges qui en auront, sinon l'honneur, du moins le profit! Au moment où j'écris ces lignes, le mouvement se dessine. Pendant que nous envoyions des missions au lac Tchad et des expéditions au Bahr-el-Gazal, des sociétés belges faisaient explorer, à petit bruit, toute la zone qui s'étend à l'ouest de l'Oubanghi et au nord de Brazzaville; et s'étant assurées qu'elle contenait de très grandes réserves d'ivoire et des forêts très riches en caoutchouc, elles ont cherché à s'assurer les bénéfices de l'exploitation. Au moment où nous étions au Congo, des pourparlers étaient déjà entamés dans ce but. Une grande compagnie, dans le conseil d'administration de laquelle figurait justement le colonel Thys, était en train de négocier une grosse affaire de ce genre. Il s'agissait d'une concession de je ne sais combien de millions d'hectares! Ils n'ont pas pu l'obtenir. Mais ils arriveront tout de même à leurs fins. Et voici comment!

Les résultats financiers obtenus par les Compagnies belges dans leur Congo ayant attiré l'attention, il s'est produit, dans ces derniers temps, un nombre considérable de demandes de concessions pour le Congo français. Quelques-unes de ces demandes, un très petit nombre, étaient faites par des gens ayant une certaine surface. Ils ont tous été évincés! Et la chose se comprend parfaitement. Il court des bruits si fâcheux sur la manière dont se donnent les concessions dans les autres colonies, il est tellement certain qu'un de ces jours il va se produire, au moins dans l'une d'elles un gros scandale, que ceux de nos gouverneurs qui sont de très honnêtes gens — il y en a, — et M. de Lamothe est du nombre, tiennent avant tout à éviter d'être confondus avec les autres. Ils ne veulent à aucun prix laisser planer l'ombre d'un doute sur leur réputation. Et alors ils ne laissent donner des concessions qu'à des gens n'ayant absolument rien. De cette façon ils sont bien sûrs qu'on ne les accusera pas de s'être laissé corrompre.

C'est notamment ce qui s'est passé au Congo! Seulement le résultat de ces prudentes combinaisons, c'est que dès qu'un Français a reçu ses titres de concession, comme il ne peut en tirer parti, puisqu'il n'a pas un sol, il ne songe qu'à la vendre aux Belges. Et alors il prend tout de suite le train pour Bruxelles, saute dans une vigilante, à peine débarqué, et se fait conduire à la rue Brederode, où il est désagréablement surpris de trouver tous les autres concessionnaires qui ont eu la même pensée que lui et qui attendent leur tour dans l'antichambre. De sorte que, la concurrence s'en mêlant, ils trouvent bien à vendre leurs concessions, mais, s'il faut en croire les bruits qui courent, elles ne coûtent pas cher à ceux qui les achètent! Et nous autres, les contribuables français, nous allons continuer, comme devant, à payer les dépenses du Congo, mais

ce seront les Belges qui encaisseront les bénéfices! Je trouve qu'ils auront d'ailleurs bien raison. Et j'en ferais autant si j'étais à leur place. Mais c'est parce que j'ai toujours vu les choses se passer ainsi, que je persiste à croire que nous ferions vraiment mieux de ne pas nous mêler de coloniser!

FIN

TABLE

INTRODUCTION..... 1

CHAPITRE Ier. — Libreville..... 33

— II. — Kabinda et Banana..... 68

— III. — Boma..... 88

— IV. — Matadi..... 123

— V. — Une première au Congo..... 153

— VI. — Brazzaville..... 204

— VII. — Vue d'ensemble..... 265

8037

Açores
Madère
Dakar
S.Thom
St Paul de Lo
Ste Hélène
Traversées effec
par
L'ALBERTVI
Libreville
OCÉ
ATLANT
Les hachures
la limite du bas
Congo.
ERYTHRÉE (It)
M. ROUGE
Adoua
L. Tsana
Obock
Djibouti
ABYSSINIE
Addis Ababa
L. Rodolphe
POSSESSIONS
ANGLAISES
SOMALI ITne
Djouba
Tana
Kilima Ndjaro
Mombaz
I. Pemba
Pangala
Zanzibar
Bagamoyo
Roufidji
Rovouma
ANGLAISES
OCÉAN INDIEN

8037

8037

DT 646 .M3
Au Congo (1898) :
Stanford University Libraries
3 6105 041 539 656

DT
646
M3

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

FEB 15 1969